


# Histoire d'un casse-noisette et autres contes

Alexandre Dumas

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

## Où il est expliqué comment l'auteur fut contraint de raconter l'histoire du Casse-Noisette de Nuremberg.

Il y avait une grande soirée chez mon ami le comte de M..., et j'avais contribué, pour ma part, à grossir la bruyante et joyeuse réunion en y conduisant ma fille.
Il est vrai qu'au bout d'une demi-heure, pendant laquelle j'avais paternellement assisté à quatre ou cinq parties successives de colin-maillard, de main chaude et de toilette de madame, la tête tant soit peu brisée du sabbat que faisaient une vingtaine de charmants petits démons de huit à dix ans, lesquels criaient à qui mieux mieux, je m'esquivais du salon et me mettais à la recherche de certain boudoir de ma connaissance, bien sourd et bien retiré, dans lequel je comptais reprendre tout doucement le fil de mes idées interrompues.

J'avais opéré ma retraite avec autant d'adresse que de bonheur, me soustrayant non seulement aux regards des jeunes invités, ce qui n'était pas bien difficile, vu la grande attention qu'ils donnaient à leurs jeux, mais encore à ceux des parents, ce qui était une bien autre affaire. J'avais atteint le boudoir tant désiré, lorsque je m'aperçus, en y entrant, qu'il était momentanément transformé en réfectoire, et que des buffets gigantesques y étaient dressés, tout chargés de pâtisseries et de rafraîchissements. Or, comme ces préparatifs gastronomiques m'étaient une nouvelle garantie que je ne serais pas dérangé avant l'heure du souper, puisque le susdit boudoir était réservé à la collation, j'avi-

sai un énorme fauteuil à la Voltaire, une véritable bergère Louis XV à dossier rembourré et à bras arrondis, une paresseuse, comme on dit en Italie, ce pays des véritables paresseux, et je m'y accommodai voluptueusement, tout ravi à cette idée que j'allais passer une heure seul en tête-à-tête avec mes pensées, chose si précieuse au milieu de ce tourbillon dans lequel, nous autres, vassaux du public, nous sommes incessamment entraînés.

Aussi, soit fatigue, soit manque d'habitude, soit résultat d'un bien-être si rare, au bout de dix minutes de méditation, j'étais profondément endormi.

Je ne sais depuis combien de temps j'avais perdu le sentiment de ce qui se passait autour de moi, lorsque tout à coup je fus tiré de mon sommeil par de bruyants éclats de rire. J'ouvris de grands yeux hagards qui ne virent au-dessus d'eux qu'un charmant plafond de Boucher, tout semé d'Amours et de colombes, et j'essayai de me lever ; mais l'effort fut infructueux, j'étais attaché à mon fauteuil avec non moins de solidité que l'était Gulliver sur le rivage de Lilliput.

Je compris à l'instant même le désavantage de ma position ; j'avais été surpris sur le territoire ennemi, et j'étais prisonnier de guerre.

Ce qu'il y avait de mieux à faire dans ma situation, c'était d'en prendre bravement mon parti et de traiter à l'amiable de ma liberté.

Ma première proposition fut de conduire le lendemain mes vainqueurs chez Félix, et de mettre toute sa boutique à leur disposition. Malheureusement le moment était mal choisi, je parlais

à un auditoire qui m'écoutait la bouche bourrée de babas et les mains pleines de petits pâtés.

Ma proposition fut donc honteusement repoussée.

J'offris de réunir le lendemain toute l'honorable société dans un jardin au choix, et d'y tirer un feu d'artifice composé d'un nombre de soleils et de chandelles romaines qui serait fixé par les spectateurs eux-mêmes.

Cette offre eut assez de succès près des petits garçons ; mais les petites filles s'y opposèrent formellement, déclarant qu'elles avaient horriblement peur des feux d'artifice, que leurs nerfs ne pouvaient supporter le bruit des pétards, et que l'odeur de la poudre les incommodait.

J'allais ouvrir un troisième avis, lorsque j'entendis une petite voix flûtée qui glissait tout bas à l'oreille de ses compagnes ces mots qui me firent frémir :

— Dites à papa, qui fait des histoires, de nous raconter un joli conte.

Je voulus protester ; mais à l'instant même ma voix fut couverte par ces cris :

— Ah ! oui, un conte, un joli conte ; nous voulons un conte.

— Mais, mes enfants, criai-je de toutes mes forces, vous me demandez la chose la plus difficile qu'il y ait au monde : un conte ! comme vous y allez. Demandez-moi l'Iliade,demandez-moi l'Énéide,demandez-moi la Jérusalem délivrée,et je passerai encore par là ; mais un conte ! Peste ! Perrault est un bien autre homme qu'Homère, que Virgile, et que Le Tasse, et le Petit Pou-

cet une création bien autrement originale qu'Achille, Turnus ou Renaud.

— Nous ne voulons point de poème épique, crièrent les enfants tout d'une voix, nous voulons un conte !

— Mes chers enfants, si…

— Il n'y a pas de si ; nous voulons un conte !

— Mais, mes petits amis.. .

— Il n'y a pas de mais ; nous voulons un conte ! nous voulons un conte ! nous voulons un conte ! reprirent en choeur toutes les voix, avec un accent qui n'admettait pas de réplique.

— Eh bien, donc, repris-je en soupirant, va pour un conte.

— Ah ! c'est bien heureux ! dirent mes persécuteurs.

— Mais je vous préviens d'une chose, c'est que le conte que je vais vous raconter n'est pas de moi.

— Qu'est-ce que cela nous fait, pourvu qu'il nous amuse ?

J'avoue que je fus un peu humilié du peu d'insistance que mettait mon auditoire à avoir une oeuvre originale.

— Et de qui est-il, votre conte, monsieur ? dit une petite voix appartenant sans doute à une organisation plus curieuse que les autres.

— Il est d'Hoffmann, mademoiselle. Connaissez-vous Hoffmann ?

— Non, monsieur, je ne le connais pas.

— Et comment s'appelle-t-il, ton conte ? demanda, du ton d'un gaillard qui sent qu'il a le droit d'interroger, le fils du maître de la maison.

— Le Casse-Noisette de Nuremberg,répondis-je en toute humilité. Le titre vous convient-il, mon cher Henri ?

— Hum ! ça ne promet pas grand-chose de beau, ce titre-là. Mais, n'importe, va toujours ; si tu nous ennuies, nous t'arrêterons et tu nous en diras un autre, et ainsi de suite, je t'en préviens, jusqu'à ce que tu nous en dises un qui nous amuse.

— Un instant, un instant ; je ne prends pas cet engagement-là. Si vous étiez de grandes personnes, à la bonne heure.

— Voilà pourtant nos conditions ; sinon, prisonnier à perpétuité.

— Mon cher Henri, vous êtes un enfant charmant, élevé à ravir, et cela m'étonnera fort si vous ne devenez pas un jour un homme d'État très distingué ; déliez-moi, et je ferai tout ce que vous voudrez.

— Parole d'honneur ?

— Parole d'honneur.

Au même instant, je sentis les mille fils qui me retenaient se détendre ; chacun avait mis la main à l'oeuvre de ma délivrance, et, au bout d'une demi-minute, j'étais rendu à liberté.

Or, comme il faut tenir sa parole, même quand elle est donnée à des enfants, j'invitai mes auditeurs à s'asseoir commodément, afin qu'ils pussent passer sans douleur de l'audition au sommeil, et, quand chacun eut pris sa place, je commençai ainsi :

## Chapitre 2 Le parrain Drosselmayer

Il y avait une fois, dans la ville de Nuremberg, un président fort considéré qu'on appelait M. le président Silberhaus, ce qui veut dire maison d'argent.
Ce président avait un fils et une fille.

Le fils, âgé de neuf ans, s'appelait Fritz.

La fille, âgée de sept ans et demi, s'appelait Marie.

C'était deux jolis enfants, mais si différents de caractère et de visage, qu'on n'eût jamais cru que c'étaient le frère et la soeur.

Fritz était un bon gros garçon, joufflu, rodomont, espiègle, frappant du pied à la moindre contrariété, convaincu que toutes les choses de ce monde étaient créées pour servir à son amusement ou subir son caprice, et demeurant dans cette conviction jusqu'au moment où le docteur, impatienté de ses cris et de ses pleurs, ou de ses trépignements, sortait de son cabinet, et, levant l'index de la main droite à la hauteur de son sourcil froncé, disait ces seules paroles :

— Monsieur Fritz !...

Alors Fritz se sentait pris d'une énorme envie de rentrer sous terre.

Quant à sa mère, il va sans dire qu'à quelque hauteur qu'elle levât le doigt ou même la main, Fritz n'y faisait aucune attention.

Sa soeur Marie, tout au contraire, était une frêle et pâle enfant, aux longs cheveux, bouclés naturellement et tombant sur ses petites épaules blanches, comme une gerbe d'or mobile et rayonnante sur un vase d'albâtre. Elle était modeste, douce, affable, miséricordieuse à toutes les douleurs, même à celles de ses poupées ; obéissante au premier signe de madame la présidente, et ne donnant jamais un démenti même à sa gouvernante, mademoiselle Trudchen ; ce qui fait que Marie était adorée de tout le monde.

Or, le 24 décembre de l'année 17... était arrivé. Vous n'ignorez pas, mes petits amis, que le 24 décembre est la veille de la Noël, c'est-à-dire du jour où l'enfant Jésus est né dans une crèche, entre un âne et un boeuf. Maintenant, je vais vous expliquer une chose.

Les plus ignorants d'entre vous ont entendu dire que chaque pays a ses habitudes, n'est-ce pas ? et les plus instruits savent sans doute déjà que Nuremberg est une ville d'Allemagne fort renommée pour ses joujoux, ses poupées et ses polichinelles, dont elle envoie de pleines caisses dans tous les autres pays du monde ; ce qui fait que les enfants de Nuremberg doivent être les plus heureux enfants de la terre, à moins qu'ils ne soient comme les habitants d'Ostende, qui n'ont des huîtres que pour les regarder passer.

Donc, l'Allemagne, étant un autre pays que la France, a d'autres habitudes qu'elle. En France, le premier jour de l'an est le jour des étrennes, ce qui fait que beaucoup de gens désireraient fort que l'année commençât toujours par le 2 janvier. Mais, en Allemagne, le jour des étrennes est le 24 décembre, c'est-à-dire la veille de la Noël. Il y a plus, les étrennes se

donnent, de l'autre côté du Rhin, d'une façon toute particulière : on plante dans le salon un grand arbre, on le place au milieu d'une table, et à toutes ses branches on suspend les joujoux que l'on veut donner aux enfants ; ce qui ne peut pas tenir sur les branches, on le met sur la table ; puis on dit aux enfants que c'est le bon petit Jésus qui leur envoie leur part des présents qu'il a reçus des trois rois mages, et, en cela, on ne leur fait qu'un demi-mensonge, car, vous le savez, c'est de Jésus que nous viennent tous les biens de ce monde.

Je n'ai pas besoin de vous dire que, parmi les enfants favorisés de Nuremberg, c'est-à-dire parmi ceux qui à la Noël recevaient le plus de joujoux de toutes façons, étaient les enfants du président Silberhaus ; car, outre leur père et leur mère qui les adoraient, ils avaient encore un parrain qui les adorait aussi et qu'ils appelaient parrain Drosselmayer.

Il faut que je vous fasse en deux mots le portrait de cet illustre personnage, qui tenait dans la ville de Nuremberg une place presque aussi distinguée que celle du président Silberhaus.

Parrain Drosselmayer, conseiller de médecine, n'était pas un joli garçon le moins du monde, tant s'en faut. C'était un grand homme sec, de cinq pieds huit pouces, qui se tenait fort voûté, ce qui faisait que, malgré ses longues jambes, il pouvait ramasser son mouchoir, s'il tombait à terre, presque sans se baisser. Il avait le visage ridé comme une pomme de reinette sur laquelle a passé la gelée d'avril. À la place de son oeil droit était un grand emplâtre noir ; il était parfaitement chauve, inconvénient auquel il parait en portant une perruque gazonnante et frisée, qui était un fort ingénieux morceau de sa composition fait en verre filé ; ce qui le forçait, par égard pour ce respectable couvre-chef, de por-

ter sans cesse son chapeau sous le bras. Au reste, l'oeil qui lui restait était vif et brillant, et semblait faire non seulement sa besogne, mais celle de son camarade absent, tant il roulait rapidement autour d'une chambre dont parrain Drosselmayer désirait d'un seul regard embrasser tous les détails, ou s'arrêtait fixement sur les gens dont il voulait connaître les plus profondes pensées.

Or, le parrain Drosselmayer qui, ainsi que nous l'avons dit, était conseiller de médecine, au lieu de s'occuper, comme la plupart de ses confrères, à tuer correctement, et selon les règles, les gens vivants, n'était préoccupé que de rendre, au contraire, la vie aux choses mortes, c'est-à-dire qu'à force d'étudier le corps des hommes et des animaux, il était arrivé à connaître tous les ressorts de la machine, si bien qu'il fabriquait des hommes qui marchaient, qui saluaient, qui faisaient des armes ; des dames qui dansaient, qui jouaient du clavecin, de la harpe et de la viole ; des chiens qui couraient, qui rapportaient et qui aboyaient ; des oiseaux qui volaient, qui sautaient et qui chantaient ; des poissons qui nageaient et qui mangeaient. Enfin, il en était même venu à faire prononcer aux poupées et aux polichinelles quelques mots peu compliqués, il est vrai, comme papa, maman, dada ; seulement, c'était d'une voix monotone et criarde qui attristait, parce qu'on sentait bien que tout cela était le résultat d'une combinaison automatique, et qu'une combinaison automatique n'est toujours, à tout prendre, qu'une parodie des chefs-d'oeuvre du Seigneur.

Cependant, malgré toutes ces tentatives infructueuses, parrain Drosselmayer ne désespérait point et disait fermement qu'il arriverait un jour à faire de vrais hommes, de vraies femmes, de vrais chiens, de vrais oiseaux et de vrais poissons. Il va sans dire que

ses deux filleuls, auxquels il avait promis ses premiers essais en ce genre, attendaient ce moment avec une grande impatience.

On doit comprendre qu'arrivé à ce degré de science en mécanique, parrain Drosselmayer était un homme précieux pour ses amis. Aussi une pendule tombait-elle malade dans la maison du président Silberhaus, et, malgré le soin des horlogers ordinaires, ses aiguilles venaient-elles à cesser de marquer l'heure ; son tic-tac, à s'interrompre ; son mouvement, à s'arrêter ; on envoyait prévenir le parrain Drosselmayer, lequel arrivait aussitôt tout courant, car c'était un artiste ayant l'amour de son art, celui-là. Il se faisait conduire auprès de la morte qu'il ouvrait à l'instant même, enlevant le mouvement qu'il plaçait entre ses deux genoux ; puis alors, la langue passant par un coin de ses lèvres, son oeil unique brillant comme une escarboucle, sa perruque de verre posée à terre, il tirait de sa poche une foule de petits instruments sans nom, qu'il avait fabriqués lui-même et dont lui seul connaissait la propriété, choisissait les plus aigus, qu'il plongeait dans l'intérieur de la pendule, acuponcture qui faisait grand mal à la petite Marie, laquelle ne pouvait croire que la pauvre horloge ne souffrît pas de ces opérations, mais qui, au contraire, ressuscitait la gentille trépanée, qui, dès qu'elle était replacée dans son coffre, ou entre ses colonnes, ou sur son rocher, se mettait à vivre, battre et à ronronner de plus belle ; ce qui rendait aussitôt l'existence à l'appartement, qui semblait avoir perdu son âme en perdant sa joyeuse pensionnaire.

Il y a plus : sur la prière de la petite Marie, qui voyait avec peine le chien de la cuisine tourner la broche, occupation très fatigante pour le pauvre animal, le parrain Drosselmayer avait consenti à descendre des hauteurs de sa science pour fabriquer

un chien automate, lequel tournait maintenant la broche sans aucune douleur ni aucune convoitise, tandis que Turc, qui, au métier qu'il avait fait depuis trois ans, était devenu très frileux, se chauffait en véritable rentier le museau et les pattes, sans avoir autre chose à faire que de regarder son successeur, qui, une fois remonté, en avait pour une heure à faire sa besogne gastronomique sans qu'on eût à s'occuper seulement de lui.

Aussi, après le président, après la présidente, après Fritz et après Marie, Turc était bien certainement l'être de la maison qui aimait et vénérait le plus le parrain Drosselmayer, auquel il faisait grande fête toutes les fois qu'il le voyait arriver, annonçant même quelquefois, par ses aboiements joyeux et par le frétillement de sa queue, que le conseiller de médecine était en route pour venir, avant même que le digne parrain eût touché le marteau de la porte.

Le soir donc de cette bienheureuse veille de Noël, au moment où le crépuscule commençait à descendre, Fritz et Marie, qui, de toute la journée, n'avaient pu entrer dans le grand salon d'apparat, se tenaient accroupis dans un petit coin de la salle manger.

Tandis que mademoiselle Trudchen, leur gouvernante, tricotait près de la fenêtre, dont elle s'était approchée pour recueillir les derniers rayons du jour, les enfants étaient pris d'une espèce de terreur vague, parce que, selon l'habitude de ce jour solennel, on ne leur avait pas apporté de lumière ; de sorte qu'ils parlaient bas comme on parle quand on a un petit peu peur.

— Mon frère, disait Marie, bien certainement papa et maman s'occupent de notre arbre de Noël ; car, depuis le matin, j'entends

un grand remue-ménage dans le salon, où il nous est défendu d'entrer.

— Et moi, dit Fritz, il y a dix minutes à peu près que j'ai reconnu, à la manière dont Turc aboyait, que le parrain Drosselmayer entrait dans la maison.

— Ô Dieu ! s'écria Marie en frappant ses deux petites mains l'une contre l'autre, que va-t-il nous apporter, ce bon parrain ? Je suis sûre, moi, que ce sera quelque beau jardin tout planté d'arbres, avec une belle rivière qui coulera sur un gazon brodé de fleurs. Sur cette rivière, il y aura des cygnes d'argent avec des colliers d'or, et une jeune fille qui leur apportera des massepains qu'ils viendront manger jusque dans son tablier.

— D'abord, dit Fritz, de ce ton doctoral qui lui était particulier, et que ses parents reprenaient en lui comme un de ses plus graves défauts, vous saurez, mademoiselle Marie, que les cygnes ne mangent pas de massepains.

— Je le croyais, dit Marie ; mais, comme tu as un an et demi de plus que moi, tu dois en savoir plus que je n'en sais.

Fritz se rengorgea.

— Puis, reprit-il, je crois pouvoir dire que, si parrain Drosselmayer apporte quelque chose, ce sera une forteresse, avec des soldats pour la garder, des canons pour la défendre, et des ennemis pour l'attaquer ; ce qui fera des combats superbes.

— Je n'aime pas les batailles, dit Marie. S'il apporte une forteresse, comme tu le dis, ce sera donc pour toi ; seulement, je réclame les blessés pour en avoir soin.

— Quelque chose qu'il apporte, dit Fritz, tu sais bien que ce ne sera ni pour toi ni pour moi, attendu que, sous le prétexte que les cadeaux de parrain Drosselmayer sont de vrais chefs-d'oeuvre, on nous les reprend aussitôt qu'il nous les a donnés, et qu'on les enferme tout au haut de la grande armoire vitrée où papa seul peut atteindre, et encore en montant sur une chaise, ce qui fait, continua Fritz, que j'aime autant et même mieux les joujoux que nous donnent papa et maman, et avec lesquels on nous laisse jouer au moins jusqu'à ce que nous les ayons mis en morceaux, que ceux que nous apporte le parrain Drosselmayer.

— Et moi aussi, répondit Marie ; seulement, il ne faut pas répéter ce que tu viens de dire au parrain.

— Pourquoi ?

— Parce que cela lui ferait de la peine que nous n'aimassions pas autant ses joujoux que ceux qui nous viennent de papa et de maman ; il nous les donne, pensant nous faire grand plaisir, il faut donc lui laisser croire qu'il ne se trompe pas.

— Ah bah ! dit Fritz.

— Mademoiselle Marie a raison, monsieur Fritz, dit mademoiselle Trudchen, qui, d'ordinaire, était fort silencieuse et ne prenait la parole que dans les grandes circonstances.

— Voyons, dit vivement Marie pour empêcher Fritz de répondre quelque impertinence à la pauvre gouvernante, voyons, devinons ce que nous donneront nos parents. Moi, j'ai confié à maman, mais à la condition qu'elle ne la gronderait pas, que mademoiselle Rose, ma poupée, devenait de plus en plus maladroite, malgré les sermons que je lui fais sans cesse, et n'est oc-

cupée qu'à se laisser tomber sur le nez, accident qui ne s'accomplit jamais sans laisser des traces très désagréables sur son visage ; de sorte qu'il n'y a plus à penser à la conduire dans le monde, tant sa figure jure maintenant avec ses robes.

— Moi, dit Fritz, je n'ai pas laissé ignorer à papa qu'un vigoureux cheval alezan ferait très bien dans mon écurie ; de même que je l'ai prié d'observer qu'il n'y a pas d'armée bien organisée sans cavalerie légère, et qu'il manque un escadron de hussards pour compléter la division que je commande.

À ces mots, mademoiselle Trudchen jugea que le moment convenable était venu de prendre une seconde fois la parole.

— Monsieur Fritz et mademoiselle Marie, dit-elle, vous savez bien que c'est l'enfant Jésus qui donne et bénit tous ces beaux joujoux qu'on vous apporte. Ne désignez donc pas d'avance ceux que vous désirez, car il sait mieux que vous-mêmes ceux qui peuvent vous être agréables.

— Ah ! oui, dit Fritz, avec cela que, l'année passée, il ne m'a donné que de l'infanterie quand, ainsi que je viens de le dire, il m'eût été très agréable d'avoir un escadron de hussards.

— Moi, dit Marie, je n'ai qu'à le remercier, car je ne demandais qu'une seule poupée, et j'ai encore eu une jolie colombe blanche avec des pattes et un bec roses.

Sur ces entrefaites, la nuit étant arrivée tout à fait, de sorte que les enfants parlaient de plus bas en plus bas, et qu'ils se tenaient toujours plus rapprochés l'un de l'autre, il leur semblait autour d'eux sentir les battements d'ailes de leurs anges gardiens tout joyeux, et entendre dans le lointain une musique douce et

mélodieuse comme celle d'un orgue qui eût chanté, sous les sombres arceaux d'une cathédrale, la nativité de Notre-Seigneur. Au même instant, une vive lueur passa sur la muraille, et Fritz et Marie comprirent que c'était l'enfant Jésus qui, après avoir déposé leurs joujoux dans le salon, s'envolait sur un nuage d'or vers d'autres enfants qui l'attendaient avec la même impatience qu'eux.

Aussitôt une sonnette retentit, la porte s'ouvrit avec fracas, et une telle lumière jaillit de l'appartement, que les enfants demeurèrent éblouis, n'ayant que la force de crier :

— Ah ! ah ! ah !

Alors le président et la présidente vinrent sur le seuil de la porte, prirent Fritz et Marie par la main.

— Venez voir, mes petits amis, dirent-ils, ce que l'enfant Jésus vient de vous apporter.

Les enfants entrèrent aussitôt dans le salon, et mademoiselle Trudchen, ayant posé son tricot sur la chaise qui était devant elle, les suivit.

q

## Chapitre 3 L'arbre de Noël

Mes chers enfants, il n'est pas que vous ne connaissiez Susse et Giroux, ces grands entrepreneurs du bonheur de la jeunesse ; on vous a conduits dans leurs splendides magasins, et l'on vous a dit, en vous ouvrant un crédit illimité : « Venez, prenez, choisis-

sez. » Alors vous vous êtes arrêtés haletants, les yeux ouverts, la bouche béante, et vous avez eu un de ces moments d'extase que vous ne retrouverez jamais dans votre vie, même le jour où vous serez nommés académiciens, députés ou pairs de France. Eh bien, il en fut ainsi que de vous de Fritz et de Marie, quand ils entrèrent dans le salon et qu'ils virent l'arbre de Noël qui semblait sortir de la grande table couverte d'une nappe blanche, et tout chargé, outre ses pommes d'or, de fleurs en sucre au lieu de fleurs naturelles, et de dragées et de pralines au lieu de fruits ; le tout étincelant au feu de cent bougies cachées dans son feuillage, et qui le rendaient aussi éclatant que ces grands ifs d'illuminations que vous voyez les jours de fêtes publiques. À cet aspect, Fritz tenta plusieurs entrechats qu'il accomplit de manière à faire honneur à M. Pochette, son maître de danse, tandis que Marie n'essayait pas même de retenir deux grosses larmes de joie, qui, pareilles à des perles liquides, roulaient sur son visage épanoui comme sur une rose de mai.

Mais ce fut bien pis encore quand on passa de l'ensemble aux détails, que les deux enfants virent la table couverte de joujoux de toute espèce, que Marie trouva une poupée double de grandeur de mademoiselle Rose, et une petite robe charmante de soie suspendue à une patère, de manière qu'elle en pût faire le tour, et que Fritz découvrit, rangé sur la table, un escadron de hussards vêtus de pelisses rouges avec des ganses d'or, et montés sur des chevaux blancs, tandis qu'au pied de la même table était attaché le fameux alezan qui faisait un si grand vide dans ses écuries ; aussi, nouvel Alexandre, enfourcha-t-il aussitôt le brillant Bucéphale qui lui était offert tout sellé et tout bridé, et, après lui avoir fait faire au grand galop trois ou quatre fois le tour de l'arbre de Noël, déclara-t-il, en remettant pied à terre, que, quoique ce fût

un animal très sauvage et on ne peut plus rétif, il se faisait fort de le dompter de telle façon qu'avant un mois il serait doux comme un agneau.

Mais, au moment où il mettait pied à terre, et où Marie venait de baptiser sa nouvelle poupée du nom de mademoiselle Clarchen, qui correspond en français au nom de Claire, comme celui de Roschen correspond en allemand à celui de Rose, on entendit pour la seconde fois le bruit argentin de la sonnette ; les enfants se retournèrent du côté où venait ce bruit, c'est-à-dire vers un angle du salon.

Alors ils virent une chose à laquelle ils n'avaient pas fait attention d'abord, attirés qu'ils avaient été par le brillant arbre de Noël qui tenait le beau milieu de la chambre : c'est que cet angle du salon était coupé par un paravent chinois, derrière lequel il se faisait un certain bruit et une certaine musique qui prouvaient qu'il se passait en cet endroit de l'appartement quelque chose de nouveau et d'inaccoutumé. Les enfants se souvinrent alors en même temps qu'ils n'avaient pas encore aperçu le conseiller de médecine, et d'une même voix ils s'écrièrent :

— Ah ! parrain Drosselmayer !

À ces mots, et comme si, en effet, il n'eût attendu que cette exclamation pour faire ce mouvement, le paravent se replia sur lui-même et laissa voir non seulement parrain Drosselmayer, mais encore !...

Au milieu d'une prairie verte et émaillée de fleurs, un magnifique château avec une quantité de fenêtres en glaces sur sa façade et deux belles tours dorées sur ses ailes. Au même moment, une sonnerie intérieure se fit entendre, les portes et les fenêtres

s'ouvrirent, et l'on vit, dans les appartements éclairés de bougies hautes d'un demi-pouce, se promener de petits messieurs et de petites dames : les messieurs, magnifiquement vêtus d'habits brodés, de vestes et de culottes de soie, ayant l'épée au côté et le chapeau sous le bras ; les dames splendidement habillées de robes de brocart avec de grands paniers, coiffées en racine droite et tenant à la main des éventails, avec lesquels elles se rafraîchissaient le visage comme si elles étaient accablées de chaleur. Dans le salon du milieu, qui semblait tout en feu à cause d'un lustre de cristal chargé de bougies, dansaient au bruit de cette sonnerie une foule d'enfants : les garçons, en veste ronde ; les filles, en robe courte. En même temps, à la fenêtre d'un cabinet attenant, un monsieur, enveloppé d'un manteau de fourrure, et qui bien certainement ne pouvait être qu'un personnage ayant droit au moins au titre de sa transparence, se montrait, faisait des signes et disparaissait, et cela tandis que le parrain Drosselmayer lui-même, vêtu de sa redingote jaune, avec son emplâtre sur l'oeil et sa perruque de verre, ressemblant à s'y méprendre, mais haut de trois pouces à peine, sortait et rentrait comme pour inviter les promeneurs à entrer chez lui.

Le premier moment fut pour les deux enfants tout à la surprise et à la joie ; mais, après quelques minutes de contemplation, Fritz, qui se tenait les coudes appuyés sur la table, se leva, et, s'approchant impatiemment :

— Mais, parrain Drosselmayer, lui dit-il, pourquoi entres-tu et sors-tu toujours par la même porte ? Tu dois être fatigué d'entrer et de sortir toujours par le même endroit. Tiens, va-t'en par celle qui est là-bas, et tu rentreras par celle-ci.

Et Fritz lui montrait de la main les portes des deux tours.

— Mais cela ne se peut pas, répondit le parrain Drosselmayer.

— Alors, reprit Fritz, fais-moi le plaisir de monter l'escalier, de te mettre à la fenêtre à la place de ce monsieur, et de dire ce monsieur d'aller à la porte à ta place.

— Impossible, mon cher petit Fritz, dit encore le conseiller de médecine.

— Alors les enfants ont dansé assez ; il faut qu'ils se promènent tandis que les promeneurs danseront à leur tour.

— Mais tu n'es pas raisonnable, éternel demandeur ! s'écria le parrain qui commençait à se fâcher ; comme la mécanique est faite, il faut qu'elle marche.

— Alors, dit Fritz, je veux entrer dans le château.

— Ah ! pour cette fois, dit le président, tu es fou, mon cher enfant ; tu vois bien qu'il est impossible que tu entres dans ce château, puisque les girouettes qui surmontent les plus hautes tours vont à peine à ton épaule.

Fritz se rendit à cette raison et se tut ; mais, au bout d'un instant, voyant que les messieurs et les dames se promenaient sans cesse, que les enfants dansaient toujours, que le monsieur au manteau de fourrures se montrait et disparaissait à intervalles égaux, et que le parrain Drosselmayer ne quittait pas sa porte, il dit d'un ton fort désillusionné :

— Parrain Drosselmayer, si toutes tes petites figures ne savent pas faire autre chose que ce qu'elles font et recommencent toujours à faire la même chose, demain tu peux les reprendre, car je ne m'en soucie guère, et j'aime bien mieux mon cheval, qui court

à ma volonté, mes hussards, qui manoeuvrent à mon commandement, qui vont à droite et à gauche, en avant, en arrière, et qui ne sont enfermés dans aucune maison, que tous tes pauvres petits bonshommes qui sont obligés de marcher comme la mécanique veut qu'ils marchent.

Et, à ces mots, il tourna le dos à parrain Drosselmayer et à son château, s'élança vers la table, et rangea en bataille son escadron de hussards.

Quant à Marie, elle s'était éloignée aussi tout doucement ; car le mouvement régulier de toutes les petites poupées lui avait paru fort monotone. Seulement, comme c'était une charmante enfant, ayant tous les instincts du coeur, elle n'avait rien dit, de peur d'affliger le parrain Drosselmayer. En effet, à peine Fritz eut-il le dos tourné, que, d'un air piqué, le parrain Drosselmayer dit au président et à la présidente :

— Allons, allons, un pareil chef-d'oeuvre n'est pas fait pour des enfants, et je m'en vais remettre mon château dans sa boîte et le remporter.

Mais la présidente s'approcha de lui, et, réparant l'impolitesse de Fritz, elle se fit montrer dans de si grands détails le chef-d'oeuvre du parrain, se fit expliquer si catégoriquement la mécanique, loua si ingénieusement ses ressorts compliqués, que non seulement elle arriva à effacer dans l'esprit du conseiller de médecine la mauvaise impression produite, mais encore que celui-ci tira des poches de sa redingote jaune une multitude de petits hommes et de petites femmes à peau brune, avec des yeux blancs et des pieds et des mains dorés. Outre leur mérite particulier, ces

petits hommes et ces petites femmes avaient une excellente odeur, attendu qu'ils étaient en bois de cannelle.

En ce moment, mademoiselle Trudchen appela Marie pour lui offrir de lui passer cette jolie petite robe de soie qui l'avait si fort émerveillée en entrant, qu'elle avait demandé s'il lui serait permis de la mettre ; mais Marie, malgré sa politesse ordinaire, ne répondit pas à mademoiselle Trudchen, tant elle était préoccupée d'un nouveau personnage qu'elle venait de découvrir parmi ses joujoux, et sur lequel, mes chers enfants, je vous prie de concentrer toute votre attention, attendu que c'est le héros principal de cette très véridique histoire, dont mademoiselle Trudchen, Marie, Fritz, le président, la présidente et même le parrain Drosselmayer ne sont que les personnages accessoires.

q

## Chapitre 4 Le petit homme au manteau de bois

Marie, disons-nous, ne répondait pas à l'invitation de mademoiselle Trudchen, parce qu'elle venait de découvrir à l'instant même un nouveau joujou qu'elle n'avait pas encore aperçu.
En effet, en faisant tourner, virer, volter ses escadrons, Fritz avait démasqué, appuyé mélancoliquement au tronc de l'arbre de Noël, un charmant petit bonhomme qui, silencieux et plein de convenance, attendait que son tour vint d'être vu. Il y aurait bien eu quelque chose à dire sur la taille de ce petit bonhomme, auquel nous sommes peut-être trop pressé de donner l'épithète de

charmant ; car, outre que son buste, trop long et trop développé, ne se trouvait plus en harmonie parfaite avec ses petites jambes grêles, il avait la tête d'une grosseur si démesurée, qu'elle sortait de toutes les proportions indiquées non seulement par la nature, mais encore par les maîtres de dessin, qui en savent là-dessus bien plus que la nature.

Mais, s'il y avait quelque défectuosité dans sa personne, cette défectuosité était rachetée par l'excellence de sa toilette, qui indiquait à la fois un homme d'éducation et de goût : il portait une polonaise en velours violet avec une quantité de brandebourgs et de boutons d'or, des culottes pareilles, et les plus charmantes petites bottes qui se soient jamais vues aux pieds d'un étudiant, et même d'un officier, car elles étaient tellement collantes, qu'elles semblaient peintes. Mais deux choses étranges pour un homme qui paraissait avoir en fashion des goûts si supérieurs, c'était d'avoir un laid et étroit manteau de bois, pareil à une queue qu'il s'était attachée au bas de la nuque et qui retombait au milieu de son dos, et un mauvais petit bonnet de montagnard qu'il s'était ajusté sur la tête. Mais Marie, en voyant ces deux objets, qui formaient avec le reste du costume une si grande disparate, avait réfléchi que le parrain Drosselmayer portait lui-même, par-dessus sa redingote jaune, un petit collet qui n'avait guère meilleure façon que le manteau de bois du bonhomme à la polonaise, et qu'il couvrait parfois son chef d'un affreux et fatal bonnet, près duquel tous les bonnets de la terre ne pouvaient souffrir aucune comparaison, ce qui n'empêchait pas le parrain Drosselmayer de faire un excellent parrain. Elle se dit même à part soi que, le parrain Drosselmayer modelât-il entièrement sa toilette sur celle du petit homme au manteau de bois, il serait encore bien loin d'être aussi gentil et aussi gracieux que lui.

On conçoit que toutes ces réflexions de Marie ne s'étaient pas faites sans un examen approfondi du petit bonhomme qu'elle avait pris en amitié dès la première vue ; or, plus elle l'examinait, plus Marie sentait combien il y avait de douceur et de bonté dans sa physionomie. Ses yeux vert clair, auxquels on ne pouvait faire d'autre reproche que d'être un peu trop à fleur de tête, n'exprimaient que la sérénité et la bienveillance. La barbe de coton blanc frisé, qui s'étendait sur tout son menton, lui allait particulièrement bien, en ce qu'elle faisait valoir le charmant sourire de sa bouche, un peu trop fendue peut-être, mais rouge et brillante. Aussi, après l'avoir considéré avec une affection croissante, pendant plus de dix minutes, sans oser le toucher :

— Oh ! s'écria la jeune fille, dis-moi donc, bon père, à qui appartient ce cher petit bonhomme qui est adossé là, contre l'arbre de Noël.

— À personne en particulier ; à vous tous ensemble, répondit le président.

— Comment cela, bon père ? Je ne te comprends pas.

— C'est le travailleur commun, reprit le président ; c'est celui qui est chargé à l'avenir de casser pour vous toutes les noisettes que vous mangerez ; et il appartient aussi bien à Fritz qu'à toi, et à toi qu'à Fritz.

Et, en disant cela, le président l'enleva avec précaution de la place où il était posé, et, soulevant son étroit manteau de bois, il lui fit, par un jeu de bascule des plus simples, ouvrir sa bouche, qui, en s'ouvrant, découvrit deux rangs de dents blanches et pointues. Alors Marie, sur l'invitation de son père, y fourra une noisette ; et, knac ! knac ! le petit bonhomme cassa la noisette

avec tant d'adresse, que la coquille brisée tomba en mille morceaux, et que l'amande intacte resta dans la main de Marie. La petite fille alors comprit que le coquet petit bonhomme était un descendant de cette race antique et vénérée des casse-noisettes dont l'origine, aussi ancienne que celle de la ville de Nuremberg, se perd avec elle dans la nuit des temps, et qu'il continuait à exercer l'honorable et philanthropique profession de ses ancêtres ; et Marie, enchantée d'avoir fait cette découverte, se prit à sauter de joie. Sur quoi, le président lui dit :

— Eh bien, ma bonne petite Marie, puisque le casse-noisette te plaît tant, quoiqu'il appartienne également à Fritz et à toi, c'est toi qui seras particulièrement chargée d'en avoir soin. Je le place donc sous ta protection.

Et, à ces mots, le président remit le petit bonhomme à Marie, qui le prit dans ses bras et se mit aussitôt à lui faire exercer son métier, tout en choisissant cependant, tant c'était un bon coeur que celui de cette charmante enfant, les plus petites noisettes, afin que son protégé n'eût pas besoin d'ouvrir démesurément la bouche, ce qui ne lui seyait pas bien, et donnait une expression ridicule à sa physionomie. Alors mademoiselle Trudchen s'approcha pour jouir à son tour de la vue du petit bonhomme, et il fallut que, pour elle aussi, le casse-noisette remplit son office, ce qu'il fit gracieusement et sans rechigner le moins du monde, quoique mademoiselle Trudchen, comme on le sait, ne fût qu'une suivante.

Mais, tout en continuant de dresser son alezan et de faire manoeuvrer ses hussards, Fritz avait entendu le knac ! knac ! knac ! et, à ce bruit vingt fois répété, il avait compris qu'il se passait quelque chose de nouveau. Il avait donc levé la tête, et avait tour-

né ses grands yeux interrogateurs vers le groupe composé du président, de Marie et de mademoiselle Trudchen, et, dans les bras de sa soeur, il avait aperçu le petit bonhomme au manteau de bois ; alors il était descendu de cheval, et, sans se donner le temps de reconduire l'alezan à l'écurie, il était accouru auprès de Marie, et avait révélé sa présence par un joyeux éclat de rire que lui avait inspiré la grotesque figure que faisait le petit bonhomme en ouvrant sa grande bouche. Alors Fritz réclama sa part des noisettes que cassait le petit bonhomme, ce qui lui fut accordé ; puis le droit de les lui faire casser lui-même, ce qui lui fut accordé encore, comme propriétaire par moitié. Seulement, tout au contraire de sa soeur, et malgré ses observations, Fritz choisit aussitôt, pour les lui fourrer dans la bouche, les noisettes les plus grosses et les plus dures, ce qui fit qu'à la cinquième ou sixième noisette fourrée ainsi par Fritz dans la bouche du petit bonhomme, on entendit tout à coup : Carrac ! et que trois petites dents tombèrent des gencives du casse-noisette, dont le menton, démantibulé, devint à l'instant même débile et tremblotant comme celui d'un vieillard.

— Ah ! mon pauvre cher casse-noisette ! s'écria Marie en arrachant le petit bonhomme des mains de Fritz.

— En voilà un stupide imbécile ! s'écria celui-ci ; ça veut être casse-noisette, et cela a une mâchoire de verre : c'est un faux casse-noisette, et qui n'entend pas son métier. Passe-le-moi, Marie ; il faut qu'il continue de m'en casser, dût-il y perdre le reste de ses dents, et dût son menton se disloquer tout à fait. Voyons, quel intérêt prends-tu à ce paresseux ?

— Non, non, non ! s'écria Marie en serrant le petit bonhomme entre ses bras ; non, tu n'auras plus mon pauvre casse-noisette.

Vois donc comme il me regarde d'un air malheureux en me montrant sa pauvre mâchoire blessée. Fi ! tu es un mauvais coeur, tu bats tes chevaux, et, l'autre jour encore, tu as fait fusiller un de tes soldats.

— Je bats mes chevaux quand ils sont rétifs, répondit Fritz de son air le plus fanfaron ; et, quant au soldat que j'ai fait fusiller l'autre jour, c'était un misérable vagabond dont je n'avais pu rien faire depuis un an qu'il était à mon service, et qui avait fini un beau matin par déserter avec armes et bagages, ce qui, dans tous les pays du monde, entraîne la peine de mort. D'ailleurs, toutes ces choses sont affaires de discipline qui ne regardent pas les femmes. Je ne t'empêche pas de fouetter tes poupées, ne m'empêche donc pas de battre mes chevaux et de faire fusiller mes militaires. Maintenant je veux le casse-noisette.

— Ô bon père ! à mon secours ! dit Marie enveloppant le petit bonhomme dans son mouchoir de poche, à mon secours ! Fritz veut me prendre le casse-noisette.

Aux cris de Marie, non seulement le président se rapprocha du groupe des enfants dont il s'était éloigné, mais encore la présidente et le parrain Drosselmayer accoururent. Les deux enfants expliquèrent chacun leurs raisons : Marie, pour garder le casse-noisette, et Fritz, pour le reprendre ; et, au grand étonnement de Marie, le parrain Drosselmayer, avec un sourire qui parut féroce à la petite fille, donna raison à Fritz. Heureusement pour le pauvre casse-noisette que le président et la présidente se rangèrent à l'avis de Marie.

— Mon cher Fritz, dit le président, j'ai mis le casse-noisette sous la protection de votre soeur, et, autant que mon peu de

connaissance en médecine me permet d'en juger en ce moment, je vois que le pauvre malheureux est fort endommagé et a grand besoin de soins ; j'accorde donc, jusqu'à sa parfaite convalescence, plein pouvoir à Marie, et cela, sans que personne ait rien à y redire. D'ailleurs, toi qui es fort sur la discipline militaire, où as-tu jamais vu qu'un général fasse retourner au feu un soldat blessé à son service ? Les blessés vont à l'hôpital jusqu'à ce qu'ils soient guéris, et, s'ils restent estropiés de leurs blessures, ils ont droit aux Invalides.

Fritz voulut insister ; mais le président leva son index à la hauteur de l'oeil droit, et laissa échapper ces deux mots :

— Monsieur Fritz !

Nous avons déjà dit quelle influence ces deux mots avaient sur le petit garçon ; aussi, tout honteux de s'être attiré cette mercuriale, se glissa-t-il, doucement et sans souffler le mot ; du côté de la table où étaient les hussards, qui, après avoir posé leurs sentinelles perdues et établi leurs avant-postes, se retirèrent silencieusement dans leurs quartiers de nuit.

Pendant ce temps, Marie ramassait les petites dents du casse-noisette, qu'elle continuait de tenir enveloppé dans son mouchoir, et dont elle avait soutenu le menton avec un joli ruban blanc détaché de sa robe de soie. De son côté, le petit bonhomme, très pâle et très effrayé d'abord, paraissait confiant dans la bonté de sa protectrice, et se rassurait peu à peu, en se sentant tout doucement bercé par elle. Alors Marie s'aperçut que le parrain Drosselmayer regardait d'un air moqueur les soins maternels qu'elle donnait au manteau de bois, et il lui sembla même que l'oeil unique du conseiller de médecine avait pris une expression

de malice et de méchanceté qu'elle n'avait pas l'habitude de lui voir. Cela fit qu'elle voulut s'éloigner de lui.

Alors le parrain Drosselmayer se mit à rire aux éclats en disant :

— Pardieu ! ma chère filleule, je ne comprends pas comment une jolie petite fille comme toi peut être aussi aimable pour cet affreux petit bonhomme.

Alors Marie se retourna ; et, comme, dans son amour du prochain, le compliment que lui faisait son parrain n'établissait pas une compensation suffisante avec l'injuste attaque adressée à son casse-noisette, elle se sentit, contre son naturel, prise d'une grande colère, et cette vague comparaison qu'elle avait déjà faite de son parrain avec le petit homme au manteau de bois lui revenant à l'esprit :

— Parrain Drosselmayer, dit-elle, vous êtes injuste envers mon pauvre petit casse-noisette, que vous appelez un affreux petit bonhomme ; qui sait même si vous aviez sa jolie petite polonaise, sa jolie petite culotte et ses jolies petites bottes, qui sait si vous auriez aussi bon air que lui ?

À ces mots, les parents de Marie se mirent à rire, et le nez du conseiller de médecine s'allongea prodigieusement.

Pourquoi le nez du conseiller de médecine s'était-il allongé ainsi, et pourquoi le président et la présidente avaient-ils éclaté de rire ? C'est ce dont Marie, étonnée de l'effet que sa réponse avait produit, essaya vainement de se rendre compte.

Or, comme il n'y a pas d'effet sans cause, cet effet se rattachait sans doute à quelque cause mystérieuse et inconnue qui nous

sera expliquée par la suite.

q

## Chapitre 5 Choses merveilleuses

Je ne sais, mes chers petits amis, si vous vous rappelez que je vous ai dit un mot de certaine grande armoire vitrée dans laquelle les enfants enfermaient leurs joujoux. Cette armoire se trouvait à droite en entrant dans le salon du président. Marie était encore au berceau, et Fritz marchait à peine seul quand le président avait fait faire cette armoire par un ébéniste fort habile, qui l'orna de carreaux si brillants, que les joujoux paraissaient dix fois plus beaux, rangés sur les tablettes, que lorsqu'on les tenait dans les mains. Sur le rayon d'en haut, que ni Marie ni même Fritz ne pouvaient atteindre, on mettait les chefs-d'oeuvre du parrain Drosselmayer. Immédiatement au-dessous était le rayon des livres d'images ; enfin, les deux derniers rayons étaient abandonnés à Fritz et à Marie, qui les remplissaient comme ils l'entendaient. Cependant il arrivait presque toujours, par une convention tacite, que Fritz s'emparait du rayon supérieur pour en faire le cantonnement de ses troupes, et que Marie se réservait le rayon d'en bas pour ses poupées, leurs ménages et leurs lits. C'est ce qui était encore arrivé le jour de la Noël ; Fritz rangea ses nouveaux venus sur la tablette supérieure, et Marie, après avoir relégué mademoiselle Rose dans un coin, avait donné sa chambre à coucher et son lit à mademoiselle Claire, c'était le nom de la nouvelle poupée, et s'était invitée à passer chez elle une soirée de sucreries. Au reste, mademoiselle Claire, en jetant les yeux au-

tour d'elle, en voyant son ménage bien rangé sur les tablettes, sa table chargée de bonbons et de pralines, et surtout son petit lit blanc avec son couvre-pieds de satin rose si frais et si joli, avait paru fort satisfaite de son nouvel appartement.

Pendant tous ces arrangements, la soirée s'était fort avancée ; il allait être minuit, et le parrain Drosselmayer était déjà parti depuis longtemps, qu'on n'avait pas encore pu arracher les enfants devant leur armoire.

Contre l'habitude, ce fut Fritz qui rendit le premier aux raisonnements de ses parents, qui lui faisaient observer qu'il était temps de se coucher.

— Au fait, dit-il, après l'exercice qu'ils ont fait toute la soirée, mes pauvres diables de hussards doivent être fatigués ; or, je les connais, ce sont de braves soldats qui connaissent leur devoir envers moi, et comme, tant que je serai là, il n'y en aurait pas un qui se permettrait de fermer l'oeil, je vais me retirer.

Et, à ces mots, après leur avoir donné le mot d'ordre pour qu'ils ne fussent pas surpris par quelque patrouille ennemie, Fritz se retira effectivement.

Mais il n'en fut pas ainsi de Marie ; et comme la présidente, qui avait hâte de rejoindre son mari qui était déjà passé dans sa chambre, l'invitait à se séparer de sa chère armoire :

— Encore un instant, un tout petit instant ; chère maman, dit-elle, laisse-moi finir mes affaires ; j'ai encore une foule de choses importantes à terminer, et, dès que j'aurai fini, je te promets que j'irai me coucher.

Marie demandait cette grâce d'une voix si suppliante, d'ailleurs c'était une enfant à la fois si obéissante et si sage, que sa mère ne vit aucun inconvénient à lui accorder ce qu'elle désirait ; cependant, comme mademoiselle Trudchen était déjà remontée pour préparer le coucher de la petite fille, de peur que celle-ci, dans la préoccupation que lui inspirait la vue de ses nouveaux joujoux, n'oubliât de souffler les bougies, la présidente s'acquitta elle-même de ce soin, ne laissant brûler que la lampe du plafond, laquelle répandait dans la chambre une douce et pâle lumière, et se retira à son tour en disant :

— Rentre bientôt, chère petite Marie, car, si tu restais trop tard, tu serais fatiguée, et peut-être ne pourrais-tu plus te lever demain.

Et, à ces mots, la présidente sortit du salon et ferma la porte derrière elle.

Dès que Marie se trouva seule, elle en revint à la pensée qui la préoccupait avant toutes les autres, c'est-à-dire à son pauvre petit casse-noisette, qu'elle avait toujours continué de porter sur son bras, enveloppé dans son mouchoir de poche. Elle le déposa doucement sur la table, le démaillota et visita ses blessures. Le casse-noisette avait l'air de beaucoup souffrir, et paraissait fort mécontent.

— Ah ! cher petit bonhomme, dit-elle bien bas, ne sois pas en colère, je t'en prie, de ce que mon frère Fritz t'a fait tant de mal ; il n'avait pas mauvaise intention, sois-en bien sûr ; seulement, ses manières sont devenues un peu rudes, et son coeur s'est tant soit peu endurci dans sa vie de soldat. C'est, du reste, un fort bon garçon, je puis te l'assurer, et je suis convaincue que, lorsque tu le

connaîtras davantage, tu lui pardonneras. D'ailleurs, par compensation du mal que mon frère t'a fait, moi, je vais te soigner si bien et si attentivement, que, d'ici à quelques jours, tu seras redevenu joyeux et bien portant. Quant à te replacer les dents et à te rattacher le menton, c'est l'affaire du parrain Drosselmayer, qui s'entend très bien à ces sortes de choses.

Mais Marie ne put achever son petit discours. Au moment où elle prononçait le nom du parrain Drosselmayer, le casse-noisette, auquel ce discours s'adressait, fit une si atroce grimace, et il sortit de ses deux yeux verts un double éclair si brillant, que la petite fille, tout effrayée, s'arrêta et fit un pas en arrière. Mais, comme aussitôt le casse-noisette reprit sa bienveillante physionomie et son mélancolique sourire, elle pensa qu'elle avait été le jouet d'une illusion, et que la flamme de la lampe, agitée par quelque courant d'air, avait défiguré ainsi le petit bonhomme.

Elle en vint même à se moquer d'elle-même et à se dire :

— En vérité, je suis bien sotte d'avoir pu croire un instant que cette figure de bois était capable de me faire des grimaces. Allons, rapprochons-nous de lui et soignons-le comme son état l'exige.

Et, à la suite de ce monologue intérieur, Marie reprit son protégé entre ses bras, set rapprocha de l'armoire vitrée, frappa à la porte qu'avait fermée Fritz, et dit à la poupée neuve :

— Je t'en prie, mademoiselle Claire, abandonne ton lit à mon casse-noisette qui est malade, et, pour une nuit, accommode-toi du sofa ; songe que tu te portes à merveille et que tu es pleine de santé, comme le prouvent tes joues rouges et rebondies. D'ailleurs, une nuit est bientôt passée ; le sofa est bon, et il n'y

aura pas encore à Nuremberg beaucoup de poupées aussi bien couchées que toi.

Mademoiselle Claire, comme on le pense bien, ne souffla pas le mot ; mais il sembla à Marie qu'elle prenait un air fort pincé et fort maussade. Mais Marie, qui trouvait, dans sa conscience, qu'elle avait pris avec mademoiselle Claire tous les ménagements convenables, ne fit pas davantage de façons avec elle, et, tirant le lit à elle, elle y coucha avec beaucoup de soin le casse-noisette malade, lui ramenant les draps jusqu'au menton. Alors elle réfléchit qu'elle ne connaissait pas encore le fond du caractère de mademoiselle Claire, puisqu'elle l'avait depuis quelques heures seulement ; qu'elle avait paru de fort mauvaise humeur quand elle lui avait emprunté son lit, et qu'il pourrait arriver malheur au blessé, si elle le laissait à la portée de cette impertinente personne. En conséquence, elle plaça le lit et le casse-noisette sur le rayon supérieur, tout contre le beau village où la cavalerie de Fritz était cantonnée ; puis, ayant posé mademoiselle Claire sur son sofa, elle ferma l'armoire, et s'apprêtait à aller rejoindre mademoiselle Trudchen dans sa chambre à coucher, lorsque, dans toute la chambre, autour de la pauvre enfant, commencèrent à se faire entendre une foule de petits bruits sourds derrière les fauteuils, derrière le poêle, derrière les armoires. La grande horloge attachée au mur, et que surmontait, au lieu du coucou traditionnel, une grosse chouette dorée, ronronnait au milieu de tout cela de plus fort en plus fort, sans cependant se décider à sonner. Marie alors jeta les yeux sur elle, et vit que la grosse chouette dorée avait abattu ses ailes de manière à couvrir entièrement l'horloge, et qu'elle avançait tant qu'elle pouvait sa hideuse tête de chat aux yeux ronds et au bec recourbé ; et alors le ronronnement, devenant plus fort encore, se changea en un murmure qui ressemblait

à une voix, et l'on put distinguer ces mots qui semblaient sortir du bec de la chouette :

— Horloges, horloges, ronronnez toutes bien bas : le roi des souris a l'oreille fine. Boum, boum, boum, chantez seulement, chantez-lui sa vieille chanson. Boum, boum, boum, sonnez, clochettes, sonnez sa dernière heure, car bientôt ce sera fait de lui.

Et, boum, boum, boum, on entendit retentir douze coups sourds et enroués.

Marie avait très peur. Elle commençait à frissonner des pieds à la tête, et elle allait s'enfuir, quand elle aperçut le parrain Drosselmayer assis sur la pendule à la place de la chouette, et dont les deux pans de la redingote jaune avaient pris la place des deux ailes pendantes de l'oiseau de nuit. À cette vue, elle s'arrêta clouée à sa place par l'étonnement, et elle se mit à crier en pleurant :

— Parrain Drosselmayer, que fais-tu là-haut ? Descends près de moi, et ne m'épouvante pas ainsi, méchant parrain Drosselmayer.

Mais, à ces paroles, commencèrent à la ronde un sifflement aigu et un ricanement enragé ; puis bientôt on entendit des milliers de petits pieds trotter derrière les murs, puis on vit des milliers de petites lumières qui scintillaient à travers les fentes des cloisons ; quand je dis des milliers de petites lumières, je me trompe, c'étaient des milliers de petits yeux brillants. Et Marie s'aperçut que de tous côtés il y avait une population de souris qui s'apprêtait à entrer. En effet, au bout de cinq minutes, par les jointures des portes, par les fentes du plancher, des milliers de souris pénétrèrent dans la chambre, et trott, trott, trott, hopp,

hopp, hopp, commencèrent à galoper deçà, delà, et bientôt se mirent en rang de la même façon que Fritz avait l'habitude de disposer ses soldats pour la bataille. Ceci parut fort plaisant à Marie ; et, comme elle ne ressentait pas pour les souris cette terreur naturelle et puérile qu'éprouvent les autres enfants, elle allait s'amuser sans doute infiniment à ce spectacle, lorsque tout à coup elle entendit un sifflement si terrible, si aigu et si prolongé, qu'un froid glacial lui passa sur le dos. Au même instant, à ses pieds, le plancher se souleva, et, poussé par une puissance souterraine, le roi des souris, avec ses sept têtes couronnées, apparut à ses pieds, au milieu du sable, du plâtre et de la terre broyée, et chacune de ces sept têtes commença à siffloter et à grignoter hideusement, pendant que le corps auquel appartenaient ces sept têtes sortait à son tour. Aussitôt toute l'armée s'élança au-devant de son roi, en couicant trois fois en choeur ; puis aussitôt, tout en gardant leurs rangs, les régiments de souris se mirent à courir par la chambre, se dirigeant vers l'armoire vitrée, contre laquelle Marie, enveloppée de tous côtés, commença à battre en retraite. Nous l'avons dit, ce n'était cependant pas une enfant peureuse ; mais, quand elle se vit entourée de cette foule innombrable de souris, commandée par ce monstre à sept têtes, la frayeur s'empara d'elle, et son coeur commença de battre si fort, qu'il lui sembla qu'il voulait sortir de sa poitrine. Puis tout à coup son sang parut s'arrêter, la respiration lui manqua ; à demi évanouie, elle recula en chancelant ; enfin, kling, kling, prrrr ! et la glace de l'armoire vitrée, enfoncée par son coude, tomba sur le parquet, brisée en mille morceaux. Elle ressentit bien au moment même une vive douleur au bras gauche ; mais, en même temps, son coeur se retrouva plus léger, car elle n'entendit plus ces horribles couics, couics, qui l'avaient si fort effrayée ; en effet, tout était redevenu

tranquille autour d'elle, les souris avaient disparu, et elle crut que, effrayées du bruit qu'avait fait la glace en se brisant, elles s'étaient réfugiées dans leurs trous.

Mais voilà que, presque aussitôt, succédant à ce bruit, commença dans l'armoire une rumeur étrange, et que de toutes petites voix aiguës criaient de toutes leurs faibles forces : « Aux armes ! aux armes ! aux armes ! » Et, en même temps, la sonnerie du château se mit à sonner, et l'on entendait murmurer de tous côtés : « Allons, alerte, alerte ! levons-nous : c'est l'ennemi. Bataille, bataille, bataille ! »

Marie se retourna. L'armoire était miraculeusement éclairée, et il s'y faisait un grand remue-ménage : tous les arlequins, les pierrots, les polichinelles et les pantins s'agitaient, couraient deçà, delà, s'exhortant les uns les autres, tandis que les poupées faisaient de la charpie et préparaient des remèdes pour les blessés. Enfin, Casse-Noisette lui-même rejeta tout à coup ses couvertures et sauta à bas du lit sur ses deux pieds à la fois, en criant :

— Knac ! knac ! knac ! Stupide tas de souris, rentrez dans vos trous, ou, à l'instant même, vous allez avoir affaire à moi.

Mais, à cette menace, un grand sifflement retentit, et Marie s'aperçut que les souris n'étaient pas rentrées dans leurs trous, mais bien qu'elles s'étaient, effrayées par le bruit du verre cassé, réfugiées sous les tables et sous les fauteuils, d'où elles commençaient à sortir.

De son côté, Casse-Noisette, loin d'être effrayé par le sifflement, parut redoubler de courage.

— Ah ! misérable roi des souris, s'écria-t-il ; c'est donc toi ; tu acceptes enfin le combat que je t'offre depuis si longtemps. Viens donc, et que cette nuit décide de nous deux. Et vous, mes bons amis, mes compagnons, mes frères, s'il est vrai que nous nous sommes liés de quelque tendresse dans la boutique de Zacharias, soutenez-moi dans ce rude combat. Allons, en avant ! et qui m'aime me suive !

Jamais proclamation ne fit un effet pareil : deux arlequins, un pierrot, deux polichinelles et trois pantins s'écrièrent à haute voix :

— Oui, seigneur, comptez sur nous, à la vie, à la mort ! Nous vaincrons sous vos ordres, ou nous périrons avec vous.

À ces paroles, qui lui prouvaient qu'il y avait de l'écho dans le coeur de ses amis, Casse-Noisette se sentit tellement électrisé, qu'il tira son sabre, et, sans calculer la hauteur effrayante où il se trouvait, il s'élança du deuxième rayon. Marie, en voyant ce saut périlleux, jeta un cri, car Casse-Noisette ne pouvait manquer de se briser ; lorsque mademoiselle Claire, qui était dans le rayon inférieur, s'élança de son sofa, et reçut Casse-Noisette entre ses bras.

— Ah ! chère et bonne petite Claire, s'écria Marie en joignant ses deux mains avec attendrissement, comme je t'ai méconnue !

Mais mademoiselle Claire, tout entière à la situation, disait au casse-noisette :

— Comment, blessé et souffrant déjà comme vous l'êtes, Monseigneur, vous risquez-vous dans de nouveaux dangers ? Contentez-vous de commander ; laissez les autres combattre. Votre cou-

rage est connu, et ne peut rien gagner à fournir de nouvelles preuves.

Et, en disant ces paroles, mademoiselle Claire essayait de retenir le valeureux Casse-Noisette en le pressant contre son corsage de satin ; mais celui-ci se mit à gigoter et à gambiller de telle sorte, que mademoiselle Claire fut forcée de le laisser échapper ; il glissa donc de ses bras, et, tombant sur ses pieds avec une grâce parfaite, il mit un genou en terre, et lui dit :

— Princesse, soyez sûre que, quoique vous ayez à une certaine époque été injuste envers moi, je me souviendrai toujours de vous, même au milieu de la bataille.

Alors mademoiselle Claire se pencha le plus qu'elle put, et, le saisissant par son petit bras, elle le força de se relever ; puis, détachant avec vivacité sa ceinture tout étincelante de paillettes, elle en fit une écharpe qu'elle voulut passer au cou du jeune héros ; mais celui-ci recula de deux pas, et, tout en s'inclinant en témoignage de sa reconnaissance pour une si grande faveur, il détacha le petit ruban blanc avec lequel Marie l'avait pansé, le porta à ses lèvres, et, s'en étant ceint le corps, léger et agile comme un oiseau, il sauta en brandissant son petit sabre du rayon où il était sur le plancher. Aussitôt les couics et les piaulements recommencèrent plus féroces que jamais, et le roi des souris, comme pour répondre au défi de Casse-Noisette, sortit de dessous la grande table du milieu avec son corps d'armée, tandis qu'à droite et à gauche, les deux ailes commençaient à déborder les fauteuils où elles s'étaient retranchées.

q

## Chapitre 6 La bataille

— Trompettes, sonnez la charge ! Tambours, battez la générale ! cria Casse-Noisette.

Et aussitôt les trompettes du régiment de hussards de Fritz se mirent à sonner, tandis que les tambours de son infanterie commençaient à battre et qu'on entendait le bruit sourd et rebondissant des canons sautant sur leurs affûts. En même temps, un corps de musiciens s'organisa : c'étaient des figaros avec leurs guitares, des piféraris avec leurs musettes, des bergers suisses avec leurs cors, des nègres avec leurs triangles, qui, quoiqu'ils ne fussent aucunement convoqués par Casse-Noisette, ne commencèrent pas moins comme volontaires à descendre d'un rayon à l'autre en jouant la marche des Samnites. Cela, sans doute, monta la tête aux bonshommes les plus pacifiques, et, à l'instant même, une espèce de garde nationale commandée par le suisse de la paroisse, et dans les rangs de laquelle se rangèrent les arlequins, les polichinelles, les pierrots et les pantins, s'organisa, et, en un instant, s'armant de tout ce qu'elle put trouver, fut prête pour le combat. Il n'y eut pas jusqu'à un cuisinier qui, quittant son feu, ne descendît avec sa broche, à laquelle était déjà passé un dindon à moitié rôti, et, n'allât prendre sa place dans les rangs. Casse-Noisette se mit à la tête de ce vaillant bataillon, qui, à la honte des troupes réglées, se trouva le premier prêt.

Il faut tout dire aussi, car on croirait que notre sympathie pour l'illustre milice citoyenne dont nous faisons partie nous aveugle : ce n'était pas la faute des hussards et des fantassins de Fritz s'ils n'étaient pas en mesure aussi rapidement que les autres. Fritz, après avoir placé les sentinelles perdues et les postes avancés,

avait caserné le reste de son armée dans quatre boîtes qu'il avait refermées sur elle. Les malheureux prisonniers avaient donc beau entendre le tambour et la trompette qui les appelaient à la bataille, ils étaient enfermés et ne pouvaient sortir. On les entendait dans leurs boîtes grouiller comme des écrevisses dans un panier ; mais, quels que fussent leurs efforts, ils ne pouvaient sortir. Enfin les grenadiers, moins bien enfermés que les autres, parvinrent à soulever le couvercle de leur boîte, et prêtèrent main-forte aux chasseurs et aux voltigeurs. En un instant tous furent sur pied, et alors, sentant de quelle utilité leur serait la cavalerie, ils allèrent délivrer les hussards, qui se mirent aussitôt à caracoler sur les flancs et à se ranger quatre par quatre.

Mais, si les troupes réglées étaient en retard de quelques minutes, grâce à la discipline dans laquelle Fritz les avait maintenues, elles eurent bientôt réparé le temps perdu, et fantassins, cavaliers, artilleurs se mirent à descendre, pareils à une avalanche, au milieu des applaudissements de mademoiselle Rose et de mademoiselle Claire, qui battaient des mains en les voyant passer, et les excitaient du geste et de la voix, comme faisaient autrefois les belles châtelaines dont sans doute elles descendaient.

Cependant le roi des souris avait compris que c'était une armée tout entière à laquelle il allait avoir affaire. En effet, au centre était Casse-Noisette avec sa vaillante garde civique ; à gauche, le régiment de hussards qui n'attendait que le moment de charger ; à droite, une infanterie formidable ; tandis que, sur un tabouret qui dominait tout le champ de bataille, venait de s'établir une batterie de dix pièces de canon ; en outre, une puissante réserve, composée de bonshommes de pain d'épice et de

chevaliers en sucre de toutes couleurs, était demeurée dans l'armoire et commençait à s'agiter à son tour. Mais il était trop avancé pour reculer ; il donna le signal par un couïc qui fut répété en choeur par toute son armée.

En même temps, une bordée d'artillerie, partie du tabouret, répondit en envoyant au milieu des masses souriquoises une volée de mitraille.

Presque au même instant, tout le régiment de hussards s'ébranla pour charger ; de sorte que, d'un côté, la poussière qui s'élevait sous les pieds des chevaux ; de l'autre, la fumée des canons qui s'épaississait de plus en plus, dérobèrent à Marie la vue du champ de bataille.

Mais, au milieu du bruit des canons, des cris des combattants, du râle des mourants, elle continuait d'entendre la voix de Casse-Noisette dominant tout le fracas.

— Sergent Arlequin, criait-il, prenez vingt hommes, et jetez-vous en tirailleur sur le flanc de l'ennemi. Lieutenant Polichinelle, formez-vous en carré. Capitaine Paillasse, commandez des feux de peloton. Colonel des hussards, chargez par masses, et non par quatre, comme vous faites. Bravo ! messieurs les soldats de plomb, bravo ! Que tout le monde fasse son devoir comme vous le faites, et la journée est à nous !

Mais, par ces encouragements mêmes, Marie comprenait que la bataille était acharnée et la victoire indécise. Les souris, refoulées par les hussards, décimées par les feux de peloton, culbutées par les volées de mitraille, revenaient sans cesse plus pressées, mordant et déchirant tout ce qu'elles rencontraient ; c'était, comme les mêlées du temps de la chevalerie, une affreuse lutte

corps à corps, dans laquelle chacun attaquait et se défendait sans s'inquiéter de son voisin. Casse-Noisette voulait inutilement dominer l'ensemble des mouvements et procéder par masses. Les hussards, ramenés par un corps considérable de souris, s'étaient éparpillés et tentaient inutilement de se réunir autour de leur colonel ; un gros bataillon de souris les avait coupés du corps d'armée et débordait la garde civique, qui faisait des merveilles. Le suisse de la paroisse se démenait avec sa hallebarde comme un diable dans un bénitier ; le cuisinier enfilait des rangs tout entiers de souris avec sa broche ; les soldats de plomb tenaient comme des murailles ; mais Arlequin, avec ses vingt hommes, avait été repoussé, et était venu se mettre sous la protection de la batterie ; mais le carré du lieutenant Polichinelle avait été enfoncé, et ses débris, en s'enfuyant, avaient jeté du désordre dans la garde civique ; enfin le capitaine Paillasse, sans doute par manque de cartouches, avait cessé son feu et se retirait pas à pas, mais enfin se retirait. Il résulta de ce mouvement rétrograde, opéré sur toute la ligne, que la batterie de canons se trouva à découvert. Aussitôt le roi des souris, comprenant que c'était de la prise de cette batterie que dépendait pour lui le succès de la bataille, ordonna à ses troupes les plus aguerries de charger dessus. En un instant le tabouret fut escaladé ; les canonniers se firent tuer sur leurs pièces. L'un d'eux mit même le feu à son caisson, et enveloppa dans sa mort héroïque une vingtaine d'ennemis. Mais tout ce courage fut inutile contre le nombre, et bientôt une volée de mitraille, tirée par ses propres pièces, et qui frappa en plein dans le bataillon que commandait Casse-Noisette, lui apprit que la batterie du tabouret était tombée au pouvoir de l'ennemi.

Dès lors la bataille fut perdue, et Casse-Noisette ne s'occupa plus que de faire une retraite honorable ; seulement, pour donner

quelque relâche à ses troupes, il appela à lui la réserve.

Aussitôt les bonshommes de pain d'épice et le corps de bonbons en sucre descendirent de l'armoire et donnèrent à leur tour. C'étaient des troupes fraîches, il est vrai, mais peu expérimentées : les bonshommes de pain d'épice surtout étaient fort maladroits, et, frappant à tort et à travers, estropiaient aussi bien les amis que les ennemis ; le corps des bonbons tenait ferme ; mais il n'y avait entre les combattants aucune homogénéité : c'étaient des empereurs, des chevaliers, des Tyroliens, des jardiniers, des cupidons, des singes, des lions et des crocodiles, de sorte qu'ils ne pouvaient combiner leurs mouvements, et n'avaient de puissance que comme masse. Cependant leur concours produisit un utile résultat : à peine les souris eurent-elles goûté des bonshommes de pain d'épice et entamé le corps de bonbons, qu'elles abandonnèrent les soldats de plomb, dans lesquels elles avaient grand'peine à mordre, et les polichinelles, les paillasses, les arlequins, les suisses et les cuisiniers, qui étaient simplement rembourrés d'étoupe et de son, pour se ruer sur la malheureuse réserve, qui, en un instant, fut entourée par des milliers de souris, et, après une défense héroïque, fut dévorée avec armes et bagages.

Casse-Noisette avait voulu profiter de ce moment de repos pour rallier son armée ; mais le terrible spectacle de la réserve anéantie avait glacé les plus fiers courages. Paillasse était pâle comme la mort ; Arlequin avait son habit en lambeaux ; une souris avait pénétré dans la bosse de Polichinelle, et, comme le renard du jeune Spartiate, lui dévorait les entrailles ; enfin le colonel des hussards était prisonnier avec une partie de son régi-

ment, et, grâce aux chevaux des malheureux captifs, un corps de cavalerie souriquoise venait de s'organiser.

Il ne s'agissait donc plus, pour l'infortuné Casse-Noisette, de victoire ; il ne s'agissait même plus de retraite, il ne s'agissait que de mourir. Casse-Noisette se mit à la tête d'un petit groupe d'hommes, décidés comme lui à vendre chèrement leur vie.

Pendant ce temps, la désolation régnait parmi les poupées : mademoiselle Claire et mademoiselle Rose se tordaient les bras, et jetaient les hauts cris.

— Hélas ! disait mademoiselle Claire, me faudra-t-il mourir à la fleur de l'âge, moi, fille de roi, destinée à un si bel avenir ?

— Hélas ! disait mademoiselle Rose, me faudra-t-il tomber vivante au pouvoir de l'ennemi ; et ne me suis-je si bien conservée que pour être rongée par d'immondes souris ?

Les autres poupées couraient éplorées, et leurs cris se mêlaient aux lamentations des deux poupées principales.

Pendant ce temps, les affaires allaient de plus mal en plus mal pour Casse-Noisette : il venait d'être abandonné du peu d'amis qui lui étaient restés fidèles. Les débris de l'escadron de hussards s'étaient réfugiés dans l'armoire ; les soldats de plomb étaient entièrement tombés au pouvoir de l'ennemi ; il y avait longtemps que les artilleurs étaient trépassés ; la garde civique était morte comme les trois cents Spartiates, sans reculer d'un pas. Casse-Noisette était accolé contre le rebord de l'armoire, qu'il tentait en vain d'escalader : il lui eût fallu pour cela l'aide de mademoiselle Claire ou de mademoiselle Rose ; mais toutes deux avaient pris le

parti de s'évanouir. Casse-Noisette fit un dernier effort, rassembla tous ses moyens, et cria, dans l'agonie du désespoir :

— Un cheval ! un cheval ! ma couronne pour un cheval !

Mais, comme la voix de Richard III, sa voix resta sans écho, ou plutôt elle le dénonça à l'ennemi. Deux tirailleurs se précipitèrent sur lui et le saisirent par son manteau de bois. Au même instant, on entendit la voix du roi des souris, qui criait par ses sept gueules :

— Sur votre tête, prenez-le vivant ! Songez que j'ai ma mère à venger. Il faut que son supplice épouvante les Casse-Noisettes à venir !

Et, en même temps, le roi se précipita vers le prisonnier.

Mais Marie ne put supporter plus longtemps cet horrible spectacle.

— Ô mon pauvre Casse-Noisette ! s'écria-t-elle en sanglotant ; mon pauvre Casse-Noisette, que j'aime de tout mon coeur, te verrai-je donc périr ainsi !

Et, en même temps, d'un mouvement instinctif, sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, Marie détacha son soulier de son pied, et, de toutes ses forces, elle le jeta au milieu de la mêlée, et cela si adroitement, que le terrible projectile atteignit le roi des souris, qui roula dans la poussière. Au même instant, roi et armée, vainqueurs et vaincus, disparurent comme anéantis. Marie ressentit à son bras blessé une douleur plus vive que jamais ; elle voulut gagner un fauteuil pour s'asseoir ; mais les forces lui manquèrent, et elle tomba évanouie.

## Chapitre 7 La maladie

Lorsque Marie se réveilla de son sommeil léthargique, elle était couchée dans son petit lit, et le soleil pénétrait radieux et brillant à travers ses carreaux couverts de givre. À côté d'elle était assis un étranger qu'elle reconnut bientôt pour le chirurgien Wandelstern, et qui dit tout bas, aussitôt qu'elle eut ouvert les yeux :

— Elle est éveillée !

Alors la présidente s'avança et considéra sa fille d'un regard inquiet et effrayé.

— Ah ! chère maman, s'écria la petite Marie en l'apercevant, toutes ces affreuses souris sont-elles parties, et mon pauvre Casse-Noisette est-il sauvé ?

— Pour l'amour du ciel ! ma chère Marie, ne dis plus ces sottises. Qu'est-ce que les souris, je te le demande, ont à faire avec le casse-noisette ? mais toi, méchante enfant, tu nous as fait à tous grand-peur. Et tout cela arrive cependant quand les enfants sont volontaires et ne veulent pas obéir à leurs parents. Tu as joué hier fort avant dans la nuit avec tes poupées ; tu t'es probablement endormie, et il est possible qu'une petite souris t'ait effrayée ; enfin, dans ta terreur, tu as donné du coude dans l'armoire à glace, et tu t'es tellement coupé le bras, que M. Wandelstern, qui vient de retirer les fragments de verre qui étaient restés dans ta blessure, prétend que tu as couru risque de te trancher l'artère et de mourir de la perte du sang. Dieu soit béni que je me sois ré-

veillée, je ne sais quelle heure, et que, me rappelant que je t'avais laissée au salon, j'y sois rentrée. Pauvre enfant, tu étais étendue par terre, près de l'armoire, et tout autour de toi, en désordre, les poupées, les pantins, les polichinelles, les soldats de plomb, les bonshommes de pain d'épice et les hussards de Fritz étendus pêle-mêle ; tandis que, sur ton bras sanglant, tu tenais Casse-Noisette. Mais, d'où vient que tu étais déchaussée du pied gauche, et que ton soulier était à trois ou quatre pas de toi ?

— Ah ! petite mère, petite mère, répondit Marie en frissonnant encore à ce souvenir, c'était, vous le voyez bien, les traces de la grande bataille qui avait eu lieu entre les poupées et les souris ; et, ce qui m'a tant effrayée, c'est de voir que les souris, victorieuses, allaient faire prisonnier le pauvre Casse-Noisette, qui commandait l'armée des poupées. C'est alors que je lançai mon soulier au roi des souris ; puis je ne sais plus ce qui s'est passé.

Le chirurgien fit des yeux un signe à la présidente, et celle-ci dit doucement à Marie :

— Oublie tout cela, mon enfant, et tranquillise-toi. Toutes les souris sont parties, et le petit Casse-Noisette est dans l'armoire vitrée, joyeux et bien portant.

Alors le président entra à son tour dans la chambre, et causa longtemps avec le chirurgien. Mais, de toutes ses paroles, Marie ne put entendre que celle-ci :

— C'est du délire.

À ces mots, Marie devina que l'on doutait de son récit, et comme, elle-même, maintenant que le jour était revenu, comprenait parfaitement que l'on prit tout ce qui lui était arrivé pour

une fable, elle n'insista pas davantage, se soumettant à tout ce qu'on voulait ; car elle avait hâte de se lever pour faire une visite à son pauvre Casse-Noisette ; mais elle savait qu'il s'était retiré sain et sauf de la bagarre, et, pour le moment, c'était tout ce qu'elle désirait savoir.

Cependant Marie s'ennuyait beaucoup : elle ne pouvait pas jouer, à cause de son bras blessé, et, quand elle voulait lire ou feuilleter ses livres d'images, tout tournait si bien devant ses yeux, qu'il fallait bientôt qu'elle renonçât à cette distraction. Le temps lui paraissait donc horriblement long, et elle attendait avec impatience le soir, parce que, le soir, sa mère venait s'asseoir près de son lit et lui racontait ou lui lisait des histoires.

Or, un soir, la présidente venait justement de raconter la délicieuse histoire du prince Facardin, quand la porte s'ouvrit, et que le parrain Drosselmayer passa sa tête en disant :

— Il faut pourtant que je voie par mes yeux comment va la pauvre malade.

Mais, des que Marie aperçut le parrain Drosselmayer avec sa perruque de verre, son emplâtre sur l'oeil et sa redingote jaune, le souvenir de cette nuit, où Casse-Noisette perdit la fameuse bataille contre les souris, se présenta si vivement à son esprit, qu'involontairement elle cria au conseiller de médecine :

— Oh ! parrain Drosselmayer, tu as été horrible ! je t'ai bien vu, va, quand tu étais à cheval sur la pendule, et que tu la couvrais de tes ailes pour que l'heure ne pût pas sonner ; car le bruit de l'heure aurait fait fuir les souris. Je t'ai bien entendu appeler le roi aux sept têtes. Pourquoi n'es-tu pas venu au secours de mon pauvre Casse-Noisette, affreux parrain Drosselmayer ? Hé-

las ! en ne venant pas, tu es cause que je suis blessée et dans mon lit !

La présidente écoutait tout cela avec de grands yeux effarés ; car elle croyait que la pauvre enfant retombait dans le délire. Aussi elle lui demanda tout épouvantée :

— Mais que dis-tu donc là, chère Marie ? redeviens-tu folle ?

— Oh ! que non, reprit Marie ; et le parrain Drosselmayer sait bien que je dis la vérité, lui.

Mais le parrain, sans rien répondre, faisait d'affreuses grimaces, comme un homme qui eût été sur des charbons ardents ; puis, tout à coup, il se mit à dire d'une voix nasillarde et monotone :

Perpendicule

Doit faire ronron.

Avance et recule,

Brillant escadron !

L'horloge plaintive

Va sonner minuit ;

La chouette arrive

Et le roi s'enfuit.

Perpendicule

Doit faire ronron.

Avance et recule,

Brillant escadron !

Marie regardait le parrain Drosselmayer avec des yeux de plus en plus hagards ; car il lui semblait encore plus hideux que d'habitude. Elle aurait eu une peur atroce du parrain, si sa mère n'eût été présente, et si Fritz, qui venait d'entrer, n'eût interrompu cette étrange chanson par un éclat de rire.

— Sais-tu bien, parrain Drosselmayer, lui dit Fritz, que tu es extrêmement bouffon aujourd'hui ? Tu fais des gestes comme mon vieux polichinelle, que j'ai jeté derrière le poêle, sans compter ta chanson, qui n'a pas le sens commun.

Mais la présidente demeura fort sérieuse.

— Cher monsieur le conseiller de médecine, dit-elle, voilà une singulière plaisanterie que celle que vous nous faites là, et qui me semble n'avoir d'autre but que de rendre Marie plus malade encore qu'elle ne l'est.

— Bah ! répondit le parrain Drosselmayer, ne reconnaissez-vous pas, chère présidente, cette petite chanson de l'horloger que j'ai l'habitude de chanter quand je viens raccommoder vos pendules ?

Et, en même temps, il s'assit tout contre le lit de Marie, et lui dit précipitamment :

— Ne sois pas en colère, chère enfant, de ce que je n'ai pas arraché de mes propres mains les quatorze yeux du roi des souris ; mais je savais ce que je faisais, et aujourd'hui, comme je veux me raccommoder avec toi, je vais te raconter une histoire.

— Quelle histoire ? demanda Marie.

— Celle de la noix Krakatuk et de la princesse Pirlipate. La connais-tu ?

— Non, mon cher petit parrain, répondit la jeune fille, que cette offre raccommodait à l'instant même avec le mécanicien. Raconte donc, raconte.

— Cher conseiller, dit la présidente, j'espère que votre histoire ne sera pas aussi lugubre que votre chanson.

— Oh ! non, chère présidente, répondit le parrain Drosselmayer ; elle est, au contraire, extrêmement plaisante.

— Raconte donc, crièrent les enfants, raconte donc.

Et le parrain Drosselmayer commença ainsi :

q

## Comment naquit la princesse Pirlipate, et quelle grande joie cette naissance donna à ses illustres parents

Il y avait, dans les environs de Nuremberg, un petit royaume qui n'était ni la Prusse, ni la Pologne, ni la Bavière, ni le Palatinat, et qui était gouverné par un roi.
La femme de ce roi, qui, par conséquent, se trouvait être une reine, mit un jour au monde une petite fille, qui se trouva, par conséquent, princesse de naissance, et qui reçut le nom gracieux et distingué de Pirlipate.

On fit aussitôt prévenir le roi de cet heureux événement. Il accourut tout essoufflé, et, en voyant cette jolie petite fille couchée dans son berceau, la satisfaction qu'il ressentit d'être père d'une si charmante enfant le poussa tellement hors de lui, qu'il jeta d'abord de grands cris de joie, puis se prit à danser en rond, puis enfin à sauter à cloche-pied, en disant :

— Ah ! grand Dieu ! vous qui voyez tous les jours les anges, avez-vous jamais rien vu de plus beau que ma Pirlipatine ?

Alors, comme, derrière le roi, étaient entrés les ministres, les généraux, les grands officiers, les présidents, les conseillers et les juges ; tous, voyant le roi danser à cloche-pied, se mirent à danser comme le roi, en disant :

— Non, non, jamais, sire, non, non, jamais, il n'y a rien eu de si beau au monde que votre Pirlipatine.

Et, en effet, ce qui vous surprendra fort, mes chers enfants, c'est qu'il n'y avait dans cette réponse aucune flatterie ; car, effectivement, depuis la création du monde, il n'était pas né un plus bel enfant que la princesse Pirlipate. Sa petite figure semblait tissue de délicats flocons de soie, roses comme les roses, et blancs comme les lis. Ses yeux étaient du plus étincelant azur, et rien n'était plus charmant que de voir les fils d'or de sa chevelure se réunir en boucles mignonnes, brillantes et frisées sur ses épaules, blanches comme l'albâtre. Ajoutez à cela que Pirlipate avait apporté, en venant au monde, deux rangées de petites dents, ou plutôt de véritables perles, avec lesquelles, deux heures après sa naissance, elle mordit si vigoureusement le doigt du grand chancelier, qui, ayant la vue basse, avait voulu la regarder de trop

près, que, quoiqu'il appartînt à l'école des stoïques, il s'écria, disent les uns :

— Ah diantre !

Tandis que d'autres soutiennent, en l'honneur de la philosophie, qu'il dit seulement :

— Aïe ! aïe ! aïe !

Au reste, aujourd'hui encore, les voix sont partagées sur cette grande question, aucun des deux partis n'ayant voulu céder. Et la seule chose sur laquelle les diantristes et les aïstes soient demeurés, d'accord, le seul fait qui soit resté incontestable, c'est que la princesse Pirlipate mordit le grand chancelier au doigt. Le pays apprit dès lors qu'il y avait autant d'esprit qu'il se trouvait de beauté dans le charmant petit corps de Pirlipatine.

Tout le monde était donc heureux dans ce royaume favorisé des cieux. La reine seule était extrêmement inquiète et troublée, sans que personne sût pourquoi. Mais ce qui frappa surtout les esprits, c'est le soin avec lequel cette mère craintive faisait garder le berceau de son enfant. En effet, toutes les portes étaient non seulement occupées par les trabans de la garde, mais encore, outre les deux gardiennes qui se tenaient toujours près de la princesse, il y en avait encore six autres que l'on faisait asseoir autour du berceau, et qui se relayaient toutes les nuits. Mais, surtout, ce qui excitait au plus haut degré la curiosité, ce que personne ne pouvait comprendre, c'est pourquoi chacune de ces six gardiennes était obligée de tenir un chat sur ses genoux, et de le gratter toute la nuit afin qu'il ne cessât point de ruminer.

Je suis convaincu, mes chers enfants, que vous êtes aussi curieux que les habitants de ce petit royaume sans nom, de savoir pourquoi ces six gardiennes étaient obligées de tenir un chat sur leurs genoux, et de le gratter sans cesse pour qu'il ne cessât point de ruminer un seul instant ; mais, comme vous chercheriez inutilement le mot de cette énigme, je vais vous le dire, afin de vous épargner le mal de tête qui ne pourrait manquer de résulter pour vous d'une pareille application.

Il arriva, un jour, qu'une demi-douzaine de souverains des mieux couronnés se donnèrent le mot pour faire en même temps une visite au père futur de notre héroïne ; car, à cette époque, la princesse Pirlipate n'était pas encore née ; ils étaient accompagnés de princes royaux, de grands-ducs héréditaires et de prétendants des plus agréables. Ce fut une occasion, pour le roi qu'ils visitaient, et qui était un monarque des plus magnifiques, de faire une large percée à son trésor et de donner force tournois, carrousels et comédies. Mais ce ne fut pas le tout. Après avoir appris, par le surintendant des cuisines royales, que l'astronome de la cour avait annoncé que le temps d'abattre les porcs était arrivé, et que la conjonction des astres annonçait que l'année serait favorable à la charcuterie, il ordonna de faire une grande tuerie de pourceaux dans ses basses-cours, et, montant dans son carrosse, il alla en personne prier, les uns après les autres, tous les rois et tous les princes résidant pour le moment dans sa capitale, de venir manger la soupe avec lui, voulant se ménager le plaisir de leur surprise à la vue du magnifique repas qu'il comptait leur donner ; puis, en rentrant chez lui, il se fit annoncer chez la reine, et, s'approchant d'elle, il lui dit d'un ton câlin, avec lequel il avait l'habitude de lui faire faire tout ce qu'il voulait :

— Bien, chère amie, tu n'as pas oublié, n'est-ce pas, à quel point j'aime le boudin ? n'est-ce pas, tu ne l'as pas oublié ?

La reine comprit, du premier mot, ce que le roi voulait dire. En effet, Sa Majesté entendait tout simplement, par ces paroles insidieuses, qu'elle eût à se livrer, comme elle l'avait fait maintes fois, à la très utile occupation de confectionner de ses mains royales la plus grande quantité possible de saucisses, d'andouilles et de boudins. Elle sourit donc à cette proposition de son mari ; car, quoique exerçant fort honorablement la profession de reine, elle était moins sensible aux compliments qu'on lui faisait sur la dignité avec laquelle elle portait le sceptre et la couronne, que sur l'habileté avec laquelle elle faisait un pouding ou confectionnait un baba. Elle se contenta donc de faire une gracieuse révérence à son époux, en lui disant qu'elle était sa servante pour lui faire du boudin, comme pour toute autre chose.

Aussitôt le grand trésorier dut livrer aux cuisines royales le chaudron gigantesque en vermeil et les grandes casseroles d'argent destinés à faire le boudin et les saucisses. On alluma un immense feu de bois de sandal. La reine mit son tablier de cuisine de damas blanc, et bientôt les plus doux parfums s'échappèrent du chaudron. Cette délicieuse odeur se répandit aussitôt dans les corridors, pénétra rapidement dans toutes les chambres, et parvint enfin jusqu'à la salle du trône, où le roi tenait son conseil. Le roi était un gourmet ; aussi cette odeur lui fit-elle une vive impression de plaisir. Cependant, comme c'était un prince grave et qui avait la réputation d'être maître de lui, il résista quelque temps au sentiment d'attraction qui le poussait vers la cuisine ; mais enfin, quel que fût son empire sur ses passions, il lui fallut céder au ravissement inexprimable qu'il éprouvait.

— Messieurs, s'écria-t-il en se levant, avec votre permission, je reviens dans un instant ; attendez-moi.

Et, à travers les chambres et les corridors, il prit sa course vers la cuisine, serra la reine entre ses bras, remua le contenu du chaudron avec son sceptre d'or, y goûta du bout de la langue, et, l'esprit plus tranquille, il retourna au conseil et reprit, quoique un peu distrait, la question où il l'avait laissée.

Il avait quitté la cuisine juste au moment important où le lard, découpé par morceaux, allait être rôti sur des grils d'argent ; la reine, encouragée par ses éloges, se livrait à cette importante occupation, et les premières gouttes de graisse tombaient en chantant sur les charbons, lorsqu'une petite voix chevrotante se fit entendre qui disait :

— Ma soeur, offre-moi donc une bribe de lard ;

Car, étant reine aussi, je veux faire ripaille :

Et, mangeant rarement quelque chose qui vaille,

De ce friand rôti je désire ma part.

La reine reconnut aussitôt la voix qui lui parlait ainsi : c'était celle de dame Souriçonne.

Dame Souriçonne habitait depuis longues années le palais. Elle prétendait être alliée à la famille royale, et reine elle-même du royaume souriquois ; c'est pourquoi elle tenait, sous l'âtre de la cuisine, une cour fort considérable.

La reine était une bonne et fort douce femme qui, tout en se refusant à reconnaître tout haut dame Souriçonne comme reine et comme soeur, avait tout bas pour elle une foule d'égards et de

complaisances qui lui avaient souvent fait reprocher par son mari, plus aristocrate qu'elle, la tendance qu'elle avait à déroger ; or, comme on le comprend bien, dans cette circonstance solennelle, elle ne voulut point refuser à sa jeune amie ce qu'elle demandait, et lui dit :

— Avancez, dame Souriçonne, avancez hardiment, et venez, je vous y autorise, goûter mon lard tant que vous voudrez.

Aussitôt dame Souriçonne apparut gaie et frétillante, et, sautant sur le foyer, saisit adroitement avec sa petite patte les morceaux de lard que la reine lui tendait les uns après les autres.

Mais voilà que, attirés par les petits cris de plaisir que poussait leur reine, et surtout par l'odeur succulente que répandait le lard grillé, arrivèrent, frétillant et sautillant aussi, d'abord les sept fils de dame Souriçonne, puis ses parents, puis ses alliés, tous fort mauvais coquins, effroyablement portés sur leur bouche, et qui s'en donnèrent sur le lard de telle façon, que la reine fut obligée, si hospitalière qu'elle fût, de leur faire observer que, s'ils allaient de ce train-là, il ne lui resterait plus de lard pour ses boudins. Mais, quelque juste que fût cette réclamation, les sept fils de dame Souriçonne n'en tinrent compte, et, donnant le mauvais exemple à leurs parents et à leurs alliés, ils se ruèrent, malgré les représentations de leur mère et de leur reine, sur le lard de leur tante, qui allait disparaître entièrement, lorsque, aux cris de la reine, qui ne pouvait plus venir à bout de chasser ses hôtes importuns, accourut la surintendante, laquelle appela le chef des cuisines, lequel appela le chef des marmitons, lesquels accoururent armés de vergettes, d'éventails et de balais, et parvinrent à faire rentrer sous l'âtre tout le peuple souriquois. Mais la victoire, quoique complète, était trop tardive ; à peine restait-il le quart du

lard nécessaire à la confection des andouilles, des saucisses et des boudins, lequel reliquat fut, d'après les indications du mathématicien du roi, qu'on avait envoyé chercher en toute hâte, scientifiquement réparti entre le grand chaudron à boudins et les deux grandes casseroles à andouilles et à saucisses.

Une demi-heure après cet événement, le canon retentit, les clairons et les trompettes sonnèrent, et l'on vit arriver tous les potentats, tous les princes royaux, tous les ducs héréditaires et tous les prétendants qui étaient dans le pays, vêtus de leurs plus magnifiques habits, les uns traînés dans des carrosses de cristal, les autres montés sur leurs chevaux de parade. Le roi les attendait sur le perron du palais, et les reçut avec la plus aimable courtoisie et la plus gracieuse cordialité ; puis, les ayant conduits dans la salle à manger, il s'assit au haut bout en sa qualité de seigneur suzerain, ayant la couronne sur la tête et le sceptre à la main, invitant les autres monarques à prendre chacun la place que lui assignait son rang parmi les têtes couronnées, les princes royaux, les ducs héréditaires ou les prétendants.

La table était somptueusement servie, et tout alla bien pendant le potage et le relevé. Mais, au service des andouilles, on remarqua que le prince paraissait agité ; à celui des saucisses, il pâlit considérablement ; enfin, à celui des boudins, il leva les yeux au ciel, des soupirs s'échappèrent de sa poitrine, une douleur terrible parut déchirer son âme ; enfin il se renversa sur le dos de son fauteuil, couvrit son visage de ses deux mains, se désespérant et sanglotant d'une façon si lamentable, que chacun se leva de sa place et l'entoura avec la plus vive inquiétude. En effet, la crise paraissait des plus graves : le chirurgien de la cour cherchait inutilement le pouls du malheureux monarque, qui paraissait être

sous le poids de la plus profonde, de la plus affreuse et de la plus inouïe des calamités. Enfin, après que les remèdes les plus violents, pour le faire revenir à lui, eurent été employés, tels que plumes brûlées, sels anglais et clefs dans le dos, le roi parut reprendre quelque peu ses esprits, entr'ouvrit ses yeux éteints, et, d'une voix si faible, qu'à peine si on put l'entendre, il balbutia ce peu de mots :

— Pas assez de lard !...

À ces paroles, ce fut à la reine de pâlir à son tour. Elle se précipita à ses genoux, s'écriant d'une voix entrecoupée par ses sanglots :

— Ô mon malheureux, infortuné et royal époux ! Quel chagrin ne vous ai-je pas causé pour n'avoir pas écouté les remontrances que vous m'avez déjà faites si souvent ; mais vous voyez la coupable à vos genoux, et vous pouvez la punir aussi durement qu'il vous conviendra.

— Qu'est-ce à dire ? demanda le roi ; et que s'est-il donc passé qu'on ne m'a pas dit ?

— Hélas ! hélas ! répondit la reine, à qui son mari n'avait jamais parlé si rudement ; hélas ! c'est dame Souriçonne, avec ses sept fils, avec ses neveux, ses cousins et ses alliés qui a dévoré tout le lard !

Mais la reine n'en put dire davantage : les forces lui manquèrent, elle tomba à la renverse, et s'évanouit.

Alors le roi se leva furieux, et s'écria d'une voix terrible :

— Madame la surintendante, que signifie cela ?

Alors la surintendante raconta ce qu'elle savait, c'est-à-dire que, accourue aux cris de la reine, elle avait vu Sa Majesté aux prises avec toute la famille de dame Souriçonne, et qu'alors, son tour, elle avait appelé le chef, qui, avec l'aide de ses marmitons, était parvenu à faire rentrer tous les pillards sous l'âtre.

Aussitôt le roi, voyant qu'il s'agissait d'un crime de lèse-majesté, rappela toute sa dignité et tout son calme, ordonnant, vu l'énormité du forfait, que son conseil intime fût rassemblé à l'instant même, et que l'affaire fut exposée à ses plus habiles conseillers.

En conséquence, le conseil fut réuni, et l'on y décida, à la majorité des voix, que dame Souriçonne étant accusée d'avoir mangé le lard destiné aux saucisses, aux boudins et aux andouilles du roi, son procès lui serait fait, et que, si elle était coupable, elle serait à tout jamais exilée du royaume, elle et sa race, et que ce qu'elle y possédait de biens, terres, châteaux, pâlans, résidences royales, tout serait confisqué.

Mais alors le roi fit observer à son conseil intime et à ses habiles conseillers que, pendant le temps que durerait le procès, dame Souriçonne et sa famille auraient tout le temps de manger son lard, ce qui l'exposerait à des avanies pareilles à celle qu'il venait de subir en présence de six têtes couronnées, sans compter les princes royaux, les ducs héréditaires et les prétendants : il demandait donc qu'un pouvoir discrétionnaire lui fût accordé à l'égard de dame Souriçonne et de sa famille.

Le conseil alla aux voix pour la forme, comme on le pense bien, et le pouvoir discrétionnaire que demandait le roi lui fut accordé.

Alors il envoya une de ses meilleures voitures, précédée d'un courrier pour faire plus grande diligence, à un très habile mécanicien qui demeurait dans la ville de Nuremberg, et qui s'appelait Christian-Élias Drosselmayer, invitant le susdit mécanicien à le venir trouver à l'instant même dans son palais, pour affaire urgente. Christian-Élias Drosselmayer obéit aussitôt ; car c'était un homme véritablement artiste, qui ne doutait pas qu'un roi aussi renommé ne l'envoyât chercher pour lui confectionner quelque chef-d'oeuvre. Et, étant monté en voiture, il courut jour et nuit jusqu'à ce qu'il fût en présence du roi. Il s'était même tellement pressé, qu'il n'avait pas eu le temps de se mettre un habit, et qu'il était venu avec la redingote jaune qu'il portait habituellement. Mais, au lieu de se fâcher de cet oubli de l'étiquette, le roi lui en sut gré ; car, s'il avait commis une faute, l'illustre mécanicien l'avait commise pour obéir sans retard aux commandements de Sa Majesté.

Le roi fit entrer Christian-Élias Drosselmayer dans son cabinet, et lui exposa la situation des choses ; comment il était décidé à faire un grand exemple en purgeant tout son royaume de la race souriquoise, et comment, prévenu par sa grande renommée, il avait jeté les yeux sur lui pour le faire l'exécuteur de sa justice ; n'ayant qu'une crainte, c'est que le mécanicien, si habile qu'il fût, ne vit des difficultés insurmontables au projet que la colère royale avait conçu.

Mais Christian-Élias Drosselmayer rassura le roi, et lui promit que, avant huit jours, il ne resterait pas une souris dans tout le royaume.

En effet, le même jour, il se mit à confectionner d'ingénieuses petites boîtes oblongues, dans l'intérieur desquelles il attacha, au

bout d'un fil de fer, un morceau de lard. En tirant le lard, le voleur, quel qu'il fût, faisait tomber la porte derrière lui, et se trouvait prisonnier. En moins d'une semaine, cent boîtes pareilles étaient confectionnées et placées non seulement sous l'âtre, mais dans tous les greniers et dans toutes les caves du palais.

Dame Souriçonne était infiniment trop sage et trop pénétrante, pour ne pas découvrir du premier coup d'oeil la ruse de maître Drosselmayer. Elle rassembla donc ses sept fils, leurs neveux et ses cousins, pour les prévenir du guet-apens qu'on tramait contre eux. Mais, après avoir eu l'air de l'écouter à cause du respect qu'ils devaient à son rang et de la condescendance que commandait son âge, ils se retirèrent en riant de ses terreurs, et, attirés par l'odeur du lard rôti, plus forte que toutes les représentations qu'on leur pouvait faire, ils se résolurent à profiter de la bonne aubaine qui leur arrivait sans qu'ils sussent d'où.

Au bout de vingt-quatre heures, les sept fils de dame Souriçonne, dix-huit de ses neveux, cinquante de ses cousins, et deux cent trente-cinq de ses parents à différents degrés, sans compter des milliers de ses sujets, étaient pris dans les souricières, et avaient été honteusement exécutés.

Alors dame Souriçonne, avec les débris de sa cour et les restes de son peuple, résolut d'abandonner ces lieux ensanglantés par le massacre des siens. Le bruit de cette résolution transpira et parvint jusqu'au roi. Sa Majesté s'en félicita tout haut, et les poètes de la cour firent force sonnets sur sa victoire, tandis que les courtisans l'égalaient à Sésostris, à Alexandre et César.

La reine seule était triste et inquiète ; elle connaissait dame Souriçonne, et elle se doutait bien qu'elle ne laisserait pas la mort

de ses fils et de ses proches sans vengeance. En effet, au moment où la reine, pour faire oublier au roi la faute qu'elle avait commise, préparait pour lui, de ses propres mains, une purée de foie dont il était fort friand, dame Souriçonne parut tout à coup devant elle, et lui dit :

— Tués par ton époux, sans crainte ni remords,

Mes enfants, mes neveux et mes cousins sont morts ;

Mais tremble, madame la reine !

Que l'enfant qu'en ton sein tu portes en ce jour,

Et qui sera bientôt l'objet de ton amour,

Soit déjà celui de ma haine.

Ton époux a des forts, des canons, des soldats,

Des mécaniciens, des conseillers d'États,

Des ministres, des souricières.

La reine des souris n'a rien de tout cela ;

Mais le ciel lui fit don des dents que tu vois !

Pour dévorer les héritières.

Là-dessus, elle disparut, et personne ne l'avait revue depuis. Mais la reine, qui, en effet, s'était aperçue depuis quelques jours qu'elle était enceinte, fut si épouvantée de cette prédiction, qu'elle laissa tomber la purée de foie dans le feu.

Ainsi, pour la seconde fois, dame Souriçonne priva le roi d'un de ses mets favoris ; ce qui le mit fort en colère et le fit s'applau-

dir encore davantage du coup d'État qu'il avait si heureusement accompli.

Il va sans dire que Christian-Élias Drosselmayer fut renvoyé avec une splendide récompense, et rentra triomphant à Nuremberg.

q

Maintenant, mes chers enfants, vous savez aussi bien que moi, n'est-ce pas, pourquoi la reine faisait garder avec tant de soin la miraculeuse petite princesse Pirlipate : elle craignait la vengeance de dame Souriçonne ; car, d'après ce que dame Souriçonne avait dit, il ne s'agissait pas moins, pour l'héritière de l'heureux petit royaume sans nom, que de la perte de sa vie ou tout au moins de sa beauté ; ce qui, assure-t-on, pour une femme, est bien pis encore. Ce qui redoublait surtout l'inquiétude de la tendre mère, c'est que les machines de maître Drosselmayer ne pouvaient absolument rien contre l'expérience de dame Souriçonne. Il est vrai que l'astronome de la cour, qui était en même temps grand augure et grand astrologue, craignant qu'on ne supprimât sa charge comme inutile, s'il ne donnait pas son mot dans cette affaire, prétendit avoir lu dans les astres, d'une manière certaine, que la famille de l'illustre chat Murr était seule en état de défendre le berceau de l'approche de dame Souriçonne. C'est pour cela que chacune des six gardiennes fut forcée de tenir sans cesse sur ses genoux un des mâles de cette famille, qui, au reste, étaient attachés à la cour en qualité de secrétaires intimes de légation, et devait, par un grattement délicat et prolongé, adoucir à ces jeunes diplomates le pénible service qu'ils rendaient à l'État.

Mais, un soir, il y a des jours, comme vous le savez, mes enfants, où l'on se réveille tout endormi, un soir, malgré tous les efforts que firent les six gardiennes qui se tenaient autour de la chambre, chacune un chat sur ses genoux, et les deux surgardiennes intimes qui étaient assises au chevet de la princesse, elles sentirent le sommeil s'emparer d'elles progressivement. Or, comme chacune absorbait ses propres sensations en elle-même, se gardant bien de les confier à ses compagnes, dans l'espérance que celles-ci ne s'apercevraient pas de son manque de vigilance, et veilleraient à sa place tandis qu'elle dormirait, il en résulta que les yeux se fermèrent successivement, que les mains qui grattaient les matous s'arrêtèrent à leur tour, et que les matous, n'étant plus grattés, profitèrent de la circonstance pour s'assoupir.

Nous ne pourrions pas dire depuis combien de temps durait cet étrange sommeil, lorsque, vers minuit, une des surgardiennes intimes s'éveilla en sursaut. Toutes les personnes qui l'entouraient semblaient tombées en léthargie ; pas le moindre ronflement ; les respirations elles-mêmes étaient arrêtées ; partout régnait un silence de mort, au milieu duquel on n'entendait que le bruit du ver piquant le bois. Mais que devint la surgardienne intime, en voyant près d'elle une grande et horrible souris qui, dressée sur ses pattes de derrière, avait plongé sa tête dans le berceau de Pirlipate, et paraissait fort occupée à ronger le visage de la princesse ? Elle se leva en poussant un cri de terreur. À ce cri, tout le monde se réveilla ; mais dame Souriçonne, car c'était bien elle, s'élança vers un des coins de la chambre. Les conseillers intimes de légation se précipitèrent après elles ; hélas ! il était trop tard : dame Souriçonne avait disparu par une fente du plancher. Au même instant, la princesse Pirlipate, ré-

veillée par toute cette rumeur, se mit à pleurer. À ces cris, les gardiennes et les surgardiennes répondirent par des exclamations de joie.

Dieu soit loué ! disaient-elles. Puisque la princesse Pirlipate crie, c'est qu'elle n'est pas morte.

Et alors elles accoururent au berceau ; mais leur désespoir fut grand lorsqu'elles virent ce qu'était devenue cette délicate et charmante créature !

En effet, à la place de ce visage blanc et rose, de cette petite tête aux cheveux d'or, de ces yeux d'azur, miroir du ciel, était plantée une immense et difforme tête sur un corps contrefait et ratatiné. Ses deux beaux yeux avaient perdu leur couleur céleste, et s'épanouissaient verts, fixes et hagards, à fleur de tête. Sa petite bouche s'était étendue d'une oreille à l'autre, et son menton s'était couvert d'une barbe cotonneuse et frisée, on ne peut plus convenable pour un vieux polichinelle, mais hideuse pour une jeune princesse.

En ce moment, la reine entra ; les six gardiennes ordinaires et les deux surgardiennes intimes se jetèrent la face contre terre, tandis que les six conseillers de légation regardaient s'il n'y avait pas quelque fenêtre ouverte pour gagner les toits.

Le désespoir de la pauvre mère fut quelque chose d'affreux. On l'emporta évanouie dans la chambre royale.

Mais c'est le malheureux père dont la douleur faisait surtout peine à voir, tant elle était morne et profonde. On fut obligé de mettre des cadenas à ses croisées pour qu'il ne se précipitât point par la fenêtre, et de ouater son appartement pour qu'il ne se bri-

sât point la tête contre les murs. Il va sans dire qu'on lui retira son épée, et qu'on ne laissa traîner devant lui ni couteau ni fourchette, ni aucun instrument tranchant ou pointu. Cela était d'autant plus facile qu'il ne mangea point pendant les deux ou trois premiers jours, ne cessant de répéter :

— Ô monarque infortuné que je suis ! ô destin cruel que tu es !

Peut-être, au lieu d'accuser le destin, le roi eût-il dû penser que, comme tous les hommes le sont ordinairement, il avait été l'artisan de ses propres malheurs, attendu que, s'il avait su manger ses boudins avec un peu de lard de moins que d'habitude, et que, renonçant à la vengeance, il eût laissé dame Souriçonne et sa famille sous l'âtre, ce malheur qu'il déplorait ne serait point arrivé. Mais nous devons dire que les pensées du royal père de Pirlipate ne prirent aucunement cette direction philosophique.

Au contraire, dans la nécessité où se croient toujours les puissants de rejeter les calamités qui les frappent sur de plus petits qu'eux, il rejeta la faute sur l'habile mécanicien Christian-Élias Drosselmayer. Et, bien convaincu que, s'il lui faisait dire de revenir à la cour pour y être pendu ou décapité, celui-ci se garderait bien de se rendre à l'invitation, il le fit inviter, au contraire, à venir recevoir un nouvel ordre que Sa Majesté avait créé, rien que pour les hommes de lettres, les artistes et les mécaniciens. Maître Drosselmayer n'était pas exempt d'orgueil ; il pensa qu'un ruban ferait bien sur sa redingote jaune, et se mit immédiatement en route ; mais sa joie se changea bientôt en terreur : à la frontière du royaume, des gardes l'attendaient, qui s'emparèrent de lui, et le conduisirent de brigade en brigade jusqu'à la capitale.

Le roi, qui craignait sans doute de se laisser attendrir, ne voulut pas même recevoir maître Drosselmayer lorsqu'il arriva au palais ; mais il le fit conduire immédiatement près du berceau de Pirlipate, faisant signifier au mécanicien que si, de ce jour en un mois, la princesse n'était point rendue à son état naturel, il lui ferait impitoyablement trancher la tête.

Maître Drosselmayer n'avait point de prétention à l'héroïsme, et n'avait jamais compté mourir que de sa belle mort, comme on dit ; aussi fut-il fort effrayé de la menace ; mais, néanmoins, se confiant bientôt dans sa science, dont sa modestie personnelle ne l'avait jamais empêché d'apprécier l'étendue, il se rassura quelque peu, et s'occupa immédiatement de la première et de la plus utile opération, qui était celle de s'assurer si le mal pouvait céder à un remède quelconque, ou était véritablement incurable, comme il avait cru le reconnaître dès le premier abord.

À cet effet, il démonta fort adroitement d'abord la tête, puis, les uns après les autres, tous les membres de la princesse Pirlipate, détacha ses pieds et ses mains pour en examiner plus son aise non seulement les jointures et les ressorts, mais encore la construction intérieure. Mais, hélas ! plus il pénétra dans le mystère de l'organisation pirlipatine, mieux il découvrit que plus la princesse grandirait, plus elle deviendrait hideuse et difforme ; il rattacha donc avec soin les membres de Pirlipate, et, ne sachant plus que faire ni que devenir, il se laissa aller, près du berceau de la princesse, qu'il ne devait plus quitter jusqu'à ce qu'elle eût repris sa première forme, à une profonde mélancolie.

Déjà la quatrième semaine était commencée, et l'on en était arrivé au mercredi, lorsque, selon son habitude, le roi entra pour voir s'il ne s'était pas opéré quelque changement dans l'extérieur

de la princesse, et, voyant qu'il était toujours le même, s'écria, en menaçant la mécanicien de son sceptre :

— Christian-Élias Drosselmayer, prends garde à toi ! tu n'as plus que trois jours pour me rendre ma fille telle qu'elle était ; et, si tu t'entêtes à ne pas la guérir, c'est dimanche prochain que tu seras décapité.

Maître Drosselmayer, qui ne pouvait guérir la princesse, non point par entêtement, mais par impuissance, se mit à pleurer amèrement, regardant, avec ses yeux noyés de larmes, la princesse Pirlipate, qui croquait une noisette aussi joyeusement que si elle eût été la plus jolie fille de la terre. Alors, à cette vue attendrissante, le mécanicien fut, pour la première fois, frappé du goût particulier que la princesse avait, depuis sa naissance, manifesté pour les noisettes, et de la singulière circonstance qui l'avait fait naître avec des dents. En effet, aussitôt sa transformation, elle s'était mise à crier, et elle avait continué de se livrer à cet exercice jusqu'au moment où, trouvant une aveline sous sa main, elle la cassa, en mangea l'amande, et s'endormit tranquillement. Depuis ce temps-là, les deux surgardiennes intimes avaient eu le soin d'en bourrer leurs poches, et de lui en donner une ou plusieurs aussitôt qu'elle faisait la grimace.

— Ô instinct de la nature ! éternelle et impénétrable sympathie de tous les êtres créés ! s'écria Christian-Élias Drosselmayer, tu m'indiques la porte qui mène à la découverte de tes mystères ; j'y frapperai, et elle s'ouvrira !

À ces mots, qui surprirent fort le roi, le mécanicien se retourna et demanda à Sa Majesté la faveur d'être conduit à l'astronome de la cour ; le roi y consentit, mais à la condition que ce se-

rait sous bonne escorte. Maître Drosselmayer eût sans doute mieux aimé faire cette course seul ; cependant, comme, dans cette circonstance, il n'avait pas le moins du monde son libre arbitre, il lui fallut souffrir ce qu'il ne pouvait empêcher, et traverser les rues de la capitale escorté comme un malfaiteur.

Arrivé chez l'astrologue, maître Drosselmayer se jeta dans ses bras, et tous deux s'embrassèrent avec des torrents de larmes, car ils étaient connaissances de vieille date, et s'aimaient fort ; puis ils se retirèrent dans un cabinet écarté, et feuilletèrent ensemble une quantité innombrable de livres qui traitaient de l'instinct, des sympathies, des antipathies, et d'une foule d'autres choses non moins mystérieuses. Enfin, la nuit étant venue, l'astrologue monta sur sa tour, et, aidé de maître Drosselmayer, qui était lui-même fort habile en pareille matière, découvrit, malgré l'embarras des lignes qui s'entrecroisaient sans cesse, que, pour rompre le charme qui rendait Pirlipate hideuse, et pour qu'elle redevînt aussi belle qu'elle l'avait été, elle n'avait qu'une chose à faire : c'était de manger l'amande de la noisette Krakatuk, laquelle avait une enveloppe tellement dure, que la roue d'un canon de quarante-huit pouvait passer sur elle sans la rompre. En outre, il fallait que cette coquille fût brisée en présence de la princesse par les dents d'un jeune homme qui n'eût jamais été rasé, et qui n'eût encore porté que des bottes. Enfin, l'amande devait être présentée par lui à la princesse, les yeux fermés, et, les yeux fermés toujours, il devait alors faire sept pas à reculons et sans trébucher. Telle était la réponse des astres.

Drosselmayer et l'astronome avaient travaillé sans relâche, durant trois jours et trois nuits, à éclaircir toute cette mystérieuse affaire. On en était précisément au samedi soir, et le roi achevait

son dîner et entamait même le dessert, lorsque le mécanicien, qui devait être décapité le lendemain au point du jour, entra dans la salle à manger royale, plein de joie et d'allégresse, annonçant qu'il avait enfin trouvé le moyen de rendre à la princesse Pirlipate sa beauté perdue. À cette nouvelle, le roi le serra dans ses bras avec la bienveillance la plus touchante, et demanda quel était ce moyen.

Le mécanicien fit part au roi du résultat de sa consultation avec l'astrologue.

— Je le savais bien, maître Drosselmayer, s'écria le roi, que tout ce que vous en faisiez, ce n'était que par entêtement. Ainsi, c'est convenu ; aussitôt après le dîner, on se mettra à l'oeuvre. Ayez donc soin, très cher mécanicien, que, dans dix minutes, le jeune homme non rasé soit là, chaussé de ses bottes, et la noisette Krakatuk à la main. Surtout veillez à ce que, d'ici là, il ne boive pas de vin, de peur qu'il ne trébuche en faisant, comme une écrevisse, ses sept pas en arrière ; mais, une fois l'opération achevée, dites-lui que je mets ma cave à sa disposition et qu'il pourra se griser tout à son aise.

Mais, au grand étonnement du roi, maître Drosselmayer parut consterné en entendant ce discours ; et, comme il gardait le silence, le roi insista pour savoir pourquoi il se taisait et restait immobile à sa place, au lieu de se mettre en course pour exécuter ses ordres souverains. Mais le mécanicien, se jetant à genoux :

— Sire, dit-il, il est bien vrai que nous avons trouvé le moyen de guérir la princesse, et que ce moyen consiste à lui faire manger l'amande de la noisette Krakatuk, lorsqu'elle aura été cassée par un jeune homme à qui on n'aura jamais fait la barbe, et qui, de-

puis sa naissance, aura toujours porté des bottes ; mais nous ne possédons ni le jeune homme ni la noisette ; mais nous ne savons pas où les trouver, et, selon toute probabilité, nous ne trouverons que bien difficilement la noisette et le casse-noisette. À ces mots, le roi, furieux, brandit son sceptre au-dessus de la tête du mécanicien, en s'écriant :

— Eh bien, va donc pour la mort !

Mais la reine, de son côté, vint s'agenouiller près de Drosselmayer, et fit observer à son auguste époux qu'en tranchant la tête au mécanicien, on perdait jusqu'à cette lueur d'espoir que l'on conservait en le laissant vivre ; que toutes les probabilités étaient que celui qui avait trouvé l'horoscope trouverait la noisette et le casse-noisette ; qu'on devait d'autant plus croire à cette nouvelle prédiction de l'astrologue, qu'aucune de ses prédictions ne s'était réalisée jusque-là, et qu'il fallait bien que ses prédictions se réalisassent un jour, puisque le roi, qui ne pouvait se tromper, l'avait nommé son grand augure ; qu'enfin la princesse Pirlipate, ayant trois mois à peine, n'était point en âge d'être mariée, et ne le serait probablement qu'à l'âge de quinze ans, que, par conséquent, maître Drosselmayer et son ami l'astrologue avaient quatorze ans et neuf mois devant eux pour chercher la noisette Krakatuk et le jeune homme qui devait la casser ; que, par conséquent encore, on pouvait accorder à Christian-Élias Drosselmayer un délai, au bout duquel il reviendrait se remettre entre les mains du roi, qu'il fût ou non possesseur du double remède qui devait guérir la princesse : dans le premier cas, pour être décapité sans miséricorde ; dans le second, pour être récompensé généreusement.

Le roi, qui était un homme très juste, et qui, ce jour-là surtout, avait parfaitement dîné de ses deux mets favoris, c'est-à-dire

d'un plat de boudin et d'une purée de foie, prêta une oreille bienveillante à la prière de sa sensible et magnanime épouse, il décida donc qu'à l'instant même le mécanicien et l'astrologue se mettraient à la recherche de sa noisette et du casse-noisette, recherche pour laquelle il leur accordait quatorze ans et neuf mois ; mais cela, à la condition qu'à l'expiration de ce sursis, tous deux reviendraient se remettre en son pouvoir, pour, s'ils revenaient les mains vides, qu'il fût fait d'eux selon son bon plaisir royal.

Si, au contraire, ils rapportaient la noisette Krakatuk, qui devait rendre à la princesse Pirlipate sa beauté primitive, ils recevraient, l'astrologue, une pension viagère de mille thalers et une lunette d'honneur, et le mécanicien, une épée de diamants, l'ordre de l'Araignée d'or, qui était le grand ordre de l'État, et une redingote neuve.

Quant au jeune homme qui devait casser la noisette, le roi en était moins inquiet, et prétendait qu'on parviendrait toujours à se le procurer au moyen d'insertions réitérées dans les gazettes indigènes et étrangères.

Touché de cette magnanimité, qui diminuait de moitié la difficulté de sa tâche, Christian-Élias Drosselmayer engagea sa parole qu'il trouverait la noisette Krakatuk, ou qu'il reviendrait, comme un autre Régulus, se remettre entre les mains du roi.

Le soir même, le mécanicien et l'astrologue quittèrent la capitale du royaume pour commencer leurs recherches.

q

Il y avait déjà quatorze ans et cinq mois que l'astrologue et le mécanicien erraient par les chemins, sans qu'ils eussent rencon-

tré vestige de ce qu'ils cherchaient. Ils avaient visité d'abord l'Europe, puis ensuite l'Amérique, puis ensuite l'Afrique, puis ensuite l'Asie ; ils avaient même découvert une cinquième partie du monde, que les savants ont appelée depuis la Nouvelle-Hollande, parce qu'elle avait été découverte par deux Allemands ; mais, dans toute cette pérégrination, quoiqu'ils eussent vu bien des noisettes de différentes formes et de différentes grosseurs, ils n'avaient pas rencontré la noisette Krakatuk. Ils avaient cependant, dans une espérance, hélas ! infructueuse, passé des années à la cour du roi des dattes et du prince des amandes ; ils avaient consulté inutilement la célèbre académie des singes verts, et la fameuse société naturaliste des écureuils ; puis enfin ils en étaient arrivés à tomber, écrasés de fatigue, sur la lisière de la grande forêt qui borde le pied des monts Himalaya, en se répétant, avec découragement, qu'ils n'avaient plus que cent vingt-deux jours pour trouver ce qu'ils avaient cherché inutilement pendant quatorze ans et cinq mois.

Si je vous racontais, mes chers enfants, les aventures miraculeuses qui arrivèrent aux deux voyageurs pendant cette longue pérégrination, j'en aurais moi-même pour un mois au moins à vous réunir tous les soirs, ce qui finirait certainement par vous ennuyer. Je vous dirai donc seulement que Christian-Élias Drosselmayer, qui était le plus acharné à la recherche de la fameuse noisette, puisque de la fameuse noisette dépendait sa tête, s'étant livré à plus de fatigues et s'étant exposé à plus de dangers que son compagnon, avait perdu tous ses cheveux, à l'occasion d'un coup de soleil reçu sous l'équateur, et l'oeil droit, à la suite d'un coup de flèche que lui avait adressé un chef caraïbe ; de plus, sa redingote jaune, qui n'était déjà plus neuve lorsqu'il était parti d'Allemagne, s'en allait littéralement en lambeaux. Sa situation

était donc des plus déplorables, et cependant, tel est chez l'homme l'amour de la vie, que, tout détérioré qu'il était par les avaries successives qui lui étaient arrivées, il voyait avec une terreur toujours croissante le moment d'aller se remettre entre les mains du roi.

Cependant, le mécanicien était homme d'honneur ; il n'y avait pas à marchander avec une promesse aussi solennelle que l'était la sienne. Il résolut donc, quelque chose qu'il pût lui en coûter, de se remettre en route dès le lendemain pour l'Allemagne. En effet, il n'y avait pas de temps à perdre, quatorze ans et cinq mois s'étaient écoulés, et les deux voyageurs n'avaient plus que cent vingt-deux jours, ainsi que nous l'avons dit, pour revenir dans la capitale du père de la princesse Pirlipate.

Christian-Élias Drosselmayer fit donc part à son ami l'astrologue de sa généreuse résolution, et tous deux décidèrent qu'ils partiraient le lendemain matin.

En effet, le lendemain, au point du jour, les deux voyageurs se remirent en route, se dirigeant sur Bagdad ; de Bagdad, ils gagnèrent Alexandrie ; à Alexandrie, ils s'embarquèrent pour Venise ; puis, de Venise, ils gagnèrent le Tyrol, et, du Tyrol, ils descendirent dans le royaume du père de Pirlipate, espérant tout doucement, au fond du coeur, que ce monarque serait mort, ou, tout au moins, tombé en enfance.

Mais, hélas ! il n'en était rien : en arrivant dans la capitale, le malheureux mécanicien apprit que le digne souverain, non seulement n'avait perdu aucune de ses facultés intellectuelles, mais encore qu'il se portait mieux que jamais ; il n'y avait donc aucune chance pour lui, – à moins que la princesse Pirlipate ne se fût

guérie toute seule de sa laideur, ce qui n'était pas possible, ou que le coeur du roi ne se fût adouci, ce qui n'était pas probable, – d'échapper au sort affreux qui le menaçait.

Il ne s'en présenta pas moins hardiment à la porte du palais ; car il était soutenu par cette idée qu'il faisait une action héroïque, et demanda à parler au roi.

Le roi, qui était un prince très accessible et qui recevait tous ceux qui avaient affaire à lui, ordonna à son grand introducteur de lui amener les deux étrangers.

Le grand introducteur fit alors observer à Sa Majesté que ces deux étrangers avaient fort mauvaise mine, et étaient on ne peut plus mal vêtus. Mais le roi répondit qu'il ne fallait pas juger le coeur par le visage, et que l'habit ne faisait pas le moine.

Sur quoi, le grand introducteur, ayant reconnu la réalité de ces deux proverbes, s'inclina respectueusement et alla chercher le mécanicien et l'astrologue.

Le roi était toujours le même, et ils le reconnurent tout d'abord ; mais ils étaient si changés, surtout le pauvre Christian-Élias Drosselmayer, qu'il furent obligés de se nommer.

En voyant revenir d'eux-mêmes les deux voyageurs, le roi éprouva un mouvement de joie ; car il était convenu qu'ils ne reviendraient pas s'ils n'avaient pas trouvé la noisette Krakatuk ; mais il fut bientôt détrompé, et le mécanicien, en se jetant à ses pieds, lui avoua que, malgré les recherches les plus consciencieuses et les plus assidues, son ami l'astrologue et lui revenaient les mains vides.

Le roi, nous l'avons dit, quoique d'un tempérament un peu colérique, avait le fond du caractère excellent ; il fut touché de cette ponctualité de Christian-Élias Drosselmayer à tenir sa parole, et il commua la peine de mort qu'il avait portée contre lui en celle d'une prison éternelle. Quant à l'astrologue, il se contenta de l'exiler.

Mais, comme il restait encore trois jours pour que les quatorze ans et neuf mois de délai accordés par le roi fussent écoulés, maître Drosselmayer, qui avait au plus haut degré dans le coeur l'amour de la patrie, demanda au roi la permission de profiter de ces trois jours pour revoir une fois encore Nuremberg.

Cette demande parut si juste au roi, qu'il la lui accorda sans y mettre aucune restriction.

Maître Drosselmayer, qui n'avait que trois jours à lui, résolut de mettre le temps à profit, et, ayant trouvé par bonheur des places à la malle-poste, il partit à l'instant même.

Or, comme l'astrologue était exilé, et qu'il lui était aussi égal d'aller à Nuremberg qu'ailleurs, il partit avec le mécanicien.

Le lendemain, vers les dix heures du matin, ils étaient à Nuremberg. Comme il ne restait à maître Drosselmayer d'autre parent que Christophe-Zacharias Drosselmayer, son frère, lequel était un des premiers marchands de jouets d'enfant de Nuremberg, ce fut chez lui qu'il descendit.

Christophe-Zacharias Drosselmayer eut une grande joie de revoir ce pauvre Christian qu'il croyait mort. D'abord, il n'avait pas voulu le reconnaître, à cause de son front chauve et de son emplâtre sur l'oeil ; mais le mécanicien lui montra sa fameuse redin-

gote jaune, qui, toute déchirée qu'elle était, avait encore conservé en certains endroits quelque trace de sa couleur primitive, et, à l'appui de cette première preuve, il lui cita tant de circonstances secrètes, qui ne pouvaient être connues que de Zacharias et de lui, que le marchand de joujoux fut bien forcé de se rendre à l'évidence.

Alors, il lui demanda quelle cause l'avait éloigné si longtemps de sa ville natale, et dans quel pays il avait laissé ses cheveux, son oeil, et les morceaux qui manquaient à sa redingote.

Christian-Élias Drosselmayer n'avait aucun motif de faire un secret à son frère des événements qui lui étaient arrivés. Il commença donc par lui présenter son compagnon d'infortune ; puis, cette formalité d'usage accomplie, il lui raconta tous ses malheurs, depuis A jusqu'à Z, et termina en disant qu'il n'avait que quelques heures à passer avec son frère, attendu que, n'ayant pas pu trouver la noisette Krakatuk, il allait entrer le lendemain dans une prison éternelle.

Pendant tout ce récit de son frère, Christophe-Zacharias avait plus d'une fois secoué les doigts, tourné sur un pied et fait claquer sa langue. Dans toute autre circonstance, le mécanicien lui eût sans doute demandé ce que signifiaient ces signes ; mais il était si préoccupé, qu'il ne vit rien, et que ce ne fut que lorsque son frère fit deux foishum ! hum !et trois fois oh ! oh ! oh ! qu'il lui demanda ce que signifiaient ces exclamations.

— Cela signifie, dit Zacharias, que ce serait bien le diable… Mais non… Mais si…

— Que ce serait bien le diable ?… répéta le mécanicien.

— Si… continua le marchand de jouets d'enfant.

— Si… Quoi ? demanda de nouveau maître Drosselmayer.

Mais, au lieu de lui répondre, Christophe-Zacharias, qui, sans doute, pendant toutes ces demandes et ces réponses entrecoupées, avait rappelé ses souvenirs, jeta sa perruque en l'air et se mit à danser en criant :

— Frère, tu es sauvé ! Frère, tu n'iras pas en prison ! Frère, ou je me trompe fort, ou c'est moi qui possède la noisette Krakatuk.

Et, sur ce, sans donner aucune autre explication à son frère ébahi, Christophe-Zacharias s'élança hors de l'appartement, et revint un instant après, rapportant une boîte dans laquelle était une grosse aveline dorée qu'il présenta au mécanicien.

Celui-ci, qui n'osait croire à tant de bonheur, prit en hésitant la noisette, la tourna et la retourna de toute façon, l'examinant avec l'attention que méritait la chose, et, après l'examen, déclara qu'il se rangeait à l'avis de son frère, et qu'il serait fort étonné si cette aveline n'était pas la noisette Krakatuk ; sur quoi, il la passa à l'astrologue, et lui demanda son opinion.

Celui-ci examina la noisette avec non moins d'attention que ne l'avait fait maître Drosselmayer, et, secouant la tête, il répondit :

— Je serais de votre avis et, par conséquent, de celui de votre frère, si la noisette n'était pas dorée ; mais je n'ai vu nulle part dans les astres que le fruit que nous cherchons dût être revêtu de cet ornement. D'ailleurs, comment votre frère aurait-il la noisette Krakatuk ?

— Je vais vous expliquer la chose, dit Christophe, et comment elle est tombée entre mes mains, et comment il se fait qu'elle ait cette dorure qui vous empêche de la reconnaître, et qui effectivement ne lui est pas naturelle.

Alors, les ayant fait asseoir tous deux, car il pensait fort judicieusement qu'après une course de quatorze ans et neuf mois, les voyageurs devaient être fatigués, il commença en ces termes :

— Le jour même où le roi t'envoya chercher, sous prétexte de te donner la croix, un étranger arriva à Nuremberg, portant un sac de noisettes qu'il avait à vendre ; mais les marchands de noisettes du pays, qui voulaient conserver le monopole de cette denrée, lui cherchèrent querelle, justement devant la porte de ma boutique. L'étranger alors, pour se défendre plus facilement, posa à terre son sac de noisettes, et la bataille allait son train, à la grande satisfaction des gamins et des commissionnaires, lorsqu'un chariot pesamment chargé passa justement sur le sac de noisettes. En voyant cet accident, qu'ils attribuèrent à la justice du ciel, les marchands se regardèrent comme suffisamment vengés, et laissèrent l'étranger tranquille. Celui-ci ramassa son sac, et, effectivement, toutes les noisettes étaient écrasées, à l'exception d'une seule, qu'il me présenta en souriant d'une façon singulière, et m'invitant à l'acheter pour un zwanziger neuf de 1720, disant qu'un jour viendrait où je ne serais pas fâché du marché que j'aurais fait, si onéreux qu'il pût me paraître pour le moment. Je fouillai ma poche, et fut fort étonné d'y trouver un zwanziger tout pareil à celui que demandait cet homme. Cela me parut une coïncidence si singulière, que je lui donnai mon zwanziger ; lui, de son côté, me donna la noisette, et disparut.

« Or, je mis la noisette en vente, et, quoique je n'en demandasse que le prix qu'elle m'avait coûté, plus deux kreutzers, elle resta exposée pendant sept ou huit ans sans que personne manifestât l'envie d'en faire l'acquisition. C'est alors que je la fis dorer pour augmenter sa valeur ; mais j'y dépensai inutilement deux autres zwanzigers, la noisette est restée jusqu'aujourd'hui sans acquéreur.

En ce moment l'astronome, entre les mains duquel la noisette était restée, poussa un cri de joie. Tandis que maître Drosselmayer écoutait le récit de son frère, il avait, à l'aide d'un canif, gratté délicatement la dorure de la noisette, et, sur un petit coin de la coquille, il avait trouvé gravé en caractères chinois le mot krakatuk.

Dès lors il n'y eut plus de doute, et l'identité de la noisette fut reconnue.

q

Christian-Élias Drosselmayer était si pressé d'annoncer au roi cette bonne nouvelle, qu'il voulait reprendre la malle-poste l'instant même ; mais Christophe-Zacharias le pria d'attendre au moins jusqu'à ce que son fils fût rentré : or, le mécanicien accéda d'autant plus volontiers à cette demande, qu'il n'avait pas vu son neveu depuis tantôt quinze ans, et qu'en rassemblant ses souvenirs, il se rappela que c'était, au moment où il avait quitté Nuremberg, un charmant petit bambin de trois ans et demi, que lui, Élias, aimait de tout son coeur.

En ce moment, un beau jeune homme de dix-huit ou dix-neuf ans entra dans la boutique de Christophe-Zacharias, et s'approcha de lui en l'appelant son père.

En effet, Zacharias, après l'avoir embrassé, le présenta à Élias, en disant au jeune homme :

— Maintenant, embrasse ton oncle.

Le jeune homme hésitait ; car l'oncle Drosselmayer, avec sa redingote en lambeaux, son front chauve et son emplâtre sur l'oeil, n'avait rien de bien attrayant. Mais, comme son père vit cette hésitation et qu'il craignait qu'Élias n'en fût blessé, il poussa son fils par derrière, si bien que le jeune homme, tant bien que mal, se trouva dans les bras du mécanicien.

Pendant ce temps, l'astrologue fixait les yeux sur le jeune homme, avec une attention continue qui parut si singulière à celui-ci, qu'il saisit le premier prétexte pour sortir, se trouvant mal à l'aise d'être regardé ainsi.

Alors l'astrologue demanda à Zacharias sur son fils quelques détails que celui-ci s'empressa de lui donner avec une prolixité toute paternelle.

Le jeune Drosselmayer avait, en effet, comme sa figure l'indiquait, dix-sept à dix-huit ans. Dès sa plus tendre jeunesse, il était si drôle et si gentil, que sa mère s'amusait à le faire habiller comme les joujoux qui étaient dans la boutique, c'est-à-dire tantôt en étudiant, tantôt en postillon, tantôt en Hongrois, mais toujours avec un costume qui exigeait des bottes ; car, comme il avait le plus joli pied du monde, mais le mollet un peu grêle, les bottes faisaient valoir la qualité et cachaient le défaut.

— Ainsi, demanda l'astrologue à Zacharias, votre fils n'a jamais porté que des bottes ?

Élias ouvrit de grands yeux.

— Mon fils n'a jamais porté que des bottes, reprit le marchand de jouets d'enfant ; et il continua : À l'âge de dix ans, je l'envoyai à l'université de Tubingen, où il est resté jusqu'à l'âge de dix-huit ans, sans contracter aucune des mauvaises habitudes de ses autres camarades, sans boire, sans jurer, sans se battre. La seule faiblesse que je lui connaisse, c'est de laisser pousser les quatre ou cinq mauvais poils qu'il a au menton, sans vouloir permettre qu'un barbier lui touche le visage.

— Ainsi, reprit l'astrologue, votre fils n'a jamais fait sa barbe ?

Élias ouvrait des yeux de plus en plus grands.

— Jamais, répondit Zacharias.

— Et, pendant ses vacances de l'université, continua l'astrologue, à quoi passait-il son temps ?

— Mais, dit le père, il se tenait dans la boutique avec son joli petit costume d'étudiant, et, par pure galanterie, cassait les noisettes des jeunes filles qui venaient acheter des joujoux dans la boutique, et qui, à cause de cela, l'appelaient Casse-Noisette.

— Casse-Noisette ? s'écria le mécanicien.

— Casse-Noisette ? répéta à son tour l'astrologue.

Puis tous deux se regardèrent, tandis que Zacharias les regardait tous deux.

— Mon cher Monsieur, dit l'astrologue à Zacharias, j'ai l'idée que votre fortune est faite.

Le marchand de joujoux, qui n'avait pas écouté ce pronostic avec indifférence, voulut en avoir l'explication ; mais l'astrologue

remit cette explication au lendemain matin.

Lorsque le mécanicien et l'astrologue rentrèrent dans leur chambre, l'astrologue se jeta au cou de son ami, en lui disant :

— C'est lui ! nous le tenons !

— Vous croyez ? demanda Élias avec le ton d'un homme qui doute, mais qui ne demande pas mieux que d'être convaincu.

— Pardieu ! si je le crois ; il réunit toutes les qualités, ce me semble.

— Récapitulons.

— Il n'a jamais porté que des bottes.

— C'est vrai.

— Il n'a jamais été rasé.

— C'est encore vrai.

— Enfin, par galanterie on plutôt par vocation, il se tenait dans la boutique de son père pour casser les noisettes des jeunes filles, qui ne l'appelaient que Casse-Noisette.

— C'est encore vrai.

— Mon cher ami, un bonheur n'arrive jamais seul. D'ailleurs, si vous doutez encore, allons consulter les astres.

Ils montèrent, en conséquence, sur la terrasse de la maison, et, ayant tiré l'horoscope du jeune homme, ils virent qu'il était destiné à une grande fortune.

Cette prédiction, qui confirmait toutes les espérances de l'astrologue, fit que le mécanicien se rendit à son avis.

— Et maintenant, dit l'astrologue triomphant, il n'y a plus que deux choses qu'il ne faut pas négliger.

— Lesquelles ? demanda Élias.

— La première, c'est que vous adaptiez, à la nuque de votre neveu, une robuste tresse de bois qui se combine si bien avec la mâchoire, qu'elle puisse en doubler la force par la pression.

— Rien de plus facile, répondit Élias, et c'est l'abc de la mécanique.

— La seconde, continua l'astrologue, c'est, en arrivant à la résidence, de cacher avec soin que nous avons amené avec nous le jeune homme destiné à casser la noix Krakatuk ; car j'ai dans l'idée que, plus il y aura de dents cassées et de mâchoires démontées, en essayant de briser la noisette Krakatuk, plus le roi offrira une précieuse récompense à qui réussira où tant d'autres auront échoué.

— Mon cher ami, répondit le mécanicien, vous êtes un homme plein de sens. Allons nous coucher.

Et, à ces mots, ayant quitté la terrasse et étant redescendus dans leur chambre, les deux amis se couchèrent, et, enfonçant leurs bonnets de coton sur leurs oreilles, s'endormirent plus paisiblement qu'ils ne l'avaient encore fait depuis quatorze ans et neuf mois.

Le lendemain, dès le matin, les deux amis descendirent chez Zacharias, et lui firent part de tous les beaux projets qu'ils

avaient formés la veille. Or, comme Zacharias ne manquait pas d'ambition, et que, dans son amour-propre paternel, il se flattait que son fils devait être une des plus fortes mâchoires d'Allemagne, il accepta avec enthousiasme la combinaison qui tendait à faire sortir de sa boutique non seulement la noisette, mais encore le casse-noisette.

Le jeune homme fut plus difficile à décider. Cette tresse qu'on devait lui appliquer à la nuque, en remplacement de la bourse élégante qu'il portait avec tant de grâce, l'inquiétait surtout particulièrement. Cependant l'astrologue, son oncle et son père lui firent de si belles promesses, qu'il se décida. En conséquence, comme Élias Drosselmayer s'était mis à l'oeuvre à l'instant même, la tresse fut bientôt achevée et vissée solidement à la nuque de ce jeune homme plein d'espérance. Hâtons-nous de dire, pour satisfaire la curiosité de nos lecteurs, que cet appareil ingénieux réussit parfaitement bien, et que, dès le premier jour, notre habile mécanicien obtint les plus brillants résultats sur les noyaux d'abricot les plus durs et sur les noyaux de pêche les plus obstinés.

Ces expériences faites, l'astrologue, le mécanicien et le jeune Drosselmayer se mirent immédiatement en route pour la résidence. Zacharias eût bien voulu les accompagner ; mais, comme il fallait quelqu'un pour garder sa boutique, cet excellent père se sacrifia et demeura à Nuremberg.

q

## Chapitre 12 Fin de l'histoire de la princesse Pirlipate

Le premier soin du mécanicien et de l'astrologue, en arrivant à la cour, fut de laisser le jeune Drosselmayer à l'auberge, et d'aller annoncer au palais que après l'avoir cherchée inutilement dans les quatre parties du monde, ils avaient enfin trouvé la noix Krakatuk à Nuremberg ; mais de celui qui la devait casser, comme il était convenu entre eux, ils n'en dirent pas un mot.

La joie fut grande au palais. Aussitôt le roi envoya chercher le conseiller intime, surveillant de l'esprit public, lequel avait la haute main sur tous les journaux, et lui ordonna de rédiger pour le Moniteur royal une note officielle que les rédacteurs des autres gazettes seraient forcés de répéter, et qui portait en substance que tous ceux qui se croiraient d'assez bonnes dents pour casser la noisette Krakatuk n'avaient qu'à se présenter au palais, et, l'opération faite, recevraient une récompense considérable.

C'est dans une circonstance pareille seulement qu'on peut apprécier tout ce qu'un royaume contient de mâchoires. Les concurrents étaient en si grand nombre, qu'on fut obligé d'établir un jury présidé par le dentiste de la couronne, lequel examinait les concurrents, pour voir s'ils avaient bien leurs trente-deux dents, et si aucune de ces dents n'était gâtée.

Trois mille cinq cents candidats furent admis à cette première épreuve, qui dura huit jours, et qui n'offrit d'autre résultat qu'un nombre indéfini de dents brisées et de mandibules démises.

Il fallut donc se décider à faire un second appel. Les gazettes nationales et étrangères furent couvertes de réclames. Le roi of-

frait la place de président perpétuel de l'Académie et l'ordre de l'Araignée d'or à la mâchoire supérieure qui parviendrait à briser la noisette Krakatuk. On n'avait pas besoin d'être lettré pour concourir.

Cette seconde épreuve fournit cinq mille concurrents. Tous les corps savants d'Europe envoyèrent leurs représentants à cet important congrès. On y remarquait plusieurs membres de l'Académie française, et, entre autres, son secrétaire perpétuel, lequel ne put concourir, à cause de l'absence de ses dents, qu'il s'était brisées en essayant de déchirer les oeuvres de ses confrères.

Cette seconde épreuve, qui dura quinze jours, fut, hélas ! plus désastreuse encore que la première. Les délégués des sociétés savantes, entre autres, s'obstinèrent, pour l'honneur du corps auquel ils appartenaient, à vouloir briser la noisette ; mais ils y laissèrent leurs meilleures dents.

Quant à la noisette, sa coquille ne portait pas même la trace des efforts qu'on avait faits pour l'entamer.

Le roi était au désespoir ; il résolut de frapper un grand coup, et, comme il n'avait pas de descendant mâle, il fit publier, par une troisième insertion dans les gazettes nationales et étrangères, que la main de la princesse Pirlipate était accordée et la succession au trône acquise à celui qui briserait la noisette Krakatuk. Le seul article qui fût obligatoire, c'est que, cette fois, les concurrents devaient être âgés de seize à vingt-quatre ans.

La promesse d'une pareille récompense remua toute l'Allemagne. Les candidats arrivèrent de tous les coins de l'Europe ; et il en serait même venu de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, ainsi que de cette cinquième partie du monde qu'avaient décou-

verte Élias Drosselmayer et son ami l'astrologue, si, le temps ayant été limité, les lecteurs n'eussent judicieusement réfléchi qu'au moment où ils lisaient la susdite annonce, l'épreuve était en train de s'accomplir ou même était déjà accomplie.

Cette fois, le mécanicien et l'astrologue pensèrent que le moment était venu de produire le jeune Drosselmayer, car il n'était pas possible au roi d'offrir un prix plus haut que celui qu'il était arrivé à mettre, une récompense plus belle que celle qu'il en était venu à offrir. Seulement, confiants dans le succès, quoique, cette fois, une foule de princes aux mâchoires royales ou impériales se fussent présentés, ils ne se présentèrent au bureau des inscriptions (on est libre de confondre avec celui des inscriptions et belles-lettres), qu'au moment où il allait se fermer, de sorte que le nom de Nathaniel Drosselmayer se trouva porté sur la liste le 11 375e et dernier.

Il en fut de cette fois-ci comme des autres, les 11 374 concurrents de Nathaniel Drosselmayer furent mis hors de combat, et le dix-neuvième jour de l'épreuve, à onze heures trente-cinq minutes du matin, comme la princesse accomplissait sa quinzième année, le nom de Nathaniel Drosselmayer fut appelé.

Le jeune homme se présenta accompagné de ses parrains, c'est-à-dire du mécanicien et de l'astrologue.

C'était la première fois que ces deux illustres personnages revoyaient la princesse depuis qu'ils avaient quitté son berceau, et, depuis ce temps, il s'était fait de grands changements en elle ; mais, il faut le dire avec notre franchise d'historien, ce n'était point à son avantage : lorsqu'ils la quittèrent, elle n'était qu'affreuse ; depuis ce temps, elle était devenue effroyable.

En effet, son corps avait fort grandi, mais sans prendre aucune importance. Aussi ne pouvait-on comprendre comment ces jambes grêles, ces hanches sans force, ce torse tout ratatiné, pouvaient soutenir la monstrueuse tête qu'ils supportaient. Cette tête se composait des mêmes cheveux hérissés, des mêmes yeux verts, de la même bouche immense, du même menton cotonneux que nous avons dit ; seulement, tout cela avait pris quinze ans de plus.

En apercevant ce monstre de laideur, le pauvre Nathaniel frissonna et demanda au mécanicien et à l'astrologue s'ils étaient bien sûrs que l'amande de la noisette Krakatuk dût rendre la beauté à la princesse, attendu que, si elle demeurait dans l'état où elle se trouvait, il était disposé à tenter l'épreuve, pour la gloire de réussir où tant d'autres avaient échoué, mais laisser l'honneur du mariage et le profit de la succession au trône à qui voudrait bien les accepter. Il va sans dire que le mécanicien et l'astrologue rassurèrent leur filleul, lui affirmant que, la noisette une fois cassée, et l'amande une fois mangée, Pirlipate redeviendrait à l'instant même la plus belle princesse de la terre.

Mais, si la vue de la princesse Pirlipate avait glacé d'effroi le coeur du pauvre Nathaniel, il faut le dire en l'honneur du pauvre garçon, sa présence à lui avait produit un effet tout contraire sur le coeur sensible de l'héritière de la couronne, et elle n'avait pu s'empêcher de s'écrier en le voyant :

— Oh ! que je voudrais bien que ce fût celui-ci qui cassât la noisette.

Ce à quoi la surintendante de l'éducation de la princesse répondit :

— Je crois devoir faire observer à Votre Altesse qu'il n'est point d'habitude qu'une jeune et jolie princesse comme vous êtes dise tout haut son opinion en ces sortes de matières.

En effet, Nathaniel était fait pour tourner la tête à toutes les princesses de la terre. Il avait une petite polonaise de velours violet à brandebourgs et à boutons d'or, que son oncle lui avait fait faire pour cette occasion solennelle, une culotte pareille, de charmantes petites bottes, si bien vernies et si bien collantes, qu'on les aurait crues peintes. Il n'y avait que cette malheureuse queue de bois vissée à sa nuque, qui gâtait un peu cet ensemble ; mais, en lui mettant des rallonges, l'oncle Drosselmayer lui avait donné la forme d'un petit manteau, et cela pouvait, à la rigueur, passer pour un caprice de toilette, ou pour quelque mode nouvelle que le tailleur de Nathaniel tâchait, vu la circonstance, d'introduire tout doucement à la cour.

Aussi, en voyant entrer le charmant petit jeune homme, ce que la princesse avait eu l'imprudence de dire tout haut, chacune des assistantes se le dit tout bas, et il n'y eut pas une seule personne, pas même le roi et la reine, qui ne désirât dans le fond de l'âme que Nathaniel sortit vainqueur de l'entreprise dans laquelle il était engagé.

De son côté, le jeune Drosselmayer s'approcha avec une confiance qui redoubla l'espoir qu'on avait en lui. Arrivé devant l'estrade royale, il salua le roi et la reine, puis la princesse Pirlipate, puis les assistants ; après quoi, il reçut du grand maître des cérémonies la noisette Krakatuk, la prit délicatement entre l'index et le pouce, comme fait un escamoteur d'une muscade, l'introduisit dans sa bouche, donna un violent coup de poing sur la

tresse de bois, et cric ! crac ! brisa la coquille en plusieurs morceaux.

Puis, aussitôt, il débarrassa adroitement l'amande des filaments qui y étaient attachés, et la présenta à la princesse, en lui tirant un gratte-pied aussi élégant que respectueux, après quoi il ferma les yeux et commença à marcher à reculons. Aussitôt la princesse avala l'amande, et, à l'instant même, ô miracle ! le monstre difforme disparut, et fut remplacé par une jeune fille d'une angélique beauté. Son visage semblait tissu de flocons de soie roses comme les roses et blancs comme les lis ; ses yeux étaient d'étincelant azur, et ses boucles abondantes formées par des fils d'or retombaient sur ses épaules d'albâtre. Aussitôt les trompettes et les cymbales sonnèrent à tout rompre. Les cris de joie du peuple répondirent au bruit des instruments. Le roi, les ministres, les conseillers et les juges, comme lors de la naissance de Pirlipate, se mirent à danser à cloche-pied, et il fallut jeter de l'eau de Cologne au visage de la reine, qui s'était évanouie de ravissement.

Ce grand tumulte troubla fort le jeune Nathaniel Drosselmayer, qui, on se le rappelle, avait encore, pour achever sa mission, à faire les sept pas en arrière ; pourtant il se maîtrisa avec une puissance qui donna les plus hautes espérances pour l'époque où il régnerait à son tour, et il allongeait précisément la jambe pour achever son septième pas, quand, tout à coup, la reine des souris perça le plancher, piaulant affreusement, et vint s'élancer entre ses jambes ; de sorte qu'au moment où le futur prince royal reposait le pied à terre, il lui appuya le talon en plein sur le corps, ce qui le fit trébucher de telle façon, que peu s'en fallut qu'il ne tombât.

Ô fatalité ! Au même instant, le beau jeune homme devint aussi difforme que l'avait été avant lui la princesse : ses jambes s'amincirent, son corps ratatiné pouvait à peine soutenir son énorme et hideuse tête, ses yeux devinrent verts, hagards et à fleur de tête ; enfin sa bouche se fendit jusqu'aux oreilles, et sa jolie petite barbe naissante se changea en une substance blanche et molle, que plus tard on reconnut être du coton.

Mais la cause de cet événement en avait été punie en même temps qu'elle le causait. Dame Souriçonne se tordait sanglante sur le plancher : sa méchanceté n'était donc pas restée impunie. En effet, le jeune Drosselmayer l'avait pressée si violemment contre le plancher avec le talon de sa botte, que la compression avait été mortelle. Aussi, tout en se tordant, dame Souriçonne criait de toute la force de sa voix agonisante :

Krakatuk ! Krakatuk ! ô noisette si dure,

C'est à toi que je dois le trépas que j'endure.

Hi… hi… hi… hi…

Mais l'avenir me garde une revanche prête :

Mon fils me vengera sur toi, Casse-Noisette !

Pi… pi… pi… pi…

Adieu la vie,

Trop tôt ravie !

Adieu le ciel,

Coupe de miel !

Adieu le monde,

Source féconde…

Ah ! je me meurs !

Hi ! pi pi ! couic ! ! !

Le dernier soupir de dame Souriçonne n'était peut-être pas très bien rimé ; mais, s'il est permis de faire une faute de versification, c'est, on en conviendra, en rendant le dernier soupir !

Ce dernier soupir rendu, on appela le grand feutrier de la cour, lequel prit dame Souriçonne par la queue et l'emporta, s'engageant à la réunir aux malheureux débris de sa famille, qui, quinze ans et quelques mois auparavant, avaient été enterrés dans un commun tombeau.

Comme, au milieu de tout cela, personne que le mécanicien et l'astrologue ne s'était occupé de Nathaniel Drosselmayer, la princesse, qui ignorait l'accident qui était arrivé, ordonna que le jeune héros fût amené devant elle ; car, malgré la semonce de la surintendante de son éducation, elle avait hâte de le remercier. Mais, à peine eut-elle aperçu le malheureux Nathaniel, qu'elle cacha sa tête dans ses deux mains, et que, oubliant le service qu'il lui avait rendu, elle s'écria :

— À la porte, à la porte, l'horrible Casse-Noisette ! à la porte ! à la porte ! à la porte !

Aussitôt le grand maréchal du palais prit le pauvre Nathaniel par les épaules et le poussa sur l'escalier.

Le roi, plein de rage de ce qu'on avait osé lui proposer un casse-noisette pour gendre, s'en prit à l'astrologue et au mécani-

cien, et, au lieu de la rente de dix mille thalers et de la lunette d'honneur qu'il devait donner au premier, au lieu de l'épée en diamant, du grand ordre royal de l'Araignée d'or et de la redingote jaune qu'il devait donner au second, il les exila hors de son royaume, ne leur donnant que vingt-quatre heures pour en franchir les frontières.

Il fallut obéir. Le mécanicien, l'astrologue et le jeune Drosselmayer, devenu Casse-Noisette, quittèrent la capitale et traversèrent la frontière. Mais, à la nuit venue, les deux savants consultèrent de nouveau les étoiles et lurent dans la conjonction des astres que, tout contrefait qu'il était, leur filleul n'en deviendrait pas moins prince et roi, s'il n'aimait mieux toutefois rester simple particulier, ce qui serait laissé à son choix ; et cela arriverait quand sa difformité aurait disparu ; et sa difformité disparaîtrait, quand il aurait commandé en chef un combat, dans lequel serait tué le prince que, après la mort de ses sept premiers fils, dame Souriçonne avait mis au monde avec sept têtes, et qui était le roi actuel des souris ; enfin, lorsque, malgré sa laideur, Casse-Noisette serait parvenu à se faire aimer d'une jolie dame.

En attendant ces brillantes destinées, Nathaniel Drosselmayer, qui était sorti de la boutique paternelle en qualité de fils unique, y rentra en qualité de Casse-Noisette.

Il va sans dire que son père ne le reconnut aucunement et que, lorsqu'il demanda à son frère le mécanicien et à son ami l'astrologue ce qu'était devenu son fils bien-aimé, les deux illustres personnages répondirent, avec cet aplomb qui caractérise les savants, que le roi et la reine n'avaient pas voulu se séparer du sauveur de la princesse, et que le jeune Nathaniel était resté à la cour, comblé de gloire et d'honneur.

Quant au malheureux Casse-Noisette, qui sentait tout ce que sa position avait de pénible, il ne souffla pas le mot, attendant de l'avenir le changement qui devait s'opérer en lui. Cependant, nous devons avouer que, malgré la douceur de son caractère et la philosophie de son esprit, il gardait, au fond de son énorme bouche, une de ses plus grosses dents à l'oncle Drosselmayer, qui, l'étant venu chercher au moment où il y pensait le moins, et l'ayant séduit par ses belles promesses, était la seule et unique cause du malheur épouvantable qui lui était arrivé.

Voilà, mes chers enfants, l'histoire de la noisette Krakatuk et de la princesse Pirlipate, telle que la raconta le parrain Drosselmayer à la petite Marie, et vous savez pourquoi l'on dit maintenant d'une chose difficile :

« C'est une dure noisette à casser. »

q

## Chapitre 13 L'oncle et le neveu

Si quelqu'un de mes jeunes lecteurs ou quelqu'une de mes jeunes lectrices s'est jamais coupé avec du verre, ce qui a dû leur arriver aux uns ou aux autres dans leurs jours de désobéissance, ils doivent savoir, par expérience, que c'est une coupure particulièrement désagréable en ce qu'elle ne finit pas de guérir. Marie fut donc forcée de passer une semaine entière dans son lit, car il lui prenait des étourdissements aussitôt qu'elle essayait de se lever ; enfin elle se rétablit tout à fait et put sautiller par la chambre comme auparavant.

Ou l'on est injuste envers notre petite héroïne, ou l'on comprendra facilement que sa première visite fut pour l'armoire vitrée : elle présentait un aspect des plus charmants : le carreau cassé avait été remis, et derrière les autres carreaux, nettoyés scrupuleusement par mademoiselle Trudchen, apparaissaient neufs, brillants et vernissés, les arbres, les maisons et les poupées de la nouvelle année. Mais, au milieu de tous les trésors de son royaume enfantin, avant toutes choses, ce que Marie aperçut, ce fut son casse-noisette, qui lui souriait du second rayon où il était placé, et cela avec des dents en aussi bon état qu'il en avait jamais eu. Tout en contemplant avec bonheur son favori, une pensée qui s'était déjà plus d'une fois présentée à l'esprit de Marie revint lui serrer le coeur. Elle songea que tout ce que parrain Drosselmayer avait raconté était non pas un conte, mais l'histoire véritable des dissensions de Casse-Noisette avec feu la reine des souris et son fils le prince régnant : dès lors elle comprenait que Casse-Noisette ne pouvait être autre que le jeune Drosselmayer de Nuremberg, l'agréable mais ensorcelé neveu du parrain ; car, que l'ingénieux mécanicien de la cour du roi, père de Pirlipate, fût autre que le conseiller de médecine Drosselmayer, de ceci elle n'en avait jamais douté, du moment où elle l'avait vu dans la narration apparaître avec sa redingote jaune ; et cette conviction s'était encore raffermie, quand elle lui avait successivement vu perdre ses cheveux par un coup de soleil, et son oeil par un coup de flèche, ce qui avait nécessité l'invention de l'affreux emplâtre, et l'invention de l'ingénieuse perruque de verre, dont nous avons parlé au commencement de cette histoire.

— Mais pourquoi ton oncle ne t'a-t-il pas secouru, pauvre Casse-Noisette ? se disait Marie en face de l'armoire vitrée, et tout en regardant son protégé, et en pensant que, du succès de la

bataille, dépendait le désensorcellement du pauvre petit bonhomme, et son élévation au rang de roi du royaume des poupées, si prêtes, du reste, à subir cette domination, que, pendant tout le combat, Marie se le rappelait, les poupées avaient obéi à Casse-Noisette comme des soldats à un général ; et cette insouciance du parrain Drosselmayer faisait d'autant plus de peine à Marie, qu'elle était certaine que ces poupées, auxquelles, dans son imagination, elle prêtait le mouvement et la vie, vivaient et remuaient réellement.

Cependant, à la première vue du moins, il n'en était pas ainsi dans l'armoire, car tout y demeurait tranquille et immobile ; mais Marie, plutôt que de renoncer à sa conviction intérieure, attribuait tout cela à l'ensorcellement de la reine des souris et de son fils ; elle entra si bien dans ce sentiment, qu'elle continua bientôt, tout en regardant Casse-Noisette, de lui dire tout haut ce qu'elle avait commencé de lui dire tout bas.

— Cependant, reprit-elle, quand bien même vous ne seriez pas en état de vous remuer, et empêché, par l'enchantement qui vous tient, de me dire le moindre petit mot, je sais très bien, mon cher monsieur Drosselmayer, que vous me comprenez parfaitement, et que vous connaissez à fond mes bonnes intentions à votre égard ; comptez donc sur mon appui si vous en avez besoin. En attendant, soyez tranquille ; je vais bien prier votre oncle de venir à votre aide, et il est si adroit, qu'il faut espérer que, pour peu qu'il vous aime un peu, il vous secourra.

Malgré l'éloquence de ce discours, Casse-Noisette ne bougea point ; mais il sembla à Marie qu'un soupir passa tout doucement à travers l'armoire vitrée, dont les glaces se mirent à résonner bien bas, mais d'une façon si miraculeusement tendre, qu'il sem-

blait à Marie qu'une voix douce comme une petite clochette d'argent disait :

— Chère petite Marie, mon ange gardien, je serai à toi ; Marie, à moi !

Et, à ces paroles mystérieusement entendues, Marie, à travers le frisson qui courut par tout son corps, sentit un bien-être singulier s'emparer d'elle.

Cependant le crépuscule était arrivé. Le président entra avec le conseiller de médecine Drosselmayer. Au bout d'un instant, mademoiselle Trudchen avait préparé la table à thé, et toute la famille était rangée autour de la table, causant gaiement. Quant à Marie, elle avait été chercher son petit fauteuil, et s'était assise silencieusement aux pieds du parrain Drosselmayer ; alors, dans un moment où tout le monde faisait silence, elle leva ses grands yeux bleus sur le conseiller de médecine, et, le regardant fixement au visage :

— Je sais maintenant, dit-elle, cher parrain Drosselmayer, que mon Casse-Noisette est ton neveu le jeune Drosselmayer de Nuremberg. Il est devenu prince et roi du royaume des poupées, comme l'avait si bien prédit ton compagnon l'astrologue ; mais tu sais bien qu'il est en guerre ouverte et acharnée avec le roi des souris. Voyons, cher parrain Drosselmayer, pourquoi n'es-tu pas venu à son aide quand tu étais en chouette, à cheval sur la pendule ? et maintenant encore, pourquoi l'abandonnes-tu ?

Et, à ces mots, Marie raconta de nouveau, au milieu des éclats de rire de son père, de sa mère et de mademoiselle Trudchen, toute cette fameuse bataille dont elle avait été spectatrice. Il n'y

eut que Fritz et le parrain Drosselmayer qui ne sourcillèrent point.

— Mais où donc, dit le parrain, cette petite fille va-t-elle chercher toutes les sottises qui lui passent par l'esprit ?

— Elle a l'imagination très vive, répondit sa mère, et, au fond, ce ne sont que des rêves et des visions occasionnés par sa fièvre.

— Et la preuve, dit Fritz, c'est qu'elle raconte que mes hussards rouges ont pris la fuite ; ce qui ne saurait être vrai, à moins qu'ils ne soient d'abominables poltrons, auquel cas, sapristi ! ils ne risqueraient rien, et je les bousculerais d'une belle façon !

Mais, tout en souriant singulièrement, le parrain Drosselmayer prit la petite Marie sur ses genoux, et lui dit avec plus de douceur qu'auparavant :

— Chère enfant, tu ne sais pas dans quelle voie tu t'engages en prenant aussi chaudement les intérêts de Casse-Noisette : tu auras beaucoup à souffrir, si tu continues à prendre ainsi parti pour le pauvre disgracié ; car le roi des souris, qui le tient pour le meurtrier de sa mère, le poursuivra par tous les moyens possibles. Mais, en tous cas, ce n'est pas moi, entends-tu bien, c'est toi seule qui peux le sauver : sois ferme et fidèle, et tout ira bien.

Ni Marie ni personne ne comprit rien au discours du parrain ; il y a plus, ce discours parut même si étrange au président, qu'il prit sans souffler le mot la main du conseiller de médecine, et, après lui avoir tâté le pouls :

— Mon bon ami, lui dit-il comme Bartholo à Basile, vous avez une grande fièvre, et je vous conseille d'aller vous coucher.

q

## Chapitre 14 La capitale

Pendant la nuit qui suivit la scène que nous venons de raconter, comme la lune, brillant de tout son éclat, faisait glisser un rayon lumineux entre les rideaux mal joints de la chambre, et que, près de sa mère, dormait la petite Marie, celle-ci fut réveillée par un bruit qui semblait venir du coin de la chambre, mêlé de sifflements aigus et de piaulements prolongés.

— Hélas ! s'écria Marie, qui reconnut ce bruit pour l'avoir entendu pendant la fameuse soirée de la bataille ; hélas ! voilà les souris qui reviennent Maman, maman, maman !

Mais, quelques efforts qu'elle fît, sa voix s'éteignit dans sa bouche. Elle essaya de se sauver ; mais elle ne put remuer ni bras ni jambes, et resta comme clouée dans son lit ; alors, en tournant ses yeux effrayés vers le coin de la chambre où l'on entendait le bruit, elle vit le roi des souris qui se grattait un passage à travers le mur, passant, par le trou qui allait s'élargissant, d'abord une de ses têtes, puis deux, puis trois, puis enfin ses sept têtes, ayant chacune sa couronne, et qui, après avoir fait plusieurs tours dans la chambre, comme un vainqueur qui prend possession de sa conquête, s'élança d'un bond sur la table, qui était placée à côté du lit de la petite Marie. Arrivé là, il la regarda de ses yeux brillants comme des escarboucles, sifflotant et grinçant des dents, tout en disant :

— Hi hi hi ! il faut que tu me donnes tes dragées et tes massepains, petite fille, ou sinon, je dévorerai ton ami Casse-Noisette.

Puis, après avoir fait cette menace, il s'enfuit de la chambre par le même trou qu'il avait fait pour entrer.

Marie était si effrayée de cette terrible apparition, que, le lendemain, elle se réveilla toute pâle et le coeur tout serré, et cela avec d'autant plus de raison, qu'elle n'osait raconter, de peur qu'on ne se moquât d'elle, ce qui lui était arrivé pendant la nuit. Vingt fois le récit lui vint sur les lèvres, soit vis-à-vis de sa mère, soit vis-à-vis de Fritz ; mais elle s'arrêta, toujours convaincue que ni l'un ni l'autre ne la voudrait croire ; seulement, ce qui lui parut le plus clair dans tout cela, c'est qu'il lui fallait sacrifier au salut de Casse-Noisette ses dragées et ses massepains ; en conséquence, elle déposa, le soir du même jour tout ce qu'elle en possédait sur le bord de l'armoire.

Le lendemain, la présidente dit :

— En vérité, je ne sais pas d'où viennent les souris qui ont tout à coup fait irruption chez nous ; mais regarde, ma pauvre Marie, continua-t-elle en amenant la petite fille au salon, ces méchantes bêtes ont dévoré toutes les sucreries.

La présidente faisait une erreur, c'est gâté qu'elle aurait dû dire ; car ce gourmand de roi des souris, tout en ne trouvant pas les massepains de son goût, les avait tellement grignotés, qu'on fut obligé de les jeter.

Au reste, comme ce n'était pas non plus les bonbons que Marie préférait, elle n'eut pas un bien vif regret du sacrifice qu'avait exigé d'elle le roi des souris ; et, croyant qu'il se contenterait de

cette première contribution dont il l'avait frappée, elle fut fort satisfaite de penser qu'elle avait sauvé Casse-Noisette à si bon marché.

Malheureusement, sa satisfaction ne fut pas longue ; la nuit suivante, elle se réveilla en entendant piauler et siffloter ses oreilles.

Hélas ! c'était encore le roi des souris, dont les yeux étincelaient plus horriblement que la nuit précédente, et qui, de sa même voix entremêlée de sifflements et de piaulements, lui dit :

— Il faut que tu me donnes tes poupées en sucre et en biscuit, petite fillette, ou sinon, je dévorerai ton ami Casse-Noisette.

Et, là-dessus, le roi des souris s'en alla tout en sautillant et disparut par son trou.

Le lendemain, Marie, fort affligée, s'en alla droit à l'armoire vitrée, et, arrivée là, elle jeta un regard mélancolique sur ses poupées en sucre et en biscuit ; et certes, sa douleur était bien naturelle, car jamais on n'avait vu plus friandes petites figures que celles que possédait la petite Marie.

— Hélas ! dit-elle en se tournant vers le casse-noisette, cher monsieur Drosselmayer, que ne ferais-je pas pour vous sauver ! Cependant, vous en conviendrez, ce qu'on exige de moi est bien dur.

Mais, à ces paroles, Casse-Noisette prit un air si lamentable, que Marie, qui croyait toujours voir les mâchoires du roi des souris s'ouvrir pour le dévorer, résolut de faire encore ce sacrifice pour sauver le malheureux jeune homme. Le soir même, elle mit donc les poupées de sucre et de biscuit sur le bord de l'armoire,

comme la veille elle y avait mis les dragées et les massepains. Baisant cependant, en manière d'adieu, les uns après les autres, ses bergers, ses bergères et leurs moutons, cachant derrière toute la troupe un petit enfant aux joues arrondies qu'elle aimait particulièrement.

— Ah ! c'est trop fort ! s'écria le lendemain la présidente ; il faut décidément que d'affreuses souris aient établi leur domicile dans l'armoire vitrée, car toutes les poupées de la pauvre Marie sont dévorées.

À cette nouvelle, de grosses larmes sortirent des yeux de Marie ; mais presque aussitôt elles se séchèrent, firent place à un doux sourire, car intérieurement elle se disait :

— Qu'importent bergers, bergères et moutons, puisque Casse-Noisette est sauvé !

— Mais, dit Fritz, qui avait assisté d'un air réfléchi à toute la conversation, je te rappellerai, petite maman, que le boulanger a un excellent conseiller de légation gris, que l'on pourrait envoyer chercher, et qui mettra bientôt fin à tout ceci en croquant les souris les unes après les autres, et, après les souris, dame Souriçonne elle-même, et le roi des souris comme madame sa mère.

— Oui, répondit la présidente ; mais ton conseiller de légation, en sautant sur les tables et les cheminées, me mettra en morceaux mes tasses et mes verres.

— Ah ! ouiche ! dit Fritz, il n'y a pas de danger ; le conseiller de légation du boulanger est un gaillard trop adroit pour commettre de pareilles bévues, et je voudrais bien pouvoir marcher sur le

bord des gouttières et sur la crête des toits avec autant d'adresse et de solidité que lui.

— Pas de chats dans la maison ! pas de chats ici ! s'écria la présidente, qui ne pouvait pas les souffrir.

— Mais, dit le président, attiré par le bruit, il y a quelque chose de bon à prendre dans ce qu'a dit M. Fritz : ce serait, au lieu d'un chat, d'employer des souricières.

— Pardieu ! s'écria Fritz, cela tombe à merveille, puisque c'est parrain Drosselmayer qui les a inventées.

Tout le monde se mit à rire, et, comme, après perquisitions faites dans la maison, il fut reconnu qu'il n'y existait aucun instrument de ce genre, on envoya chercher une excellente souricière chez parrain Drosselmayer, laquelle fut amorcée d'un morceau de lard, et tendue à l'endroit même où les souris avaient fait un si grand dégât la nuit précédente.

Marie se coucha donc dans l'espoir que, le lendemain, le roi des souris se trouverait pris dans la boîte, où ne pouvait manquer de le conduire sa gourmandise. Mais, vers les onze heures du soir, et comme elle était dans son premier sommeil, elle fut réveillée par quelque chose de froid et de velu qui sautillait sur ses bras et sur son visage ; puis, au même instant, ce piaulement et ce sifflement qu'elle connaissait si bien retentit à ses oreilles. L'affreux roi des souris était là sur son traversin, les yeux scintillant d'une flamme sanglante, et ses sept gueules ouvertes, comme s'il était prêt à dévorer la pauvre Marie.

— Je m'en moque, je m'en moque, disait le roi des souris, je n'irai pas dans la petite maison, et ton lard ne me tente pas ; je ne

serai pas pris : je m'en moque. Mais il faut que tu me donnes tes livres d'images et ta petite robe de soie ; autrement, prends-y garde, je dévorerai ton Casse-Noisette.

On comprend qu'après une telle exigence, Marie se réveilla le lendemain l'âme pleine de douleur et les yeux pleins de larmes. Aussi sa mère ne lui apprit-elle rien de nouveau lorsqu'elle lui dit que la souricière avait été inutile, et que le roi des souris s'était douté de quelque piège. Alors, comme la présidente sortait pour veiller aux apprêts du déjeuner, Marie entra dans le salon, et, s'avançant en sanglotant vers l'armoire vitrée :

— Hélas ! mon bon et cher monsieur Drosselmayer, dit-elle, où donc cela s'arrêtera-t-il ? Quand j'aurai donné au roi des souris mes jolis livres d'images à déchirer, et ma belle petite robe de soie, dont l'enfant Jésus m'a fait cadeau le jour de Noël, à mettre en morceaux, il ne sera pas content encore, et tous les jours m'en demandera davantage ; si bien que, lorsque je n'aurai plus rien à lui donner, peut-être me dévorera-t-il à votre place. Hélas ! pauvre enfant que je suis, que dois-je donc faire, mon bon et cher monsieur Drosselmayer ? que dois-je donc faire ?

Et tout en pleurant, et tout en se lamentant ainsi, Marie s'aperçut que Casse-Noisette avait au cou une tache de sang. Du jour où Marie avait appris que son protégé était le fils du marchand de joujoux et le neveu du conseiller de médecine, elle avait cessé de le porter dans ses bras, et ne l'avait plus ni caressé ni embrassé, et sa timidité à son égard était si grande, qu'elle n'avait pas même osé le toucher du bout du doigt. Mais en ce moment, voyant qu'il était blessé, et craignant que sa blessure ne fut dangereuse, elle le sortit doucement de l'armoire, et se mit à essuyer avec son mouchoir la tache de sang qu'il avait au cou. Mais quel

fut son étonnement lorsqu'elle sentit tout à coup que Casse-Noisette commençait à se remuer dans sa main ! Elle le reposa vivement sur son rayon ; alors sa bouche s'agita de droite et de gauche, ce qui la fit paraître plus grande encore, et, à force de mouvements, finit à grand'peine par articuler ces mots :

— Ah ! très chère demoiselle Silberhaus, excellente amie à moi, que ne vous dois-je pas, et que de remerciements n'ai-je pas à vous faire ! Ne sacrifiez donc pas pour moi vos livres d'images et votre robe de soie ; procurez-moi seulement une épée, mais une bonne épée, et je me charge du reste.

Casse-Noisette voulait en dire plus long encore ; mais ses paroles devinrent inintelligibles, sa voix s'éteignit tout à fait, et ses yeux, un moment animés par l'expression de la plus douce mélancolie, devinrent immobiles et atones. Marie n'éprouva aucune terreur ; au contraire, elle sauta de joie, car elle était bienheureuse de pouvoir sauver Casse-Noisette, sans avoir à lui faire le sacrifice de ses livres d'images et de sa robe de soie. Une seule chose l'inquiétait, c'était de savoir où elle trouverait cette bonne épée que demandait le petit bonhomme ; Marie résolut alors de s'ouvrir de son embarras à Fritz, que, part sa forfanterie, elle savait être un obligeant garçon. Elle l'amena donc devant l'armoire vitrée, lui raconta tout ce qui lui était arrivé avec Casse-Noisette et le roi des souris, et finit par lui exposer le genre de service qu'elle attendait de lui. La seule chose qui impressionna Fritz dans ce récit, fut d'apprendre que bien réellement ses hussards avaient manqué de coeur au plus fort de la bataille ; aussi demanda-t-il à Marie si l'accusation était bien vraie, et, comme il savait la petite fille incapable de mentir, sur son affirmation, il s'élança vers l'armoire, et fit à ses hussards un discours qui parut leur ins-

pirer une grande honte. Mais ce ne fut pas tout : pour punir tout le régiment dans la personne de ses chefs, il dégrada les uns après les autres tous les officiers, et défendit expressément aux trompettes de jouer pendant un an la marche des Hussards de la garde ; puis, se retournant vers Marie :

— Quant à Casse-Noisette, dit-il, qui me paraît un brave garçon, je crois que j'ai son affaire : comme j'ai mis hier à la réforme, avec sa pension, bien entendu, un vieux major de cuirassiers qui avait fini son temps de service, je présume qu'il n'a plus besoin de son sabre, lequel était une excellente lame.

Restait à trouver le major ; on se mit à sa recherche, et on le découvrit mangeant la pension que Fritz lui avait faite, dans une petite auberge perdue, au coin le plus reculé du troisième rayon de l'armoire. Comme l'avait pensé Fritz, il ne fit aucune difficulté de rendre son sabre, qui lui était devenu inutile et qui fut, à l'instant même, passé au cou de Casse-Noisette.

La frayeur qu'éprouvait Marie l'empêcha de s'endormir la nuit suivante ; aussi était-elle si bien éveillée, qu'elle entendit sonner les douze coups de l'horloge du salon. À peine la vibration du dernier coup eut-elle cessé, que de singulières rumeurs retentirent du côté de l'armoire, et qu'on entendit un grand cliquetis d'épées, comme si deux adversaires acharnés en venaient aux mains. Tout à coup l'un des deux combattants fit couic !

— Le roi des souris ! s'écria Marie pleine de joie et de terreur à la fois.

Rien ne bougea d'abord ; mais bientôt on frappa doucement, bien doucement à la porte, et une petite voix flûtée fit entendre ces paroles :

— Bien chère demoiselle Silberhaus, j'apporte une joyeuse nouvelle ; ouvrez-moi donc, je vous en supplie.

Marie reconnut la voix du jeune Drosselmayer ; elle passa en toute hâte sa petite robe et ouvrit lestement la porte. Casse-Noisette était là, tenant son sabre sanglant dans sa main droite, et une bougie dans sa main gauche. Aussitôt qu'il aperçut Marie, il fléchit le genou devant elle et dit :

— C'est vous seule, ô Madame, qui m'avez animé du courage chevaleresque que je viens de déployer, et qui avez donné à mon bras la force de combattre l'insolent qui osa vous menacer : ce misérable roi des souris est là, baigné dans son sang. Voulez-vous, ô Madame, ne pas dédaigner les trophées de la victoire, offerts de la main d'un chevalier qui vous sera dévoué jusqu'à la mort ?

Et, en disant cela, Casse-Noisette tira de son bras gauche les sept couronnes d'or du roi des souris, qu'il y avait passées en guise de bracelets, et les offrit à Marie, qui les accepta avec joie.

Alors Casse-Noisette, encouragé par cette bienveillance, se releva et continua ainsi :

— Ah ! ma chère demoiselle Silberhaus, maintenant que j'ai vaincu mon ennemi, quelles admirables choses ne pourrais-je pas vous faire voir si vous aviez la condescendance de m'accompagner seulement pendant quelques pas. Oh ! faites-le, faites-le, ma chère demoiselle, je vous en supplie !

Marie n'hésita pas un instant à suivre Casse-Noisette, sachant combien elle avait de droits à sa reconnaissance, et étant bien certaine qu'il ne pouvait avoir aucun mauvais dessein sur elle.

— Je vous suivrai, dit-elle, mon cher monsieur Drosselmayer ; mais il ne faut pas que ce soit bien loin, ni que le voyage dure bien longtemps, car je n'ai pas encore suffisamment dormi.

— Je choisirai donc, dit Casse-Noisette le chemin le plus court, quoiqu'il soit le plus difficile.

Et, à ces mots, il marcha devant, et Marie le suivit.

q

## Chapitre 15 Le royaume des poupées

Tous deux arrivèrent bientôt devant une vieille et immense armoire située dans un corridor tout près de la porte, et qui servait de garde-robe. Là, Casse-Noisette s'arrêta, et Marie remarqua, à son grand étonnement, que les battants de l'armoire, ordinairement si bien fermés, étaient tout grands ouverts, de façon qu'elle voyait à merveille la pelisse de voyage de son père, qui était en peau de renard, et qui se trouvait suspendue en avant de tous les autres habits ; Casse-Noisette grimpa fort adroitement le long des lisières, et, en s'aidant des brandebourgs jusqu'à ce qu'il pût atteindre à la grande houppe qui, attachée par une grosse ganse, retombait sur le dos de cette pelisse, Casse-Noisette en tira aussitôt un charmant escalier de bois de cèdre, qu'il dressa de façon à ce que sa base touchât la terre et à ce que son extrémité supérieure se perdit dans la manche de la pelisse.

— Et maintenant, ma chère demoiselle, dit Casse-Noisette, ayez la bonté de me donner la main et de monter avec moi.

Marie obéit ; et à peine eut-elle regardé par la manche, qu'une étincelante lumière brilla devant elle, et qu'elle se trouva tout à coup transportée au milieu d'une prairie embaumée, et qui scintillait comme si elle eût été toute parsemée de pierres précieuses.

— Ô mon Dieu ! s'écria Marie tout éblouie, où sommes-nous donc, mon cher monsieur Drosselmayer ?

— Nous sommes dans la plaine du sucre candi, Mademoiselle ; mais nous ne nous y arrêterons pas, si vous le voulez bien, et nous allons tout de suite passer par cette porte.

Alors, seulement, Marie aperçut en levant les yeux une admirable porte par laquelle on sortait de la prairie. Elle semblait être construite de marbre blanc, de marbre rouge et de marbre brun ; mais, quand Marie se rapprocha, elle vit que toute cette porte n'était formée que de conserves à la fleur d'orange, de pralines et de raisin de Corinthe ; c'est pourquoi, à ce que lui apprit Casse-Noisette, cette porte était appelée la porte des Pralines.

Cette porte donnait sur une grande galerie supportée par des colonnes en sucre d'orge, sur laquelle galerie six singes vêtus de rouge faisaient une musique, sinon des plus mélodieuses, du moins des plus originales. Marie avait tant de hâte d'arriver, qu'elle ne s'apercevait même pas qu'elle marchait sur un pavé de pistaches et de macarons, qu'elle prenait tout bonnement pour du marbre. Enfin, elle atteignit le bout de la galerie, et à peine fut-elle en plein air, qu'elle se trouva environnée des plus délicieux parfums, lesquels s'échappaient d'une charmante petite forêt qui s'ouvrait devant elle. Cette forêt, qui eût été sombre sans la quantité de lumières qu'elle contenait, était éclairée d'une façon si resplendissante, qu'on distinguait parfaitement les fruits

d'or et d'argent qui étaient suspendus aux branches ornées de rubans et de bouquets et pareilles à de joyeux mariés.

— Ô mon cher monsieur Drosselmayer, s'écria Marie, quel est ce charmant endroit, je vous prie ?

— Nous sommes dans la forêt de Noël, Mademoiselle, dit Casse-Noisette, et c'est ici qu'on vient chercher les arbres auxquels l'enfant Jésus suspend ses présents.

— Oh ! continua Marie, ne pourrais-je donc pas m'arrêter ici un instant ? On y est si bien et il y sent si bon !

Aussitôt Casse-Noisette frappa entre ses deux mains, et plusieurs bergers et bergères, chasseurs et chasseresses sortirent de la forêt, si délicats et si blancs, qu'ils semblaient de sucre raffiné. Ils apportaient un charmant fauteuil de chocolat incrusté d'angélique, sur lequel ils disposèrent un coussin de jujube, et invitèrent fort poliment Marie à s'y asseoir. À peine y fut-elle, que, comme cela se pratique dans les opéras, les bergers et les bergères, les chasseurs et les chasseresses prirent leurs positions, et commencèrent à danser un charmant ballet accompagné de cors, dans lesquels les chasseurs soufflaient d'une façon très mâle, ce qui colora leur visage de manière que leurs joues semblaient faites de conserves de roses. Puis, le pas fini, ils disparurent tous dans un buisson.

— Pardonnez-moi, chère demoiselle Silberhaus, dit alors Casse-Noisette en tendant la main à Marie, pardonnez-moi de vous avoir offert un si chétif ballet ; mais ces marauds-là ne savent que répéter éternellement le même pas qu'ils ont déjà fait cent fois. Quant aux chasseurs, ils ont soufflé dans leurs cors comme des fainéants, et je vous réponds qu'ils auront affaire à

moi. Mais laissons là ces drôles, et continuons la promenade, si elle vous plaît.

— J'ai cependant trouvé tout cela bien charmant, dit Marie se rendant à l'invitation de Casse-Noisette, et il me semble, mon cher monsieur Drosselmayer, que vous êtes injuste pour nos petite danseurs.

Casse-Noisette fit une moue qui voulait dire : « Nous verrons, et votre indulgence leur sera comptée. » Puis ils continuèrent leur chemin, et arrivèrent sur les bords d'une rivière qui semblait exhaler tous les parfums qui embaumaient l'air.

— Ceci, dit Casse-Noisette sans même attendre que Marie l'interrogeât, est la rivière Orange. C'est une des plus petites du royaume ; car, excepté sa bonne odeur, elle ne peut être comparée au fleuve Limonade, qui se jette dans la mer du Midi qu'on appelle la mer de Punch, ni au lac Orgeat, qui se jette dans la mer du Nord, qu'on appelle la mer de Lait d'amandes.

Non loin de là était un petit village, dans lequel les maisons, les églises, le presbytère du curé, tout enfin était brun ; seulement, les toits en étaient dorés, et les murailles resplendissaient incrustées de petits bonbons roses, bleus et blancs.

— Ceci est le village de Massepains, dit Casse-Noisette ; c'est un gentil bourg, comme vous voyez, situé sur le ruisseau de Miel. Les habitants en sont assez agréables à voir ; seulement, on les trouve sans cesse de mauvaise humeur, attendu qu'ils ont toujours mal aux dents. Mais, chère demoiselle Silberhaus, continua Casse-Noisette, ne nous arrêtons pas, je vous prie, à visiter tous les villages et toutes les petites villes de ce royaume. À la capitale, à la capitale !

Casse-Noisette s'avança alors tenant toujours Marie par la main, mais plus lestement qu'il ne l'avait fait encore ; car Marie, pleine de curiosité, marchait côte à côte avec lui, légère comme un oiseau. Enfin, au bout de quelque temps, un parfum de roses se répandit dans l'air, et tout, autour d'eux, prit une couleur rose. Maria remarqua que c'était l'odeur et le reflet d'un fleuve d'essence de rose qui roulait ses petits flots avec une charmante mélodie. Sur les eaux parfumées, des cygnes d'argent, ayant au cou des colliers d'or, glissaient lentement en chantant entre eux les plus délicieuses chansons, à ce point que cette harmonie, qui les réjouissait fort, à ce qu'il paraît, faisait sautiller autour d'eux des poissons de diamant.

— Ah ! s'écria Marie, voilà le joli fleuve que parrain Drosselmayer voulait me faire à Noël, et moi, je suis la petite fille qui caressait les cygnes.

q

## Chapitre 16 Le voyage

Casse-Noisette frappa encore une fois dans ses deux mains ; alors le fleuve d'essence de rose se gonfla visiblement, et, de ses flots agités, sortit un char de coquillages couvert de pierreries étincelant au soleil, et traîné par des dauphins d'or. Douze charmants petits Maures, avec des bonnets en écailles de dorade et des habits en plumes de colibri, sautèrent sur le rivage, et portèrent doucement Marie d'abord, et ensuite Casse-Noisette, dans le char, qui se mit à cheminer sur l'eau.

C'était, il faut l'avouer, une ravissante chose, et qui pourrait se comparer au voyage de Cléopâtre remontant le Cydnus, que de voir Marie sur son char de coquillages, embaumée de parfums, flottant sur des vagues d'essence de rose, s'avançant traînée par des dauphins d'or, qui relevaient la tête et lançaient en l'air des gerbes brillantes de cristal rosé qui retombaient en pluie diaprée de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Enfin, pour que la joie pénétrât par tous les sens, une douce harmonie commençait de retentir, et l'on entendait de petites voix argentines qui chantaient :

« Qui donc vogue ainsi sur le fleuve d'essence de rose ? Est-ce la fée Mab ou la reine Titania ? Répondez, petits poissons qui scintillez sous les vagues, pareils à des éclairs liquides ; répondez, cygnes gracieux qui glissez à la surface de l'eau ; répondez, oiseaux aux vives couleurs qui traversez l'air comme des fleurs volantes. »

Et, pendant ce temps, les douze petits Maures qui avaient sauté derrière le char de coquillages secouaient en cadence leurs petits parasols garnis de sonnettes, à l'ombre desquels ils abritaient Marie, tandis que celle-ci, penchée sur les flots, souriait au charmant visage qui lui souriait dans chaque vague qui passait devant elle.

Ce fut ainsi qu'elle traversa le fleuve d'essence de rose et s'approcha de la rive opposée. Puis, lorsqu'elle n'en fut plus qu'à la longueur d'une rame, les douze Maures sautèrent, les uns à l'eau, les autres sur le rivage, et, faisant la chaîne, ils portèrent, sur un tapis d'angélique tout parsemé de pastilles de menthe, Marie et Casse-Noisette.

Restait à traverser un petit bosquet, plus joli peut-être encore que la forêt de Noël, tant chaque arbre brillait et étincelait de sa propre essence. Mais ce qu'il y avait de remarquable surtout, c'étaient les fruits pendus aux branches, et qui n'étaient pas seulement d'une couleur et d'une transparence singulières, les uns jaunes comme des topazes, les autres rouges comme des rubis, mais encore d'un parfum étrange.

— Nous sommes dans le bois des Confitures, dit Casse-Noisette, et au delà de cette lisière est la capitale.

Et, en effet, Marie écarta les dernières branches, et resta stupéfaite en voyant l'étendue, la magnificence et l'originalité de la ville qui s'élevait devant elle, sur une pelouse de fleurs. Non seulement les murs et les clochers resplendissaient des plus vives couleurs, mais encore, pour la forme des bâtiments, il n'y avait point à espérer d'en rencontrer de pareils sur la terre. Quant aux remparts et aux portes, ils étaient entièrement construits avec des fruits glacés qui brillaient au soleil de leur propre couleur, rendue plus brillante encore par le sucre cristallisé qui les recouvrait ! À la porte principale, et qui fut celle par laquelle ils firent leur entrée, des soldats d'argent leur présentèrent les armes, et un petit homme, enveloppé d'une robe de chambre de brocart d'or, se jeta au cou de Casse-Noisette en lui disant :

— Oh ! cher prince, vous voilà donc enfin ! Soyez le bienvenu à Confiturembourg.

Marie s'étonna un peu du titre pompeux qu'on donnait à Casse-Noisette ; mais elle fut bientôt distraite de son étonnement par une rumeur formée d'une telle quantité de voix qui jacassaient en même temps, qu'elle demanda à Casse-Noisette s'il y

avait, dans la capitale du royaume des poupées, quelque émeute ou quelque fête.

— Il n'y a rien de tout cela, chère demoiselle Silberhaus, répondit Casse-Noisette ; mais Confiturembourg est une ville joyeuse et peuplée qui fait grand bruit à la surface de la terre ; et cela se passe tous les jours, comme vous allez le voir pour aujourd'hui ; seulement, donnez-vous la peine d'avancer, voilà tout ce que je vous demande.

Marie, poussée à la fois par sa propre curiosité et par l'invitation si polie de Casse-Noisette, hâta sa marche, et se trouva bientôt sur la place du grand marché, qui avait un des plus magnifiques aspects qui se pût voir. Toutes les maisons d'alentour étaient en sucreries, montées à jour, avec galeries sur galeries ; et, au milieu de la place, s'élevait, en forme d'obélisque, une gigantesque brioche, du milieu de laquelle s'élançaient quatre fontaines de limonade, d'orangeade, d'orgeat et de sirop de groseille. Quant aux bassins, ils étaient remplis d'une crème si fouettée et si appétissante, que beaucoup de gens très bien mis, et qui paraissaient on ne peut plus comme il faut, en mangeaient publiquement à la cuiller. Mais ce qu'il y avait de plus agréable et de plus récréatif à la fois, c'étaient de charmantes petites gens qui se coudoyaient et se promenaient par milliers, bras dessus bras dessous, riant, chantant et causant à pleine voix, ce qui occasionnait ce joyeux tumulte que Marie avait entendu. Il y avait là, outre les habitants de la capitale, des hommes de tous les pays : Arméniens, Juifs, Grecs, Tyroliens, officiers, soldats, prédicateurs, capucins, bergers et polichinelles ; enfin toute espèce de gens, de bateleurs et de sauteurs, comme on en rencontre dans le monde.

Bientôt le tumulte redoubla à l'entrée d'une rue qui donnait sur la place, et le peuple s'écarta pour laisser passer un cortège. C'était le Grand Mogol qui se faisait porter sur un palanquin, accompagné de quatre-vingt-treize grands de son royaume et sept cents esclaves ; mais, en ce moment même, il se trouva, par hasard, que, par la rue parallèle, arriva le Grand Sultan à cheval, lequel était accompagné de trois cents janissaires. Les deux souverains avaient toujours été quelque peu rivaux et, par conséquent, ennemis ; ce qui faisait que les gens de leurs suites se rencontraient rarement sans que cette rencontre amenât quelque rixe. Ce fut bien autre chose, on le comprendra facilement, quand ces deux puissants monarques se trouvèrent en face l'un de l'autre ; d'abord, ce fut une confusion du milieu de laquelle essayèrent de se tirer les gens du pays ; mais bientôt on entendit les cris de fureur et de désespoir : un jardinier qui se sauvait avait abattu, avec le manche de sa bêche, la tête d'un bramine fort considéré dans sa caste, et le Grand Sultan lui-même avait renversé de son cheval un polichinelle alarmé qui avait passé entre les jambes de son quadrupède ; le brouhaha allait en augmentant, quand l'homme à la robe de chambre de brocart, qui, à la porte de la ville, avait salué Casse-Noisette du titre de prince, grimpa d'un seul élan tout en haut de la brioche, et, ayant sonné trois fois d'une cloche claire, bruyante et argentine, s'écria trois fois :

— Confiseur ! confiseur ! confiseur !

Aussitôt le tumulte s'apaisa ; les deux cortèges embrouillés se débrouillèrent ; on brossa le Grand Sultan qui était couvert de poussière ; on remit la tête au bramine, en lui recommandant de ne pas éternuer de trois jours, de peur qu'elle ne se décollât ; puis, le calme rétabli, les allures joyeuses recommencèrent, et

chacun revint puiser de la limonade, de l'orangeade et du sirop de groseille à la fontaine, et manger de la crème à pleines cuillers dans ses bassins.

— Mais, mon cher monsieur Drosselmayer, dit Marie, quelle est donc la cause de l'influence exercée sur ce petit peuple par ce mot trois fois répété : « Confiseur, confiseur, confiseur ? »

— Il faut vous dire, Mademoiselle, répondit Casse-Noisette, que le peuple de Confiturembourg croit, par expérience, à la métempsycose, et est soumis à l'influence supérieure d'un principe appelé confiseur, lequel principe lui donne, selon son caprice, et en le soumettant à une cuisson plus ou moins prolongée, la forme qui lui plaît. Or, comme chacun croit toujours sa forme la meilleure, il n'y a jamais personne qui se soucie d'en changer ; voilà d'où vient l'influence magique de ce mot confiseur, sur les Confiturembourgeois, et comment ce mot, prononcé par le bourgmestre, suffit pour apaiser le plus grand tumulte, comme vous venez de le voir ; chacun, à l'instant même, oublie les choses terrestres, les côtes enfoncées et les bosses à la tête ; puis, rentrant en lui-même, se dit : « Mon Dieu ! qu'est-ce que l'homme, et que ne peut-il pas devenir ? »

Tout en causant ainsi, on était arrivé en face d'un palais répandant une lueur rose et surmonté de cent tourelles élégantes et aériennes ; les murs en étaient parsemés de bouquets de violettes, de narcisses, de tulipes et de jasmins qui rehaussaient de couleurs variées le fond rosé sur lequel il se détachait. La grande coupole du milieu était parsemée de milliers d'étoiles d'or et d'argent.

— Oh ! mon Dieu, s'écria Marie, quel est donc ce merveilleux édifice ?

— C'est le palais des Massepains, répondit Casse-Noisette, c'est-à-dire l'un des monuments les plus remarquables de la capitale du royaume des poupées.

Cependant, toute perdue qu'elle était dans son admiration contemplative, Marie ne s'en aperçut pas moins que la toiture d'une des grandes tours manquait entièrement, et que des petits bonshommes de pain d'épice, montés sur un échafaudage de cannelle, étaient occupés à la rétablir. Elle allait questionner Casse-Noisette sur cet accident, lorsque, prévenant son intention :

— Hélas ! dit-il, il y a peu de temps que ce palais a été menacé de grandes dégradations, si ce n'est d'une ruine entière. Le géant Bouche-Friande mordit légèrement cette tour, et il avait même déjà commencé de grignoter la coupole, lorsque les Confiturembourgeois vinrent lui apporter en tribut un quartier de la ville, nommé Nougat, et une grande portion de la forêt Angélique ; moyennant quoi, il consentit à s'éloigner, sans avoir fait d'autres dégâts que celui que vous voyez.

Dans ce moment, on entendit une douce et charmante musique.

Les portes du palais s'ouvrirent d'elles-mêmes, et douze petits pages en sortirent, portant dans leurs mains des brins d'herbe aromatique, allumés en guise de flambeaux ; leurs têtes étaient composées d'une perle ; six d'entre eux avaient le corps fait de rubis et six autres d'émeraudes, et avec cela ils trottaient fort joliment sur deux petits pieds d'or ciselés avec le plus grand soin et dans le goût de Benvenuto Cellini.

Ils étaient suivis de quatre dames de la taille tout au plus de mademoiselle Clairchen, sa nouvelle poupée, mais si splendidement vêtues, si richement parées, que Marie ne put méconnaître en elles les princesses royales de Confiturembourg. Toutes quatre, en apercevant Casse-Noisette, s'élancèrent à son cou avec la plus tendre effusion, s'écriant en même temps et d'une seule voix :

— Ô mon prince ! mon excellent prince !... Ô mon frère ! mon excellent frère !

Casse-Noisette paraissait fort touché ; il essuya les nombreuses larmes qui coulaient de ses yeux, et, prenant Marie par la main il dit pathétiquement, en s'adressant aux quatre princesses :

— Mes chères soeurs, voici mademoiselle Marie Silberhaus que je vous présente ; c'est la fille de M. le président Silberhaus, de Nuremberg, homme fort considéré dans la ville qu'il habite. C'est elle qui a sauvé ma vie ; car, si, au moment où je venais de perdre la bataille, elle n'avait pas jeté sa pantoufle au roi des souris, et si, plus tard, elle n'avait pas eu la bonté de me prêter le sabre d'un major mis à la retraite par son frère, je serais maintenant couché dans le tombeau, ou, qui pis est encore, dévoré par le roi des souris. Ah ! chère demoiselle Silberhaus, s'écria Casse-Noisette dans un enthousiasme qu'il ne pouvait plus maîtriser, Pirlipate, la princesse Pirlipate, toute fille du roi qu'elle était, n'était pas digne de dénouer les cordons de vos jolis petits souliers.

— Oh ! non, non, bien certainement, répétèrent en choeur les quatre princesses.

Et, se jetant au cou de Marie, elles s'écrièrent :

— Ô noble libératrice de notre cher et bien-aimé prince et frère ! ô excellente demoiselle Silberhaus !

Et, avec ces exclamations, que leur coeur gonflé de joie ne leur permettait pas de développer davantage, les quatre princesses conduisirent Marie et Casse-Noisette dans l'intérieur du palais, les forcèrent de s'asseoir sur de charmants petits canapés en bois de cèdre et du Brésil, parsemés de fleurs d'or, disant qu'elles voulaient elles-mêmes préparer leur repas. En conséquence, elles allèrent chercher une quantité de petits vases et de petites écuelles de la plus fine porcelaine du Japon, des cuillers, des couteaux, des fourchettes, des casseroles et autres ustensiles de cuisine tout en or et en argent ; apportèrent les plus beaux fruits et les plus délicieuses sucreries que Marie eût jamais vus, et commencèrent à se trémousser de telle façon, que Marie vit bien que les princesses de Confiturembourg s'entendaient merveilleusement à faire la cuisine. Or, comme Marie s'entendait aussi très bien à ces sortes de choses, elle souhaitait intérieurement de prendre une part active à ce qui se passait ; alors, comme si elle eût pu deviner le voeu intérieur de Marie, la plus jolie des quatre soeurs de Casse-Noisette lui tendit un petit mortier d'or et lui dit :

— Chère libératrice de mon frère, pilez-moi, je vous prie, de ce sucre candi.

Marie s'empressa de se rendre à l'invitation, et, tandis qu'elle frappait si gentiment dans le mortier, qu'il en sortait une mélodie charmante, Casse-Noisette se mit à raconter dans le plus grand détail toutes ses aventures ; mais, chose étrange, il semblait à Marie, pendant ce récit, que peu à peu les mots du jeune Drossel-

mayer, ainsi que le bruit du mortier, n'arrivaient plus qu'indistinctement à son oreille ; bientôt, elle se vit enveloppée comme d'une légère vapeur ; puis la vapeur se changea en une gaze d'argent, qui s'épaissit de plus en plus autour d'elle, et qui peu à peu lui déroba la vue de Casse-Noisette et des princesses ses soeurs. Alors des chants étranges, qui lui rappelaient ceux qu'elle avait entendus sur le fleuve d'essence de rose, se firent entendre mêlés au murmure croissant des eaux ; puis il sembla à Marie que les vagues passaient sous elle et la soulevaient en se gonflant. Elle sentit qu'elle montait haut, plus haut, bien plus haut, plus haut encore, et prrrrrrrrou ! et, paff ! qu'elle tombait d'une hauteur qu'elle ne pouvait mesurer.

q

## Chapitre 17 Conclusion

On ne fait pas une chute de quelques mille pieds sans se réveiller ; aussi Marie se réveilla, et, en se réveillant, se retrouva dans son petit lit. Il faisait grand jour, et sa mère était près d'elle, lui disant :

— Est-il possible d'être aussi paresseuse que tu l'es ? Voyons, réveillons-nous ; habillons-nous bien vite, car le déjeuner nous attend.

— Oh ! chère petite mère, dit Marie eu ouvrant ses grands yeux étonnés, où donc m'a conduit cette nuit le jeune M. Drosselmayer, et quelles admirables choses ne m'a-t-il pas fait voir ?

Alors Marie raconta tout ce que nous venons de raconter nous-mêmes, et, lorsqu'elle eut fini, sa mère lui dit :

— Tu as fait là un bien long et bien charmant rêve, chère petite Marie ; mais, maintenant que tu es réveillée, il faudrait oublier tout cela, et venir faire ton premier déjeuner.

Mais Marie, tout en s'habillant, persista à soutenir que ce n'était point un rêve, et qu'elle avait bien réellement vu tout cela. Sa mère alors alla vers l'armoire, prit Casse-Noisette, qui était, comme d'habitude, sur son troisième rayon, l'apporta à la petite fille, et lui dit :

— Comment peux-tu t'imaginer, folle enfant, que cette poupée, qui est composée de bois et de drap, puisse avoir la vie, le mouvement et la réflexion ?

— Mais, chère maman, reprit avec impatience la petite Marie, je sais parfaitement, moi, que Casse-Noisette n'est autre que le jeune M. Drosselmayer, neveu du parrain.

Alors Marie entendit un grand éclat de rire derrière elle.

C'étaient le président, Fritz et mademoiselle Trudchen qui s'en donnaient à coeur joie à ses dépens.

— Ah ! s'écria Marie, ne voilà-t-il pas que tu te moques aussi de mon Casse-Noisette, cher papa ? Il a cependant respectueusement parlé de toi, quand nous sommes entrés dans le palais de Massepains, et qu'il m'a présentée aux princesses ses soeurs.

Les éclats de rire redoublèrent de telle façon, que Marie comprit qu'il lui fallait donner une preuve de la vérité de ce qu'elle avait dit, sous peine d'être traitée comme une folle.

Elle passa alors dans la chambre voisine, et y prit une petite cassette dans laquelle elle avait soigneusement enfermé les sept couronnes du roi des souris ; puis elle revint en disant :

— Tiens, chère maman, voici cependant les couronnes du roi des souris, que Casse-Noisette m'a données la nuit dernière en signe de sa victoire.

La présidente alors, pleine de surprise, prit et regarda ces petites couronnes, qui, en métal inconnu et fort brillant, étaient ciselées avec une finesse dont les mains humaines n'eussent point été capables. Le président lui-même ne pouvait cesser de les examiner, et les jugeait si précieuses, que, quelles que fussent les instances de Fritz, qui se dressait sur la pointe des pieds pour les voir, et qui demandait à les toucher, il ne voulut pas lui en confier une seule.

Alors le président et la présidente se mirent à presser Marie de leur dire d'où venaient ces petites couronnes ; mais elle ne pouvait que persister dans ce qu'elle avait dit ; et, quand son père, impatienté de ce qu'il croyait un entêtement de sa part, l'eut appelée menteuse, elle se mit à fondre en larmes et à s'écrier :

— Hélas ! pauvre enfant que je suis, que voulez-vous que je vous dise ?

En ce moment, la porte s'ouvrit ; le conseiller de médecine parut, et s'écria à son tour :

— Mais qu'y a-t-il donc ? et qu'a-t-on fait à ma filleule Marie, qu'elle pleure, qu'elle sanglote ainsi ? Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce c'est donc ?

Le président instruisit le nouveau venu de tout ce qui était arrivé, et, le récit terminé, il lui montra les couronnes ; mais à peine les eut-il vues, qu'il se mit à rire.

— Ah ! ah ! dit-il, la plaisanterie est bonne ! ce sont les sept couronnes que je portais à la chaîne de ma montre, il y a quelques années, et dont je fis présent à ma filleule le jour du deuxième anniversaire de sa naissance ; ne vous le rappelez-vous pas, cher président ?

Mais le président et la présidente eurent beau chercher dans leur mémoire, ils n'avaient gardé aucun souvenir de ce fait ; cependant, s'en rapportant à ce que disait le parrain, leurs figures reprirent peu à peu leur expression de bonté ordinaire ; ce que voyant, Marie s'élança vers le conseiller de médecine en s'écriant :

— Mais tu sais tout cela, toi, parrain Drosselmayer ; avoue donc que Casse-Noisette est ton neveu, et que c'est lui qui m'a donné ces sept couronnes.

Mais parrain Drosselmayer parut prendre fort mal la chose ; son front se plissa, et sa figure s'assombrit de telle façon, que le président, appelant la petite Marie, et la prenant entre ses jambes, lui dit :

— Écoute-moi, ma chère enfant, car c'est sérieusement que je te parle : fais-moi le plaisir, une fois pour toutes, de mettre de côté ces folles imaginations ; car, s'il t'arrive encore de dire que ton vilain et informe Casse-Noisette est le neveu de notre ami le conseiller de médecine, je te préviens que je jetterai non seulement M. Casse-Noisette, mais encore toutes les autres poupées, mademoiselle Claire comprise, par la fenêtre.

La pauvre Marie n'osa donc plus parler de toutes les belles choses dont son imagination était remplie ; mais, mes jeunes lecteurs, et surtout mes jeunes lectrices, comprendront que, lorsqu'on a voyagé une fois dans un pays aussi attrayant que le royaume des poupées, et qu'on a vu une ville aussi succulente que Confiturembourg, ne l'eût-on vue qu'une heure, on ne perd pas facilement un pareil souvenir ; elle essaya donc de parler à son frère de toute son histoire. Mais Marie avait perdu toute sa confiance du moment où elle avait osé dire que ses hussards avaient pris la fuite ; en conséquence, convaincu, sur l'affirmation paternelle, que Marie avait menti, Fritz rendit à ses officiers les grades qu'il leur avait enlevés, et permit à ses trompettes de jouer de nouveau la marche des hussards de la garde, réhabilitation qui n'empêcha pas Marie de croire ce qu'il lui plut sur leur courage.

Marie n'osait donc plus parler de ses aventures ; cependant, les souvenirs du royaume des poupées l'assiégeaient sans cesse, et, lorsqu'elle arrêtait son esprit sur ces souvenirs, elle revoyait tout, comme si elle eût été encore ou dans la forêt de Noël, ou sur le fleuve d'essence de rose, ou dans la ville de Confiturembourg ; de sorte qu'au lieu de jouer comme auparavant avec ses joujoux, elle s'asseyait immobile et silencieuse, tout à ses réflexions intérieures, et que tout le monde l'appelait la petite rêveuse.

Mais, un jour que le conseiller de médecine, sa perruque de verre posée sur le parquet, sa langue passée dans le coin de sa bouche, les manches de sa redingote jaune retroussée, réparait, à l'aide d'un long instrument pointu, quelque chose qui était désorganisé dans une pendule, il arriva que Marie, qui était assise près de l'armoire vitrée, et qui, selon son habitude, regardait Casse-

Noisette, se plongea si bien dans ses rêveries, que, oubliant tout à coup que, non seulement le parrain Drosselmayer, mais encore sa mère, étaient là, il lui échappa involontairement de s'écrier :

— Ah ! cher monsieur Drosselmayer ! si vous n'étiez pas un bonhomme de bois, comme le soutient mon père, et si vous existiez véritablement, que je ne ferais pas comme la princesse Pirlipate, et que je ne vous délaisserais pas parce que, pour m'obliger, vous auriez cessé d'être un charmant jeune homme ; car je vous aime véritablement, moi, ah !...

Mais à peine venait-elle de pousser ce soupir, qu'il se fit par la chambre un tel tintamarre, que Marie se renversa tout évanouie du haut de sa chaise à terre. Quand elle revint à elle, Marie se trouvait entre les bras de sa mère, qui lui dit :

— Comment est-il possible qu'une grande fille comme toi, je te le demande, soit assez bête pour se laisser tomber en bas de sa chaise, et cela juste au moment où le neveu de M. Drosselmayer, qui a terminé ses voyages, vient d'arriver à Nuremberg ?... Voyons, essuie tes yeux et sois gentille.

En effet, Marie essuya ses yeux, et, les tournant vers la porte, qui s'ouvrait en ce moment, elle aperçut le conseiller de médecine, sa perruque de verre sur la tête, son chapeau sous le bras, sa redingote jaune sur le dos, qui souriait d'un air satisfait, et tenait par la main un jeune homme très petit, mais fort bien tourné et tout à fait joli.

Ce jeune homme portait une superbe redingote de velours rouge, brodé d'or, des bas de soie blancs et des souliers lustrés avec le plus beau vernis. Il avait à son jabot un charmant bouquet de fleurs, et était très coquettement frisé et poudré, tandis que

derrière son dos pendait une tresse nattée avec la plus grande perfection. En outre, la petite épée qu'il avait au coté semblait être toute de pierres précieuses, et le chapeau qu'il portait sous le bras était tissu de la plus fine soie.

Les moeurs aimables de ce jeune homme se firent connaître sur-le-champ ; car à peine fut-il entré, qu'il déposa aux pieds de Marie une quantité de magnifiques joujoux, mais principalement les plus beaux massepains et les plus excellents bonbons qu'elle eût mangés de sa vie, si ce n'est cependant ceux qu'elle avait goûtés dans le royaume des poupées. Quant à Fritz, le neveu du conseiller de médecine, comme s'il eût pu deviner les goûts guerriers du fils du président, il lui apportait un sabre du plus fin damas. Ce n'est pas tout. À table, et lorsqu'on fut arrivé au dessert, l'aimable créature cassa des noisettes pour toute la société ; les plus dures ne lui résistaient pas une seconde : de la main droite, il les plaçait entre ses dents ; de la gauche, il tirait sa tresse, et, crac ! la noisette tombait en morceaux.

Marie était devenue fort rouge quand elle avait aperçu ce joli petit bonhomme ; mais elle devint plus rouge encore lorsque, le dîner fini, il l'invita à passer avec lui dans la chambre à l'armoire vitrée.

— Allez, allez, mes enfants, et amusez-vous ensemble, dit le parrain ; je n'ai plus besoin au salon, puisque toutes les horloges de mon ami le président vont bien.

Les deux jeunes gens entrèrent au salon ; mais à peine le jeune Drosselmayer fut-il seul avec Marie, qu'il mit un genou en terre et lui parla ainsi :

— Oh ! mon excellente demoiselle Silberhaus ! vous voyez ici à vos pieds l'heureux Drosselmayer, à qui vous sauvâtes la vie à cette même place. Vous eûtes, en outre, la bonté de dire que vous ne m'eussiez pas repoussé comme l'a fait la vilaine princesse Pirlipate, si, pour vous servir, j'étais devenu affreux. Or, comme le sort qu'avait jeté sur moi la reine des souris devait perdre toute son influence du jour où, malgré ma laide figure, je serais aimé d'une jeune et jolie personne, je cessai à l'instant même d'être un stupide casse-noisette, et je repris ma forme première, qui n'est pas désagréable, comme vous pouvez le voir. Ainsi donc, ma chère demoiselle, si vous êtes toujours dans les mêmes sentiments à mon égard, faites-moi la grâce de m'accorder votre main bien-aimée, partagez mon trône et ma couronne, et régnez avec moi sur le royaume des poupées ; car, à cette, heure, j'en suis redevenu le roi.

Alors Marie releva doucement le jeune Drosselmayer, et lui dit :

— Vous êtes un aimable et bon roi, Monsieur, et, comme vous avez avec cela un charmant royaume, orné de palais magnifiques, et peuplé de sujets très gais, je vous accepte, sauf la ratification de mes parents, pour mon fiancé.

Là-dessus, comme la porte du salon s'était ouverte tout doucement, sans que les jeunes gens y fissent attention, tant ils étaient préoccupés de leurs sentiments, le président, la présidente et le parrain Drosselmayer s'avancèrent, criant bravo de toutes leurs forces ; ce qui rendit Marie rouge comme une cerise, mais ce qui ne déconcerta nullement le jeune homme, lequel s'avança vers le président et la présidente, et, avec un salut gracieux, leur fit un

joli compliment, par lequel il sollicitait la main de Marie, qui lui fut accordée à l'instant.

Le même jour, Marie fut fiancée au jeune Drosselmayer, à la condition que le mariage ne se ferait que dans un an.

Au bout d'un an, le fiancé revint chercher sa femme dans une petite voiture de nacre incrustée d'or et d'argent, traînée par des chevaux qui n'étaient pas plus gros que des moutons, et qui valaient un prix inestimable, vu qu'ils n'avaient pas leurs pareils dans le monde, et il l'emmena dans le palais de Massepains, où ils furent mariés par le chapelain du château, et où vingt-deux mille petites figures, toutes couvertes de perles, de diamants et de pierreries éblouissantes, dansèrent à leur noce. Si bien qu'à l'heure qu'il est, Marie est encore reine du beau royaume où l'on aperçoit partout de brillantes forêts de Noël, des fleuves d'orangeade, d'orgeat et d'essence de rose, des palais diaphanes en sucre plus fin que la neige et plus transparent que la glace ; enfin, toutes sortes de choses magnifiques et miraculeuses, pourvu qu'on ait d'assez bons yeux pour les voir.

q

## Deuxième partie L'égoïste

Carl avait hérité, de son père, d'une ferme avec ses troupeaux, son bétail et ses récoltes ; les granges, les étables et les bûchers regorgeaient de richesses, et pourtant, chose étrange à dire, Carl ne paraissait rien voir de tout cela ; son seul désir était d'amasser davantage, et il travaillait nuit et jour, comme s'il eût été le plus

pauvre paysan du village. Il était connu pour être le moins généreux de tous les fermiers de la contrée, et aucun individu, pouvant gagner sa vie ailleurs, n'aurait été travailler chez lui. Son personnel changeait continuellement, parce que ses domestiques, qu'il laissait souffrir de la faim, se décourageaient promptement et le quittaient. Ceci l'inquiétait fort peu, car il avait une bonne et aimable soeur. Amil était une excellente ménagère, et s'occupait sans cesse du bien-être de Carl ; quoiqu'elle s'efforçât, de son côté, de compenser la parcimonie de son frère par sa générosité, elle ne pouvait pas grand'chose, car il y regardait de trop près.

Carl était si égoïste, qu'il dînait toujours seul, parce qu'il était alors sûr d'avoir son dîner bien chaud, et de n'avoir que lui seul à servir ; tandis que sa soeur, ayant mangé un morceau à part, pouvait ensuite s'occuper uniquement de lui. Il donnait pour raison qu'il n'aimait pas à faire attendre, n'étant pas sûr de son temps ; toutefois, il ne manquait jamais d'arriver exactement à l'heure qu'il avait fixée lui-même pour son dîner. Il est donc bien avéré que Carl était égoïste ; c'est une qualité peu enviable.

Amil était recherchée par un homme très bien posé pour faire son chemin dans le monde ; néanmoins, Carl lui battait froid, parce qu'il craignait de perdre sa soeur, qui le servait sans exiger de gages. Vous devez comprendre qu'ils n'étaient pas fort bons amis, car le motif de la froideur de Carl était trop apparent pour ne pas sauter aux yeux des personnes les moins clairvoyantes ; mais Carl se moquait bien d'avoir des amis ! Il disait toujours qu'il portait ses meilleurs amis dans sa bourse ; mais, hélas ! ces amis-là étaient, au contraire, ses plus grands ennemis.

Un matin qu'en contemplation devant un champ de blé, dont les épis dorés se balançaient autour de lui, il calculait ce que ce

champ pourrait lui rapporter, Carl sentit tout à coup la terre remuer sous ses pieds.

— Ce doit être une énorme taupe, se dit-il en reculant, tout prêt à assommer la bête, dès qu'elle paraîtrait.

Mais la terre s'amoncela bientôt en masses si impétueuses, que maître Carl fut renversé, et se trouva fort penaud d'avoir voulu jauger sa récolte.

Son épouvante augmenta considérablement, lorsqu'il vit s'élever de terre, non une taupe, mais un gnome de l'aspect le plus étrange, vêtu d'un beau pourpoint cramoisi, avec une longue plume flottant à son bonnet. Le gnome jeta sur Carl un regard qui ne présageait rien de bon.

— Comment vous portez-vous, fermier ? dit-il avec un sourire sardonique qui déplut singulièrement à Carl.

— Qui êtes-vous, au nom du ciel ? fit Carl suffoqué.

— Je n'ai rien à faire avec le nom du ciel, répliqua le gnome ; car je suis un esprit malfaisant.

— J'espère que vous n'avez pas l'intention de me faire du mal ? dit humblement Carl.

— En vérité, je n'en sais rien ! Je me propose seulement de moissonner votre blé cette nuit, au clair de la lune, parce que mes chevaux, quoiqu'ils soient surnaturels, mangent aussi une quantité de blé tout à fait surnaturelle ; en général, je récolte chez ceux qui sont le plus en état de me faire cette offrande.

— Oh ! mon cher Monsieur, s'écria Carl, je suis le fermier le plus pauvre de tout le district ; j'ai une soeur à ma charge, et j'ai

éprouvé de terribles et nombreuses pertes.

— Mais, enfin, vous êtes Carl Grippenhausen, n'est-ce pas ? dit le gnome.

— Oui, Monsieur, balbutia Carl.

— Ces énormes rangées de tas de blé, qui ressemblent à une petite ville, vous appartiennent-elles, oui ou non ? dit le gnome.

— Oui, Monsieur, répliqua encore Carl.

— Ce magnifique plant de navets et cette longue suite de terres labourables, ces beaux troupeaux et ce riche bétail qui couvrent le flanc de la montagne, sont aussi à vous, je crois ?

— Oui, Monsieur, dit Carl d'une voix tremblante, car il était terrifié de voir combien le gnome avait d'exactes notions sur sa fortune.

— Vous, un pauvre homme ? Oh ! fi ! dit le gnome en menaçant du doigt le misérable Carl d'un air de reproche. Si vous continuez à me conter de pareils contes, je ferai en sorte, d'un tour de main, que vos monstrueuses histoires deviennent véritables… Fi ! fi ! fi !

En prononçant le dernier fi, il se rejeta dans la terre, mais le trou ne se ferma pas ; en conséquence, Carl vociféra ses supplications à tue-tête, criant miséricorde à son étrange visiteur, qui ne daigna pas même lui répondre.

Inquiet et abattu, il s'achemina lentement vers sa maison ; comme il en approchait, en traversant le fourré, il aperçut le galant de sa soeur causant avec elle par-dessus le mur du jardin. Une pensée lui vint alors à l'esprit ; une pensée égoïste, bien en-

tendu. Avant qu'ils eussent pu s'apercevoir de son approche, il se précipita vers eux, et, prenant la main de Wilhelm de la manière la plus amicale, il l'invita à dîner avec lui. Ô merveille des merveilles !... Il va sans dire que, malgré son extrême surprise, Wilhelm accepta de très bonne grâce. Après le repas, l'idée lumineuse de Carl vit le jour, à l'étonnement toujours croissant de sa soeur et de Wilhelm. Et que pensez-vous que fût cette idée ? Rien autre chose, sinon d'échanger sa grande pièce de blé mûr, prête à être coupée, pour une de celles de Wilhelm, où la moisson était moins copieuse. Après un débat très empressé de sa part, et de grandes démonstrations de bonne volonté et de gaieté, ce curieux marché fut conclu, et Wilhelm s'en retourna chez lui beaucoup plus riche qu'il n'en était parti.

Carl se coucha, rassuré par le transport qu'il avait fait, au trop confiant Wilhelm, du blé qui devait être récolté au clair de la lune par le gnome pour nourrir ses chevaux gloutons.

Il ouvrit les yeux dès la pointe du jour ; car le gnome avait hanté son sommeil. Il se hâta de s'habiller, et sortit dans les champs pour voir le résultat des travaux nocturnes du gnome : le blé était debout, agité par la brise matinale.

— Probablement, pensa Carl, j'aurai rêvé.

Alors il grimpa sur la colline, pour jeter un coup d'oeil sur le champ qu'il avait reçu en échange de son blé menacé ; mais de quelle horreur ne fut-il pas saisi en voyant ce champ presque entièrement dépouillé, et l'affreux petit gnome, achevant sa besogne, en jetant les dernières gerbes dans un obscur abîme creusé profondément en terre.

— Juste ciel ! que faites-vous ? s'écria-t-il. Il me semble que vous aviez dit que vous moissonneriez ce champ là-bas ?

— J'ai dit, répondit le gnome, que j'allais récolter votre blé, à vous ; or, à moins que je n'aie mal compris, le champ dont vous parlez est à Wilhelm, n'est-il pas vrai ?

— Oui, malheureux que je suis !

Et, tombant à genoux pour implorer le gnome, Carl lui demanda grâce ; mais celui-ci, nonobstant ses prières, enleva la dernière gerbe ; puis la terre se referma, ne laissant aucune trace qui pût signaler l'endroit où une si abondante récolte avait été engloutie.

— Maintenant, comme vous voyez, j'ai fermé la porte de ma grange, dit le gnome en ricanant. À présent, je vais aller me reposer ; bonjour, Carl !

Et il s'éloigna d'un air calme et satisfait.

Carl erra çà et là, à moitié fou, oubliant jusqu'à son dîner. Enfin, quand la nuit fut venue, il rentra chez lui, et, sans vouloir répondre aux questions affectueuses de sa soeur, il alla se coucher en boudant. Mais il avait à peine posé sa pauvre tête bouleversée sur l'oreiller, qu'une voix vint le réveiller, et lui dit :

— Carl, mon bon ami, me voici venu pour causer un peu avec vous ; ainsi, réveillez-vous et m'écoutez.

— Ah ! misérable ! s'écria-t-il, viens-tu me voler mon repos, comme tu m'as volé mon blé ? Va-t'en, ou bien j'assouvirai ma vengeance sur toi.

— Allons, allons, dit le gnome en riant, tu raffoles !... Ne sais-tu pas, stupide garçon, que je ne suis qu'une ombre ? Autant vau-

drait essayer d'étreindre l'air que de tenter de m'étreindre, moi ; d'ailleurs, je ne suis venu ici que pour te promettre des richesses sans fin ; car vous êtes un homme selon mon coeur : n'êtes-vous pas personnel et malin à un degré merveilleux ? Écoutez-moi donc, mon bon Carl. Venez me trouver demain au soir, avant le coucher du soleil, et je vous ferai voir un trésor dont l'excessive abondance dépasse toute imagination humaine. Débarrassez-vous de votre mesquine ferme ; le niais qui aime votre soeur serait une excellente victime, car il a des amis qui l'aideraient à se tirer d'affaire, et à vous en défaire. Le prix qu'il pourrait vous en donner serait de peu d'importance pour vous, et, lorsque je vous aurai fait connaître le trésor dont je vous parle, vous en viendrez à dédaigner les sommes minimes que vous réalisez par les moyens ordinaires. Bonne nuit, faites de jolis rêves !

La lumière s'évanouit et le gnome partit.

— Ah ! dit Carl, ah ! c'est délicieux ! ah ! Et il retomba dans son premier sommeil.

Le jour suivant, tout le monde crut que Carl était devenu fou ; seulement, son naturel intéressé prenant le dessus, il ne céda pas la moindre pièce de monnaie du prix convenu avec Wilhelm, qui était, du reste, trop content de pouvoir entrer en arrangement avec lui ; pourtant l'excès de sa surprise le faisait douter de la réalité de la transaction. Enfin tout fut prêt, et le jour fixé pour la noce d'Amil, car Wilhelm l'avait prise, comme de juste, par-dessus le marché, bon ou mauvais, qu'il avait conclu pour la ferme. Carl n'eut pas la patience d'attendre ce jour-là, et, après avoir embrassé sa soeur, il la laissa entre les mains de quelques parents et partit. Il trouva le gnome assis sur une barrière comme aurait pu le faire l'homme le plus ordinaire.

— Vous êtes aussi ponctuel qu'une horloge, Carl, dit-il ; j'en suis fort aise, car il faut que nous soyons arrivés au pied des montagnes que vous voyez là-bas, avant le lever de la lune.

À ces mots, il descendit d'un bond de son perchoir, et ils poursuivirent leur chemin jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au bord d'un lac sur la surface duquel, au profond étonnement de Carl, le gnome se mit à trotter comme si elle eût été gelée.

— Venez donc, mon ami, dit-il en se tournant vers Carl, qui hésitait à le suivre.

Toutefois, voyant qu'il fallait en passer par là, celui-ci plongea jusqu'au cou, et se dirigea vers l'autre rive, que le gnome avait depuis longtemps atteinte. Lorsqu'il y arriva à son tour, il se trouvait dans un état fort désagréable ; ses dents claquaient, et l'eau qui découlait de ses vêtements reproduisait à ses pieds en miniature le lac d'où il sortait.

— Je vous prie, monsieur le gnome, dit-il d'un ton assez aigre, que pareille chose ne se renouvelle point, ou je serais forcé de renoncer à votre connaissance.

— Renoncer à ma connaissance, dites-vous ? fit le gnome en ricanant. Mon cher Carl, cela n'est point en votre pouvoir. Vous avez de votre plein gré plongé dans le lac enchanté, ce qui vous attache à moi pour un certain laps de temps. Je vous tiendrais au bout de la plus forte chaîne, que je ne serais pas plus sûr que vous me suivrez. Ainsi donc, marchez et songez à la récompense.

Carl fut un peu étourdi de ce qu'il entendait ; mais il s'aperçut bientôt que tout était exactement vrai ; car, dès que le gnome se remit en marche, il se sentit contraint, par une puissance irrésis-

tible, à le suivre. Bientôt, ils se trouvèrent sur le versant d'une montagne très escarpée ; le gnome glissa le long de cette pente avec la plus parfaite aisance, sans perdre l'équilibre ; quant au pauvre Carl, il accomplit cette descente avec beaucoup moins de dignité, et surtout avec une telle impétuosité, que de droite et de gauche de grosses pierres se déplaçaient, s'entrechoquaient avec fracas, et dégringolaient dans les affreux précipices qui l'environnaient. Ses vêtements étaient dans un état déplorable ; les points des coutures cédaient, de grands morceaux de son manteau étaient arrachés ; car il ne pouvait ralentir un seul instant sa course, afin de se dégager des ronces et des épines qui s'attachaient sans cesse à lui, retenant des parcelles de sa chair à mesure que la rapidité de sa fuite l'éloignait d'elles. À la fin, il roula comme un paquet au pied de la montagne, où il trouva le gnome, qui se réjouissait l'odorat en flairant le parfum d'une fleur sauvage.

Carl s'assit un moment pour reprendre sa respiration, et, comme son sang bouillait d'une rage concentrée, il s'écria :

— Brutal gnome ! je ne vous suivrai pas un pas de plus, ou vous me porterez ; je suis meurtri des pieds à la tête ; voyez comme vous m'avez arrangé !

— Ah ! c'est excellent ! fit le gnome sans s'émouvoir. Nous allons voir, mon garçon ! Quant à moi, je suis parfaitement à mon aise, et vous vous apercevrez, lorsque vous me connaîtrez davantage, que je supporte avec une philosophie admirable les malheurs des autres ; venez, Carl, mon bon ami.

Cet horrible venez commençait à avoir pour Carl une terrible signification ; mais, de même qu'auparavant, il fut forcé d'obéir.

Il marcha toujours, toujours, jusqu'à ce que ses dents claquassent de froid ; il s'aperçut alors que le riant et chaud paysage était devenu aride comme en hiver ; et il jugea, d'après la quantité de pics neigeux se perdant dans les nuages qu'il voyait autour de lui, qu'une grande mer devait être proche ; transi au point de pouvoir à peine se traîner, il conjura le gnome de prendre quelques instants de repos ; à la fin, ce dernier s'assit.

— Je ne m'arrête que pour vous obliger, dit-il ; mais je crois que l'immobilité prolongée serait pour vous chose dangereuse.

À ces mots, il exhiba une pipe qui paraissait beaucoup trop grande pour avoir jamais pu entrer dans sa poche ; il l'alluma, et commença de fumer tout comme s'il était installé confortablement au coin du feu, chez Carl. Le pauvre Carl le regarda faire pendant quelque temps, avec ses dents qui s'entrechoquaient, et ses membres endoloris ; ensuite, il le pria de lui laisser aspirer une ou deux chaudes bouffées de sa pipe embrasée.

— Je n'oserais pas, Carl : c'est du tabac de démon, beaucoup trop fort pour vous. Chauffez vos doigts à la fumée, si vous pouvez. Je ne puis comprendre ce qui vous manque ; moi, je me trouve parfaitement à mon aise ; mais vous n'êtes pas philosophe !

Carl gémit, et ne répondit rien à l'imperturbable fumeur.

Après avoir fumé très longtemps, le gnome secoua sur le bout de sa botte les cendres de sa pipe, et dit à Carl, grelottant, avec le sourire le plus affectueux :

— Mon bon ami, vous avez, en vérité, bien mauvaise mine ! peut-être ferions-nous bien de nous remettre à marcher.

Il se leva sur-le-champ, et le pauvre Carl le suivit en trébuchant.

— Nous aurons plus chaud tout à l'heure, mon cher ami, fit-il en se tournant vers Carl, qui poussa un grognement sourd en manière de réplique ; car il sentait son impuissance à se soustraire à son sort.

Ils eurent, en effet, bientôt plus chaud ; la glace disparut, la terre était couverte de verdure, émaillée en profusion de fleurs embaumées ; des guirlandes de ceps de vigne, couverts de grappes ravissantes, groupées sur les branches étendues, séduisaient l'oeil. Ils gravirent la montagne péniblement… c'est-à-dire péniblement pour Carl ; car, pour le gnome, descendre ou monter était aussi facile l'un que l'autre. À la fin, la montagne devint aride et desséchée ; les cendres craquaient sous leurs pieds, et des vapeurs nauséabondes s'échappaient de la terre crevassée.

— Je serais curieux de savoir où nous allons maintenant, se dit Carl en grommelant.

Il avait fini par découvrir que parler à ce démon était une peine inutile et une perte de temps. Son incertitude ne dura pas longtemps, car les mugissements d'un énorme volcan retentirent bientôt à ses oreilles, et des pierres plurent sur sa tête et sur ses épaules. Il se traîna de rocher en rocher, exposé à chaque instant aux plus grands périls ; la terre se dérobait sous ses pas d'une manière effrayante, la fumée l'étouffait et l'aveuglait, tandis que l'éternel refrain du gnome : « Avancez ! avancez ! » auquel il lui était impossible de résister, achevait de le désespérer. À la fin, il n'eut plus la conscience de ce qu'il faisait ; il sentit seulement qu'il tombait sur le versant de la montagne et roulait jusqu'au

bas. Un bruyant clapotement, et la sensation de l'eau froide, lui annoncèrent qu'il venait de tomber au milieu des vagues de la mer ; l'instinct de la conservation le fit s'efforcer de remonter à la surface. En reparaissant à fleur d'eau, il vit le gnome assis sur le tronc d'un arbre immense ; les vagues le ballottaient à sa portée.

— Étendez la main, bon gnome ! fit-il d'une voix défaillante, je vais enfoncer.

— Bah ! répondit le gnome, du courage, mon ami ! il faut que vous vous sauviez tout seul ; ce petit bout de tronc d'arbre suffit à peine à m'empêcher de trop me fatiguer. Charité bien ordonnée commence par soi-même, comme vous savez, c'est le premier point ; le second point, c'est vous ; je vous conseille donc de nager fort et ferme, dans le cas, bien entendu, où vous voudriez vous en donner la peine. Votre bail avec moi est fini, à moins que vous ne vouliez le renouveler de bonne volonté, par vos actions ou par vos souhaits ; adieu !

Les vagues mugissantes emportèrent en un instant le gnome railleur hors de vue, et Carl resta seul à lutter contre les flots. Il nagea donc jusqu'à ce qu'il arrivât en vue du rivage ; alors, par bonheur, il aperçut quelques débris de bois pourri qui flottaient sur la mer, et semblaient avoir appartenu à une vieille digue ; il s'y attacha d'une étreinte désespérée, et se mit à pousser de grands cris, espérant voir arriver, du rivage, à son secours. Les cris de Carl à demi submergé finirent par attirer l'attention des enfants d'un pêcheur qui jouaient sur la berge : insoucieux du danger, ils poussèrent une barque dans l'eau, et se dirigèrent vers l'homme qui semblait près de se noyer. Après bien des efforts infructueux, ces courageux enfants parvinrent à tirer Carl dans leur bateau.

— Merci ! merci ! balbutia-t-il en regardant ces enfants, qui n'avaient point hésité à risquer leur vie pour sauver la sienne.

— Ne nous remerciez pas, dit le petit garçon ; vous ne savez pas combien nous sommes heureux que le ciel nous ait procuré l'occasion de vous délivrer d'une mort certaine ; c'est à nous à être reconnaissants chaque fois que nous pouvons faire une bonne action ; voilà, du moins, ce que nous enseigne notre bon père.

— Je voudrais que le mien m'eût donné les mêmes enseignements, pensa Carl.

Il embrassa tendrement les enfants ; il n'avait rien autre chose à leur donner ; car tout son or avait été perdu au milieu de son voyage aventureux avec le perfide gnome.

Il demanda son chemin, et un petit paysan, un peu plus âgé que ceux qui l'avaient délivré, offrit de traverser les hautes montagnes avec lui, et de le reconduire jusqu'à sa maison, qui se trouvait à une très grande distance, assurait le petit paysan ; ce qui confondit Carl de surprise.

Déguenillé et les pieds blessés, Carl se mit en route avec son jeune et agile petit guide, qui le soutenait avec la plus vive sollicitude dans les passages difficiles et dans les rudes sentiers de la montagne ; Carl se sentait honteux et rougissait en voyant ce simple enfant, sans souci de lui-même, mettre un si grand espace entre soi et son village, pour obliger un étranger pauvre et souffrant, lui gazouiller ses petites chansons montagnardes pour égayer la longueur du chemin afin qu'il ne sentît ni la fatigue ni les douleurs ; et, lorsqu'ils arrivaient à quelque endroit bien tranquille, s'asseyant à l'ombre à ses côtés, le jeune paysan étalait le

contenu de son bissac, et partageait gaiement ses provisions avec le voyageur.

À la fin, le chemin devint si facile et si directement tracé, que le complaisant conducteur de Carl se disposa à le quitter pour retourner chez lui ; mais, avant de le faire, il voulait absolument laisser à Carl le contenu de son havresac, de crainte que celui-ci ne souffrit de la faim. Carl ne voulut point y consentir ; car, que deviendrait ce faible enfant, s'il le privait de sa nourriture ? Tout en persistant dans son refus, il l'embrassa en le remerciant mille fois, et se mit à descendre la montagne. – Carl avait appris à penser aux autres.

Il voyagea bien des jours à travers les vallées, apaisant sa faim avec les mûres sauvages des haies, étanchant sa soif dans l'eau vive des ruisseaux ; enfin, il arriva près d'un village composé de chaumières éparses. La fatigue et le manque de nourriture avaient énervé sa constitution jadis si robuste ; il se traîna en chancelant, avec l'espoir de trouver quelqu'un qui vînt à son secours ; mais il ne vit personne, excepté une jolie fille blonde qui était assise sur le seuil de sa cabane et mangeait du pain trempé dans du lait. Il essaya de s'approcher d'elle ; mais, incapable de faire un pas de plus, il tomba par terre tout de son long ; l'enfant se leva vivement en voyant choir ainsi presque à ses pieds, et en entendant gémir l'étranger hâve et misérable ; elle lui souleva la tête, et sa pâleur livide, ainsi que sa maigreur, lui ayant dévoilé les causes de sa souffrance, elle porta la jatte de lait à ses lèvres et l'y maintint jusqu'à ce qu'il eût avalé tout ce qu'elle contenait avec l'avidité de la faim. Cette enfant, sans penser un seul instant à autre chose qu'à la détresse de Carl mourant d'inanition, avait volontairement et avec joie sacrifié son déjeuner. – Souviens-toi

de cela, Carl ! – Il s'en souvint, en effet, lorsque, ranimé, il se remit en route, le coeur pénétré de l'exemple qu'il avait reçu.

Il y avait encore un bien long et bien fatigant bout de chemin entre lui et sa maison… Sa maison ! ah ! le coeur lui manquait quand il se rappelait que ce n'était plus sa maison ; elle appartenait à son ami et à sa soeur, qu'il avait l'un et l'autre traités avec un si froid égoïsme jusqu'au dernier moment de leur séparation, alors que sa tête était remplie du mirage des promesses dorées de l'artificieux gnome, alors qu'il s'imaginait posséder bientôt des richesses immenses, alors enfin qu'il s'efforçait de mettre, par sa conduite, entre eux et lui, une assez grande distance pour qu'il ne pût être question de rien partager avec eux, quand même ils viendraient à tomber dans le besoin. Depuis que de nouveaux sentiments, dus aux bontés dont il avait été l'objet de toutes parts sans l'appât d'aucune récompense, s'emparaient de son coeur, il sentait combien il aurait peu droit de faire appel à leur charité, lui qui s'était rendu indigne de leur amitié ; et il soupirait en songeant à ce qu'il avait été jadis.

La nuit le surprit dans une lande inculte et désolée, et, pour compléter sa misère, la neige se mit à tomber en gros flocons qui l'aveuglaient. Il boutonna étroitement sa redingote en lambeaux, et lutta contre la bourrasque glacée, qui tourbillonnait autour de lui avec une sorte de violence vengeresse. À la fin, la neige glacée s'amoncela sur ses pieds transis, il avança plus lentement, et sa marche devint de plus en plus pénible. L'ouragan redoublant d'impétuosité, il commença à chanceler ; il s'arrêta un instant comme anéanti par le vent furieux, puis il s'affaissa et fut bientôt à demi enseveli sous une couche de neige.

Un tintement de grelots domina le bruit de la tempête ; il annonçait l'approche d'un chariot couvert dont le roulement était amorti par la neige épaisse, à ce point qu'on eût pu douter de sa présence, si une lanterne, placée à l'intérieur, n'eût répandu au loin sa brillante lumière. La voiture atteignit en peu de minutes l'endroit où Carl était étendu ; le cheval se cabra à l'aspect de cette forme humaine étendue à terre ; le voyageur descendit, releva l'étranger gelé, et, après quelques vigoureux efforts, il le déposa sain et sauf dans son chariot, et gagna à toute vitesse le plus prochain hameau, dont on apercevait au loin les lumières. Là, des soins actifs rappelèrent Carl à la vie, et le premier visage qui s'offrit à ses regards fut celui de son excellent beau-frère Wilhelm, qui n'avait pu reconnaître, dans le voyageur mourant, isolé et déguenillé, son frère Carl, si riche et si égoïste ; celui-ci, après une explication de quelques mots, découvrit qu'il avait voyagé, avec le gnome, pendant plus d'une année, ce qui lui parut inconcevable ; toutefois, Wilhelm lui affirma que rien n'était plus réel, et l'assura en même temps qu'il était disposé à le recevoir dans sa maison, et à lui accorder, avec l'oubli complet de ses fautes passées, tout ce que l'affection sincère est toujours prête à donner. Cette assurance fut un baume salutaire pour les blessures physiques et morales de Carl repentant. Wilhelm partit, le laissant reposer ses membres endoloris dans le lit doux et commode des villageois.

Le matin du jour suivant, la honte au visage, Carl s'achemina vers le seuil bien connu de son ancienne demeure ; mais son pied avait à peine touché la première marche de l'escalier, que sa soeur accourut se jeter dans ses bras et l'embrasser ; il cacha sa figure dans le sein de cette généreuse femme et pleura abondamment.

Le gnome, qui n'avait pas cessé de le suivre, avec l'espoir qu'il retomberait en son pouvoir, s'arrêta soudain à ce soudain spectacle ; et, tandis qu'il les contemplait tous deux d'un air de dépit, il devint graduellement de moins en moins visible à l'oeil, jusqu'à ce qu'il s'évanouit tout à fait.

Le démon de l'égoïsme était parti pour jamais, et Carl rendit de sincères actions de grâces à Dieu, pour la terrible épreuve qui avait causé ce changement, et lui avait démontré qu'en s'occupant charitablement des intérêts et du bien-être des autres, il travaillait pour lui-même, et concourait le plus efficacement à son propre bonheur. Il avait donc, en réalité, découvert un trésor mille fois plus précieux que tout l'or de la terre.

q

## Troisième partie Nicolas le philosophe

Après avoir servi son maître pendant sept ans, Nicolas lui dit :
— Maître, j'ai fait mon temps, je voudrais bien retourner près de ma mère ; donnez-moi mes gages.

— Tu m'as servi fidèlement comme intelligence et probité, répondit le maître de Nicolas ; la récompense sera en rapport avec le service.

Et il lui donna un lingot d'or, qui pouvait bien peser cinq ou six livres. Nicolas tira son mouchoir de sa poche, y enveloppa le lingot, le chargea sur son épaule et se mit en route pour la maison paternelle.

En cheminant et en mettant toujours une jambe devant l'autre, il finit par croiser un cavalier qui venait à lui, joyeux et frais, et monté sur un beau cheval.

— Oh ! dit tout haut Nicolas, la belle chose que d'avoir un cheval ! On monte dessus, on est dans sa selle comme sur un fauteuil, on avance sans s'en apercevoir, et l'on n'use pas ses souliers.

Le cavalier, qui l'avait entendu, lui cria :

— Hé ! Nicolas, pourquoi vas-tu donc à pied ?

— Ah ! ne m'en parlez point, répondit Nicolas ; ça me fait d'autant plus de peine, que j'ai là, sur l'épaule, un lingot d'or qui me pèse tellement, que je ne sais à quoi tient que je ne le jette dans le fossé.

— Veux-tu faire un échange ? demanda le cavalier.

— Lequel ? fit Nicolas.

— Je te donne mon cheval, donne-moi ton lingot d'or.

— De tout mon coeur, dit Nicolas ; mais, je vous préviens, il est lourd en diable.

— Bon ! ce n'est point là ce qui empêchera le marché de se faire, dit le cavalier.

Et il descendit de son cheval, prit le lingot d'or, aida Nicolas à monter sur la bête et lui mit la bride en main.

— Quand tu voudras aller doucement, dit le cavalier, tu tireras la bride à toi en disant : « Oh ! » Quand tu voudras aller vite, tu lâcheras la bride en disant : « Hop ! »

Le cavalier, devenu piéton, s'en alla avec son lingot ; Nicolas, devenu cavalier, continua son chemin avec son cheval.

Nicolas ne se possédait pas de joie en se sentant si carrément assis sur sa selle ; il alla d'abord au pas, car il était assez médiocre cavalier, puis au trot, puis il s'enhardit et pensa qu'il n'y aurait pas de mal à faire un petit temps de galop.

Il lâcha donc la bride et fit clapper sa langue en criant :

— Hop ! hop !

Le cheval fit un bond, et Nicolas roula à dix pas de lui.

Puis, débarrassé de son cavalier, le cheval partit à fond de train, et Dieu sait où il se fût arrêté, si un paysan qui conduisait une vache ne lui eût barré le chemin.

Nicolas se releva, et, tout froissé, se mit à courir après le cheval, que le paysan tenait par la bride ; mais, tout triste de sa déconfiture, il dit au brave homme :

— Merci, mon ami !... C'est une sotte chose que d'aller à cheval, surtout quand on a une rosse comme celle-ci, qui rue, et, en ruant, vous démolie son homme de manière à lui casser le cou. Quant à moi, je sais bien une chose, c'est que jamais je ne remonterai dessus. Ah ! continua Nicolas avec un soupir, j'aimerais bien mieux une vache ; on la suit à son aise par derrière, et l'on a, en outre, son lait par-dessus le marché, sans compter le beurre et le fromage. Foi de Nicolas ! je donnais bien des choses pour avoir une vache comme la vôtre.

— Eh bien, dit le paysan, puisqu'elle vous plaît tant, prenez-la ; je consens à l'échanger contre votre cheval.

Nicolas fut transporté de joie : il prit la vache par son licol ; le paysan enfourcha le cheval et disparut.

Et Nicolas se remit en route, chassant la vache devant lui, et songeant à l'admirable marché qu'il venait de faire.

Il arriva à une auberge, et, dans sa joie, il mangea tout ce qu'il avait emporté de chez son maître, c'est-à-dire un excellent morceau de pain et de fromage ; puis, comme il avait deux liards dans sa poche, il se fit servir un demi-verre de bière et continua de conduire sa vache du côté de son village natal.

Vers midi, la chaleur devint étouffante, et, juste en ce moment, Nicolas se trouvait au milieu d'une lande qui avait bien encore deux lieues de longueur.

La chaleur était si insupportable, que le pauvre Nicolas en tirait la langue de trois pouces hors de la bouche.

— Il y a un remède à cela, se dit Nicolas : je vais traire ma vache et me régaler de lait.

Il attacha la vache à un arbre desséché, et, comme il n'avait pas de seau, il posa à terre son bonnet de cuir ; mais, quelque peine qu'il se donnât, il ne put faire sortir une goutte de lait de la mamelle de la bête.

Ce n'était pas que la vache n'eût point de lait, mais Nicolas s'y prenait mal, si mal, que la bête rua, comme on dit, en vache, et, d'un de ses pieds de derrière, lui donna un tel coup à la tête, qu'elle le renversa, et qu'il fut quelque temps à rouler à droite et à gauche, sans parvenir à se remettre sur ses pieds.

Par bonheur, un charcutier vint à passer avec sa charrette, où il y avait un porc.

— Eh ! eh ! demanda le charcutier, qu'y a-t-il donc, mon ami ? es-tu ivre ?

— Non pas, dit Nicolas, au contraire, je meurs de soif.

— Cela ne serait pas une raison : nul n'est plus altéré qu'un ivrogne ; au reste, et à tout hasard, mon pauvre garçon, bois un coup.

Il aida Nicolas à se remettre sur ses pieds et lui présenta sa gourde.

Nicolas l'approcha de sa bouche et y but une large gorgée.

Puis, ayant repris ses sens :

— Voulez-vous me dire, demanda-t-il au charcutier, pourquoi ma vache ne donne pas de lait ?

Le charcutier se garda bien de lui dire que c'était parce qu'il ne savait point la traire.

— Ta vache est vieille, lui dit-il, et n'est plus bonne à rien.

— Pas même à tuer ? demanda Nicolas.

— Qui diable veux-tu qui mange de la vieille vache ? Autant manger de la vache enragée !

— Ah ! dit Nicolas, si j'avais un joli petit porc comme celui-ci, à la bonne heure ! cela est bon depuis les pieds jusqu'à la tête : avec la chair, on fait du salé ; avec les entrailles, on fait des andouillettes, avec le sang, on fait du boudin.

— Écoute, dit le charcutier, pour t'obliger… mais c'est purement et simplement pour t'obliger… je te donnerai mon porc, si tu veux me donner ta vache.

— Que Dieu te récompense, brave homme ! dit Nicolas.

Et, remettant sa vache au charcutier, il descendit le porc de la charrette et prit le bout de la corde pour le conduire.

Nicolas continua sa route en songeant combien tout allait selon ses désirs.

Il n'avait pas fait cinq cents pas, qu'un jeune garçon le rattrapa. Celui-ci portait sous son bras une oie grasse.

Pour passer le temps, Nicolas commença à parler de son bonheur et des échanges favorables qu'il avait faits.

De son côté, le jeune garçon lui raconta qu'il portait son oie pour un festin de baptême.

— Pèse-moi cela par le cou, dit-il à Nicolas. Hein ! est-ce lourd ! Il est vrai que voilà huit semaines qu'on l'engraisse avec des châtaignes. Celui qui mordra là-dedans devra s'essuyer la graisse des deux côtés du menton.

— Oui, dit Nicolas en la soupesant d'une main, elle a son poids ; mais mon cochon pèse bien vingt oies comme la tienne.

Le jeune garçon regarda de tous côtés d'un air pensif, et en secouant la tête :

— Écoute, dit-il à Nicolas, je ne te connais que depuis dix minutes, mais tu m'as l'air d'un brave garçon ; il faut que tu saches une chose, c'est qu'il se pourrait qu'à l'endroit de ton cochon,

tout ne fût pas bien en ordre : dans le village que je viens de traverser, on en a volé un au percepteur. Je crains fort que ce ne soit justement celui que tu mènes. Ils ont requis la maréchaussée et envoyé des gens pour poursuivre le voleur, et, tu comprends, ce serait une mauvaise affaire pour toi si l'on te trouvait conduisant ce cochon. Le moins qu'il pût t'arriver, ce serait d'être conduit en prison jusqu'au moment où l'affaire serait éclaircie.

À ces mots, la peur saisit Nicolas.

— Jésus Dieu ! dit-il, tire-moi de ce mauvais pas, mon garçon ; tu connais ce pays que j'ai quitté depuis quinze ans, de sorte que tu as plus de défense que moi. Donne-moi ton oie et prends mon cochon.

— Diable ! fit le jeune garçon, je joue gros jeu ; cependant, je ne puis laisser un camarade dans l'embarras.

Et, donnant son oie à Nicolas, il prit le cochon par la corde, et se jeta avec lui dans un chemin de traverse.

Nicolas continua sa route, débarrassé de ses craintes, et portant gaiement son oie sous son bras.

— En y réfléchissant bien, se disait-il, je viens, outre la crainte dont je suis débarrassé, de faire un marché excellent. D'abord, voilà une oie qui va me donner un rôti délicieux, et qui, tout en rôtissant, me donnera une masse de graisse avec laquelle je ferai des tartines pendant trois mois, sans compter les plumes blanches qui me confectionneront un bon oreiller, sur lequel, dès demain au soir, je vais dormir sans être bercé. Oh ! c'est ma mère qui sera contente, elle qui aime tant l'oie !

Il achevait à peine ces paroles, qu'il se trouva côte à côte avec un homme qui portait un objet enfermé dans sa cravate, qu'il tenait pendue à la main.

Cet objet gigotait de telle façon, et imprimait à la cravate de tels balancements, qu'il était évident que c'était un animal vivant, et que cet animal regrettait fort sa liberté.

— Qu'avez-vous donc là, compagnon ? demanda Nicolas.

— Où, là ? fit le voyageur.

— Dans votre cravate.

— Oh ! ce n'est rien, répondit le voyageur en riant.

Puis, regardant autour de lui pour voir si personne n'était à portée d'entendre ce qu'il allait dire :

— C'est une perdrix que je viens de prendre au collet, dit-il ; seulement, je suis arrivé à temps pour la prendre vivante. Et vous, que portez-vous là ?

— Vous le voyez bien, c'est une oie, et une belle, j'espère.

Et, tout fier de son oie, Nicolas la montra au braconnier.

Celui-ci regarda l'oie d'un air de dédain, la prit et la flaira.

— Hum ! dit-il, quand comptez-vous la manger ?

— Demain au soir, avec ma mère.

— Bien du plaisir ! dit en riant le braconnier.

— Je m'en promets, en effet, du plaisir ; mais pourquoi riez-vous ?

— Je ris, parce que votre oie est bonne à manger aujourd'hui, et encore, encore, en supposant que vous aimiez les oies faisandées.

— Diable ! vous croyez ? fit Nicolas.

— Mon cher ami, sachez cela pour votre gouverne : quand on achète une oie, on l'achète vivante ; de cette façon-là, on la tue quand on veut, et on la mange quand il convient : croyez-moi, si vous voulez tirer de votre oie un parti quelconque, faites-la rôtir à la première auberge que vous rencontrerez sur votre chemin, et mangez-la jusqu'au dernier morceau.

— Non, dit Nicolas ; mais faisons mieux : prenez mon oie, qui est morte, et donnez-moi votre perdrix, qui est vivante : je la tuerai demain au matin, et elle sera bonne à manger demain au soir.

— Un autre te demanderait du retour ; mais, moi, je suis bon compagnon ; quoique ma perdrix soit vivante et que ton oie soit morte, je te donne ma perdrix troc pour troc.

Nicolas prit la perdrix, la mit dans son mouchoir, qu'il noua par les quatre coins, et, pressé d'arriver le plus tôt possible, il laissa son compagnon entrer dans une auberge pour y manger son oie, et continua sa route à travers le village.

Au bout du village, il trouva un rémouleur.

Le rémouleur chantait, tout en repassant des couteaux et des ciseaux, le premier couplet d'une chanson que connaissait Nicolas.

Nicolas s'arrêta et se mit à chanter le second couplet.

Le rémouleur chanta le troisième.

— Bon ! lui dit Nicolas, du moment que vous êtes gai, c'est que vous êtes content.

— Ma foi, oui ! répondit le rémouleur ; le métier va bien, et, chaque fois que je mets la main à la pierre, il en tombe une pièce d'argent. Mais que portez-vous donc là qui frétille ainsi dans votre cravate ?

— C'est une perdrix vivante.

— Ah !... Où l'avez-vous prise ?

— Je ne l'ai pas prise, je l'ai eue en échange d'une oie.

— Et l'oie ?

— Je l'avais eue en échange d'un cochon.

— Et le cochon ?

— Je l'avais eu en échange d'une vache.

— Et la vache ?

— Je l'avais eue en échange d'un cheval.

— Et le cheval ?

— Je l'avais eu en échange d'un lingot d'or.

— Et ce lingot d'or ?

— C'était le prix de mes sept années de service.

— Peste ! vous avez toujours su vous tirer d'affaire !

— Oui, jusqu'aujourd'hui, cela a assez bien marché ; seulement, une fois rentré chez ma mère, il me faudrait un état dans le

genre du vôtre.

— Ah ! en effet, c'est un crâne état.

— Est-il bien difficile ?

— Vous voyez : il n'y a qu'à faire tourner la meule et en approcher les couteaux ou les ciseaux qu'on veut affûter.

— Oui ; mais il faut une pierre.

— Tenez, dit le rémouleur en poussant une vieille meule du pied, en voilà une qui a rapporté plus d'argent qu'elle ne pèse, et cependant elle pèse lourd !

— Et ça coûte cher, n'est-ce pas, une pierre comme celle-là ?

— Dame ! assez cher, fit le rémouleur ; mais, moi, je suis bon garçon : donnez-moi votre perdrix, je vous donnerai ma meule. Ça vous va-t-il ?

— Parbleu ! est-ce que cela se demande ? dit Nicolas ; puisque j'aurai de l'argent chaque fois que je mettrai la main à la pierre, de quoi m'inquiéterais-je maintenant ?

Et il donna sa perdrix au rémouleur, et prit la vieille meule que l'autre avait mise au rebut.

Puis, la pierre sous le bras, il partit, le coeur plein de joie et les yeux brillants de satisfaction.

— Il faut que je sois né coiffé ! se dit Nicolas ; je n'ai qu'à souhaiter pour que mon souhait soit exaucé !

Cependant, après avoir fait une lieue ou deux, comme il était en marche depuis le point du jour, il commença, alourdi par le

poids de la meule, à se sentir très fatigué ; la faim aussi le tourmentait, ayant mangé le matin ses provisions de toute la journée, tant sa joie était grande, on se le rappelle, d'avoir troqué sa vache pour un cheval ! À la fin, la fatigue prit tellement le dessus, que, de dix pas en dix pas, il était forcé de s'arrêter ; la meule aussi lui pesait de plus en plus, car elle semblait s'alourdir au fur et à mesure que ses forces diminuaient.

Il arriva, en marchant comme une tortue, au bord d'une fontaine où bouillonnait une eau aussi limpide que le ciel qu'elle reflétait ; c'était une source dont on ne voyait pas le fond.

— Allons, s'écria Nicolas, il est dit que j'aurai de la chance jusqu'au bout ; au moment où j'allais mourir de soif, voilà une fontaine !

Et, posant sa meule au bord de la source, Nicolas se mit à plat ventre, et but à sa soif pendant cinq minutes.

Mais, en se relevant, le genou lui glissa ; il voulut se retenir à la meule, et, en se retenant, il poussa la pierre, qui tomba à l'eau et disparut dans les profondeurs de la source.

— En vérité ! dit Nicolas demeurant un instant à genoux pour prononcer son action de grâce, le bon Dieu est réellement bien bon de m'avoir débarrassé de cette lourde et maussade pierre, sans que j'aie le plus petit reproche à me faire.

Et, allégé de tout fardeau, les mains et les poches vides, mais le coeur joyeux, il reprit, tout courant, le chemin de la maison de sa mère.

q

## Quatrième partie Pierre et son oie

Il y avait une fois un jeune paysan qui s'appelait Pierre. Son père et sa mère, en mourant, l'avaient laissé orphelin.
Il résulta de cet événement que, n'ayant plus de parents, il demeura complètement son maître ; et quoiqu'il fût très affligé de la perte de l'auteur de ses jours, il se sentait néanmoins très fier de son indépendance, et surtout il était charmé que personne n'eût le droit de lui assigner des tâches, et de passer son temps à flâner dans les champs, en s'abandonnant à la paresse, péché auquel il était particulièrement enclin. Au reste, s'il était permis de se livrer à ce défaut, un des plus grands, mes chers enfants, que l'on puisse reprocher à l'homme, Pierre eût eu le droit d'user de la permission ; son père et sa mère avaient été fort économes, et lui avaient laissé une jolie petite ferme, bien montée en toutes sortes de bestiaux, sans compter les poulets, les canards et les oies.

Il avait aussi des granges pleines de blé, et tout autour de la ferme des meules de foin hautes comme des montagnes.

Mais maître Pierre – car c'était ainsi qu'on l'appelait depuis la mort de ses parents –, mais maître Pierre avait sans doute oublié que toutes ces choses doivent nécessairement dépérir si elles ne sont point entretenues par les soins d'un maître laborieux ; en conséquence, il vivait à l'aise, sans jamais s'inquiéter du lendemain : son plus grand plaisir, et de ce plaisir il faisait à peu près sa seule occupation, c'était de dormir dans son lit de huit heures du soir à huit heures du matin ; et sur le gazon, de huit heures du matin à huit heures du soir.

Il va sans dire qu'il se réveillait régulièrement quatre fois par jour : à dix heures, à midi, à trois heures et à cinq heures, c'est-à-dire aux heures des repas.

D'après cela vous voyez, mes chers enfants, qu'il n'y a pas grand-chose à dire de Pierre. Mais vous allez voir ce qu'il advint de tout cela, et comment il fut puni.

Un jour, que selon son habitude il était étendu au soleil, s'efforçant autant que possible de ne penser à rien, une vieille oie couveuse s'approcha de lui, lui fit un salut avec son long col, et lui dit d'une voix calme, claire et distincte :

— Maître Pierre, comment vous portez-vous ?

Pierre se retourna et ouvrit de grands yeux, car, pour être sincère, nous devons avouer qu'il fut on ne peut plus surpris d'entendre parler une oie.

Cependant cette surprise n'alla point jusqu'à la crainte, et comme s'il n'y avait pas quelque chose de surnaturel dans ce qui lui arrivait, il répondit :

— Grand merci, madame l'oie, je me porte assez bien.

Et il referma les yeux, sans lui demander : et vous ? ce qu'exigeait la plus simple politesse.

Mais l'oie, après un instant de silence, et s'apercevant qu'il commençait de ronfler :

— Ne vous endormez pas, lui dit-elle, maître Pierre, car j'ai longuement à causer avec vous, et cela, croyez-moi, tout à fait dans vos intérêts.

— Ah ! ah ! fit Pierre ; voyons, mais ne soyez pas trop bavarde, car j'ai bien envie de dormir.

— Eh bien, maître Pierre, vous saurez donc que je suis une oie.

— Parbleu ! dit maître Pierre, je le vois bien que vous êtes une oie, et il faut être ce que vous êtes pour me réveiller dans mon premier sommeil quand vous n'avez rien de plus intéressant à me dire.

— Attendez donc, maître Pierre, non seulement je suis une oie, mais encore une fée.

— Oh ! oh ! fit maître Pierre, qui avait entendu parler de fées quand sa pauvre mère l'endormait avec des contes en le berçant sur ses genoux.

— Je suis une fée, continua l'oie, et chaque oeuf que je ponds donne à celui qui le possède le pouvoir de souhaiter ce qu'il désire en le cassant. Toutefois, je ne puis pondre que quinze oeufs pour une même personne. J'en ai précisément ce nombre en ce moment dans mon nid ; ainsi donc, heureux mortel que vous êtes, puisque je vous offre mes quinze oeufs, vous pouvez commencer vos souhaits sur-le-champ.

À peine l'oie avait-elle cessé de parler que maître Pierre oubliait son envie de dormir, et, chassant la paresse, était sur pied, cherchant le nid, le trouvait, comptait les oeufs qui s'y trouvaient, et, quant au nombre, reconnaissait que l'oie avait dit la vérité.

— Eh bien, demanda l'oie qui l'avait suivi en tortillon, ai-je menti ?

— Jusqu'à présent, non, répondit Pierre ; mais il n'y a rien de bien étonnant à ce que vous ayez pondu quinze oeufs. Le miracle serait qu'ils eussent le pouvoir que vous dites.

— Essayez ! répliqua l'oie.

Pierre prit vivement un oeuf dans le nid, et s'apprêta à le lancer à terre.

— Attendez, attendez, maître Pierre, dit l'oie : il faut d'abord faire un souhait, sans quoi vous auriez cassé un oeuf en pure perte.

— Bon ! que vais-je souhaiter ? demanda Pierre tout pensif.

— Suivez mon conseil, dit l'oie, souhaitez de devenir oiseau ; c'est une chose fort agréable, je vous jure.

— Ah ! ma foi oui, dit Pierre, et vous me rappelez que bien des fois, en voyant passer, aussi haut que les nuages, les grues, les oies et même les hirondelles, j'ai souhaité de devenir oiseau ; donc, je désire être oiseau !

En disant ces paroles, il lança l'oeuf contre un pavé et le brisa.

Aussitôt ses sabots furent lancés au loin, son chapeau se balança un instant dans les airs et disparut ; de la commotion qui se fit en lui, il tomba sur le dos.

Mais aussitôt il se releva, se regarda dans le ruisseau et reconnut qu'il avait pris la forme d'une grue gigantesque.

Or, Pierre se sentait très mal à son aise sous cette nouvelle enveloppe ; il n'osait marcher sur ses longues jambes, son grand

bec claquait, et tout en claquant laissait échapper des cris de terreur.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-il car il avait conservé la faculté de parler, je ne pourrai jamais y tenir ; je ne veux pas être un oiseau : je désire redevenir Pierre comme auparavant.

Au bout d'une minute, il était redevenu Pierre comme il l'avait désiré. Il regarda autour de lui, vit ses souliers à dix pas, son chapeau à vingt ; mit les uns à ses pieds, l'autre sur sa tête. Puis il toussa, cracha, fit aller ses bras en moulin à vent pour s'assurer qu'il était redevenu lui-même, et toutes les fonctions qui appartiennent plus particulièrement à l'homme qu'aux autres animaux étant accomplies, il commença de se rassurer.

— Ouf ! dit-il, c'était un piège.

— Vous vous trompez, lui dit l'oie, ce n'était pas un piège le moins du monde ; seulement, vous vous êtes tant pressé dans votre désir, que vous n'avez pas pris le temps de préciser votre souhait. Le génie chargé de l'accomplir venait de vous entendre parler de grue, il a cru que devenir une grue était l'unique objet de votre ambition, et il vous a servi selon ce qu'il a cru être à votre goût.

— Non seulement je ne veux pas être une grue, s'écria Pierre, mais même je ne veux plus être oiseau. Oh ! là ! là ! je me sens encore tout endolori ; j'entendais craquer mes os que c'était pitié. Non, non ! Je veux être un personnage important, un soldat. Ah ! oui, un soldat, un officier, comme ceux qui, dernièrement, ont traversé le village, il y a huit jours.

Et prenant un autre oeuf, il le lança de toute volée contre une pierre.

L'oeuf éclata, et l'on eût dit qu'en éclatant il mettait le feu à toute une batterie de canons.

Ce bruit, si terrible qu'il fût, alla encore en s'augmentant.

C'était en effet celui du canon.

Pierre, en habit d'officier, était au milieu d'une grande bataille, ou plutôt faisait partie d'une armée assiégeante qui battait une ville en brèche ; les balles sifflaient à ses oreilles, les boulets ricochaient autour de lui, les obus soulevaient la terre sous ses pieds, et lui sautait à droite, à gauche, ou gambadait sur place, selon que les projectiles lancés de la ville le menaçaient sur ses flancs ou à sa base.

Pierre avait l'habit d'un soldat, mais il n'en avait point le courage.

— Oh ! s'écria-t-il, quel horrible état que celui de militaire, et que je voudrais donc être hors de tout ceci.

Au moment où il proférait ce souhait, un boulet mettait le haut de son casque en pièces et le renversait sur le dos.

Pierre se crut mort, et resta un instant dans la position où il était ; mais n'entendant plus aucun bruit, il se hasarda à relever la tête et à regarder autour de lui. Il était couché sur la paille au milieu de la cour de sa ferme, et sa vieille oie, aboyant à ses côtés, semblait le regarder avec surprise.

Pierre fit un effort et se trouva assis. Il essuya la sueur qui coulait de son front, il humecta ses lèvres, car sa bouche était

desséchée par la poudre, par la fumée et surtout par la frayeur.

En ce moment il aperçut dans le jardin de son voisin un arbre couvert de pommes.

— Oh ! dit-il, que je serais heureux si je me trouvais tout à coup au haut de ce pommier avec des pommes plein mon chapeau.

Et, sans consulter son oie cette fois, il prit un oeuf et le cassa.

Au même instant, il se trouva sur la plus haute branche de l'arbre, avec des pommes plein son chapeau.

Mais le pauvre Pierre n'eut pas le temps de jouir du butin qu'il venait de faire. À vingt pas de lui apparut, furieux, le propriétaire du verger, armé d'une énorme gaule dont il appliqua une effroyable volée sur les épaules de l'infortuné maraudeur, lequel sans perdre de temps, se souhaita chez lui, où il revint immédiatement.

— Pourquoi donc tournes-tu ainsi le dos, et secoues-tu ainsi les épaules ? lui demanda l'oie.

Mais lui, au lieu de répondre à cette question :

— Viens, dit-il, j'ai à te parler.

Et tous deux rentrèrent dans la salle principale de la ferme, où ils veillèrent ensemble, réfléchissant sérieusement, et discutant sur ce qu'il y avait de mieux à faire.

— Une bonne idée ! dit tout à coup Pierre.

— Laquelle ? demanda l'oie.

— Je vais, dit Pierre en prenant un oeuf, souhaiter des masses d'argent ; et pour le coup, par ma foi nous serons heureux, il me semble.

Il n'avait point achevé que l'oeuf était cassé, et que le couvercle de la huche où d'ordinaire on mettait le pain se soulevait, repoussé par les écus.

Pierre courut à la huche, dressa le couvercle contre le mur, et, avec de grandes exclamations, se mit à contempler le trésor qu'elle contenait.

L'oie, de son côté, monta sur une chaise, et, allongeant le cou, se mit à en faire autant de son côté.

Tous deux restèrent absorbés, jusqu'à la fin du jour, dans cette contemplation.

Puis, le soir venu, Pierre chercha le plus grand cadenas qu'il pût trouver, afin de le mettre à sa porte, car la crainte des voleurs commençait à le prendre, ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant.

Vers minuit, il se jeta sur son lit pour essayer de dormir, tandis que l'oie se promenait de long en large devant la huche pleine d'argent, comme une sentinelle devant la Banque. Enfin, vers deux heures du matin, voyant que le sommeil ne venait pas, il s'en alla à la fenêtre, où il resta à compter les écus jusqu'à ce que parût le jour.

Quoique Pierre, comme il vous a été facile de vous en apercevoir, ne fût pas un garçon de beaucoup d'esprit, il commença de reconnaître, cependant, que c'était une façon très sotte d'utiliser la bonne fortune qui lui était arrivée que de désirer être oiseau,

être soldat et manger des pommes. Son dernier souhait lui paraissait moins déraisonnable que les autres. Mais depuis que la réalisation s'en était opérée, il avait déjà éprouvé de grands soucis à l'endroit de sa fortune.

Aussi, lorsque l'oie, placée en faction devant la porte, s'approcha de la fenêtre :

— Je vous avouerai, madame l'oie, dit-il, que je pense que tout ce que nous avons fait ou plutôt tout ce que j'ai fait jusqu'ici est absurde. Ne connaissez-vous pas un autre moyen d'être riche, d'avoir quelqu'un pour garder nos trésors, et de les regarder seulement lorsque nous aurions besoin d'y prendre une poignée d'or ou d'argent ?

L'oie regarda Pierre d'un air narquois.

— Eh ! pourquoi ne seriez-vous pas roi, lui dit-elle. Les rois, d'ordinaire, n'ont d'autres embarras que de dépenser leur argent, attendu qu'ils ont un ministre des finances qui en répond et des soldats qui le gardent.

— Ah ! peste, dit Pierre, je n'avais pas encore pensé à cela. Je serai roi, je vous en réponds, et pas plus tard qu'à l'instant même.

Et prenant aussitôt un des oeufs, qui, par miracle, se trouvaient toujours à la portée de sa main, il le jeta sur le seuil de la porte.

En un clin d'oeil la métamorphose s'opéra, et Pierre se trouva au milieu d'une grande salle, avec une fraise très roide au cou, une couronne très lourde sur la tête et une longue queue à son manteau.

Autour de lui, tout le monde saluait profondément.

Pierre, ne sachant que répondre à tous ces saluts, se leva et demanda à quelle heure le déjeuner serait prêt.

Il lui fut répondu que Sa Majesté serait servie à neuf heures du matin.

Pierre avait grand-faim ; d'habitude, comme nous avons dit, il se réveillait à huit heures, et, en général, il ouvrait la bouche en même temps que les yeux.

Il demanda si, en attendant, il ne pourrait pas prendre une tasse de café ou manger un morceau de fromage.

Mais aussitôt, il lui fut répondu que, quant à son café, il l'avait déjà pris, et que, quant à un morceau de fromage, c'était une nourriture un peu bien vulgaire pour un prince de son rang.

En ce moment Pierre vit son oie qui lui faisait la révérence, et qui lui demandait avec ce petit ton goguenard qu'il avait déjà remarqué en elle :

— Comment vous trouvez-vous, sire ?

— Peuh ! fit Pierre, si le métier de roi signifie faire les volontés des autres et ne pas faire les siennes ; ne pas manger quand on a faim, ou dîner avec cette fraise au cou, laquelle m'empêchera d'approcher ma cuiller ou ma fourchette de ma bouche, je vous déclare, madame l'oie, que je suis prêt à abdiquer. Mais comme il fait, au reste, un beau soleil, je vais descendre dans mon jardin et m'étendre sur le gazon.

Mais à peine le roi Pierre avait-il prononcé ces paroles, qu'un homme s'approcha de lui tout effaré, en disant :

— Ne faites pas cela, sire, si vous ne voulez pas risquer votre précieuse vie.

— Eh ! pourquoi, demanda Pierre, risquerais-je ma précieuse vie à m'étendre sur le gazon ?

— Mais, parce que je viens de découvrir un complot terrible contre Votre Majesté.

— Vous ?

— Oui, moi.

— Vous êtes donc mon ministre de la police ?

— Votre Majesté veut rire ; elle doit bien me connaître, puisque c'est elle-même qui m'a nommé.

— Ah diable ! fit Pierre ; ainsi, l'on veut m'assassiner ?

— Trente conjurés se sont réunis cette nuit et ont juré avec les imprécations les plus horribles que si vous échappiez à la balle, vous n'échapperiez pas au poignard, et que si vous échappiez au poignard, vous n'échapperiez pas au poison.

— Eh ! madame l'oie, fit Pierre en se retournant du côté de son conseiller emplumé, que dites-vous de tout ceci ?

— Je dis, répliqua l'oie, que je trouve la position fort grave, à moins que cette conspiration ne soit une invention de votre préfet de police.

— Et dans quel but inventerait-il une pareille fable ?

— Dans le but de faire croire qu'il est nécessaire. J'ai connu des ministres de la police qui ne se maintenaient à leur place qu'à

l'aide d'un complot qu'ils inventaient chaque semaine ; quelques-uns sont restés huit ou dix ans en place par ce moyen, tout naïf qu'il semble au premier abord.

— Oh ! oh ! oh ! fit Pierre ; rangez-vous, ma mie.

— Pour quoi faire ?

— Pour me laisser passer, donc !

— Et où allez-vous ?

— J'ai envie de déjeuner à l'instant même avec un morceau de jambon, couché au soleil, sur le gazon. Or, comme j'ai un morceau de jambon pendu à la poutre de ma cuisine, comme j'ai un magnifique gazon à la porte de ma ferme, je m'en retourne simplement chez moi.

— Attendez, sire, dit l'oie ; en venant ce matin avec vous, j'ai eu soin de prendre mes oeufs avec moi ; ainsi, dans le cas où vous auriez envie, avant de retourner chez vous, d'essayer de l'accomplissement de quelque autre souhait, passez-vous-en la fantaisie plutôt que de retourner tout simplement chez vous, pour ronger un os de jambon, ce qui me paraît, au bout du compte, un assez triste déjeuner.

— Sur mon âme, dit Pierre, je ne sais trop que désirer, et je me sens fort combattu. – Où y a-t-il un oeuf ?

— Sous le fauteuil de Votre Majesté.

Pierre se baissa avec beaucoup de difficultés, parce que ses habits étaient empesés, et prit un oeuf.

— Au bout du compte, dit-il, je crois que l'amiral commandant une flotte est l'homme le plus indépendant qui soit au monde, attendu qu'il passe sa vie à naviguer sur des mers lointaines où aucun contrôle ne le peut poursuivre ; d'ailleurs, autant que je puis m'en souvenir, l'uniforme d'un amiral est très majestueux.

Et, comme Pierre n'était pas long, une fois qu'une détermination était prise, à la mettre à exécution, l'oeuf qu'il tenait à la main fut brisé incontinent ; et, aussitôt, Pierre se transforma en un amiral de soixante-dix ans, avec un emplâtre sur l'oeil, une canne à bec-de-corbin, et une jambe de bois ; tous ces inconvénients étaient rachetés par une magnifique béquille en bois d'acajou.

— Ah ! jarnibleu ! s'écria Pierre, je voulais devenir un amiral, mais non pas un amiral en retraite, avec un oeil et une jambe de moins, sans compter que j'ai soixante-dix ans, et que, par conséquent, je puis mourir d'un moment à l'autre.

— Mais, dit l'oie, permettez-moi de faire observer à Votre Seigneurie que l'habitude n'est pas de nommer des amiraux de vingt ans, et l'on n'atteint guère à ce grade que lorsque l'on n'est plus bon qu'à rester chez soi.

— Allez au diable ! dit Pierre tout en gémissant ; vous êtes une sotte, ma mie, et de peur qu'il ne m'arrive malheur sous cette misérable enveloppe, je vais souhaiter de redevenir moi-même.

Et, l'ayant souhaité, il se retrouva dans la cuisine de sa ferme, avec son oie perchée sur sa table devant lui.

Mais une chose à laquelle l'oie ne s'attendait pas, c'était à la colère de Pierre ; Pierre était furieux : sur la table était un cou-

teau, il le prit et se mit à courir après la méchante bête qui l'avait entraîné dans une succession d'aventures si désagréables ; mais l'oie n'était pas d'humeur à se laisser tuer si facilement ; tout en courant, elle se mit à crier plus haut que lui, lui reprochant son ingratitude, lui rappelant les immenses faveurs qu'elle lui avait accordées, et dont vingt autres, qui eussent eu le bon sens qui lui manquait, à lui, n'eussent pas manqué de profiter.

Elle lui démontra enfin si clairement que c'était lui qui était une oie, et elle une créature d'esprit, qu'il finit par se donner des coups de poing dans le visage, et avouer que c'était lui qui avait tort.

— Écoutez, lui dit l'oie ; il faut vous instruire en voyageant, mon ami. Je vous ai souvent vu lire des livres de voyage.

— En effet, dit Pierre, ce sont les seuls qui m'amusent ; il y en a deux surtout dont je ne puis me lasser : Robinson et Gulliver.

— Eh bien donc ! fit l'oie, pourquoi ne deviendriez-vous pas le héros d'un livre semblable ?

— Eh ! eh ! ceci n'est point une mauvaise idée, fit Pierre ; supposons que je devienne un nouveau Robinson Crusoé et que j'aie une île tout entière à moi.

« Je le veux, je le veux, je le veux ! » s'écria-t-il avec enthousiasme.

Et il prit un oeuf et l'écrasa sous son pied.

Par malheur, Pierre avait oublié de désigner la dimension dont il voulait son île : il se trouva donc assis sur un simple rocher ; – le vent et la mer faisaient rage, et les oiseaux des tem-

pêtes voltigeaient autour de lui en poussant des cris lamentables et discordants.

Comme Robinson, Pierre était abandonné dans une île déserte.

Mais quelle île, bon Dieu ! une roche de six pieds carrés, juste assez d'espace pour dire qu'il était à sec.

Mais le serait-il longtemps ? Les vagues semblaient furieuses de l'avoir laissé échapper, et elles heurtaient en se brisant contre l'écueil, comme si elles eussent juré de le ressaisir et de l'entraîner dans les profondeurs de la mer.

— Oh ! malheureux que je suis ! s'écria Pierre tout grelottant de froid et de frayeur ; comment vais-je retourner à la maison maintenant ? Je ne pourrai vraiment le faire que s'il me pousse une queue et des nageoires, et encore, je crains tellement l'eau que, tout poisson que je serais, je n'oserais me hasarder dans la mer.

À peine eut-il achevé cette phrase qu'il entendit un certain cancanement qui ne lui était pas inconnu. Il se retourna du côté d'où venait le bruit, et vit son oie qui se balançait sur les vagues.

— Eh ! lui dit-elle, mon cher Pierre, il y a poisson et poisson.

— Mais c'est vrai, dit Pierre, il y a les poissons volants.

— Allons donc, dit l'oie d'un air gouailleur, à quoi vous servirait d'avoir lu tant de voyages pour savoir cela, ou, les ayant lus, de ne pas vous en souvenir dans l'occasion ?

— Où sont les oeufs ? demanda Pierre.

— À votre droite, dans le creux du rocher.

— Ah diable ! fit-il, savez-vous qu'il n'y en a plus guère, ma mie ?

— Libre à vous de les ménager et de rester sur votre île.

— Non, par ma foi ! et pas un ne peut être mieux employé qu'à me tirer d'ici. Donc, encore celui-là.

Et il cassa l'oeuf, en souhaitant de devenir un poisson volant.

Aussitôt il sentit ses oreilles s'allonger en interminables nageoires transparentes, tandis que ses jambes se collaient l'une à l'autre en s'amincissant et que ses pieds, se mettant à ce que l'on appelle, en terme de danse, la première position, devenaient une magnifique queue.

En même temps une irrésistible puissance le poussa à l'eau.

Pendant quelques instants, quelque peur qu'eût eue Pierre un instant auparavant de l'élément liquide, il y flotta fort agréablement, et il commençait à trouver que l'existence d'un poisson volant était une existence pleine de sensualité, lorsqu'il vit monter des profondeurs de la mer un monstre cinquante fois plus gros que lui, qui, la gueule ouverte, menaçait de l'engloutir.

Alors, aussi vivement qu'il s'était jeté à la mer et s'était servi de ses nageoires, le pauvre Pierre sauta en l'air et se servit de ses ailes, et cela avec tant de succès, qu'au bout d'un instant il se trouva élevé de plusieurs mètres au-dessus des flots.

Mais, à peine était-il là, se félicitant de cette nature amphibie de laquelle il avait fait choix, effleurant de temps en temps les sommets d'une vague pour y rafraîchir ses ailes, qu'un cri per-

çant, parti de la région des nuages, vint le faire tressaillir ; il se tourna de côté pour regarder en l'air, et vit un point blanc qui allait grossissant avec une effrayante rapidité à mesure qu'il se rapprochait de lui. C'était un albatros, genre d'oiseau très friand de poissons volants. Il avait le bec tout ouvert, les serres toutes étendues ; le pauvre hère se sentait déjà à moitié dévoré.

Par bonheur, la crainte le paralysa, et, au lieu de se servir de ses ailes pour essayer de fuir, il les plia, ou plutôt elles se replièrent sur elles-mêmes, et il tomba si rapidement lui-même à la mer, que, quelle que fût la rapidité de son ennemi, il était déjà à cinq ou six pieds sous l'eau, lorsque le bec de celui-ci en effleura la surface.

Mais à peine avait-il retrouvé dans l'élément liquide l'usage de ses nageoires, qu'il vit remonter du fond de la mer ce même monstre marin auquel il avait déjà échappé une fois, et qui, cette fois, ne le manqua que parce que, ayant mal pris ses mesures, sa gueule se referma à deux ou trois centimètres de sa queue.

— Malédiction sur moi, s'écria Pierre, si je reste cinq minutes de plus dans l'eau ou à l'air ! Vite, vite la terre ferme. Je veux être à cent pas de ma maison.

Ce souhait était à peine formulé que Pierre se retrouvait sur la grande route qui passait devant sa ferme, au seuil de laquelle il venait tomber, épuisé de fatigue.

Il se releva, et enfonça la porte d'un coup de pied.

La porte s'ouvrit avec violence, et Pierre aperçut dans la cuisine sa vieille oie, qui pensa tomber à la renverse de saisissement ; et en effet la pauvre bête avait bien quelque raison

d'être épouvantée, car Pierre avait couru d'un tel train pour rentrer chez lui, que la métamorphose n'avait pas eu le temps de s'opérer complètement, et que Pierre, redevenu homme par tout le reste du corps, avait encore sa tête de poisson, ce qui lui donnait l'aspect le plus étrange du monde.

Cette dernière aventure avait presque guéri Pierre de la manie de casser des oeufs d'oie. Il passa donc sept ou huit jours assez tranquille, se remettant au coin d'un bon feu, ou étendu sur le gazon, des fatigues de ses métamorphoses et surtout de ses voyages.

Cependant, de temps en temps sa pensée vagabonde se rattachait à l'idée de faire quelque nouvel essai, ne fût-ce que pour voir s'il lui réussirait mieux que les anciens. Et tout bas, sans toucher aux oeufs, il formulait, au sujet de choses inconnues, des souhaits plus bizarres les uns que les autres. Comme tous les gens oisifs, il rêvait à toutes sortes de projets imaginaires ; mais hâtons-nous de dire que, fidèle à sa paresse, aucune intention de travail ne se mêlait jamais à ses projets.

Seulement, comme il ne pouvait plus dormir ainsi qu'autrefois, il flânait toute la journée dans sa ferme, suivi de sa vieille oie, qui se tortillait derrière lui, et lui débitait une foule de bêtises, ainsi que les vieilles oies ont l'habitude de le faire ; mais, à la fin, cette flânerie et les cancans de son oie le fatiguèrent de telle façon qu'il résolut de casser encore un oeuf.

Mais que désirer ? Il ignorait ce qu'il voulait être, mais pour rien au monde il n'eût voulu redevenir ce qu'il avait été.

Plus d'oiseau à longues pattes, plus de soldat risquant d'être tué à chaque instant, plus d'argent à garder pour vivre dans l'in-

quiétude, plus de roi, ne mangeant pas à son heure et plus gêné dans ses habits de soie que les vieux paladins dans leur armure de fer, plus d'amiral estropié, borgne, boiteux et marchant avec une béquille, plus de rocher battu par les vagues et usurpant insolemment le nom d'île, plus de poisson volant poursuivi par les requins dans l'eau et par les albatros dans l'air. Non, non, il lui fallait un poste tranquille, une position solide où il y eût bien à boire, bien à manger et rien à faire.

C'était difficile à trouver.

Au moment où il cherchait, plongé dans ses réflexions les plus profondes, il entendit près de lui un grognement qui lui sembla plein de jubilation et partait d'un toit à porc, placé derrière lui.

L'image de ce bonheur était personnifiée dans un cochon gras à lard, couché sur la paille fraîche, les yeux à demi clos, et ne remuant les oreilles et la queue que juste ce qu'il fallait pour effrayer les mouches.

— Ah, pardieu ! dit Pierre, comment n'avais-je point pensé à cela ? Sur ma foi, voilà un être heureux, ou je ne m'y connais pas. Il a une nourriture abondante sans être obligé de prendre la peine de la gagner. Il dort tant qu'il veut ; la mobilité de ses oreilles et de sa queue lui permet de chasser les mouches sans même avoir besoin de se réveiller. Vite un oeuf, un oeuf, un oeuf !

On sait qu'en ce cas Pierre n'avait qu'à étendre la main, et que les oeufs étaient toujours là.

Il prit un oeuf et le brisa.

Aussitôt il se trouva étendu sur la paille fraîche, avec une auge pleine de son à portée de son groin.

Il est juste de dire que, pour cette fois, le premier sentiment qu'il éprouva fut celui d'une félicité parfaite. Il étira délicieusement ses membres à la bienfaisante chaleur du soleil, il dévora avec infiniment de satisfaction quelques belles pommes tombées d'un arbre voisin, puis il s'abandonna à ce délicieux état de somnolence qui l'avait séduit, un instant auparavant, chez son congénère.

Mais à peine avait-il eu le temps de se plonger dans cet état de délicieuses rêveries, qui n'est plus la veille et qui n'est pas encore le sommeil, qu'un homme, d'une mine fort peu gracieuse, entra sans cérémonie dans le toit de Pierre et commença par lui fourrer les doigts entre les côtes, pour s'assurer de la quantité de chair et de graisse qui les recouvrait.

Cela fut d'autant plus désagréable à Pierre, que du temps qu'il était Pierre, il était fort chatouilleux ; aussi eût-il bien voulu lui dire : Ce que vous me faites là, non seulement est inconvenant, mais encore très désagréable ; pour être devenu cochon, on n'en a pas moins les côtes sensibles ; laissez-moi tranquille ! laissez-moi tranquille !

Mais l'homme, qui paraissait peu se préoccuper de ce qui pouvait être agréable ou désagréable à Pierre, continuait à le tâter aux endroits les plus secrets avec un sentiment de satisfaction croissante. Enfin, tout en chantonnant un petit air des plus gais, il commença de relever ses manches comme quelqu'un qui serait sur le point d'entreprendre un ouvrage quelconque. Comme cet ouvrage paraissait très évidemment se rapporter à Pierre le cochon, celui-ci ouvrit un oeil, pour ne pas être pris à l'improviste. Mais l'homme ne s'inquiéta aucunement de ce surcroît d'attention, et, à l'indicible terreur de notre héros, il tira de sa ceinture

un couteau de l'aspect le plus effrayant, puis, le couteau entre ses dents, prit Pierre par une oreille et par une patte, le retourna de façon à le maintenir entre ses genoux ; lui tâta le cou pour découvrir le bon endroit, et, l'ayant trouvé, il y posa le pouce, tandis qu'il tirait de ses dents son couteau avec l'autre main.

Pierre comprit que s'il tardait un instant à se faire reconnaître, il allait être égorgé sur place.

— Eh morbleu ! s'écria-t-il d'une voix aussi distincte qu'il était possible de l'exiger sortant du groin d'un porc, je ne suis pas un cochon, animal !

Le charcutier laissa échapper son couteau, ses genoux tremblants cessèrent de retenir Pierre ; il rampa à reculons, sur ses mains et sur ses genoux, jusqu'à ce qu'il fût sorti du toit ; alors, il se releva, et s'enfuit à toutes jambes.

Pierre saisit le couteau, et comme ses mains et ses pieds d'homme lui étaient déjà revenus et qu'il ne lui restait que sa tête de cochon, il se mit à le poursuivre, bien déterminé à lui faire faire connaissance avec la trempe de sa lame.

Le charcutier se retourna, et, se voyant poursuivi par un monstre ayant le corps d'un homme et la tête d'un cochon, il poussa d'effroyables cris, et alla se jeter tout droit dans une rivière où il faillit se noyer, et dont il ne se retira qu'avec des efforts si burlesques, que Pierre, qui venait enfin de retrouver sa tête d'homme, éclata de rire, et laissa tomber son couteau, forcé qu'il était de tenir ses côtes des deux mains.

Pierre retourna à sa maison et y rentra riant encore, ce qui fit que la vieille oie, qui n'était pas habituée à le voir revenir avec ce

visage, vint à lui pleine de confiance, lui demandant quelle chose lui était arrivée qui pût le mettre dans une telle gaieté.

Pierre lui raconta l'histoire du charcutier.

Après quoi tous deux soupèrent en tête-à-tête.

Au dessert, Pierre, qui était d'excellente humeur, dit à sa convive :

— Madame l'oie, à la prochaine fois, je veux être quelque chose de joli, car je suis dégoûté des oiseaux, des poissons et des quadrupèdes. Donc, voyons, parlez-moi en amie : quel conseil me donnez-vous pour que les choses ne tournent pas à mon déplaisir ?

— Sur ma parole, dit l'oie, je n'en sais vraiment rien ; car, quelque choix que vous fassiez, vous devez vous apercevoir que plus les oeufs tirent à leur fin, plus vous changez lentement, et il y a des cas où il pourrait être insupportable de prendre peu à peu la forme d'une créature singulière.

— Vous avez raison, dit Pierre, et j'ai, en effet, trouvé mes métamorphoses, soit pour me transformer, soit pour redevenir moi-même, plus lentes à chaque fois ; seulement je pensais que ce serait joli et léger d'être papillon. II n'y a pas de fatigue à voltiger au-dessus des fleurs. Ils ont un charmant logis puisque d'habitude c'est le calice d'une rose ou la corolle d'un lis. Voyons, que pensez-vous d'un beau papillon ? je me tiendrais dans mon jardin et je l'embellirais de ma propre présence.

— Ma foi, répondit l'oie, qui commençait à craindre la responsabilité qu'elle prenait en donnant un conseil, je suis d'avis, mon cher Pierre, que vous agissiez d'après vos propres inspirations ;

quant à moi, je désire autant que possible ne plus me mêler désormais de ces sortes d'affaires.

Mais, quand Pierre avait une chose dans la tête, il fallait qu'il s'en passât la fantaisie : il prit donc l'avant-dernier oeuf et le cassa sans hésiter souhaitant de devenir un superbe papillon.

Pierre était assis sur un escabeau boiteux, avec la vieille oie en face de lui.

— Ah ! dit la vieille oie, voici vos cornes qui poussent, voici vos pattes qui poussent, voici vos ailes qui poussent : elles sont vraiment splendides.

Mais Pierre faisait d'effroyables grimaces.

— Est-ce que vous souffrez ? demanda la vieille oie.

— Je me sens très mal à mon aise, répondit Pierre. Aïe ! comme cela me fait mal à la poitrine ! Oh ! là ! là ! mon dos ! est-ce que je deviendrais bossu ? Oh ! mes bras, oh ! mes jambes, oh ! mon…

Pierre s'arrêta là sans que la vieille oie pût savoir ce qu'il allait dire, car sa tête étant devenue celle d'un papillon, Pierre éprouva une grande fatigue à parler.

La métamorphose, au reste, fut bientôt complètement achevée ; tout son corps se couvrit de duvet. Il était devenu ce magnifique papillon bleu, jaune et noir que l'on appelle le porte-queue.

Comme la fenêtre était ouverte, il s'envola par la fenêtre, voltigea un instant au soleil, passa par-dessus le toit et se trouva dans le jardin.

L'oie, qui lui avait entendu dire que c'était là qu'il comptait demeurer, l'y attendait.

Elle l'y trouva donc, et quoiqu'elle fût loin d'être une fleur, il vint voltiger autour d'elle.

— Voilà qui est charmant, disait le papillon ; quelle adorable existence, se laisser flotter dans l'air, boire la rosée, vivre de miel et de parfums. Je ne suis plus un homme, je ne suis plus même un papillon, je suis un dieu !

— Il y a cependant une chose qu'il faut vous rappeler, lui dit l'oie ; certainement votre vie sera gaie et agréable, mais elle sera courte, car les papillons, à ce que j'ai entendu dire, sont rangés par les hommes au rang des créatures éphémères, ce qui vous donne un jour de vie, vingt-quatre heures peut-être. Il est vrai que le bonheur ne se mesure pas à la durée, et que l'on peut être plus heureux en douze heures que pendant toute une longue vie.

— Peste ! s'écria Pierre, vous m'y faites songer. Moi aussi, corbleu ! j'ai entendu dire cela ; imbécile que je suis, si j'avais encore mes poings, je me cognerais la tête. M'être donné l'embarras d'un changement qui durera si peu, et peut-être encore, par le temps que j'ai mis à prendre cette charmante forme, aurai-je celui de mourir avant de la quitter !

— En ce cas, Pierre, dit l'oie, il n'y a pas une minute à perdre ; mon ami, souhaitez de redevenir vous-même : alerte ! alerte ! il me semble que vous faiblissez !

En effet, la peur avait paralysé Pierre, et il était tombé sur le gazon.

— Je veux redevenir moi ! je veux redevenir moi ! s'écriait Pierre.

Mais, comme nous l'avons dit, les métamorphoses devenaient de plus lentes en plus lentes ; plusieurs heures s'écoulèrent avant qu'il pût se débarrasser de son costume de papillon, et le soleil commençait à disparaître lorsque Pierre rentra dans sa maison accompagné de l'oie.

Pierre était tellement brisé, qu'il se coucha et s'endormit aussitôt.

Le lendemain, lorsqu'il se leva, il se rappela qu'il ne lui restait plus qu'un oeuf, aussi éprouvait-il une grande répugnance à employer celui-là légèrement.

Ce dernier oeuf, c'était toute la fortune de Pierre.

Aussi alla-t-il s'asseoir sur un banc, à la porte de la ferme, et se mit-il à méditer sérieusement.

L'oie l'avait suivi sans qu'il y fit attention.

Tout à coup Pierre tressaillit en entendant sa voix.

— À quoi pensez-vous, Pierre ? lui demanda l'oie.

— Je pense à quel souhait je dois employer mon dernier oeuf, répondit celui-ci.

— Oh ! ne vous tourmentez pas de cela, mon pauvre Pierre, répondit l'oie ; vous casserez votre dernier oeuf sans savoir d'avance ce que vous deviendrez. Vous n'y pouvez rien, et votre volonté a maintenant perdu toute son influence. Seulement vous pouvez renoncer à le casser, et par conséquent renoncer au béné-

fice ou à la perte de la chose inconnue. Quant à moi, ne me demandez pas de conseils ; j'aurais trop peur d'influencer votre décision, et que, cassant l'oeuf sur mon avis, il ne vous arrivât malheur.

— En tout cas, demanda Pierre, en supposant que je sois mécontent de ma transformation, pourrais-je redevenir moi-même ?

— Sans doute ; mais qui sait le temps que vous mettrez !

— Eh bien ! quoi qu'il arrive, je m'en moque, dit Pierre, et puisque j'ai si mal choisi jusqu'ici, peut-être vaut-il mieux que je n'aie pas le choix. La curiosité l'emporte chez moi sur la frayeur ; si je ne cassais pas ce dernier oeuf, toute ma vie je me répéterais qu'il contenait peut-être mon bonheur. Je l'ai ici dans ma poche, sous ma main ; je vais donc le casser sur-le-champ.

Et, tout en parlant, il lança l'oeuf contre la muraille.

À l'instant même il sentit des milliers de plumes qui commençaient de lui percer la peau. Il glissa du banc sur lequel il était assis et se trouva sur une paire de larges pattes emmanchées de jambes très courtes ; ses yeux lui montrèrent un long bec jaune qui le fit loucher, si bien que, hors de lui-même, il cria à sa vieille amie :

— Au nom du bon Dieu ! mais quelle bête suis-je donc ?

— Une oie ! une oie ! une oie ! s'écria celle-ci.

Et elle tomba dans les convulsions d'un fou rire, tandis que le sang de Pierre bouillait d'une furieuse indignation.

— Que signifie cela ? s'écria-t-il. Je crois, Dieu me pardonne, que vous vous moquez de moi.

— Oh ! mais c'est qu'en vérité, reprit l'oie aussitôt qu'elle put reprendre haleine, c'est que non seulement vous êtes une oie, mais encore c'est que vous êtes l'oie la plus horriblement gauche qu'il soit possible de voir. Vous vous tortillez ridiculement, vous avez la voix criarde, vous louchez à faire peur ; excusez-moi donc si je ris, mon cher Pierre, mais je vous assure que si vous pouviez vous voir, vous ririez aussi.

Pierre, tout déconcerté, s'en alla en tortillant la queue dans la basse-cour, de laquelle il ne sortit que lorsqu'il fut, à force de volonté, redevenu lui-même. La leçon avait été rude ; aussi ne ferma-t-il pas l'oeil de toute la nuit suivante, et le lendemain, jetant sa faucille sur son épaule, il se prépara à aller travailler dans les champs que lui avaient légués ses bons parents.

— Bonjour, Pierre, dit la vieille oie, qui barbotait à la porte ; où allez-vous si matin ?

— Vous le voyez, répondit Pierre assez brusquement, je vais travailler.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! fit l'oie d'un ton goguenard, nous n'en finirons donc jamais avec les merveilles.

Mais Pierre, se redressant :

— Sot oiseau, lui dit-il, va-t'en rejoindre tes pareils dans ma basse-cour. Moi, je suis revenu à la raison. Je vois d'aujourd'hui seulement combien j'avais été fou de négliger les biens que m'avait donnés la Providence, pour perdre mon temps à des recherches qui ne m'ont donné que des déceptions et des ennuis,

désirant toujours être ce que je ne suis pas, au lieu de tirer parti de ce que je suis, et par-dessus tout, pour comble de sottise, demandant des conseils à une oie qui avait fini par me faire aussi bête qu'elle. Mais écoutez bien, ma mie, ma résolution est inébranlable : je ne veux plus rêver aux choses impossibles ; je suivrai les laborieux exemples qui m'ont été donnés par mes bons parents, et je tiens pour assuré qu'en marchant dans cette voie je n'aurai rien à désirer dans l'avenir.

En disant ces mots, Pierre s'en alla aux champs, où, de ce jour, il travailla assidûment, comme doit le faire un jeune fermier laborieux ; et lorsque, devenu grand, il arriva à l'âge d'homme, il évita toujours les mauvaises sociétés et les sots conseils, ne cassant plus jamais d'autres oeufs que ceux qu'il mangeait à son déjeuner.

q

## Un cauchemar de Mocquet

J'ai souvent, dans mes Mémoireset même ailleurs, parlé d'un garde de mon père, avec lequel j'ai fait mes premières armes.
Ce garde s'appelait Mocquet.

C'était un brave homme fort crédule. Il ne fallait pas discuter avec lui sur les légendes de la forêt de Villers-Cotterêts. – Il avait vu la dame blanche de la Tour au Mont, il avait porté sur ses épaules le mouton fantastique de la Butte-aux-Chèvres, et l'on a vu que c'était lui qui m'avait raconté l'histoire de Thibault le me-

neur de loups,que tout récemment j'ai mis sous les yeux de mes lecteurs.

Dans les derniers temps où mon père, déjà gravement malade du mal dont il mourut, habita le petit château des Fossés, Mocquet fut atteint d'une étrange hallucination.

Il se figurait qu'une vieille femme d'Haramont, petit village distant des Fossés d'une demi-lieue, le cauchemardait.

Je ne sais pas si le verbe cauchemarderexiste dans le dictionnaire de Boiste, de l'Académie ou de Napoléon Landais, mais s'il n'existe pas, Mocquet l'avait créé.

Mocquet cette fois avait eu raison ; puisque le substantif cauchemarexiste, pourquoi le verbe cauchemardern'existerait-il pas ?

Mocquet était donc cauchemardé par une vieille femme nommée la mère Durand.

Selon Mocquet à peine était-il endormi que la vieille femme venait s'asseoir sur sa poitrine, et pesant de plus en plus sur lui, l'étouffait.

Alors commençait pour lui, avec toute la force et toutes les émotions de la réalité, une série d'événements s'enchaînant les uns aux autres avec une certaine logique qui démoralisait Mocquet, tant il était convaincu en se réveillant que ce qu'il venait de rêver n'était pas le moins du monde un rêve.

Sa conviction sous ce rapport était telle, que je vis plus d'une fois les auditeurs ébranlés, et que moi enfant, je ne doutais aucu-

nement pour mon compte que Mocquet ne vînt effectivement des pays dont il disait venir.

À la suite de ces rêves, Mocquet d'ordinaire se réveillait haletant, pâle, brisé ; c'était à faire peine de voir le pauvre diable, employant tous les moyens connus de ne pas dormir, tant il craignait le sommeil, suppliant les voisins de venir jouer aux cartes avec lui, disant à sa femme de le pincer au bleu dès qu'il fermerait les yeux, et buvant, pour se fouetter le sang, du café comme un autre aurait bu de la bière.

Mais rien n'y faisait, les voisins de Mocquet, qui avaient à se lever le lendemain au jour, ne poussaient guère la partie de piquet au-delà de onze heures. Sa femme après l'avoir pincé jusqu'à une heure du matin finissait par s'endormir. Enfin, le café qui d'abord avait produit un effet satisfaisant, avait peu à peu cessé d'agir, et était pour le malheureux Mocquet rentré dans la classe des boissons ordinaires.

Mocquet luttait alors de son mieux – il marchait, il chantait, il nettoyait son fusil –, mais peu à peu les jambes lui refusaient le service, la voix s'éteignait entre ses lèvres et la batterie de son arme lui tombait des mains.

Tout cela ne s'opérait point sans que Mocquet, dans la prévision de ce qui allait se passer, poussât des plaintes amères, mais ces plaintes dégénéraient en une espèce de râle, qui indiquait que le cauchemar commençait et que la sorcière qui chevauchait le pauvre garde en guise de balai était à son poste.

C'était alors que le dormeur perdait toute idée du temps, de l'espace et de la durée, selon que son rêve avait plus ou moins traîné en longueur. Il soutenait qu'il avait dormi douze heures,

huit jours, un mois, et les objets qu'il avait vus, les localités qu'il avait parcourues, les actes qu'il avait accomplis dans son hallucination restaient tellement présents à sa mémoire, que, quelque chose que l'on pût lui dire, quelque preuve qu'on essayât de lui donner, rien ne pouvait ébranler cette conviction dont j'ai déjà parlé.

Un jour il arriva si haletant, si pâle, si brisé dans la chambre de mon père, que mon père vit bien qu'il devait lui être arrivé, non pas en réalité – la réalité était devenue chose à peu près indifférente à Mocquet –, mais en rêve quelque chose de formidable.

En effet, interrogé, Mocquet répondit qu'il tombait de la lune.

Mon père parut mettre la chose en doute. Mocquet la soutint, et comme ses affirmations ne paraissaient pas faire grande impression sur l'esprit de mon père, Mocquet lui raconta son rêve tout entier.

J'étais dans un coin, j'entendis tout, et comme j'ai toujours été grand ami du merveilleux, je ne perdis pas un mot du récit fantastique que l'on va lire, et qui est contemporain – sinon rival – des poétiques et fiévreux récits d'Hoffmann.

— Vous vous rappelez bien, général, qu'il y a sept ou huit jours vous m'avez envoyé porter une lettre au général Charpentier, à Oigny.

Mon père interrompit Mocquet.

— Tu te trompes, Mocquet, lui dit-il, c'était hier.

— Général, je sais ce que je dis, continua Mocquet.

— Mais pardieu ! moi aussi, dit mon père, et la preuve c'est que c'était hier dimanche et que nous sommes aujourd'hui lundi.

— C'était hier dimanche et c'est aujourd'hui lundi, insista Mocquet ; seulement ce n'est pas hier, mais il y a dimanche huit jours que vous m'avez envoyé à Oigny.

Mon père savait qu'en pareille circonstance il était inutile de discuter avec Mocquet.

— Soit, dit-il, supposons qu'il y ait huit jours.

— Il n'y a pas à supposer, général, j'ai mis huit jours à faire le voyage que je viens de faire, et vous verrez que ce n'était pas trop de huit jours et que j'ai eu le temps bien juste.

— En effet, si tu as été à la lune, Mocquet.

— J'y ai été, général, aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu au ciel.

— Eh bien ! conte-nous cela, Mocquet, ce doit être un voyage fort intéressant.

— Ah ! je crois bien ; vous allez voir. Il faut donc vous dire, général, que le hasard a fait qu'il y a dimanche huit jours, le père Berthe1in se remariait en secondes noces, il me rencontre juste comme il sortait de l'église, et il me dit :

« Bon ! je ne t'aurais pas dérangé pour si peu, mais puisque te voilà, tu dîneras avec nous au port aux Perches.

— Je ne demande pas mieux, répondis-je, le général m'a donné congé jusqu'à demain, et pourvu que demain à neuf heures je sois de retour, je suis libre de mon temps jusque-là.

— Bon ! tu sais ton chemin, n'est-ce pas ?

— Je crois bien.

— On te renverra à minuit et avant le jour tu seras aux Fossés.

— Alors, lui dis-je, cela va bien. »

Et je pris le bras de la grosse Berchu, qui n'avait pas de cavalier, et me voilà de la noce.

C'était le père Tellier, de Corcy, qui avait fait le repas, le général Charpentier avait envoyé cinquante bouteilles de vin cacheté ; Tellier en avait apporté cinquante, nous étions vingt-cinq convives, dont sept femmes ; en mettant une bouteille de vin par femme, c'était donc quelque chose comme huit ou neuf bouteilles par homme ; c'était plus que raisonnable. Je disais bien à Berthelin :

« Cinquante bouteilles pour vingt-cinq, Berthelin, crois-moi, c'est assez. »

Mais lui me répondit catégoriquement :

« Bon ! le vin est tiré, il faut le boire. »

Et le vin fut bu.

Vous comprenez bien, général, que, quand un homme a ses huit bouteilles dans le ventre, il ne marche pas très droit et n'y voit pas très clair ; aussi je ne sais pas bien comment la chose se fit ; mais je me trouvai tout à coup avoir la rivière d'Ourcq à traverser.

Je savais un endroit où il y avait, non pas un pont, mais un tronc d'arbre jeté d'un bord à l'autre, je longeai la berge jusqu'à ce que je le trouvasse, je m'engageai bravement dessus, mais arri-

vé au milieu, tout à coup le pied me manque, et patatras ! voilà Mocquet à l'eau.

Heureusement que je nage comme un poisson ; je tirai ma coupe vers le bord, mais soit que la rivière pliât comme une chose flexible, soit que le courant fût trop fort, soit que le bord s'éloignât au fur et à mesure que je m'en approchais, je nageai, allant en avant, suivant le fil de l'eau, mais ne pouvant jamais mettre le pied sur la rive.

Au point du jour, j'entrai dans une rivière plus large.

C'était la Marne. Je continuai de nager.

Plus la matinée s'avançait, plus il y avait de monde au bord de la rivière ; tout ce monde me regardait passer, disant :

« Voilà un fier nageur, où va-t-il ? »

Les autres répondaient :

« Probablement au Havre – ou en Angleterre – ou en Amérique. »

Et moi je leur criais :

« Non, mes amis, je ne vais pas si loin ; je vais au château des Fossés porter à mon général la réponse du comte Charpentier. – Mes amis, au nom du ciel, envoyez-moi une barque – ; je n'ai nullement affaire ni en Amérique, ni en Angleterre, ni même au Havre. »

Mais eux se mettaient à rire, répondant :

« Non pas, tu nages trop bien. – Nage, nage, Mocquet, nage. »

Je me demandais comment ces gens, que je n'avais jamais vus, savaient mon nom ? – mais comme je ne pouvais pas résoudre cette question et que, quelques efforts que je fisse pour m'approcher du bord, je ne gagnais pas un pouce, je continuai de nager.

Vers quatre heures de l'après-midi, j'entrai dans une autre rivière plus large, et, comme je vis au-dessus d'une petite baraque : Au pont de Charenton, matelote et friture,je présumai que j'étais dans la Seine.

Je n'eus plus de doute quand, vers les cinq heures, j'aperçus Bercy.

J'allais traverser Paris.

J'étais fort content, car je me disais en moi-même : « C'est bien le diable si, dans toute la longueur de la ville, je ne trouve pas un bateau où m'accrocher, une âme charitable qui me jette une corde ou un chien de Terre-Neuve qui me repêche. »

Eh bien, général, je ne trouvai rien de tout cela ; les quais et les ponts étaient couverts de monde qui semblait être venu là pour me regarder passer ; je criai à tous ces hommes, à toutes ces femmes et à tous ces enfants :

« Mes amis, vous voyez bien que je finirai par me noyer si vous ne me secourez pas ; à l'aide ! à l'aide ! »

Mais hommes, femmes et enfants se mettaient à rire et criaient :

« Ah ! bien, oui, te noyer, tu n'as garde ! Nage, Mocquet, nage. »

Et j'en entendais d'autres qui disaient :

« S'il va toujours de ce train-là, il sera demain soir au Havre, après-demain en Angleterre, et dans deux mois en Amérique. »

J'avais beau leur crier : « Ce n'est pas tout cela, je porte une réponse au général ; il attend la réponse. Arrêtez-moi donc, arrêtez-moi donc ! »

Ils répondaient :

« T'arrêter, Mocquet ? Nous n'en avons pas le droit, tu n'es pas un voleur. Nage, Mocquet ! nage ! »

Et, en effet, sans pouvoir m'arrêter aux trains de bois, aux piles des ponts, aux bateaux de blanchisseuses, je continuai de nager, passant successivement en revue : à droite la place de l'Hôtel-de-Ville, à gauche la Conciergerie, à droite le Louvre, à gauche l'Académie, puis le jardin des Tuileries, puis les Champs-Élysées, jusqu'à ce qu'enfin j'eusse laissé Paris derrière moi.

La nuit vint, je nageai toute la nuit.

Le matin, je me trouvai à Rouen.

Plus j'avançais, plus la rivière s'élargissait, et plus, par conséquent, les bords s'éloignaient de moi.

Je me disais : « Et ils appellent cela la Seine inférieure, ils sont bons enfants ! »

À Rouen, j'excitai la même curiosité qu'à Charenton et à Paris ; mais, comme à Charenton et à Paris, on m'invita à continuer de nager, en calculant, comme à Charenton et à Paris, le temps qu'il me faudrait, si je marchais toujours de ce train-là, pour aller au Havre, en Angleterre ou en Amérique.

À trois heures de l'après-midi, j'aperçus une immense étendue d'eau devant moi, avec une grande ville à droite bâtie en amphithéâtre et une petite à gauche.

Je présumai que la petite ville à gauche était Honfleur, la grande ville en amphithéâtre à droite Le Havre, et l'immense étendue d'eau la mer.

J'étais trop loin des bords pour exciter la curiosité de la population ; je ne rencontrais que des pêcheurs sur leurs barques, qui s'interrompaient au milieu de leur pêche pour me regarder passer en disant :

« Ce sacré Mocquet, voyez donc comme il nage : c'est pis qu'un canard. »

Et moi, je leur disais en grinçant les dents :

« Tas de canailles, va ! »

En attendant, c'était moi qui allais, et d'un fier train, je vous en réponds. Aussi, je ne tardai pas à sentir au mouvement de la vague, que j'étais en pleine mer.

La nuit vint.

J'aurais pu appuyer à droite ou à gauche ; mais, comme rien ne m'attirait plus particulièrement à gauche qu'à droite, je continuai à nager en ligne directe.

Vers le point du jour, j'aperçus devant moi quelque chose comme une ombre. Je fis un effort pour me dresser dans l'eau et voir par-dessus les vagues. J'y parvins, et il me sembla que c'était une île.

Je redoublai d'efforts, et, le jour venant de plus en plus, je m'aperçus que je ne m'étais pas trompé.

Une heure après, je mettais pied à terre.

Il était temps : je commençais à me fatiguer.

Mon premier soin, en arrivant dans l'île, fut de chercher quelqu'un à qui demander où j'étais.

Vous comprenez bien, général, que je comptais profiter de la première occasion pour revenir en France. Je me disais : « Ma femme va être inquiète et le général furieux, d'autant que, quand je leur raconterai ce qui m'est arrivé, ils ne voudront pas me croire. »

Et remarquez bien que je n'étais qu'au commencement de mes aventures.

L'île me parut déserte.

Par bonheur, j'avais si bien dîné au port aux Perches, que je n'avais pas faim du tout. Seulement, j'avais soif ; mais cela ne m'inquiétait pas : j'ai toujours soif.

Je trouvai une source et je bus.

Puis je me mis en devoir de visiter l'île, car, enfin, si j'étais destiné, comme Robinson, à vivre dans une île, mieux valait connaître cette île plus tôt que plus tard.

L'île était plate et sans une seule colline. Je m'avançai à travers un marais dix fois large comme celui de Value. Au fur et à mesure que j'avançais, j'enfonçais davantage dans la tourbe et je sentais la terre trembler autour de moi. J'essayai d'aller à gauche,

j'essayai de revenir sur mes pas, partout la terre cédait, menaçant de m'engloutir. Je me décidai donc d'aller droit devant moi pour tâcher d'atteindre une grosse pierre que je voyais à cinquante pas à peu près.

J'y parvins… Ma foi, il était temps : je sentais la terre s'enfoncer sous moi, comme le jour où, du côté de Poudron, je fus obligé de mettre mon fusil entre mes jambes. Seulement, je n'avais pas de fusil, de sorte que cette dernière ressource me manquait.

Je montai sur le rocher, et je m'assis à son extrémité.

Mais à peine y fus-je installé, qu'il me sembla que mon poids, ajouté à celui du rocher, le faisait entrer petit à petit dans le marais. Je me penchai, et je n'eus bientôt plus de doute : le rocher s'enfonçait d'un pouce à peu près par minute et je pouvais calculer, à six pieds par heure, que, dans deux heures, si aucun moyen de salut ne se présentait, je serais englouti.

Une ou deux fois j'essayai de descendre et de gagner un endroit plus solide, mais il faut croire que la terre s'amollissait de plus en plus : la première fois, j'entrai jusqu'au genou, la seconde jusqu'à mi-cuisse, de sorte que je n'eus que le temps de me raccrocher à mon rocher et de remonter dessus.

Mais mon rocher lui-même s'enfonçait toujours.

Je compris que tout était fini pour moi ; j'essayai de me rappeler une des prières que ma mère m'avait apprises lorsque j'étais tout petit ; mais il y avait si longtemps de cela que j'avais tout oublié.

J'étais assis ; je laissai tomber ma tête sur mes genoux, en fermant les yeux.

Mais je n'avais pas besoin de voir pour me rendre compte de la situation.

Je sentais le rocher qui continuait de s'enfoncer d'un mouvement presque insensible, lorsque, tout à coup, une grande ombre effleura mon oeil, même à travers mes paupières, et il me sembla que quelque chose passait entre le soleil et moi.

Je rouvris vivement les yeux.

Ce qui passait entre le soleil et moi, c'était un aigle superbe, ayant plus de dix pieds d'envergure. Il tourna quelque temps autour de ma tête. Je crus qu'il avait de mauvaises intentions et je cherchais une arme quelconque pour me défendre, lorsque, au lieu de s'abattre sur moi, il s'abattit devant moi, replia ses ailes, lissa ses plumes, et, me regardant d'un air goguenard, me dit :

« C'est donc toi, Mocquet ? »

J'avoue que je fus on ne peut plus étonné d'entendre un aigle m'adresser la parole et me nommer par mon nom ; mais, depuis quelque temps, il m'arrive des choses si extraordinaires, que mes étonnements sont de courte durée.

« Oui, monsieur, lui répondis-je poliment, c'est moi.

— Comment te portes-tu ?

— Mais assez bien pour le moment. Et vous ?

— Moi, comme tu vois, je me porte à merveille. »

Puis, après un moment de silence :

« Tu me parais inquiet, me dit-il ; qu'as-tu donc ?

— Ma foi, monsieur, lui répondis-je, je ne vous dissimulerai pas que j'aimerais autant être rentré chez le général, auquel j'ai une réponse à donner de la part du comte Charpentier, que d'être ici.

— C'est-à-dire, mon cher Mocquet, que tu cherches un moyen de transport et que tu n'en trouves pas.

— Vous y êtes, monsieur », m'écriai-je.

Et je me mis à lui raconter comment vous m'aviez envoyé à Oigny, comment j'avais rencontré Berthelin, comment il m'avait invité à sa noce, comment je m'étais grisé, comment j'étais tombé dans l'Ourcq, comment de l'Ourcq j'avais passé dans la Marne, de la Marne dans la Seine et de la Seine dans la mer ; comment, enfin, j'avais débarqué dans l'île où j'avais l'honneur de le rencontrer, et cela juste au moment où la position devenait assez critique pour me donner de graves inquiétudes.

« En effet, dit l'aigle en jetant un coup d'oeil sur mon rocher, qui s'enfonçait de plus en plus, il n'y a guère de chances pour que tu puisses te tirer d'affaire, mon pauvre Mocquet.

— Vous croyez ? lui demandai-je.

— Ah ! me dit-il, tu es le dix-septième que je vois mourir comme cela. »

Je laissai échapper un gémissement.

« Bon ! dit-il, ne te désespère pas trop : tu as la chance de tomber sur un des genres de mort les plus rapides et les moins douloureux, tandis qu'en continuant de vivre, tu étais exposé à un tas de maladies plus douloureuses les unes que les autres, aux

rhumatismes, à la goutte, aux névralgies, à la phtisie, à la paralysie. »

Je l'interrompis.

« Sauf votre respect, monsieur, lui dis-je, vous qui êtes si savant, ne connaîtriez-vous donc point un moyen pour moi de quitter cette île ; car, si caressante que soit la mort que vous me promettez, j'aimerais encore mieux vivre, fût-ce cent ans, en courant toutes les chances mauvaises de la vie, que de mourir dans une heure, si agréablement que ce soit.

— Tu as donc bien peur de la mort ?

— Ce n'est pas pour moi, c'est pour ma famille ; et puis j'ai une réponse à rendre au général de la part du comte Charpentier.

— Eh bien, je vais être bon garçon, quoiqu'il soit inconvenant de se griser comme tu l'as fait, et surtout le saint jour du dimanche. – Monte sur mon dos.

— Comment, m'écriai-je, que je monte sur votre dos ?

— Oui, et tiens-toi bien, de peur de tomber.

— Vous voulez plaisanter.

— Foi d'aigle, dit l'oiseau en posant sa patte droite sur sa poitrine, je parle sérieusement. Ainsi, accepte mon offre, ou prépare-toi à mourir étouffé dans la boue comme un crapaud ; aussi bien voilà ton piédestal qui s'enfonce, et je ne donne pas un quart d'heure sans que ce soit le tour de la statue. »

En effet, il n'y avait plus du rocher hors de la boue que la partie sur laquelle portaient mes deux pieds, et encore la tourbe li-

quide commençait-elle à mouiller la semelle de mes souliers.

Je regardai autour de moi et compris qu'il n'y avait pas d'autre moyen de salut que d'accepter la proposition que me faisait l'aigle ; en conséquence, prenant mon parti :

« Je vous remercie de l'offre que vous me faites, monsieur, lui dis-je, et l'accepte de grand coeur ; seulement, je crains d'être un peu lourd.

— Bon ! dit l'aigle, ne crains pas cela, je suis fort. »

Il s'approcha de moi, releva ses ailes de manière à ce que je pusse me mettre à califourchon sur son dos sans en gêner les mouvements ; je l'empoignai par le cou et il s'éleva rapidement dans l'air.

D'abord, je le serrai un peu fort, car je craignais de tomber ; mais, au mouvement qu'il fit, je compris que je gênais sa respiration et j'ouvris un peu la main.

« C'est bien, dit-il ; maintenant cela va aller tout seul.

— Pardon, lui dis-je le plus poliment que je pus, attendu que je me voyais à son entière discrétion –, s'il plaît à Votre Seigneurie, et sauf le respect que je dois à son jugement supérieur, il me semble que nous ne prenons pas le chemin de la maison.

— Tout à l'heure, tout à l'heure, dit l'aigle ; j'ai pour le moment affaire dans la lune, et nous allons d'abord y passer. »

Vous comprenez ma stupéfaction ! je faillis en perdre l'équilibre et me laisser tomber.

« Dans la lune ! m'écriai-je ; mais je n'ai point affaire dans la lune, moi, je n'y connais personne. Vous auriez dû me prévenir. Cela me retarde, de passer par la lune.

— Bon ! dit l'aigle, vingt-quatre heures de plus ou de moins, qu'est-ce que cela ? Si je t'avais laissé sur ton île, tu aurais été bien autrement en retard. Décide-toi donc, viens avec moi ou va-t'en.

— M'en aller ! lui dis-je, vous en parlez bien à votre aise. Par où voulez-vous que je m'en aille ?

— Par où tu voudras. Tu comprends, la route est libre.

— Non pas, peste ! j'aime encore mieux aller avec vous dans la lune. J'attendrai à la porte pendant que vous ferez vos commissions. »

Cependant nous continuions de monter ; la terre ne m'apparaissait déjà plus que comme un brouillard et la mer comme un miroir, tandis qu'au-dessus de ma tête, je voyais la lune s'élargir au fur et à mesure que la terre diminuait.

La nuit vint, la terre se couvrit d'obscurité, tandis qu'au contraire la lune s'illuminait de la réflexion du soleil, que je voyais écorné par la terre.

L'aigle montait toujours.

Il vint un moment où la terre me cacha entièrement le soleil ; alors je me trouvai dans l'obscurité la plus complète ; j'avais entièrement perdu de vue la lune.

L'aigle montait toujours.

Peu à peu la terre démasqua le soleil et le jour revint.

Le soir, je n'étais plus qu'à deux ou trois lieues de la lune ; elle m'apparaissait comme une grosse boule jaunâtre de la forme d'un fromage de Hollande, elle avait un gros bâton fiché dans le côté comme la queue d'une poêle.

Je présumai que c'était par là que la prenait le bon Dieu quand il avait affaire à elle.

« Mon cher Mocquet, me dit l'aigle, nous voilà arrivés ; mets-toi à cheval sur ce bâton et attends-moi. »

Il ne s'agissait pas de discuter, vous comprenez bien ; je fis ce que désirait l'aigle et me cramponnai de mon mieux à cette espèce de manche à balai.

Il me sembla qu'il branlait dans la lune ; de plus, le poids de mon corps le fit incliner ; en sorte que je me trouvai comme sur un cheval qui se cabre.

« Le diable t'emporte, aigle maudit ! » murmurai-je en patois picard, pour qu'il ne m'entendît pas.

Mais lui éclata de rire et dit :

« Bonsoir, Mocquet ! si tu te trouves bien là, restes-y, mon garçon.

— Comment, que j'y reste ?

— Sans doute.

— D'abord, je ne m'y trouve pas bien.

— Tant pis ; mais ce n'est pas moi qui te porterai ailleurs.

— C'était donc une farce ? m'écriai-je. Eh bien, elle est jolie, votre farce !

— Non, Mocquet, ce n'est point une farce, c'est une vengeance.

— Une vengeance ? Et pourquoi vous vengez-vous de moi ? Je ne vous ai rien fait.

— Comment, tu ne m'as rien fait ? tu as, l'année dernière, déniché mes petits sur la plus haute tour du château de Vez.

— Allons donc, j'ai déniché deux émouchets, vous n'êtes pas un émouchet, vous.

— Oui, fais l'innocent, va !

— Monsieur l'aigle, je vous jure…

— Au revoir, Mocquet !

— Monsieur l'aigle…

— Porte-toi bien.

— Au nom du ciel…

— Bien du plaisir. »

Et, battant des ailes, il s'envola en riant.

Je ne riais pas, moi, vous comprenez bien ; le bâton s'inclinait de plus en plus : si j'avais pu accrocher un coin de la lune, je me serais au moins assis dessus, et j'eusse été plus à mon aise ; mais je tenais le bâton à deux mains, je n'osais le lâcher d'une seule, de peur que les forces manquassent à l'autre, et que je ne fusse précipité.

En ce moment-là, justement la porte de la lune s'ouvrit, criant sur ses gonds comme une porte qui depuis plus de trois mois n'a pas été graissée, et l'homme de la lune parut…

— Quel homme ? demandai-je de mon coin.

— Dame, répondit Mocquet, probablement celui qui la garde.

— Il y a donc un homme dans la lune ?

— Oh ! cela, je puis le certifier : je l'ai vu comme je vous vois, et, de plus, il m'a parlé.

— Que t'a-t-il dit ?

— Il m'a dit : « Que fais-tu là, fainéant ?

— Comment, fainéant ? lui dis-je ; eh bien, je vous réponds qu'il y a peu d'êtres de notre espèce qui fassent une besogne pareille à celle que je fais en ce moment.

— Et à quel propos fais-tu cette besogne-là ?

— Oh ! je n'en ai pas eu le choix », lui dis-je.

Et je lui racontai comment vous m'aviez envoyé chez le comte Charpentier, comment j'avais trouvé Berthelin, comment il m'avait invité à sa noce, comment je m'étais grisé, comment j'étais tombé dans l'Ourcq, comment de l'Ourcq j'étais passé dans la Marne, de la Marne dans la Seine, et de la Seine dans la mer. Puis vint l'histoire de l'île, du rocher, de l'aigle ; puis je lui racontai comment ce misérable oiseau m'avait abandonné sur mon bâton comme un perroquet sur son perchoir, en me souhaitant bien du plaisir, souhait qui était loin de se réaliser ; enfin, je le suppliai de me tendre la main et de m'aider à monter sur la lune.

Mais lui, commençant par tirer sa tabatière de sa poche, puis l'ouvrant, y fourrant ses doigts, y puisant une prise de tabac, et la reniflant, secoua la tête.

« Comment, vous secouez la tête ? m'écriai-je.

— Oui, Mocquet, je la secoue, répondit le priseur.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire que tu ne peux pas rester ici.

— Comment, je ne peux pas rester ici ?

— Non ; tu vois bien que tu fais pencher la lune.

— Certainement que je le vois bien.

— Alors tu comprends, si la lune penche encore d'un degré ou deux, tu vas renverser mon eau, qui est là dans le creux d'un rocher. Et, comme il ne pleut ici que tous les trois mois, qu'il a plu avant-hier, je serai mort de soif avant les prochaines pluies.

— Mais, aussi, m'écriai-je, je ne compte pas rester ici, vous comprenez bien. Je profiterai de la première occasion qui se présentera pour la terre.

— Il n'y a jamais d'occasion pour la terre, me répondit l'homme.

— Il n'y a jamais d'occasion ?

— Jamais…

— Comment ferai-je alors ?

— Tu lâcheras le bâton ; et, comme la terre est juste au-dessous de la lune en ce moment, dans deux ou trois heures, tu seras arrivé.

— Mais je me briserai comme verre. – Allons donc !

— Quoi, allons donc ?

— Jamais.

— Jamais quoi ?

— Jamais je ne lâcherai mon bâton.

— Ah ! tu ne le lâcheras pas !

— Non, je ne le lâcherai pas.

— Eh bien ! c'est ce que nous allons voir. »

L'homme de la lune, qui avait gardé sa tabatière dans sa main, la remit dans sa poche, rentra dans sa maison et en sortit cinq minutes après avec une hache.

À cette vue je devinai son intention et je frémis de tout mon corps.

« Eh ! mon cher monsieur, lui dis-je, j'espère bien que vous n'allez pas couper mon bâton. Mais c'est tout simplement un meurtre, un assassinat. Ah ! vieux drôle ! ah ! vieux coquin ! ah ! vieux… »

Un craquement terrible me coupa la voix : au troisième coup de hache, le bâton s'était rompu, et je tombais, mon bâton entre les jambes, avec une telle rapidité que la voix m'en manqua.

Débarrassée de moi, la lune se remit d'aplomb, et je vis l'homme qui suivait des yeux ma chute à travers l'espace avec une satisfaction qu'il ne se donnait pas même la peine de cacher.

Au bout de dix minutes, à peu près, d'une chute furieuse il me sembla entendre à mes oreilles un grand bruit d'ailes accompagné de formidables coing ! coing ! coing !

Je passais à travers une bande d'oies sauvages.

« Comment ! me dit le jars qui conduisait la troupe, c'est vous, Mocquet ? »

J'avoue que cela me fit plaisir de me trouver en pays de connaissance. – Seulement, comment cette oie me connaissait-elle ? C'est ce que je n'ai jamais pu savoir.

« Ma foi, oui, répondis-je, c'est moi-même.

— Êtes-vous en bonne santé ?

— Pour le moment, cela ne va pas mal, répondis-je ; mais j'ai peur que, d'ici à peu, il n'y ait du changement.

— Sans être trop curieux, continua le jars, puis-je vous demander comment il se fait que je vous rencontre à vingt mille lieues de la lune et à soixante mille lieues de la terre ? »

Alors je lui racontai comment vous m'aviez donné une commission pour le comte Charpentier, comment j'avais rencontré Berthelin, comment il m'avait invité à la noce, comment je m'étais grisé, comment j'étais tombé dans l'Ourcq, comment de l'Ourcq j'étais passé dans la Marne, de la Marne dans la Seine, et de la Seine dans la mer. Puis vint l'histoire de l'île, du marais, du rocher, de l'aigle. Je lui narrai comment ce misérable oiseau m'a-

vait conduit à la lune, m'avait abandonné sur le manche de la lune, et comment l'homme de la lune, voyant que je la faisais pencher, avait craint que je ne répandisse son eau, avait pris une hache et avait coupé le bâton. – En preuve de quoi je lui montrai le bâton que j'avais encore entre les jambes.

Peut-être me demanderez-vous comment je pouvais raconter tout cela en tombant, puisque, entraîné par mon poids, je devais tomber bien plus vite que les oies ne pouvaient voler. Mais, à ce commandement : coing-coing-coing !qui veut dire, dans la langue des oies : reployez vos ailes !toute la troupe avait reployé ses ailes ; n'ayant plus rien pour se soutenir, chaque oie tombait en même temps que moi, comme un gros grêlon.

« Ah ! ah ! fit le jars après m'avoir écouté avec attention, si bien que tu dégringoles ?

— Je dégringole, c'est le mot.

— Que donnerais-tu bien à celui qui te garantirait de te déposer à terre aussi doucement que sur un lit de plumes ?

— Je lui donnerais ma bénédiction d'abord, et, foi d'homme, j'y ajouterais bien un petit écu.

— Eh bien ! moi, je t'y déposerai pour rien.

— Pour rien ? C'est encore mieux.

— Mais à une condition, cependant.

— Laquelle ?

— Tu me jureras de ne jamais faire la chasse aux oies sauvages.

— Oh ! si ce n'est que cela, je vous le jure.

— Couag ! » fit l'oie sauvage.

Cela veut dire : Attention !

« Nous y sommes ! répondirent les oies.

— Prenez chacune un bout du bâton dans votre bec », commanda le jars.

Les oies obéirent.

« Là ! et maintenant, étendez les ailes. »

Les deux oies commandées étendirent les ailes et je sentis que je m'arrêtais dans ma chute.

« Ah ! sapristi ! » m'écriai-je.

C'était la respiration qui me revenait.

Je fis une évolution sur mon bâton et je me trouvai assis de côté, comme une femme sur une bourrique. Je tenais le bâton des deux mains, et, comme de regarder en bas me donnait le vertige, le jars ordonna au reste de la bande de voler au-dessous de moi et de me faire avec son corps une espèce de tapis de pied.

Pendant toute cette conversation et toute cette opération, nous étions insensiblement descendus, et la terre, non seulement s'était refaite visible, mais m'apparaissait dans tous ses détails. Nous remontions vers le Midi, ce qui était mon chemin direct, et je revoyais successivement Le Havre, Rouen, Paris.

Arrivé à Paris, je criai à mon jars, qui nous servait de guide :

« Un peu à gauche, l'ami, un peu à gauche ! »

Il répéta dans sa langue :

« Un peu à gauche ! »

Et nous obliquâmes.

J'avoue que je revis avec une grande joie Dammartin, Nanteuil, Crépy.

« Un peu à droite ! » dis-je, arrivé à cette dernière ville.

Et le jars prit un peu à droite.

Tout à coup, je m'aperçus que la bande, au lieu de s'abaisser, s'élevait.

« Mais c'est ici, m'écriai-je, mon ami jars, c'est ici ; descendez-moi donc, voilà Value à ma droite, voilà Haramont à ma gauche, voilà les Fossés juste au-dessous de moi. Descendez-moi donc ! descendez-moi donc ! »

Mais lui criait :

« Plus haut ! haut ! »

Et, sans m'écouter, la troupe lui obéissait.

J'allongeai la main pour l'attraper ; j'avais une envie terrible de lui tordre le cou.

Il m'échappa, mais comprit parfaitement mon intention.

« Ah ! voilà comme tu es reconnaissant, Mocquet ? », me dit-il.

J'étais exaspéré.

« Mais ne vous apercevez-vous donc pas, lui dis-je, que nous nous éloignons de chez le général, pour aller où ? je n'en sais rien… au diable.

— Mocquet, dit le jars d'une voix douce, pour être une oie, on n'est pas pour cela un imbécile. N'as-tu donc pas vu ?

— Si fait, j'ai vu ; j'ai vu le château du général ; j'ai vu Villers-Cotterêts, et voilà que nous appuyons à droite et que je vois La Ferté-Milon, et que je vois Melun, Montargis, Moulins.

— Oui, tu as vu bien des choses, mais tu n'as pas vu Pierre, le jardinier, qui était embusqué derrière une haie avec son fusil, et qui nous attendait pour nous canarder.

— Bah ! Pierre est un maladroit, il vous eût manquées.

— Il y a, mon cher Mocquet, chez les oies, un proverbe qui dit : « Il n'est pires coups que les coups de maladroit. »

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! fis-je, mais où allons-nous maintenant ? Bon ! voilà que je revois la mer. Qu'est-ce que cette mer-là ?

— C'est la mer Méditerranée, que les Anciens appelaient mer Intérieure, parce quelle est entièrement enfermée dans les terres et n'a de communication avec le grand Océan que par le détroit de Gibraltar.

— Savez-vous que vous êtes fort instruite pour une oie ? lui dis-je.

— J'ai beaucoup voyagé, répondit modestement le jars.

— Mais enfin, où allons-nous ?

— Nous allons au lac Tchad.

— Où est cela, le lac Tchad ?

— Au centre de l'Afrique.

— Comment, au centre de l'Afrique ? dans le pays des nègres ?

— Justement.

— Mais je n'y ai point affaire, moi ; je n'y veux pas aller. Halte-là ! halte ! Tenez, voilà justement un bâtiment qui va entrer à Marseille ; descendez-moi sur le bâtiment, descendez-moi vite.

— Je ne puis te descendre tout à fait, tu sais bien que partout où est l'homme nous courons un danger.

— Eh bien ! approchez-vous le plus possible, je m'en laisserai tomber.

— Libre à toi.

— C'est bien heureux… Là, je crois que j'y suis.

— Non, pas encore.

— Et maintenant ?

— Pas encore.

— D'ici, je tomberai juste sur le pont.

— D'ici, tu tomberas à la mer.

— Et d'ici ?

— Tu y es, mais ne perds pas de temps. Il passe… il sera passé. Bon voyage ! »

En effet, j'avais lâché le bâton, mais une seconde trop tard. Au lieu de tomber sur le bâtiment, je tombai dans son sillage.

Comme je tombais d'une centaine de pieds de haut, j'allai jusqu'au fond de la mer. Heureusement j'avais fait provision d'air ; je retins ma respiration, et je revins à la surface.

On m'avait vu tomber du bâtiment, et une barque m'attendait avec quatre rameurs et un contremaître.

Oh ! général, je ne saurais vous dire ma satisfaction quand je sentis une main d'homme au lieu d'une patte d'oie, et quand je me vis porté sur un bâtiment au lieu de voyager à cheval sur le dos d'un aigle, ou assis sur un bâton porté par des oies.

Deux heures après, nous étions à Marseille.

Je courus à la malle-poste : par chance, il restait une place avec le conducteur ; je la retins, – et me voilà.

Maintenant, général, pardon du retard ; mais vous conviendrez qu'il ne fallait pas moins de huit jours pour aller du port aux Perches au Havre, du Havre à l'île du Marais, de l'île du Marais à la lune, de la lune à la Méditerranée, de la Méditerranée à Marseille et de Marseille ici. – Voici la réponse du comte Charpentier, général.

Et Mocquet tendit une lettre à mon père.

Mocquet a toujours cru qu'il avait été dans la lune. On a eu beau lui soutenir qu'il n'avait pas quitté son lit et avait eu le cauchemar, il soutint, lui, qu'il avait bel et bien fait le voyage que je viens de raconter.

Mocquet me prit en grande amitié, surtout parce que j'étais le seul qui ne lui rît pas au nez quand il parlait de l'aigle vindicatif, de l'homme de la lune et du jars savant.

Je ne lui riais pas au nez, parce que je croyais fermement qu'il avait fait le voyage de la lune et que je ne regrettais qu'une chose : c'était de ne l'avoir pas fait avec lui.

— Mais soyez tranquille, me disait Mocquet, si j'y retourne, je vous prendrai avec moi et nous irons ensemble.

Mocquet est mort sans y retourner.

Maintenant, y a-t-il quelqu'un qui cherche un compagnon de voyage pour aller dans la lune ?

Me voilà.

q

## Chapitre 1 Gottlieb le tourneur

Berlin, mes chers enfants, est, comme vous le savez, la capitale de la Prusse. Mais, ce que vous ne savez pas, c'est que, sous le règne de ce roi bossu et à longue queue nommé Frédéric le Grand, il existait à Berlin un excellent ouvrier tourneur nommé Gottlieb.

Lui, n'avait pas de queue, était droit et beau de visage : il pouvait avoir de vingt-quatre à vingt-cinq ans.

Sa figure rayonnait de franchise et de gaieté.

Mais à ces avantages physiques, il joignait quelque chose de plus précieux encore : il avait été, sinon au collège ou à l'université, du moins à l'école. Il savait lire, écrire, compter ; il dessinait suffisamment pour se faire à lui-même certains modèles nouveaux qui n'avaient pas peu contribué à le mettre en vogue, ou plutôt à mettre en vogue le patron chez lequel il travaillait, de sorte que chaque maître était ambitieux d'avoir dans son atelier un si brave compagnon.

Aussi les camarades de Gottlieb, qui avaient commencé par être jaloux de lui, avaient-ils fini par reconnaître franchement sa supériorité et le traiter avec toutes sortes d'égards, tandis que les simples apprentis le regardaient avec admiration, en disant :

— Ah ! si je pouvais un jour devenir aussi fort que lui !

Par malheur, cette supériorité porta un mauvais fruit : elle enfanta l'orgueil.

Non pas l'orgueil à l'endroit de son état – ce n'eût rien été, car l'orgueil lui eût fait faire de nouveaux progrès, mais l'orgueil à propos de toutes choses.

Or, l'orgueil a presque toujours une compagne encore pire que lui : c'est l'envie.

Ce fut par ce point faible que le mauvais esprit l'attaqua.

Gottlieb avait d'abord voulu être le premier en science et le premier en bonne conduite parmi ses compagnons ; mais bientôt cette louable émulation ne lui suffit plus : il voulut être le mieux mis, le plus fort et le plus adroit aux exercices du corps. Si à cet égard il se voyait surpassé par quelque autre, il concevait pour lui

une antipathie qui dégénérait en haine, et ne trouvait de repos que lorsqu'il avait, non pas égalé, mais surpassé son rival.

C'est une triste passion que celle de l'envie, mes chers enfants, et qui devait être pour Gottlieb, comme vous allez le voir, la source des plus affreux tourments.

Tous les dimanches, Gottlieb allait se promener, de deux heures à cinq heures, c'est-à-dire entre son dîner et son goûter, sur la place des divertissements. Toute la classe d'ouvriers à laquelle appartenait Gottlieb, et même la classe supérieure de la bourgeoisie, se réunissaient aux mêmes heures sur cette place. Là, on jouait à toutes sortes de jeux, au tonneau, aux quilles, au ballon, au cochonnet ; les enfants, de leur côté, jouaient à la toupie, au sabot, au bouchon, aux billes, à la balle, au cerf-volant et au cerceau. Les femmes et les vieillards s'asseyaient sur des bancs plantés à leur intention ; les hommes se tenaient debout ou se promenaient en causant des affaires du temps.

Gottlieb avait l'habitude, lorsqu'il arrivait sur la place, d'y produire une certaine sensation. On se retournait à son approche, on le suivait des yeux lorsqu'il passait, et l'on murmurait tout bas : C'est le beau Gottlieb, l'ouvrier tourneur.

Un dimanche, Gottlieb alla, selon son habitude, sur la place des divertissements, mais, à son grand étonnement, il n'entendit point le murmure habituel qui s'élevait à son approche. L'attention hebdomadaire dont il était l'objet ne se manifesta point. Tout le monde, hommes, femmes et enfants, couraient aux quilles, et formaient là un immense cercle autour d'un homme grand et maigre, qui avait défié les meilleurs joueurs.

Cet homme portait le costume d'un ouvrier endimanché, et il excitait l'étonnement général par l'adresse avec laquelle il lançait la boule, et par le succès qu'il obtenait.

Gottlieb fendit la presse et arriva au premier rang.

Deux choses le blessèrent vivement, d'abord l'attention que la foule, à son détriment, accordait à cet homme, et ensuite l'habileté réelle qu'il déployait à un jeu où Gottlieb avait la prétention de surpasser tous ses compagnons.

Aussi, emporté par son orgueil, Gottlieb offrit à l'inconnu de jouer contre lui un thaler.

Il espérait que l'inconnu n'oserait pas risquer une pareille somme ; mais il se mit à rire, tira une poignée de thalers de sa poche et en laissa tomber un près de celui que Gottlieb avait jeté à terre.

Mais au lieu de surpasser l'étranger comme il l'espérait, Gottlieb fit blancsur blanc,ce qui ne lui était jamais arrivé.

Vous savez, mes chers enfants, que l'on appelle faire blancpasser au milieu ou à côté des quilles sans en renverser une seule.

Et à chaque blanc que faisait Gottlieb, l'étranger poussait un rire désagréable à tout le monde, mais particulièrement à Gottlieb.

Cependant, comme par complaisance, l'étranger laissait prendre à Gottlieb un certain nombre de points, mais aussitôt que Gottlieb approchait du chiffre qu'il fallait atteindre, en un ou deux coups l'inconnu l'atteignait, le dépassait et gagnait la partie, abattant, s'il était besoin, les neuf quilles d'un coup, ce que Got-

tlieb, non seulement n'avait jamais fait, mais n'avait jamais vu faire à personne.

Gottlieb joua deux heures avec l'inconnu, sans plus de succès une partie que l'autre, et perdit six thalers, ce qui était son gain de toute la semaine.

Mais ce n'étaient point ces six thalers qui lui faisaient le coeur gros, c'était la honte d'être battu devant toute cette foule si souvent témoin de son triomphe.

Aussi, à la dernière partie, furieux, hors de lui, aveuglé par la colère, Gottlieb était-il prêt à jeter sa boule à la tête de l'inconnu ; mais il eut le vague sentiment que, plus adroit que lui, l'étranger serait peut-être aussi plus fort, et qu'il réjouirait les spectateurs, dont quelques-uns ne cachaient point leur satisfaction, par le spectacle d'une double défaite.

Il se contenta donc de murmurer entre ses dents :

— Il n'y a qu'un sorcier qui puisse jouer aux quilles comme cet homme y joue.

Mais, si bas qu'il eût mâchonné ces paroles, l'étranger les avait entendues.

— Si un long exercice et une grande adresse, dit-il d'une voix calme, sont de la sorcellerie, oui, je suis sorcier, mais j'ai joué aux quilles par toute l'Allemagne, et quoique partout j'aie gagné, je ne me suis jamais entendu faire un pareil reproche.

Et, ramassant son thaler à lui, le seul qu'il eût eu besoin de mettre au jeu, et les six thalers que Gottlieb avait successivement tirés de sa poche, il les mit tranquillement dans son gousset, en

faisant au pauvre compagnon quelques éloges ironiques sur la façon dont il jouait aux quilles, et en lui souhaitant meilleure chance pour le dimanche suivant.

— Restez-vous donc ici jusqu'à dimanche ? lui demanda Gottlieb.

— Non, répondit l'étranger avec son ricanement sinistre, mais je reviendrai bien volontiers, si vous voulez prendre votre revanche.

Ainsi provoqué, Gottlieb n'osa refuser.

— Eh bien soit, dit-il, je vous attends.

— À dimanche donc, reprit l'étranger.

Et, saluant la foule, il s'éloigna en sifflant un air si singulier, que personne, non seulement n'avait entendu siffler cet air, mais même siffler de la façon dont sifflait l'inconnu.

Aussi, tant qu'on entendit l'étrange mélodie, personne n'eut-il l'idée de l'interrompre par ses paroles, de même que, tant qu'il fut visible, personne n'eut l'idée de regarder d'un autre côté que celui par lequel il s'éloignait.

Gottlieb semblait, comme les autres, être sous le charme.

Mais lorsque les yeux se détournèrent de l'étranger, ils se tournèrent vers Gottlieb.

Alors courut par la foule comme un écho du rire de l'étranger ; toute bienveillance semblait éteinte dans les coeurs à l'endroit du pauvre Gottlieb, et ce fut à qui lui jetterait la raillerie.

Gottlieb eût bien voulu tomber sur celui des railleurs qui était le plus près de lui ; mais il comprit que, s'il tombait sur celui-là, tous les autres tomberaient sur lui.

On lui faisait payer en un jour tous ses triomphes de l'année.

Gottlieb, tout enragé qu'il était au fond du coeur, se contenta donc de dire :

— C'est bien, on verra dimanche.

Et il se retira.

Mais il se retira avec une intention.

C'était de s'enfermer dans sa chambre, où il avait des instruments et du bois, d'y tourner un jeu de quilles et une boule, et de s'exercer tous les jours, afin de disputer le dimanche suivant la victoire, s'il ne pouvait la remporter.

Ce qui l'avait humilié, c'était la plénitude de sa défaite.

Comme c'était un très habile ouvrier que Gottlieb, son jeu de quilles et sa boule furent achevés pour le lendemain à l'heure du dîner.

Dans l'ardeur qu'il avait mise à son travail, il n'avait ni soupé, ni déjeuné. Il se contenta de manger une grande assiettée de soupe, mit un morceau de pain dans sa poche, prit sous son bras ses quilles, dans sa main sa boule, s'achemina vers le jardin, et, refermant avec soin la porte derrière lui, il chercha un endroit propice à son étude.

L'endroit fut bientôt trouvé ; c'était sous une allée de tilleuls qui, par la régularité de sa double ligne, devait servir de conduc-

teur à l'oeil.

Il dressa les quilles, mesura la même distance que la veille, c'est-à-dire dix-huit pas, et se mit à jouer seul.

Là, il retrouva son adresse première.

Il abattit bien deux, trois, quatre, cinq, et même six quilles, mais jamais, comme l'étranger, il ne put abattre les neuf d'un seul coup.

Gottlieb mettait une telle action à cette espèce de répétition, qu'il comptait comme s'il jouait réellement.

Il en avait quatre-vingt-onze, qu'il avait amassés en vingt coups, et par conséquent il ne lui restait plus que neuf à faire, lorsqu'en revenant à sa place et en se retournant pour lancer sa boule, il vit, à son grand étonnement, l'étranger debout et les bras croisés près du jeu de quilles.

Une sueur froide courut par tout le corps de Gottlieb. Par où avait-il pu pénétrer dans le jardin, quand il croyait avoir fermé la porte avec tant de soin ?

L'étranger ne parut pas remarquer l'étonnement du compagnon tourneur.

— Ah ! ah ! dit-il, comme s'il eût compté les quilles abattues depuis le commencement de la partie, quatre-vingt-onze ! C'est maintenant qu'il faudrait abattre les neuf quilles d'un coup.

— Impossible, murmura Gottlieb avec un soupir.

— Bah ! impossible, reprit l'étranger, parce que vous vous y prenez mal. – Tenez, prêtez-moi votre boule, et vous allez voir

comment on en fait neuf d'un coup.

Et il s'approcha de Gottlieb qui, espérant surprendre le secret de l'inconnu, lui mit sa boule dans la main.

L'inconnu, sans même viser, lança la boule, et abattit les neuf quilles.

— Vous le voyez, dit-il, ce n'est pas plus difficile que cela.

Gottlieb plongea sa main avec colère dans ses cheveux ; il s'en fût volontiers arraché une poignée.

L'inconnu éclata de rire.

Il y avait dans ce rire quelque chose de métallique et de strident qui exaspérait Gottlieb.

Il en revenait à l'idée qui lui était déjà passée par l'esprit sur la place de divertissement, c'est-à-dire de tomber sur l'étranger et de l'assommer.

Mais en l'examinant, en le voyant si sec et si nerveux, Gottlieb comprenait que ce n'était pas une victoire facile, mais que c'était à coup sûr une lutte dangereuse.

En ce moment, l'étranger lui posa la main sur l'épaule.

Gottlieb tressaillit ; il lui sembla que cinq ongles aigus lui entraient dans la chair.

Cependant on eût dit qu'une puissance surnaturelle le fixait à sa place.

— En vérité, lui dit l'inconnu, je t'avais cru jusqu'ici un homme intelligent, Gottlieb, mais à ma grande honte, je vois que je m'é-

tais trompé.

— Pourquoi cela ? demanda le tourneur.

— Mais parce que, désirant apprendre mon secret, au lieu de chercher à entrer en amitié avec moi pour que je te le communique, tu songes de quelle façon tu pourras te venger d'un homme qui n'a d'autre tort à ton égard que d'être plus fort que toi aux quilles.

Gottlieb regarda l'étranger avec étonnement ; il venait de lire au plus profond de sa pensée.

Mais, éludant une réponse directe, trop embarrassante à faire pour lui :

— Il y a donc un secret ? demanda-t-il.

— Sans doute, qu'il y a un secret, répondit l'inconnu.

— Et ce secret, tu peux me l'apprendre ?

— Non seulement je puis te l'apprendre, mais même je ne demande pas mieux.

Gottlieb fit un mouvement de joie qui n'échappa point à l'inconnu.

— Cependant, lui dit celui-ci, tu connais trop le monde, compagnon, pour ne pas savoir que l'on ne donne rien pour rien.

— Ah ! ah ! fit Gottlieb.

— Au reste, que t'importe, si je te demande une chose qu'il te soit facile de m'accorder ?

— Eh bien ! voyons, que me demandes-tu ? fit Gottlieb.

L'inconnu se gratta l'oreille.

— Parle donc ! insista Gottlieb.

— Attends donc, lui dit l'inconnu, il me faut le temps de réfléchir. Je voudrais te traiter en ami, et, comme je te l'ai dit, te demander quelque chose qu'il te soit facile de m'accorder. Par exemple, t'engagerais-tu à me promettre de ne plus jamais boire de la bière blanche ?

— Oh ! non, quant à cela, non ! Je ne ferai jamais une telle promesse ! s'écria Gottlieb avec fermeté. Je suis un véritable enfant de Berlin, et je ne saurais vivre sans bière blanche ; aussi, demande-moi autre chose, ou garde ton secret.

— Eh bien, voyons, je veux être bon prince. Engage-toi, pendant tout le reste de ta vie, à jouer aux quilles au moins trois fois par semaine.

— Oh ! quant à cela, s'écria Gottlieb enchanté, de grand coeur et je te fais volontiers une promesse qui me procurera tous les deux jours un délassement agréable.

Et là-dessus il frappa amicalement dans la main de l'inconnu ; mais au moment où les deux mains se touchaient, il sembla à Gottlieb que tout son sang s'allumait dans ses veines ; une gaieté extraordinaire l'anima ; il se mit à sauter de joie.

— Eh bien, à la bonne heure, voilà comme tu me plais, lui dit le grand maigre ; finissons donc notre marché : je te donne la faculté de renverser les neuf quilles à chaque coup, ce qui t'assure la victoire sur tous les joueurs de quilles de l'Allemagne, et même de France, et toi tu t'engages à jouer aux quilles trois fois la semaine ; est-ce bien cela ?

— C'est cela ! s'écria vivement Gottlieb.

— Seulement, prends garde à toi, si tu ne tiens pas ta parole ! reprit l'inconnu d'un ton menaçant.

— Sur quoi faut-il faire serment ? demanda Gottlieb.

— Sur ton salut éternel ! dit l'étranger.

— Je le jure ! fit Gottlieb en étendant la main.

— Oh ! dit l'étranger, cela ne se pratique pas ainsi ; tu connais le proverbe qui dit : Verba volant, scripta manent ? Écrivons.

Et fouillant dans sa poche, il en tira du papier, de l'encre et une plume, dressa un contrat en règle, et invita Gottlieb à le signer.

Gottlieb prit lecture du contrat, et, comme il ne contenait que ce qui avait été convenu, il signa sans difficulté.

L'étranger relut à son tour le papier, le plia en quatre, et le fourra dans sa poche, en riant de ce rire qui avait tant inquiété Gottlieb, et qui, cette fois, lui fit courir un frisson dans les veines.

— Là, dit-il, tout est maintenant en règle. Du moment où tu as buriné ton paraphe sur notre convention, tu as reçu la faculté que tu désirais : tu es maintenant le plus fort joueur de quilles qu'il y ait au monde ; seulement n'oublie pas de jouer trois fois par semaine. Si une seule fois tu oublies, tu es perdu. Tu as juré sur ta félicité éternelle et tu m'appartiens, car je n'ai pas besoin de te dire, je présume, que je suis Satan.

« Toutefois, ajouta le mauvais esprit, comme poussé par une force supérieure, je dois te déclarer une chose, c'est que notre

contrat devient nul du moment où tu trouves un joueur plus fort que toi.

« Mais, ajouta-t-il en riant de son rire diabolique, je suis tranquille, je sais bien que tu ne le trouveras point. »

À ces mots, l'étranger disparut tout à coup, sortant de scène comme il y était entré, et laissant Gottlieb seul et stupéfait.

Car Gottlieb savait maintenant à quel joueur de quilles il avait eu affaire.

q

## Chapitre 2 Comment Gottlieb fut proclamé le roi des quilles, mais ne trouva plus personne qui voulût jouer avec lui

L'émotion qui s'était emparée de Gottlieb à la disparition de l'étrange compagnon avec lequel il venait de conclure son pacte ne fut pas de longue durée, car bientôt la pensée de la précieuse acquisition qu'il venait de faire chassa tout autre sentiment de son coeur.

— Ah ! s'écria-t-il dans sa joie, comme ils vont ouvrir les yeux et la bouche, les autres, en me voyant renverser les neuf quilles à chaque coup ! Ils vont devenir enragés de jalousie, et personne n'osera plus élever la voix contre moi. Toutes les neuf à chaque coup ! On m'appellera le roi des quilles, et l'on viendra de toute l'Allemagne pour m'admirer. On m'invitera dans tous les quilliers, et l'on donnera des fêtes en mon honneur.

« Et quand je pense au peu que me coûte un pareil talent, car, au bout du compte, qu'ai-je promis ? De jouer aux quilles trois fois par semaine, voilà tout, et ma supériorité doit durer jusqu'à ce que je trouve quelqu'un de plus fort que moi, c'est-à-dire toujours. Le plus grand joueur du monde, puisqu'il n'y a que neuf quilles au jeu, n'en pourra pas renverser plus de neuf. Hourra ! je suis l'homme le plus heureux de la terre ! »

Tout à coup son front se rembrunit ; cette pensée lui était venue que peut-être l'étranger n'avait fait que s'amuser à ses dépens : cette réflexion, en effet, lui causait une terrible anxiété ; en conséquence il redressa les quilles abattues, ramassa la boule, courut à la distance ordinaire, et, tout tremblant d'émotion, lança la boule.

L'inconnu ne l'avait pas trompé, les neuf quilles tombèrent.

— Toutes les neuf ! s'écria Gottlieb en sautant de joie. Et il les redressa de nouveau et de nouveau les abattit. Il continua de jouer ainsi jusqu'à ce que la nuit fût venue, car il éprouvait une indicible sensation de joie à la chute de ses neuf quilles, si bien que, s'il y eût eu de la lune au ciel, il eût passé la nuit à jouer tout seul.

Mais quand l'obscurité fut si épaisse qu'il ne put voir à quatre pas de lui, force lui fut de rentrer ; il se consola en disant qu'il rentrait pour prendre du repos.

Seulement Gottlieb avait trouvé le mot, mais il chercha inutilement la chose ; il se roula sur son lit plus de trois heures avant de pouvoir s'endormir ; puis, une fois endormi, il fit les rêves les plus bizarres, se réveillant en sursaut de dix minutes en dix minutes, heureux de n'avoir fait que rêver ; il va sans dire que

l'homme grand, sec et maigre jouait toujours le principal rôle dans ses visions.

Le lendemain, Gottlieb, en se levant, se sentit tout brisé ; aussi résolut-il de se reposer en jouant. Il se leva, mit ses vêtements du dimanche, alla chez son patron et lui dit qu'une indisposition lui étant survenue, il ne pouvait travailler ; il demandait donc un congé de vingt-quatre heures, promettant de rattraper incessamment le temps perdu.

Le patron fit la moue, mais il lui accorda sa demande, ne voulant pas contrarier un si habile ouvrier : d'ailleurs, son visage portait les traces de la fatigue de la veille et de l'insomnie de la nuit.

Gottlieb, ayant congé, se mit à flâner par la ville : mais, s'il faut le dire, il ne faisait guère attention à ce qui se passait autour de lui, ne pensant qu'à sa science, et voyant toujours les neuf quilles sauter en l'air au contact de la boule ; aussi ne tarda-t-il point, sans même avoir eu la volonté d'y venir, à se trouver sur la place de divertissement.

Il n'y avait encore personne.

Gottlieb regarda sa montre ; il n'était en effet que dix heures du matin, et la place de divertissement n'était réellement fréquentée que dans l'après-midi. Le jeune ouvrier s'assit à la porte d'un cabaret, se fit donner un pot de cette bière blanche à laquelle il avait refusé de renoncer, et s'abandonna à ses réflexions.

Mais les réflexions se résumaient toutes dans ces six mots :

Toutes les neuf à chaque coup !

Il but une première chope de bière, puis une seconde, puis une troisième ; alors la lassitude de la veille et l'insomnie de la nuit commencèrent à agir sur lui. Il s'endormit, murmurant encore dans son sommeil : Toutes les neuf à chaque coup.

Il dormit ainsi jusque vers deux heures de l'après-midi, heure à laquelle le jardin commença de se remplir de monde, et où les premières quilles furent dressées sur le quillier. Mais à ce bruit, qui pénétra au plus profond de son sommeil, il se réveilla tout à coup joyeux et dispos.

D'un saut il était sur le quillier et s'écria gaiement :

— Bonjour à tout le monde. Voilà ma mise. J'en suis.

Les joueurs étaient en partie ceux de la veille, et, comme ils avaient encore en fraîche mémoire sa mauvaise chance de la veille avec l'étranger, ils commencèrent à goguenarder, se réjouissant d'avance de lui gagner son argent.

Mais pour cette fois leur erreur fut grande.

Gottlieb, à leur grand étonnement, renouvela le miracle opéré la veille par l'étranger, renversant les neuf quilles à chaque coup, de sorte qu'en peu d'instants il eut gagné une somme assez ronde.

Cette adresse surpassait celle de l'inconnu qui, quoique jouant de première force, avait de temps en temps laissé deux ou trois quilles debout.

Aussi les joueurs commencèrent-ils de chuchoter entre eux, et comme Gottlieb continuait d'abattre les neuf quilles à chaque coup, un de ses compagnons, plus mauvaise tête que les autres,

donna un coup de pied dans les quilles, en disant que Gottlieb était un mauvais drôle et leur gagnait leur argent à l'aide de quelque tour infernal.

Mais Gottlieb se mit à rire, disant que chacun était libre de penser ce que bon lui semblerait. La veille, il avait fait à l'étranger le même compliment qu'on venait de lui faire, et tout le monde s'était moqué de lui. Il ajouta qu'il avait attentivement étudié la manière de procéder de l'inconnu, qu'il s'était, le même soir, exercé tout seul à faire le grand coup, et qu'après une foule d'épreuves inutiles, il avait enfin trouvé le secret.

Ces paroles, qui pouvaient être la vérité, parurent logiques aux autres joueurs, qui réprimandèrent celui qui s'était emporté ; mais Gottlieb continuait d'abattre les neuf quilles à chaque coup, et par conséquent empochait les enjeux à chaque partie. Celui qui avait déjà insulté Gottlieb revint à la charge, et cette fois trouva ses compagnons disposés à le soutenir. En effet, au lieu de l'admiration qu'il avait cru exciter, le trop habile joueur n'avait fait naître que le mécontentement ; les uns, et c'étaient les moins acharnés, prétendaient que Gottlieb était un escroc qui employait un coup connu de lui seul ; les autres allaient plus loin, prétendant que Gottlieb s'était donné au diable, et que, voulût-il ne pas abattre les neuf quilles, il ne pourrait pas ; tous ensemble étaient d'accord qu'il ne fallait plus, sous aucun prétexte, jouer avec un homme qui était d'avance sûr de gagner.

Le jeu cessa donc ; mais comme Gottlieb continuait de railler ses camarades, les traitant de mauvais joueurs et de poltrons, bientôt, des railleries on en vint aux injures, et des injures aux violences, si bien qu'à la fin d'une mêlée où la garde fut forcée

d'intervenir, on reporta notre roi des quilles tout meurtri à la maison.

Cependant il ne put s'abstenir, tout meurtri qu'il fût encore, de retourner le surlendemain au quillier. Il avait sa promesse à remplir envers l'étranger.

Mais il en fut de la deuxième fois comme de la première, et de la troisième comme de la seconde, si ce n'est cependant que les disputes devenant de plus en plus acharnées, les suites de cette troisième visite au quillier furent si graves, que Gottlieb n'osa plus y retourner.

Force lui fut donc de chercher, à une autre extrémité de Berlin, un quillier auquel il ne fût pas connu ; mais il eut le même sort, et le deuxième jour le roi des quilles fut mis à la porte du second comme du premier.

Gottlieb se mit donc à chercher un troisième endroit. Mais, quoique la ville de Berlin ne manque pas d'endroits où l'on joue aux quilles, la mauvaise réputation de notre jeune tourneur se répandit si vite en tout lieu, qu'il en arriva à ne plus pouvoir se montrer sans être l'objet de mille injures et de mille violences.

Or, n'oubliez pas, mes chers enfants, qu'en vertu de son pacte avec Satan, il était obligé de jouer trois fois par semaine. Il en résulta que ne pouvant plus jouer à Berlin, force lui fut de quitter la ville pour aller chercher ailleurs des gens qui voulussent bien jouer avec lui.

Au reste, rien ne le retenait dans la capitale de la Prusse. Son premier patron l'avait renvoyé à cause de sa paresse. Le second ne l'avait gardé que quinze jours ; le troisième, deux ; et lorsque

sa chance aux quilles avait été connue des autres patrons, aucun n'avait voulu prendre chez lui un homme que l'on accusait d'être en relation avec le diable

Gottlieb fit donc son paquet, et, la valise sur le dos, le bâton à la main, il partit plein d'espoir pour l'étranger.

q

## Chapitre 3 Où Gottlieb frise de bien près la damnation éternelle

Dans un autre temps, un pareil voyage eût eu pour Gottlieb un grand charme, car, en sa qualité d'Allemand, c'est-à-dire de rêveur, il eût savouré toutes les beautés de la nature, mais dans la disposition d'esprit où il était, il ne fit attention à rien. Pensant toujours aux maudites quilles, il jeta à peine un regard sur les montagnes et les vallées, et ne s'arrêta pas même à l'ombre de la forêt que le soleil faisait étinceler des nuances les plus charmantes et les plus variées.

Un autre se fût arrêté à écouter le murmure des feuilles, le bruissement de la source et le chant des oiseaux ; mais pour lui tous ces bruits étaient sans charmes, et il n'entendait que le roulement des boules et le fracas des quilles qui tombaient.

Lorsque, dans le lointain vaporeux, il voyait poindre une ville ou un village, il ne remarquait pas la beauté du site ; il ne songeait pas s'il y trouverait du travail ; il se demandait :

— Pourrai-je y faire ma partie de quilles ?

Son voyage ne lui apporta donc ni plaisir ni instruction. Il était toujours préoccupé et triste, se trouvant désappointé dans ses espérances de bonheur. Au lieu des égards et des honneurs qu'il croyait voir venir au-devant de lui ou marcher à sa suite, il ne rencontrait que jalousie et persécution. En effet, il ne put séjourner nulle part plus de huit jours, bien heureux encore quand il pouvait quitter sain et sauf le pays où il avait passé ces huit jours.

Peu à peu, à la suite de toutes ces injures reçues, de toutes ces querelles soulevées, ses allures devinrent tellement suspectes qu'on le prit pour un vagabond, et que la police exerça sur lui une sévère surveillance.

Mais Gottlieb ne regrettait ni sa réputation tachée, ni son honneur perdu ; non, sa seule inquiétude était d'en arriver à une semaine où il lui serait impossible de jouer trois fois aux quilles.

Chaque fois que cette pensée se présentait à son esprit, tout son corps tremblait d'effroi, et qu'il y eût en vue ou non une ville ou un village, il se mettait à courir comme un fou, pour trouver un endroit où il y eût un quillier.

Celui qui l'eût rencontré courant ainsi, l'oeil hagard, le visage effaré, l'eût pris bien plutôt pour un criminel poursuivi par sa mauvaise conscience que pour un ouvrier habile, maître dans son état, ou pour un beau joueur, sachant faire tomber les neuf quilles d'un seul coup.

Aussi finit-il par maudire son habileté extraordinaire, surtout lorsqu'il lui arrivait pendant une moitié de semaine de ne point trouver l'occasion de jouer.

Dans cette situation, il suppliait alors le premier venu de faire une partie avec lui, il jouait avec le garçon qui dressait les quilles, pour ne pas tomber dans les griffes de Satan !

Six mois se passèrent ainsi.

Gottlieb, pendant ces six mois, devint de plus en plus misérable : s'adonnant à la boisson d'abord pour s'étourdir, et ensuite par habitude.

Un jour, il arriva dans un village près des frontières de la Silésie. C'était un vendredi, et il n'avait encore joué que deux fois dans la semaine ; aussi entendit-il avec joie, en approchant d'un cabaret, le bruit des boules et des quilles, et les cris du garçon qui les dressait.

Il jeta vite sa valise sur un banc et courut au jeu, heureux d'avoir, cette fois encore, échappé à son ennemi infernal.

Mais cette bienheureuse rencontre, qu'il regardait comme un bonheur, faillit au contraire amener sa perte.

Gottlieb se mit donc à jouer, mais il ne trouvait plus de plaisir au jeu, ne jouant plus que par nécessité, et toujours avec angoisse.

Les trois premiers coups, il renversa les neuf quilles sans que les joueurs fissent aucune observation ; mais voyant qu'il ne manquait jamais son coup, ils commencèrent bientôt à manifester leur mécontentement, du mécontentement ils passèrent bientôt aux injures, et des injures aux coups de poing. Bientôt les coups de poing parurent insuffisants, et l'on se lança des chaises à la tête. Au milieu de l'escarmouche, Gottlieb attrapa une bouteille par le goulot, et en asséna un coup terrible sur la tête d'un

jeune tisserand. La bouteille se brisa, et le jeune homme tomba à terre évanoui et baigné dans son sang.

Alors il se fit un silence de mort : tous regardèrent avec terreur la victime, et Gottlieb, frémissant à la pensée de ce qui pouvait lui arriver, profita du trouble, saisit sa valise, et s'élança vers la porte du cabaret. Mais, au seuil, il trouva les gendarmes qui venaient, appelés par le bruit, et qui lui mirent la main sur le collet.

Gottlieb voulut se disculper ; mais, d'un accord unanime, tout le monde tomba sur lui, l'accusant d'avoir suscité la querelle et d'être un suppôt de Satan ou tout au moins un vagabond ou un malfaiteur ; on l'accompagna ainsi jusque chez le bourgmestre, où il arriva déchiré, saignant, et mourant de fatigue.

Le magistrat, qui n'avait pas en ce moment le temps d'entendre contradictoirement les parties, commença par donner l'ordre d'incarcérer Gottlieb, jusqu'à nouvel ordre.

Voilà donc notre pauvre tourneur, le beau jeune homme dont l'ambition était d'être toujours le premier de tous, enfermé dans une sombre prison, avec la triste perspective de n'en sortir que pour aller au bagne, peut-être même pour monter à l'échafaud.

Mais ce n'étaient ni l'échafaud ni le bagne qui occupaient la première place dans sa pensée, c'était de ne pouvoir faire ses trois parties de quilles dans la semaine, et par conséquent d'appartenir à Satan, en vertu du pacte qu'il avait signé.

Ce fut avec cette terrible pensée qu'il était perdu, non seulement dans ce monde mais encore dans l'autre, que Gottlieb se jeta sur la paille de son cachot.

## Chapitre 4 Où Gottlieb rencontre un charbonnier, et ce qu'il advient de cette rencontre

Gottlieb fut à peine en prison qu'il comprit toute la gravité de sa situation ; aussi son premier mouvement fut-il tout au désespoir. Il eut d'abord l'idée de se briser le front contre les barreaux de fer de sa fenêtre ; mais il réfléchit que la mort, loin de mettre un terme à ses souffrances, le rapprochait du moment terrible où son âme, engagée à Satan, tomberait entre ses griffes. Les souffrances qu'il éprouvait en ce monde, si cruelles qu'elles fussent, n'étaient donc rien en comparaison de celles qu'il éprouverait dans l'autre.

Dans cette extrémité, un heureux mouvement le ramena vers Dieu, c'est-à-dire vers la source de tout bien et de toute miséricorde.

Écrasé de douleur, courbé sous le poids du désespoir et de la terreur, il s'agenouilla humblement et fit une ardente prière. Il confessa son péché, reconnut que l'orgueil en était la source, demanda sincèrement pardon à Dieu et le supplia, en versant des larmes amères, de vouloir bien venir à son secours.

Il fit, en même temps et du fond du coeur, le serment de devenir un tout autre homme et d'employer désormais toutes les facultés de son âme à mériter la faveur du Tout-Puissant.

Une bonne prière, sortant d'un coeur sincère et repentant, ranime toujours celui qui la fait. Gottlieb sentit cette vérité ; il se sentit plus tranquille et conçut l'espoir de voir revenir les jours heureux.

Ce même jour, en effet, comme si la prière était parvenue aux pieds du trône de Dieu, et que Dieu eût voulu faire briller un rayon d'espoir aux yeux de Gottlieb, il vit s'ouvrir sa prison, et deux gendarmes le conduisirent vers le bourgmestre.

— Jeune homme, lui dit le magistrat, remerciez Dieu de ce que l'événement qui vous a fait mettre en prison ait, contre toute attente, une issue heureuse ; quelques lignes de plus, et le coup que vous avez porté à votre adversaire était mortel. Mais, par bonheur, il est en voie de convalescence, et lui-même est venu jusque chez moi pour demander votre grâce. Or, comme c'est précisément aujourd'hui le jour de ma fête, j'agirai avec plus d'indulgence que je ne le devrais. Voici votre passeport et quatre thalers, partez avec Dieu, et si j'ai un conseil à vous donner, ne jouez plus, et surtout aux quilles.

Gottlieb remercia sincèrement le bourgmestre de ses bons conseils et de ses quatre thalers, et, le coeur en proie aux sentiments les plus opposés, il quitta la ville, mais se répétant à lui-même le serment qu'il avait fait au bourgmestre : de ne plus jouer.

Le lendemain était un samedi.

La semaine allait donc se terminer sans qu'il eût fait une seule partie de quilles. Or, on se le rappelle, il s'était engagé avec Satan à jouer au moins trois fois par semaine.

Chaque fois que la pensée de cet engagement se présentait à son esprit, il éprouvait un indicible serrement de coeur, et s'arrêtant malgré lui, il soupirait profondément.

— Ô mon Dieu ! murmurait-il de temps en temps, il n'y a que toi qui puisses me sauver, mais que ta volonté soit faite, même au cas où tu ne me trouverais pas digne de ta miséricorde.

Et chaque fois qu'il prononçait ces paroles, il se sentait soulagé, et l'on eût dit qu'un poids était enlevé de dessus sa poitrine.

Il marcha pendant toute la journée du samedi, se recommandant ainsi au Seigneur, et, vers le soir, il arriva dans un petit village situé de la façon la plus pittoresque au bord d'une rivière et adossé à une forêt de chênes majestueux.

Là, il s'arrêta pour manger un morceau de pain et boire un verre d'eau ; puis, ce modeste repas terminé, il répéta de nouveau sa prière.

À peine venait-il d'en prononcer le dernier mot, qu'il entendit du bruit derrière lui ; il se retourna et vit, sortant d'une charmille, un vieux charbonnier, noir du haut en bas.

Le charbonnier le regarda avec attention.

— Hé ! jeune homme, lui dit-il, tu me parais bien triste ; on dirait, par ma foi, que tu as le couteau sur la gorge.

— Hélas ! répondit tristement Gottlieb, j'ai bien pis que cela !

— Pis que cela ! c'est difficile ! répliqua le charbonnier.

— Pis que cela, je le répète, reprit Gottlieb, car il ne s'agit pas pour moi de ma mort seulement, mais de ma damnation

éternelle.

— Quant à cela, jeune homme, lui dit le charbonnier en secouant la tête, cela, permets-moi de te le dire, dépend de toi ; tant que l'homme vit il est maître de son salut.

Gottlieb secoua mélancoliquement la tête en poussant un profond soupir.

— Voyons, lui dit le charbonnier, raconte-moi ce qui t'est arrivé, et peut-être saurai-je te donner un bon conseil.

Gottlieb hésita d'abord à consentir à cette demande ; mais, voyant le regard bienveillant du vieux charbonnier, il finit enfin par lui ouvrir son coeur.

Puis, le récit terminé :

— Tu vois bien, lui dit-il, que j'appartiens irrémissiblement au démon, puisque je ne puis être sauvé que si je trouve un homme qui joue mieux aux quilles que moi. Or, comment trouverai-je un homme qui joue mieux aux quilles que moi, puisque à tout coup j'abats les neuf quilles ? Le bon Dieu lui-même descendrait du ciel qu'il ne pourrait faire que ce que je fais.

« Au reste, ajouta Gottlieb en levant les yeux au ciel, je n'ai du moins pas longtemps à attendre pour être fixé ; je me suis engagé avec Satan à jouer trois fois la semaine, et nous voilà arrivés au samedi soir sans que j'aie touché une boule ni renversé une quille, et demain à minuit, comme le terme sera expiré, je saurai à quoi m'en tenir. Au reste, j'ai fait serment de ne plus jouer et je tiendrai mon serment.

— Et rien ne pourrait te faire manquer à cette promesse ?

— Rien. Quelque chose qui arrive, c'est fini, je ne jouerai plus aux quilles ni à aucun autre jeu.

— Mon jeune ami, lui dit le charbonnier, le cas est grave, j'en conviens ; cependant il ne faut pas désespérer. Souvent, plus le danger menace, plus le secours est près. Confie-toi à la toute-puissance de Dieu, devant laquelle la toute-puissance du diable n'est que de la défaillance.

— Je le sais bien, je le sais bien, murmura Gottlieb, mais Satan est si rusé !

— Pas tant que tu le crois, dit le charbonnier en riant et en montrant ses dents, qui paraissaient d'autant plus blanches que sa figure était plus noire. Tu connais sa dernière histoire avec un chef arabe ?

— Non, répondit tristement Gottlieb.

— Eh bien, voilà ce qui vient de lui arriver. Il avait rendu je ne sais quel service à un scheik arabe, et comme celui-ci lui demandait comment il pouvait payer le service rendu par lui :

« Je veux tes deux prochaines récoltes, lui dit Satan.

— Le dessus, ou le dessous ? lui demanda le scheik.

— Parbleu, dit Satan, le dessus. »

Le scheik alors sema des pommes de terre, des carottes et des raves, de sorte que Satan eut les feuilles et le scheik les légumes.

« C'est bien, c'est bien, dit Satan, j'y suis pris cette fois-ci, mais je ne le serai pas la prochaine : je veux le dessous. »

Le scheik sema du riz, du froment, et du maïs, de sorte que Satan eut les racines et lui les fruits.

— Eh bien, dit Gottlieb en frissonnant, il se vengera sur moi, car, avec moi, son traité est bien fait, et il ne s'agit pas du dessus ni du dessous.

— Qui sait ? dit le charbonnier ; voyons, ne vous laissez pas abattre, entrez dans ce village, cherchez une auberge pour y passer tranquillement votre nuit ; puis, le matin, mettez-vous en route toujours confiant en Dieu, ne vous arrêtez qu'au quatrième village que vous rencontrerez sur votre chemin, entrez dans l'auberge qui a pour enseigne : À l'Épée de l'Archange ; nous nous y reverrons.

Et après l'avoir encore une fois invité à persévérer dans ses bonnes intentions, il disparut derrière la charmille de laquelle il était sorti.

Gottlieb suivit de point en point son conseil, et, après une nuit plus calme qu'il ne l'eût espéré, il se remit en route vers le village désigné.

Mais au deuxième village – on se rappelle qu'il devait s'arrêter au quatrième seulement –, mais au deuxième village, il entendit le bruit d'un quillier ; et, en effet, il aperçut à quelques pas de lui un cabaret, avec un jardin ouvert au public.

Le bruit des quilles venait de ce jardin.

Un homme y jouait tout seul, probablement pour s'exercer ou pour passer le temps ; en apercevant Gottlieb, il vint jusqu'au seuil de la porte du jardin, et l'invita à faire une partie avec lui.

Gottlieb fit un pas vers le joueur ; mais, se rappelant aussitôt la promesse qu'il avait faite à Dieu et au vieux charbonnier, il opposa un non énergique aux instances de l'inconnu, et lorsque celui-ci, par mille paroles séduisantes, commençait à l'ébranler, il s'écria :

— Mon Dieu, prête-moi des forces pour résister à la tentation !

À peine ces paroles étaient-elles prononcées, que la maison, le jardin, le quillier et le joueur de quilles disparaissaient.

Mais si vite qu'il eût disparu, l'homme avait eu le temps de menacer Gottlieb du poing, de sorte que Gottlieb ne douta point que cet homme ne fût Satan en personne.

Gottlieb fit le signe de la croix et se sauva plein d'épouvante.

Il courut ainsi jusqu'à ce qu'il fût arrivé au troisième village, et là il s'arrêta, tout frissonnant encore de terreur, pour boire un verre de bière et reprendre sa route.

Au bout d'une heure de marche, il arriva au quatrième village, et, s'étant informé de la meilleure auberge, on lui répondit que c'était celle de l'Épée de l'Archange,ce qui lui prouva que le vieux charbonnier ne s'était pas moqué de lui.

Et, en effet, de loin il vit le vieux charbonnier qui l'attendait sur le seuil.

— Tu as bravement tenu ta parole, mon garçon, lui cria ce dernier, tu as résisté à la tentation, et j'espère que jamais plus tu n'y succomberas. Un peu plus cependant tu cédais, et alors tu étais perdu sans rémission, mais heureusement tu t'es servi du bou-

clier qui résiste aux traits les plus forts et les mieux aiguisés. Et maintenant, ajouta-t-il, suis-moi.

Et, au grand étonnement de Gottlieb, le vieux charbonnier l'emmena au jardin et dit au garçon de dresser les quilles.

Gottlieb le regardait avec stupeur.

— À nous deux de jouer maintenant, dit-il au jeune homme, voyons, montre-moi ton savoir-faire. Sois sans inquiétude, pour cette fois je te dégage de ton serment. Prends la boule et joue le premier.

Seulement alors, Gottlieb tout étourdi tourna les yeux vers le quillier, et jeta un cri d'étonnement.

Il venait de compter quinze quilles au lieu de neuf !

— Bon Dieu ! s'écria-t-il tout tremblant, quinze quilles !

— Certainement, mon garçon, répondit le vieux charbonnier, quinze quilles. Nous ne sommes plus en Prusse, où l'on joue avec neuf quilles seulement, mais en Silésie, où l'on joue avec quinze. Comprends-tu, maintenant ? Le diable a été aussi bête avec toi qu'avec le scheik arabe dont hier je t'ai raconté l'histoire. Maintenant, prends la boule et joue.

Gottlieb prit la boule, tout tremblant, et, selon son pacte avec Satan, abattit neuf quilles.

Mais six restèrent debout.

Alors, à son tour, le vieux charbonnier prit la boule et la lança.

Les quinze quilles sautèrent en l'air.

— Toutes les quinze ! s'écria le garçon stupéfait ; par ma foi, quand je vous en ai vu abattre neuf, mon jeune monsieur, j'ai cru que vous aviez gagné, mais je me trompais : vous avez trouvé votre maître.

Des larmes de reconnaissance mouillèrent les yeux de Gottlieb, qui sentit les jambes lui manquer et qui, d'émotion sans doute, tomba évanoui sur la terre.

Lorsque Gottlieb revint à lui, il se trouva, sa valise sous la tête, étendu sur l'herbe molle d'une charmante colline.

Il ouvrit les yeux et regarda avec étonnement autour de lui.

— Mon Dieu, Seigneur ! s'écria-t-il, n'aurais-je donc fait qu'un rêve, et serais-je encore au pouvoir du démon !

Mais, comme il doutait encore, le vent commença de souffler, et la brise roula un papier jusqu'aux pieds de Gottlieb.

Il le ramassa, jeta dessus un regard, et poussa un cri de joie.

C'était son pacte avec l'inconnu.

Deux barres en croix couvraient l'écriture, et sa signature était biffée.

Sanglotant de joie, il s'agenouilla pour remercier Dieu de son salut.

— Et à toi aussi, bon vieux charbonnier, ajouta-t-il, mille fois merci de ton secours ; comment pourrai-je jamais te prouver ma reconnaissance ?

Une voix puissante comme celle de la foudre s'éleva de la forêt disant :

— Tiens ta parole, ne joue plus.

Et non seulement Gottlieb ne joua plus, mais même ne chercha plus à briller par ses habits ou par des tours mais au contraire, il se distingua de plus en plus par sa modestie et sa piété, de sorte que, comme il avait conservé toute son habileté, chaque patron était fier de l'avoir dans son atelier.

Toutes les personnes auxquelles Gottlieb a raconté l'histoire de son miraculeux salut, ont été d'accord que le vieux charbonnier ne pouvait être autre que son patron saint Pierre, qui essaye de faire oublier, en rendant de bons services aux pécheurs, que lui-même, du temps qu'il était homme et apôtre, a eu la faiblesse de renier trois fois Notre-Seigneur.

q

## Chapitre 1

Il y avait une fois deux frères, l'un riche et l'autre pauvre.
Celui qui était riche était orfèvre et avait le coeur aussi dur que la pierre sur laquelle il touchait son or.

Celui qui était pauvre gagnait sa vie à faire des balais ; celui-là était bon et honnête.

Le pauvre avait deux enfants, deux fils ; le riche n'en avait pas.

Ces deux fils étaient jumeaux et se ressemblaient au point que, dans leur enfance, leurs parents avaient dû adopter un signe pour les reconnaître.

Ils allaient et venaient souvent dans la maison du riche, et ils attrapaient parfois quelques miettes de sa table.

Or, il arriva que le pauvre, allant un jour au bois pour chercher de la bruyère, vit un oiseau d'or si beau que jamais il n'en avait vu de semblable. Il ramassa une pierre, la lui jeta et atteignit l'oiseau.

Mais, comme il l'avait atteint au bout de l'aile, et au moment où l'oiseau étendait cette aile pour s'envoler, il n'en tomba qu'une plume. Seulement cette plume était d'or.

Le pauvre faiseur de balais la ramassa et la porta chez son frère, qui l'examina, la toucha à la pierre d'épreuve, et dit :

— Elle est d'or pur, sans aucun alliage !

Et il lui donna beaucoup d'argent pour sa plume.

Le lendemain, le pauvre grimpa sur un bouleau pour en couper quelques branches. Mais voilà que le même oiseau qu'il avait vu la veille s'envola une seconde fois.

Alors il chercha soigneusement dans l'arbre et trouva son nid, lequel contenait un oeuf qui était d'or, comme l'oiseau.

Il emporta cet oeuf à la maison et le montra à son frère, qui lui dit encore :

— C'est de l'or pur et sans aucun alliage !

Et il lui en donna scrupuleusement la valeur ; seulement il lui dit :

— Je voudrais bien avoir l'oiseau lui-même ; je t'en donnerais un bon prix.

Le pauvre retourna le lendemain au bois et vit l'oiseau d'or perché sur un arbre.

Il prit une pierre, le visa de son mieux, l'atteignit, et cette fois le tua roide.

L'oiseau tomba à terre.

Le pauvre faiseur de balais le ramassa et le porta à son frère.

— Tiens, lui dit-il, voici l'oiseau que tu m'as demandé.

L'orfèvre lui en donna vingt pièces d'or.

Le pauvre marchand de balais rentra tout joyeux à la maison : il avait de quoi vivre pendant un an ; aussi ne fit-il pas un seul balai de toute l'année.

L'orfèvre était instruit et rusé ; il connaissait la légende de l'oiseau d'or.

Il appela sa femme et lui dit :

— Fais-moi rôtir l'oiseau d'or et aie soin que rien ne s'en perde. J'ai grande envie de le manger tout entier et à moi tout seul.

L'oiseau, comme vous vous en doutez bien, n'était pas un oiseau ordinaire, et celui qui mangeait son foie et son coeur était sûr de trouver, chaque matin en s'éveillant, deux pièces d'or sous son oreiller.

La femme arrangea l'oiseau convenablement, l'embrocha et le fit rôtir.

Or, il arriva que, tandis que l'oiseau rôtissait, la femme ayant été obligée de sortir pour une course nécessaire, les deux enfants du pauvre faiseur de balais vinrent chez leur oncle, entrèrent dans la cuisine et, craignant que l'oiseau de leur oncle ne brûlât, lui firent faire quelques tours de broche.

Et, comme il tomba, pendant un des tours qu'opérait le rôti, deux morceaux de l'oiseau dans la lèchefrite :

— Bon ! dit le plus âgé au plus jeune ; tout ce qui tombe dans le fossé est pour le soldat.

Alors chacun des deux enfants prit un morceau et le mangea.

Sur ces entrefaites, la femme rentra et leur vit mâcher quelque chose.

— Qu'avez-vous mangé ? leur demanda-t-elle.

— Deux morceaux qui sont tombés de l'intérieur de l'oiseau, lui répondirent-ils.

— C'est le coeur et le foie ! s'écria la femme fort effrayée.

Et, pour que son mari ne devinât rien, elle tua vite un pigeon et en enferma le coeur et le foie dans l'oiseau d'or.

Dès que l'oiseau fut cuit, elle le porta à l'orfèvre, qui le mangea tout entier sans en rien laisser ; mais, le lendemain matin, lorsqu'il visita son oreiller pour y trouver les deux pièces d'or, à son grand étonnement, il n'y trouva rien de plus que de coutume.

Quant aux deux enfants, ils ignoraient quel bonheur leur était échu en partage. Mais, le lendemain matin du jour où ils avaient

mangé, l'un le foie, l'autre le coeur de l'oiseau d'or, ils firent, en se levant, tomber à terre quelque chose qui sonna.

Ils ramassèrent ce qui était tombé, et il se trouva que c'étaient deux pièces d'or.

Ils les apportèrent à leur père, qui s'en étonna et dit :

— Comment cela s'est-il fait ? Mais quand, le lendemain, ils trouvèrent encore deux pièces d'or, puis le lendemain, puis le surlendemain, et ainsi de suite chaque matin, le marchand de balais alla trouver son frère l'orfèvre et lui raconta cette étrange histoire.

L'orfèvre devina à l'instant même comment la chose avait eu lieu, et que les enfants avaient mangé, l'un le coeur, l'autre le foie de l'oiseau d'or.

Et, pour se venger, et parce qu'il était jaloux et cruel, il dit au père :

— Tes enfants sont en rapport avec le démon ; cet or te porterait malheur ; ne les garde donc pas plus longtemps chez toi : après s'être attaqué à eux, Satan s'attaquerait à toi.

— Mais que veux-tu que je fasse de ces deux pauvres innocents, frère ? dit-il à l'orfèvre.

— Perds-les dans la forêt. Si le diable n'a rien à faire dans ce qui leur arrive, Dieu saura bien les protéger ; si, au contraire, ils appartiennent à Satan, eh bien, ils débrouilleront leur affaire avec lui.

Quoique ce fût une grande douleur pour lui, le pauvre marchand de balais suivit le conseil de l'orfèvre.

Il conduisit ses enfants dans le bois et les abandonna à l'endroit où le fourré était le plus épais.

Bientôt, les deux enfants s'aperçurent que leur père n'était plus là et, essayant de regagner la maison, reconnurent qu'ils étaient perdus.

Plus ils marchèrent, plus ils s'enfoncèrent dans la forêt.

Ils marchèrent toute la nuit, appelant et criant ; mais la seule réponse qu'ils obtinrent furent les hurlements des loups, le glapissement des renards et les cris des chats-huants.

Le matin, enfin, ils rencontrèrent un chasseur, qui leur demanda :

— À qui appartenez-vous, mes enfants ?

— Hélas ! monsieur, répondirent-ils, nous sommes les fils d'un pauvre faiseur de balais, qui n'a pas voulu nous garder dans sa maison parce que, chaque matin, nous trouvions, mon frère et moi, une pièce d'or sous notre oreiller.

— Bon ! dit le chasseur, il me semble cependant qu'il n'y a pas grand mal à cela, si toutefois vous restez honnêtes, et que cette pièce d'or ne soit pas cause que chacun de vous couche dans la peau d'un paresseux.

— Monsieur, dirent les deux enfants, nous sommes honnêtes et ne demandons pas mieux que de travailler.

— Eh bien, venez avec moi, dit le brave homme, je serai votre père et vous élèverai.

Et, comme il n'avait pas d'enfants, il les recueillit chez lui et tint la promesse qu'il leur avait faite.

Alors ils apprirent à chasser et devinrent les meilleurs tireurs de tout le canton.

En outre, comme, tous les matins, chacun des deux jeunes gens trouvait une pièce d'or sous son oreiller, le chasseur mettait soigneusement cette pièce d'or de côté, afin qu'un jour, et au besoin, chacun retrouvât son petit trésor.

Quand ils furent grands, et que leur réputation de chasseurs fut faite, leur père nourricier les emmena un jour avec lui au bois.

— Aujourd'hui, dit-il, chacun de vous va tirer son coup d'honneur, afin que je puisse vous reconnaître chasseurs et vous donner votre liberté.

Et ils allèrent ensemble à l'affût.

Mais ils attendirent longtemps ; le gibier ne se montra point.

Le vieux chasseur regarda en l'air et aperçut toute une longue bande d'oies sauvages volant sous la forme d'un triangle.

— Allons, dit-il à l'aîné, qui se nommait Wilfrid, abats l'oie qui vole à chaque extrémité.

Wilfrid mit en joue, fit feu, et abattit les deux oies indiquées par le père nourricier.

Ainsi il avait fait son coup d'honneur.

Un instant après, une autre bande d'oies se montra : elle volait sur une seule ligne.

— À ton tour, dit le père nourricier en s'adressant au cadet, qui se nommait Gottlieb, abats-moi la première et la dernière de ces oies.

Et Gottlieb fit deux fois feu, et à chaque fois abattit l'oie désignée.

Lui aussi avait fait son coup d'honneur.

Le père nourricier dit aux deux frères :

— Vous avez terminé votre apprentissage de chasseurs, vous êtes libres.

Les deux jeunes gens alors s'écartèrent de leur père nourricier et échangèrent quelques mots à voix basse.

Puis ils revinrent avec lui à la maison.

Mais, quand le soir fut venu, et qu'on les appela pour souper, Wilfrid, prenant la parole en son nom et en celui de son frère, dit au vieux chasseur :

— Père, nous ne toucherons à aucun aliment avant que vous nous ayez accordé une demande.

— Et quelle est cette demande ? fit le vieux chasseur.

Wilfrid répondit :

— Voilà que, de votre aveu, nous avons fait notre apprentissage de chasseurs. Nous voulons maintenant voir le monde ; permettez-nous donc, à mon frère et à moi, de partir et de voyager.

Le vieillard eut à peine entendu ces paroles qu'il s'écria joyeusement :

— Vous parlez comme de vrais chasseurs, et ce que vous désirez a été mon propre souhait. Partez donc, et je vous prédis qu'il vous arrivera bonheur.

Alors ils burent et mangèrent joyeusement.

Quand le jour désigné pour le départ fut arrivé, le vieux chasseur donna à chacun de ses fils adoptifs un bon fusil à deux coups et lui dit de prendre dans le trésor commun autant de pièces d'or qu'il voudrait.

Puis il les accompagna un bout de chemin ; mais, arrivé à l'endroit où il était décidé à les quitter, il leur donna, avant de prendre congé d'eux, un beau couteau dont la lame était brillante et sans aucune tache, et leur dit :

— Si vous devez vous séparer un jour, mes chers enfants, enfoncez ce couteau dans un arbre, à l'endroit où les routes se sépareront, et, quand l'un de vous reviendra par ce chemin, il pourra voir comment les choses auront été pour son frère, car, si l'un des deux est mort, le côté de la lame tourné vers la route que celui-là aura suivie sera tout rouillé, tandis qu'au contraire, tant que vous vivrez tous deux, la lame restera pure et brillante.

Wilfrid prit le couteau ; puis tous deux embrassèrent leur père nourricier et continuèrent leur route.

Le soir, ils arrivèrent à une forêt si grande qu'ils n'eurent pas même l'idée de chercher à la traverser le même jour. Ils s'assirent donc au pied d'un arbre, mangèrent ce qu'ils avaient apporté dans leur carnier et dormirent à la belle étoile.

Le lendemain, ils se remirent en marche ; mais ils eurent beau ne point s'arrêter de la journée, le soir, vers cinq heures, ils

n'étaient pas encore arrivés à l'extrémité de la forêt.

Ce jour-là, comme les carniers étaient vides, l'un dit à l'autre :

— Il faut nous décider à tuer un animal quelconque pour nous nourrir, ou nous allons passer une mauvaise nuit.

Il chargea alors son fusil et, battant les broussailles du pied, il en fit sortir un lièvre.

Il mit le lièvre en joue et allait tirer, quand le lièvre lui cria :

— Mon bon chasseur, laisse-moi la vie, et je te donnerai deux levrauts.

C'était un peu lâcher la réalité pour l'ombre ; mais le jeune homme se fia à la parole du lièvre, qui rentra dans le bois, et, un instant après, lui ramena, en effet, deux jeunes lièvres.

Mais ils étaient si gentils et jouaient si gracieusement ensemble que les chasseurs ne purent se décider à les tuer ; ils les gardèrent donc près d'eux, et les levrauts reconnaissants les suivirent, marchant sur leurs talons, comme deux chiens.

Cependant il fallait manger et, quoique les deux jeunes gens eussent un peu calmé leur faim avec quelques glands doux, l'un d'eux, ayant fait lever un renard, le mit en joue.

Mais le renard lui cria :

— Oh ! mon bon chasseur, laisse-moi la vie, et je te donnerai deux renardeaux.

Le chasseur pensa que deux renardeaux seraient meilleurs à manger qu'un vieux renard. Il lui fit signe, en abaissant son fusil,

qu'il consentait à l'échange et, un instant après, le renard lui amena deux petits.

Mais, au moment de les tuer, le coeur manqua aux jeunes chasseurs, et ils les donnèrent pour compagnons aux deux levrauts, se contentant pour leur souper de quelques châtaignes, qu'ils abattirent d'un arbre.

D'ailleurs ils étaient bien décidés à tuer le premier animal qu'ils rencontreraient.

Ce premier animal fut un loup.

Un des deux jeunes gens allait le tuer, en effet, quand le loup lui cria :

— Oh ! mon bon chasseur, laisse-moi la vie, et je te donnerai deux louveteaux.

Les jeunes gens acceptèrent l'échange, et les deux louveteaux furent adjoints aux deux levrauts qui les suivaient déjà.

Vint ensuite un ours, qui, se voyant menacé, cria en toute hâte, comme les autres :

— Oh ! mon bon chasseur, laisse-moi la vie, et je te donnerai deux oursons.

Les deux oursons furent amenés et mis avec les autres animaux ; et comme non seulement ils étaient les plus forts, mais encore qu'ils avaient l'air grand et raisonnable, ils furent chargés par les jeunes gens de veiller sur eux.

À peine venaient-ils de leur faire cette recommandation et entraient-ils en fonctions qu'un lion s'avança vers eux en rugissant

et en secouant sa crinière ; mais, sans se laisser effrayer par ces menaces, les deux chasseurs le mirent en joue, et leurs deux coups allaient n'en faire qu'un, lorsque le lion, voyant à qui il avait affaire, leur cria :

— Mes bons chasseurs, laissez-moi la vie, et je vous donnerai deux lionceaux.

Et il alla chercher ses lionceaux, de sorte que les chasseurs avaient deux lions, deux ours, deux loups, deux renards et deux lièvres, qui les suivaient et qui les servaient.

Seulement, ne trouvant que très peu de chose à manger dans cette forêt, et ayant de plus en plus faim, ils dirent aux deux renards :

— Voyons, vous autres qui êtes des rusés, pouvez-vous nous donner quelque chose à manger ?

Les renards se consultèrent et, après s'être consultés :

— Tout près d'ici, dirent-ils, il y a un village d'où notre père et notre mère nous apportaient des poules ; nous allons vous en montrer le chemin.

Les renards montrèrent donc le chemin du village aux deux frères ; ceux-ci y achetèrent de quoi manger et firent aussi donner la pitance à leurs bêtes ; puis ils se remirent en route.

Les renards connaissaient, aux environs, une foule de bons poulaillers et pouvaient les indiquer aux jeunes chasseurs qui, dès ce moment, grâce aux renards, n'eurent plus à souffrir de la faim.

Ils voyagèrent ainsi pendant quelque temps, offrant leurs services aux grands seigneurs dont les châteaux se trouvaient sur leur chemin ; mais partout on leur disait :

— Nous avons besoin d'un chasseur, mais non pas de deux.

Ils résolurent donc de se séparer.

Ils se partagèrent les animaux de manière que chacun eût un lion, un ours, un loup, un renard et un lièvre ; après quoi, ils se dirent adieu, se jurant une amitié fraternelle jusqu'à la mort.

Mais, avant de se séparer, ils plantèrent dans un arbre le couteau que leur avait donné leur père nourricier ; et Wilfrid prit vers l'orient, et Gottlieb vers l'occident.

Suivons Gottlieb, dont le nom veut dire aimé de Dieu.

q

## Chapitre 2

Gottlieb arriva bientôt, avec son lion, son ours, son loup, son renard et son levraut dans une grande ville qui était toute tendue de noir.
Il demanda au premier venu de lui indiquer une auberge, et le premier venu lui indiqua l'auberge de la Corne du Cerf

Il alla donc à la Corne du Cerf, prit une chambre pour lui et une écurie pour ses bêtes, qui avaient l'habitude de vivre en bonne amitié les unes avec les autres, et couchaient d'habitude

sur la même paille, comme si elles eussent toutes été de la même espèce.

L'aubergiste lui donna une bonne chambre pour lui, mais il ne lui restait pour ses animaux qu'une écurie qui avait un trou pratiqué dans le mur.

Le lièvre y passa le premier. Comme il avait les jambes les plus agiles, c'était lui que, d'habitude, on envoyait en éclaireur. Il est vrai que, comme il était d'un caractère fort timide, il lui prenait souvent des peurs paniques, et qu'il rapportait les nouvelles les plus absurdes. Dans ce cas, on envoyait le renard, qui était plein de ruse et de finesse, et il était rare, quand celui-ci revenait, que l'on ne sût point au juste ce qu'il y avait réellement à craindre ou à espérer.

Cette fois, le lièvre allait tout simplement aux provisions, et rapporta un chou.

Le renard y passa à son tour et rapporta une poule.

Le loup, en se faisant petit, suivit le renard et rapporta un agneau.

Mais l'ours et le lion ne purent passer ; et l'aubergiste leur donna une vieille vache avec laquelle ils purent se rassasier pendant trois jours.

Lorsque Gottlieb eut pourvu à l'entretien de ses bêtes, ce qui était toujours son premier soin, il demanda à l'aubergiste pourquoi la ville était tendue de noir.

— Parce que demain, répondit l'aubergiste, la fille de notre roi doit mourir.

— Est-ce qu'elle est malade à ce point ? demanda le jeune homme.

— Non, répondit l'aubergiste ; tout au contraire, elle est jeune, fraîche et bien portante : elle doit mourir et d'une mort bien cruelle.

Et l'aubergiste poussa un gros soupir.

— Comment donc, alors, cela se fait-il ? demanda Gottlieb.

— Là-haut, sur la montagne, répondit l'aubergiste, il y a un dragon à sept têtes qui, tous les ans, dévore une jeune fille ; sans quoi, il dévasterait le pays. Il ne reste plus que la fille du roi, et comme il n'y a pas de grâce à attendre du dragon, demain la fille du roi sera exposée, et après-demain elle sera morte.

— Mais, demanda le chasseur, pourquoi ne tue-t-on pas le dragon ?

— Hélas ! dit l'aubergiste, déjà beaucoup de chevaliers l'ont tenté, et ils ont payé cette tentative de leur vie.

— C'est bien, dit Gottlieb, laissez-moi réfléchir un instant à ce que vous venez de me dire.

Gottlieb descendit dans l'écurie, assembla son conseil de bêtes et s'assit, comme président, sur un escabeau.

Lorsqu'il eut exposé la situation, le lion rugit, l'ours grogna, le loup hurla, le renard réfléchit, le lièvre trembla.

Le lion dit :

— Il faut l'attaquer et le mettre en pièces.

L'ours dit :

— Il faut l'attaquer et l'étouffer.

Le loup dit :

— Ce que feront les autres, je le ferai.

Le renard dit :

— Il doit cependant y avoir un moyen de le vaincre sans risquer sa peau.

Le lièvre dit :

— Mon avis est qu'il faut fuir et que le plus tôt sera le mieux.

Le chasseur dit au renard :

— Je suis de ton avis ; sors et informe-toi.

Le renard sortit ; deux heures après il rentra.

Il avait conféré de l'événement avec le plus vieux des renards des environs.

Le vieux renard lui avait dit :

— Je ne saurais indiquer à ton maître un moyen de vaincre le dragon ; mais il y a, à mi-chemin de la montagne, une petite chapelle dédiée à saint Hubert, patron des chasseurs. Que ton maître aille y faire sa prière ce soir et y passer la nuit ; peut-être saint Hubert, lui voyant cette dévotion, lui inspirera-t-il quelque bonne idée.

Gottlieb remercia le renard et se décida à suivre le conseil de son vieil ami.

Le soir venu, sans rien dire de ses intentions, il fit sortir ses animaux de l'écurie et s'achemina avec eux vers la chapelle.

Une fois arrivé là, il se mit à genoux et fit sa prière au saint, tandis que les animaux se tenaient respectueusement sur leurs pattes de derrière.

Sa prière faite ; il se coucha dans un coin et s'endormit.

Alors saint Hubert lui apparut.

Il était tout resplendissant de lumière.

— Demain, en t'éveillant, lui dit le saint, tu trouveras sur mon autel trois coupes de cristal : l'une remplie d'un vin rouge comme du rubis, l'autre de vin jaune comme de la topaze, la troisième, enfin, de vin blanc limpide comme le diamant. Quiconque videra ces trois coupes deviendra l'homme le plus fort de la terre et pourra alors lever la pierre qui est sous le porche de la chapelle et y prendre le glaive de Goliath qui y est enfoui. À ce glaive seul est réservé de couper les sept têtes du dragon.

Au point du jour, Gottlieb se réveilla. Son rêve était si présent à sa pensée qu'en ouvrant les yeux il tourna la tête du côté de l'autel.

Sur l'autel, où la veille il n'avait rien vu, il vit les trois coupes.

Il s'approcha de l'autel, prit les trois coupes l'une après l'autre et les vida.

Alors, et au fur et à mesure qu'il vidait les coupes, il lui sembla que la force de tous les hommes de la création entrait en lui, que, comme Hercule, il pourrait lutter avec le lion de Némée, et que,

comme Samson, il tuerait mille Philistins avec une mâchoire d'âne.

Aussitôt il s'en alla sous le porche et reconnut la pierre sous laquelle était enfoui le glaive.

Il appela l'ours et le lion.

— Levez donc cette pierre, leur dit-il.

L'ours et le lion se mirent à l'oeuvre ; mais ils ne purent même pas parvenir à l'ébranler.

Alors Gottlieb dit :

— À mon tour.

Et, passant les doigts sous la pierre, il la souleva.

Sous cette pierre était un sabre de quatre coudées de long, sans compter la poignée, et qui pesait plus de cinq cents livres.

Gottlieb le prit et fit avec lui le moulinet aussi facilement qu'il eût fait avec une batte d'Arlequin.

Dès lors, il ne douta plus qu'il ne remportât la victoire, puisqu'il avait pour lui saint Hubert, le patron des chasseurs, et il monta hardiment au sommet de la montagne.

Cependant l'heure était venue de livrer la princesse ; le roi l'accompagna, avec le maréchal et les courtisans, jusqu'au pied de la montagne.

La princesse continua sa route avec le maréchal jusqu'à la chapelle ; là, le maréchal devait rester pour assister au sacrifice et venir en rendre compte au roi.

La princesse continua sa route jusqu'au sommet, allant bien à contrecoeur et pleurant à chaudes larmes.

En arrivant en haut de la montagne, elle eut grand-peur, car elle crut que le chasseur et ses cinq animaux n'étaient rien autre chose que le dragon qui devait la dévorer.

Mais le chasseur, au contraire, s'avançant respectueusement au-devant d'elle, suivi de son lion, de son ours, de son loup, de son renard et de son lièvre, à qui il avait recommandé de faire la plus agréable mine possible, la salua et lui dit :

— Belle princesse, ne craignez rien de moi ni des animaux qui me suivent ; bien au contraire, loin de vouloir vous faire du mal, nous sommes venus combattre le dragon et vous délivrer.

— Beau chasseur, lui dit la princesse, Dieu vous soit en aide, mais je n'ai pas grand espoir ; beaucoup ont déjà essayé ce que vous allez tenter, et tous y ont perdu la vie.

— Eh bien, dit le jeune chasseur encore encouragé par la merveilleuse beauté de la princesse, ou je vous délivrerai, ou je perdrai la vie comme eux ; ce qui fait que je n'aurai pas la douleur de voir périr la plus belle princesse de la terre.

En ce moment, on entendit dans l'air comme une tempête : c'était le battement des ailes du dragon ; puis le jour s'obscurcit sous un nuage de fumée, qui n'était rien autre chose que l'haleine du monstre.

— Mettez-vous sous ce chêne, princesse, dit Gottlieb et, de là, priez Dieu pour votre dévoué serviteur.

La princesse, toute tremblante, alla se mettre sous le chêne ; le lièvre la suivit. Les quatre autres animaux, c'est-à-dire le lion, l'ours, le loup et le renard, restèrent près de leur maître.

Pendant ce temps, le dragon à sept têtes s'était abaissé peu à peu et n'était plus qu'à vingt-cinq ou trente coudées de terre.

Le chasseur l'attendait, le glaive de Goliath à la main.

Quand le dragon vit Gottlieb, il lui dit :

— Que viens-tu faire sur cette montagne ? Je ne te veux point de mal ; va-t'en !

Mais Gottlieb lui répondit :

— Si tu ne me veux point de mal, moi, j'ai juré ta mort, et je viens te combattre ; défends-toi donc.

— Je ne me défends jamais, dit le dragon, j'attaque.

Et, à ces mots, il s'éleva jusque dans les nues, au point qu'il ne paraissait pas plus gros qu'une hirondelle, et, en jetant des flammes par ses sept gueules, il se laissa tomber, rapide comme l'éclair, sur le chasseur, croyant le prendre dans ses griffes et l'enlever en l'air comme un milan enlève un passereau.

Mais Gottlieb se jeta de côté et, du revers de son glaive, il lui abattit une patte.

Le dragon jeta un cri de douleur, remonta en l'air, s'abattit de nouveau, mais sans plus de succès : de son second coup, Gottlieb lui abattit la seconde patte.

Trois fois encore, le dragon essaya de la même manoeuvre, et, chaque fois, il perdit deux têtes.

Enfin il s'affaiblit à ce point que, ne pouvant plus s'envoler, il rampa ; mais, privé de l'aide de ses pattes, il ne put se garantir de l'attaque de Gottlieb, qui, de deux coups de son glaive, lui coupa encore et la queue et la tête qui lui restaient.

Puis il cria à l'hallali et livra le cadavre du dragon à ses bêtes pour en faire curée.

Elles mirent le dragon en pièces, à l'exception du lièvre, qui n'osait pas plus s'approcher de l'animal mort que de l'animal vivant.

Le combat terminé, le chasseur alla à la belle princesse, qu'il trouva étendue sans connaissance sous le chêne.

Elle s'était évanouie de terreur.

Le lièvre était près d'elle, les yeux fermés et, sans le tremblement convulsif qui agitait tout son corps, on eût pu croire qu'il était trépassé.

Gottlieb alla à un ruisseau qui coulait près de là, prit de l'eau dans une large feuille de nénuphar et revint la jeter sur le visage de la princesse.

La fraîcheur de l'aspersion fit revenir la princesse à elle.

Le chasseur lui montra le dragon mort et lui dit :

— Vous n'avez plus rien à craindre, princesse, vous êtes délivrée.

La princesse commença par remercier Dieu, qui avait donné à son libérateur la force et le courage ; puis, revenant à Gottlieb, elle lui dit :

— Maintenant, beau chasseur, tu vas être mon époux bien-aimé ; car mon père m'a promise pour femme à celui qui tuerait le dragon.

Et, pour récompenser les animaux, elle défit son collier d'émeraudes, qu'elle agrafa autour du cou du lion, ses boucles d'oreilles de diamants qu'elle mit aux oreilles de l'ours, son bracelet de perles qu'elle passa à la patte du loup, et deux bagues d'un grand prix, l'une en saphir, l'autre de rubis, qu'elle donna au renard et au lièvre.

Quant au chasseur, elle lui donna son mouchoir de poche encore tout trempé de ses larmes, et aux quatre coins duquel était son chiffre brodé en or.

Le chasseur coupa les sept langues du dragon, et les mit dans le mouchoir.

Cette opération terminée, comme il était fatigué du combat, il dit à la jeune princesse, non moins brisée par la crainte que lui l'était par la fatigue :

— Princesse, nous sommes tellement épuisés tous deux que nous devrions, pour prendre la force de redescendre jusqu'à la ville, dormir quelques instants.

Elle répondit :

— Oui, mon cher chasseur.

Et tous deux s'étendirent à terre côte à côte.

Seulement, avant de s'endormir, le chasseur dit au lion :

— Lion, tu vas veiller à ce que personne ne nous attaque pendant notre sommeil. Entends-tu ?

— Oui, répondit le lion.

La princesse dormait déjà.

Le chasseur s'endormit à son tour.

Le lion se coucha près d'eux ; mais, comme lui-même était très fatigué, il dit à l'ours :

— Ours, fais-moi le plaisir de veiller à ma place. Je suis si fatigué que j'ai besoin de dormir un peu. Seulement, au moindre danger, éveille-moi.

L'ours se coucha près du lion. Mais il était, de son côté, tellement épuisé par le combat, qu'il appela le loup et lui dit :

— Loup, tu vois que je n'ai pas la force de tenir les yeux ouverts ; si quelque événement survient, réveille-moi.

Le loup se coucha près de l'ours, mais ses yeux se fermaient malgré lui ; il fit donc signe au renard de s'approcher.

— Renard, lui dit-il, je meurs de sommeil ; fais bonne garde à ma place, et réveille-moi au moindre bruit.

Mais le renard sentit bien qu'il ne pourrait pas faire cette bonne garde qui lui était recommandée, tant sa fatigue était grande. Il appela donc le lièvre et lui dit :

— Lièvre, toi qui ne dors jamais que d'un oeil, veille à ma place, je te prie, et si tu vois quelque chose qui t'inquiète, éveille-moi.

Mais le pauvre lièvre avait éprouvé de telles angoisses qu'il était en réalité le plus fatigué de tous. Ainsi la recommandation ne lui eut pas été plus tôt faite qu'il dormait aussi profondément que tous les autres.

Ainsi donc le chasseur, la fille du roi, le lion, l'ours, le loup, le renard et le lièvre étaient profondément endormis, sans personne qui veillât sur eux.

Si bien que le maréchal, qui était resté dans la chapelle pour observer, ne voyant pas le dragon enlever la fille du roi dans les airs, et remarquant que tout était tranquille sur la montagne, prit courage et s'avança pas à pas, l'oeil au guet, dressant l'oreille et prêt à fuir au moindre danger.

La première chose qu'il aperçut en arrivant au sommet fut le dragon mis en pièces.

Alors son regard se porta plus loin.

Il vit la fille du roi, le chasseur et ses animaux, tous plongés dans le plus profond sommeil, et, comme le maréchal était un homme plein d'envie et d'ambition, il lui vint à l'instant même dans l'esprit de se faire passer pour le vainqueur du dragon et d'épouser la fille du roi.

Mais, pour en arriver là, il fallait d'abord se débarrasser du véritable vainqueur.

Il tira donc son sabre, s'approcha si doucement de Gottlieb qu'il n'éveilla aucun des animaux, pas même le lièvre, et que, tirant son sabre, il trancha d'un seul coup la tête de Gottlieb.

Puis il réveilla la princesse, qui fut fort effrayée ; mais le maréchal lui dit :

— Tu es dans mes mains, et je vais te couper la tête comme j'ai fait au chasseur, si tu ne me jures pas que tu diras que c'est moi qui ai tué le dragon.

— Je ne puis commettre un si gros mensonge, dit la princesse, car c'est en réalité le chasseur qui a tué le monstre, et ses animaux qui l'ont achevé.

— Tu feras cependant à ma volonté, dit le maréchal en faisant tourner autour de la tête de la princesse son sabre tout sanglant, ou je te coupe en morceaux et je dis que c'est le dragon qui t'a arrangée ainsi.

La princesse eut si grand-peur qu'elle jura tout ce que voulait le maréchal.

Ayant donc obtenu ce serment, il la conduisit au roi, qui pensa mourir de joie en revoyant sa chère fille, qu'il tenait pour perdue.

Le maréchal dit au roi :

— C'est moi qui ai tué le dragon et délivré non seulement la princesse, mais l'empire ; je demande donc qu'elle soit ma femme, ainsi que la promesse a été faite sur votre parole sacrée.

Le roi se tourna vers sa fille, et, comme le maréchal ne passait pas pour un homme courageux :

— Est-ce vrai, ce que raconte le maréchal ? lui demanda-t-il.

— Hélas ! oui, répondit-elle, il faut bien que cela soit vrai ; seulement, je tiens à ce que le mariage n'ait lieu que dans un an

et un jour.

Le maréchal insistait pour que le mariage eût lieu tout de suite ; mais la princesse demeura ferme dans son désir, et, comme le maréchal craignait qu'en la brutalisant il ne la poussât à dire tout dans un moment de désespoir, il fallut bien passer par ce délai.

Quant à la princesse, quoiqu'elle eût vu la tête de son beau chasseur séparée du corps, elle espérait que Dieu, qui avait déjà fait un miracle pour elle, daignerait peut-être en faire un second.

q

## Chapitre 3

Cependant, les animaux dormaient toujours sur la montagne du Dragon, autour de leur maître, qui dormait, lui, du sommeil de la mort.
Mais voilà qu'une heure environ après que le maréchal eut commis le crime et emmené la princesse, un gros bourdon vint se poser sur le museau du lièvre.

Le lièvre, tout en dormant, passa sa patte sur son museau et chassa l'importun.

Mais le bourdon vint une seconde fois se poser à la même place.

Le lièvre, avec sa patte, toujours dormant, le chassa une seconde fois.

Alors le bourdon revint une troisième fois, et, cette troisième fois, ne se contenta point de le chatouiller avec ses pattes, mais le piqua de son aiguillon.

— Ouïe ! fit le lièvre en se réveillant.

Une fois réveillé, le lièvre réveilla le renard, le renard réveilla le loup, le loup réveilla l'ours et l'ours réveilla le lion.

Mais quand le lion vit que la princesse était partie et que son maître avait la tête séparée du corps, il se mit à rugir d'une terrible façon en criant :

— Ours, qui a fait cela ? et pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ?

— Loup, qui a fait cela ? demanda l'ours, et pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ?

— Renard, qui a fait cela ? demanda le loup, et pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ?

— Lièvre, qui a fait cela ? demanda le renard, et pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ?

Et, comme le lièvre n'avait personne à interroger, ce fut sur lui que tomba la colère des quatre animaux.

Tous voulaient le tuer, mais lui prit une posture suppliante et leur dit :

— Ne me tuez pas. Je connais un petit bois, au haut d'une petite colline, dans lequel pousse la racine de vie. Celui à qui l'on met cette racine dans la bouche est guéri de toute maladie et même de toute blessure, et son corps eût-il été séparé en deux

tronçons, rien qu'en lui mettant cette racine dans la bouche et en rapprochant les deux tronçons, ils se rejoindraient.

— Où est ce bois ? demanda le lion.

— À deux cents lieues d'ici, répondit le lièvre.

— Je te donne vingt-quatre heures pour aller et revenir, dit le lion ; va donc, et rapporte un bon morceau de racine.

Le lièvre se mit à courir de toutes ses forces et, au bout de vingt-quatre heures, il était de retour avec une racine de la longueur et de la forme d'une rave.

Le lion dit à l'ours :

— Toi qui es adroit, rajuste la tête de notre maître, tandis que je le maintiendrai debout, et que le lièvre, monté sur les épaules du loup, lui introduira la racine dans la bouche.

Les quatre animaux se mirent à l'oeuvre avec une grande émotion, car ils aimaient leur maître de tout leur coeur ; aussi furent-ils tous bien joyeux lorsque, le lièvre ayant introduit la racine de vie dans la bouche de Gottlieb, la tête et le corps se rejoignirent, que le coeur battit et que la vie fut revenue.

Seulement une dernière crainte leur restait, c'est que la tête n'eût pas bien repris. Le renard chatouilla le nez de Gottlieb avec sa queue, Gottlieb éternua : la tête ne bougea point. L'opération avait donc réussi.

Alors le chasseur demanda à ses animaux ce qu'était devenue la princesse et quel événement était arrivé qui les faisait tous si préoccupés.

Les animaux lui racontèrent tout, sans cacher leur faute, que leur dévouement, au reste, venait de racheter.

Tout à coup, le lièvre poussa un cri de terreur.

— Maladroit ! dit-il à l'ours, qu'as-tu fait ?

L'ours regarda Gottlieb et faillit tomber à la renverse.

Il lui avait recollé la tête, mais, dans son émotion, la lui avait recollée à l'envers, de sorte que le chasseur avait la bouche dans le dos, et la nuque du côté de la poitrine.

Par bonheur, le lion avait recommandé au lièvre de rapporter un bon bout de racine, et le lièvre, comme nous l'avons vu, avait suivi la recommandation.

L'ours plaça le sabre de Goliath, qui coupait comme un rasoir, le tranchant en l'air. Le renard, qui était adroit comme un singe, ajusta sur la lame le cou juste à l'endroit où il avait déjà été coupé. Le lion appuya sur la tête, qui se détacha presque sans douleur et, cette fois, avec plus de précautions que la première, la tête fut rajustée, mais à l'endroit, et, grâce à la racine de vie, se recolla immédiatement.

Mais Gottlieb était triste, et souvent il disait au lion en soupirant :

— Pourquoi n'as-tu pas laissé ma tête et mon corps séparés l'un de l'autre ?

Et, en effet, il croyait que c'était la princesse qui, pour ne pas l'épouser, lui avait fait couper le cou pendant son sommeil.

Il se mit donc à parcourir le monde, montrant ses animaux, et chacun accourait voir ce lion qui avait un collier d'émeraudes, cet ours qui avait des boucles d'oreilles de diamants, ce loup qui avait un bracelet de perles, et ce renard et ce lièvre qui avaient, l'un une bague de rubis, l'autre une bague de saphir.

Or, il arriva que, juste au bout d'un an, il était de retour dans la même ville où il avait délivré la fille du roi du dragon à sept têtes.

Seulement, cette fois, toute la ville était tendue d'écarlate.

Il demanda alors à son hôtelier :

— Que signifie cela ? Il y a un an, votre ville était tendue de noir, et aujourd'hui elle l'est de rouge.

L'aubergiste répondit :

— Vous rappelez-vous qu'il y a un an la fille du roi devait être livrée au dragon ?

— Parfaitement, dit Gottlieb.

— Eh bien, le maréchal a combattu et vaincu le monstre et, demain, on va célébrer son mariage avec la fille du roi ; voilà pourquoi il y a un an la ville était en deuil ; voilà pourquoi aujourd'hui elle est en fête.

Le lendemain, jour de la noce, le chasseur dit à l'aubergiste :

— Voulez-vous parier, mon hôte, qu'aujourd'hui je mangerai du pain de la table du roi ?

— Je parie cent pièces d'or que cela ne sera point, répondit l'aubergiste.

Le chasseur tint le pari et déposa un sac contenant la somme pariée ; puis il appela le lièvre et lui dit :

— Mon bon petit coureur, va vite me chercher du pain dont le roi mange.

Comme le lièvre était le plus petit et le moins important de la troupe, il ne put charger aucun autre de la commission, et force lui fut de la faire lui-même.

« Aïe, aïe ! pensa-t-il, quand je vais courir tout seul par les rues de la ville, tous les chiens des quartiers par lesquels je passerai vont se mettre à mes trousses. »

Ce qu'il avait prévu arriva ; au bout de cinq minutes de course, il eut à sa queue une véritable meute de chiens de toute espèce, dont l'intention bien visible était de lui entamer la peau.

Mais lui courut et sauta si bien que c'était à peine si on le voyait passer ; enfin, poussé à bout, il finit par se glisser dans une guérite, si adroitement que le factionnaire ne s'aperçut pas qu'il n'était plus seul.

Les chiens voulurent l'y poursuivre.

Mais le factionnaire, ne sachant pas à qui cette meute en avait, et croyant que c'était à lui, distribua aux chiens force coups de crosse et quelques coups de baïonnette.

Les chiens se dispersèrent en hurlant.

Dès que le lièvre vit que le passage était redevenu libre, il s'élança hors de la guérite, au grand étonnement du soldat, et, d'un seul saut arrivant au palais, alla droit à la princesse et, se glissant sous sa chaise, il lui gratta doucement le pied.

La princesse crut que c'était son favori ; mais, comme elle était dans une de ces dispositions d'esprit où tout vous importune :

— Allez-vous-en, Phoenix ! dit-elle, allez-vous-en !

Mais le lièvre gratta de nouveau, et la princesse lui dit encore :

— Veux-tu t'en aller, Phoenix !

Le lièvre continua de gratter. Alors la princesse se pencha et regarda.

Le lièvre alors lui montra la patte où était sa bague.

La princesse reconnut le rubis qu'elle avait donné au lièvre de son libérateur. Elle prit le lièvre contre sa poitrine et l'emporta dans sa chambre.

— Cher petit lièvre, lui demanda-t-elle, que me veux-tu ?

— Mon maître, qui a tué le dragon, est ici, lui dit-il, et il m'envoie pour chercher un des pains que le roi mange.

Toute joyeuse, la princesse fit venir le boulanger et lui commanda de faire apporter un des pains de la table du roi.

— Mais il faut aussi, dit le lièvre, que le boulanger me rapporte chez mon maître, afin que les chiens ne mangent pas mon pain, et moi avec.

Le boulanger prit le lièvre et un des pains du roi dans son tablier et les porta jusqu'à la porte de l'auberge.

À la porte de l'auberge, le petit lièvre prit le pain entre ses pattes de devant, se dressa sur ses pattes de derrière et porta en sautillant le pain à son maître.

— Voyez, mon hôte, dit le chasseur, les cent pièces d'or sont à moi. Voici le pain que le roi mange, et la preuve, c'est qu'il est à ses armes.

L'hôtelier resta tout étonné ; mais son étonnement redoubla lorsqu'il entendit le chasseur ajouter :

— J'ai le pain du roi, voilà qui est bien, mais maintenant je veux avoir du rôti du roi.

— Ah ! je voudrais bien voir cela, dit l'aubergiste ; seulement, je ne parie plus.

Gottlieb appela son renard et lui dit :

— Mon petit renard chéri, va vite me chercher un peu de rôti dont le roi mange.

Maître renard était bien autrement fin que son ami le lièvre ; il s'élança dans une ruelle, prit des chemins détournés et fit si bien que pas un chien ne le vit. Il pénétra comme le lièvre dans le palais, comme le lièvre se plaça sous la chaise de la fille du roi et lui gratta le pied.

Elle se pencha et regarda. Le renard passa, entre les bâtons de la chaise, sa patte où était la bague de saphir que la princesse lui avait donnée.

Aussitôt, la princesse l'emmena dans sa chambre, où, à peine entrée, elle lui demanda :

— Mon cher renard, que me veux-tu ?

— Mon maître, répondit le renard, celui qui a tué le dragon, est ici, et m'envoie pour vous prier de me donner du rôti que

mange le roi.

Elle fit venir le cuisinier et lui ordonna de mettre dans un panier le renard et un morceau de rôti du roi et de porter l'un et l'autre jusqu'à la porte de l'auberge, ce qui fut ponctuellement exécuté. Là, le renard prit le plat des mains du cuisinier, en chassa les mouches avec sa queue et l'apporta à Gottlieb.

— Tenez, mon hôte, dit le chasseur, voici le pain et le rôti ; maintenant, je vais envoyer chercher des légumes de la table du roi.

Appelant alors le loup, il lui dit :

— Mon bon petit loup, va vite au palais, et rapporte-moi des légumes dont le roi mange.

Le loup courut tout droit au palais, car lui n'avait pas peur d'être attaqué. Il entra jusque dans la chambre de la princesse et, la tirant par sa robe, il la força de se retourner. Elle le reconnut à son bracelet de perles, le caressa et, comme elle était seule, elle lui dit :

— Mon cher petit loup, que veux-tu ?

— Mon maître, répondit le loup, celui qui a tué le dragon, vous fait demander quelques légumes dont mange le roi.

Elle fit de nouveau appeler le cuisinier, lui commanda de porter des légumes dont mange le roi jusqu'à la porte de l'auberge.

Le cuisinier se mit en route, suivi du loup comme d'un chien. À la porte de l'hôtellerie, il remit le plat au loup, qui le porta à son maître.

— Voyez, mon cher hôte, dit Gottlieb, voilà déjà du pain de la table du roi, du rôti de la table du roi, des légumes de la table du roi ; mais mon dîner restera incomplet si je n'ai pas de friandises dont mange le roi.

Et appelant son ours :

— Mon petit ours, lui dit-il, toi qui t'y connais si bien en miel, en bonbons et en gâteaux, va au palais, et apporte-moi quelque bonne friandise de la table du roi.

L'ours partit au petit trot, se cachant encore moins que le loup ; car, bien loin d'être inquiété par qui que ce fût, il faisait fuir tout le monde sur son passage. Arrivé à la porte du palais, la sentinelle croisa la baïonnette devant lui, refusant de le laisser entrer dans le palais ; et, comme l'ours insistait en grognant, la sentinelle appela le poste.

Mais l'ours se redressa sur ses pattes de derrière et distribua tant et de si vigoureux soufflets à droite et à gauche que les soldats du poste roulèrent pêle-mêle à terre ; après quoi l'ours entra tranquillement, vit la princesse, se plaça derrière elle et grogna d'une façon tout à fait gentille.

La princesse se retourna à ce grognement, qu'elle se souvenait déjà avoir entendu quelque part, et reconnut l'ours à ses boucles d'oreilles en diamant.

Elle le conduisit alors dans sa chambre et lui dit :

— Mon gentil petit ours, que me veux-tu ?

— Mon maître, dit l'ours, celui qui a tué le dragon, m'envoie ici, et vous prie de lui donner des sucreries dont mange le roi.

La princesse fit venir le confiseur et lui ordonna de porter jusqu'à la porte de l'hôtel un plateau couvert de sucreries de la table du roi.

Arrivé là, l'ours commença de ramasser du bout de la langue tous les bonbons qui étaient tombés à terre, puis, se redressant debout, prit le plateau et le porta à son maître.

— Ah, ah ! monsieur l'aubergiste, dit Gottlieb, voici nos friandises qui arrivent. J'ai donc maintenant du pain, du rôti, des légumes et du dessert de la table du roi ; maintenant il me faudrait du vin dont le roi boit, car je ne saurais manger toutes ces bonnes choses sans boire.

Il appela donc son lion et lui dit :

— Mon bon petit lion, va au palais et apporte-moi du vin dont le roi boit à sa table.

Le lion se mit aussitôt en route pour aller au palais ; à sa vue, chacun commença de se sauver à toutes jambes, les boutiquiers fermèrent leurs boutiques et toutes les portes furent closes. Lorsque le lion parut devant le palais, tout le poste prit les armes et voulut l'empêcher d'entrer ; mais le lion poussa un seul rugissement, et tout le poste prit la fuite.

Il entra donc au palais sans empêchement, arriva à la porte de la fille du roi et frappa avec sa queue ; la princesse vint ouvrir et fut d'abord si effrayée à la vue du lion qu'elle recula ; mais elle le reconnut bientôt au collier d'émeraudes qu'il portait au cou et qui venait d'elle ; elle le fit entrer et lui dit :

— Mon cher lion, que veux-tu ?

— Mon maître, répondit le lion, celui qui a tué le dragon, m'envoie à vous pour vous prier de lui envoyer du vin dont boit le roi.

La princesse fit aussitôt venir le sommelier et lui dit d'aller à la cave tirer du vin du roi et de le porter jusqu'à l'auberge.

Le sommelier descendit à la cave ; mais le lion dit :

— Un instant, ami sommelier, je connais les gens de ton espèce et je descends à la cave avec toi afin de voir ce que tu vas me donner.

Il suivit donc le sommelier à la cave, et comme, arrivé là, le sommelier, croyant le tromper facilement, voulait lui tirer du vin que les domestiques buvaient à l'office, le lion lui dit :

— Halte-là, camarade ! Il faut que je me montre digne de la confiance que mon maître a eue en moi et que je déguste le vin avant de le lui porter.

Il en tira donc un demi-broc et l'avala d'un trait ; mais, secouant la tête :

— Ah, ah ! dit-il, c'est comme cela que tu voulais m'en donner à garder, drôle ? D'autre vin, et lestement ! Celui-là est bon pour les domestiques tout au plus.

Le sommelier regarda le lion de travers, mais n'osa rien dire ; il le conduisit donc à une autre tonne réservée au maréchal du roi.

Mais le lion lui dit :

— Halte-là ! il faut que je déguste.

Et il en tira donc un autre demi-broc, l'avala d'un trait, fit claquer la langue et, un peu plus satisfait, dit :

— Il est meilleur que l'autre, mais ce n'est pas encore le vrai.

Là-dessus le sommelier se fâcha, et dit :

— Que peut comprendre au vin un animal aussi stupide que toi ?

Mais il n'avait pas achevé cette phrase, que le lion lui avait envoyé un coup de queue et l'avait fait rouler à l'autre extrémité du caveau.

Le sommelier se releva, et, sans souffler mot, le conduisit à un petit caveau où était le vin réservé à Sa Majesté, et dont jamais aucune autre personne n'avait bu.

Le lion, après avoir bu un demi-broc de vin pour le déguster, hocha la tête de haut en bas, en signe de satisfaction, et dit :

— Oui, en effet, celui-là doit être bon.

Il en fit donc remplir six bouteilles ; après quoi il remonta, suivi du sommelier ; mais, quand il fut dans la cour, le grand air agit sur lui, et il commença d'aller tellement de travers que le sommelier fut obligé de porter le panier jusqu'à l'auberge, dans la crainte que le lion ne cassât les bouteilles ou ne se les laissât voler.

Là, le sommelier lui mit le panier dans la gueule et le lion le porta à son maître.

Alors le chasseur dit :

— Voyez, monsieur l'aubergiste, j'ai là du pain, du vin, du rôti, des légumes, du dessert de la table du roi. Je vais donc dîner comme un roi avec mes bêtes.

Et, ce disant, il se mit à table, donnant au lion, à l'ours, au loup, au renard et au lièvre chacun sa part du dîner, et il mangea bien, but bien, étant de joyeuse humeur, car il avait pu reconnaître, à la promptitude qu'elle avait mise à remplir ses souhaits, que la princesse l'aimait toujours.

Le repas terminé, il dit à l'aubergiste :

— Monsieur l'aubergiste, maintenant que j'ai mangé et bu de ce que le roi mange et boit, je veux aller au palais et épouser la fille du roi.

— Comment cela se pourrait-il ? demanda l'aubergiste. La princesse est déjà fiancée et, aujourd'hui même, le mariage doit se célébrer.

Alors le chasseur tira de sa poche le mouchoir de la princesse, qui contenait les sept langues du dragon.

— Ce que j'ai là-dedans, dit-il à l'aubergiste, m'aidera dans mon projet, si fou qu'il vous paraisse.

L'aubergiste ouvrit de grands yeux et dit :

— Je crois volontiers à tout ce que l'on me raconte ; mais, quant à épouser la fille du roi, je parierais bien ma maison et mon jardin que vous ne l'épouserez pas.

Le chasseur prit un sac contenant mille pièces d'or et dit :

— Voici mon enjeu contre votre propriété.

Pendant que ce que nous venons de raconter se passait à l'auberge, le roi, étant à table, dit à sa fille :

— Que te voulaient donc toutes ces bêtes qui sont venues vers toi, sont entrées dans mon palais et en sont sorties ?

— Je ne puis le dire, répliqua la princesse ; mais envoyez chercher leur maître, vous ferez bien.

Le roi envoya aussitôt un des domestiques dire au chasseur de venir au palais. Le domestique arriva à l'auberge juste au moment où le chasseur venait de conclure le pari avec l'aubergiste.

Alors le chasseur dit à l'aubergiste :

— Tenez, mon cher hôte, voici déjà le roi qui m'envoie un de ses serviteurs pour m'inviter à l'aller voir ; mais je ne vais pas voir le roi si facilement.

Et, se retournant vers le messager :

— Retourne et dis au roi, répondit-il, qu'il veuille bien m'envoyer des habits de gala, une voiture attelée de six chevaux et une escorte pour me faire honneur.

Lorsque cette réponse fut transmise au roi par le messager, le roi demanda à sa fille :

— Que dois-je faire ?

— Faites ce qu'il vous demande, répondit-elle, et vous ferez bien.

Alors le roi envoya au chasseur des habits de gala, une voiture attelée de six chevaux et une escorte. Lorsque Gottlieb aperçut la voiture royale :

— Tenez, mon hôte, dit-il, voici que l'on vient me chercher comme je le désirais.

Et il endossa les habits de gala, monta dans la voiture et se rendit au palais.

Lorsque le roi le vit venir, il dit à sa fille :

— Comment dois-je le recevoir ?

— Allez au-devant de lui, mon père, dit la princesse ; vous ferez bien.

Le roi alla donc au-devant du chasseur et l'introduisit dans le palais, lui et ses bêtes.

Comme on était en grande assemblée, le roi le fit placer entre lui et sa fille, en face du maréchal ; mais celui-ci ne le reconnut pas, bien qu'il lui eût coupé la tête.

Ce fut alors que l'on exposa aux regards des convives les sept têtes du dragon.

Le roi dit :

— Ces sept têtes sont celles du dragon que le maréchal a tué ; c'est pourquoi, aujourd'hui, je lui donne ma fille en mariage.

Alors le chasseur se leva, ouvrit les sept gueules, et dit :

— Voilà bien les sept têtes du dragon, mais où sont les sept langues ?

Le maréchal, qui n'avait pas remarqué l'absence des langues, parce que jamais il n'avait osé ouvrir les gueules du dragon, pâlit, et répondit en balbutiant :

— Les dragons n'ont pas de langue.

Le chasseur regarda le maréchal, et dit :

— Ce sont les menteurs qui n'en devraient pas avoir ; mais les dragons en ont et ce sont les sept langues du dragon qui sont le témoignage du triomphe du vainqueur.

Et, dénouant le mouchoir que lui avait donné la princesse, il montra les sept langues ; puis, les prenant les unes après les autres, il plaça chacune d'elles dans la gueule à laquelle elle appartenait, et toutes ces langues s'ajustèrent parfaitement.

Puis, secouant le mouchoir, il demanda à la princesse si elle se rappelait l'avoir donné à quelqu'un.

— Je l'ai donné à celui qui a tué le dragon, répondit la princesse.

Alors le chasseur appela le lion, et lui ôta son collier d'émeraudes ; l'ours, et lui ôta ses boucles d'oreilles de diamants ; le loup, et lui ôta son bracelet de perles ; le renard et le lièvre, et leur ôta leurs bagues.

Puis, montrant tous ces bijoux à la princesse :

— Connaissez-vous ces bijoux ? lui demanda-t-il.

— Certainement, répondit la princesse, puisque c'est moi qui les ai partagés entre les animaux qui ont aidé dans sa lutte celui qui a tué le dragon.

— Et quel est celui qui a tué le dragon ? demanda enfin Gottlieb.

— C'est vous, répondit la princesse.

— Mais comment cela s'est-il fait, que vous ne vous soyez point vanté de la victoire, et que vous n'ayez pas réclamé la main de ma fille ? demanda le roi.

— Comme j'étais fatigué, je me suis couché et endormi, répondit Gottlieb, et alors le maréchal est venu et m'a coupé la tête. Puis il a entraîné la princesse et s'est fait passer pour le vainqueur du dragon. Mais le véritable vainqueur, c'est moi, et je le prouve par les langues, le mouchoir et les bijoux.

Puis, comme quelques incrédules s'étonnaient qu'ayant eu la tête coupée par le maréchal il se portât si bien, il raconta de quelle façon ses animaux l'avaient ressuscité, comment il avait couru le monde pendant un an avec eux et comment enfin il était revenu dans la capitale du royaume, où il avait appris de son hôte la fourberie du maréchal.

Alors le roi demanda à sa fille :

— Est-il vrai que ce soit ce jeune homme qui ait tué le dragon ?

— Oui, c'est vrai, répondit celle-ci. J'avais juré, j'ai donc dû me taire ; mais aujourd'hui que, sans ma participation, l'infamie du maréchal est connue, je puis parler. Oui, ajouta-t-elle en montrant Gottlieb, oui, voilà le vainqueur du dragon, et c'est bien à lui que j'ai donné mon mouchoir, et c'est bien à ses animaux que j'ai donné mes bijoux. Voilà pourquoi j'avais demandé un an et un jour avant d'épouser le maréchal, espérant que, dans l'espace d'un an et un jour, la lumière se ferait.

Alors le roi assembla un conseil composé de douze conseillers pour juger le maréchal, lequel fut condamné à être écartelé par quatre boeufs.

Le jugement fut exécuté, à la grande satisfaction des sujets du roi, qui détestaient le maréchal.

Le roi donna sa fille en mariage au chasseur et le nomma gouverneur en chef de tout le royaume.

Les noces furent célébrées avec une grande magnificence, et le jeune gouverneur fit venir près de lui son père et son père adoptif.

Il n'oublia pas non plus l'hôtelier et, appelé à la cour, il lui dit :

— Eh bien, mon hôte, voici que j'ai épousé la fille du roi et que, par conséquent, votre jardin et votre maison m'appartiennent.

— Oui, dit l'hôtelier, c'est selon la justice.

— Non, dit le jeune gouverneur, cela sera selon la clémence. Garde ta maison et ton jardin et, par-dessus le marché, prends encore les mille pièces d'or.

Peut-être croyez-vous que mon histoire finit ainsi ; détrompez-vous. Plus tard, vous apprendrez une vérité bien triste : c'est que, quand on croit toucher au suprême bonheur, on est souvent près de tomber dans la plus cruelle infortune.

q

## Chapitre 4

Le jeune prince et son épouse vivaient fort heureux et, comme Gottlieb, tout prince qu'il était, n'avait pas oublié son ancien mé-

tier, il allait souvent à la chasse et prenait toujours à cet exercice un extrême plaisir.

Il va sans dire que, chaque fois qu'il allait à la chasse, ses bêtes l'y accompagnaient.

Seulement, il y avait, à quelques lieues de la ville, une forêt qui passait pour giboyeuse, et qui en même temps jouissait du plus mauvais renom ; on y avait vu entrer beaucoup de chasseurs, jamais on n'en avait vu sortir un seul ; ce qu'ils étaient devenus, personne ne le pouvait dire.

Cependant, chaque fois que le jeune prince passait en vue de cette forêt, il s'arrêtait, secouant la tête en disant :

— Je ne serai pas content que je n'aie pénétré dans cette forêt et que je ne sache par moi-même ce qui s'y passe.

Cette envie devint si grande que Gottlieb ne laissa aucun repos au vieux roi que celui-ci ne lui eût accordé la permission qu'il sollicitait.

Un matin, il partit donc à cheval, accompagné d'une nombreuse escorte ; arrivé à la lisière du bois, il y aperçut une biche blanche comme la neige.

— Attendez-moi ici, dit-il à son escorte, je veux chasser cette magnifique bête.

Et il entra dans le bois, suivi seulement de ses fidèles animaux.

Ses gens l'attendirent jusqu'au soir ; mais, ne le voyant point revenir, ils retournèrent au palais et racontèrent à la jeune reine ce qui s'était passé.

La pauvre princesse, qui adorait son Gottlieb, tomba dans une effroyable tristesse.

Le jeune prince cependant avait poursuivi la biche blanche, ne la perdant pas de vue, mais ne pouvant pas l'atteindre. Depuis cinq heures déjà, cette poursuite durait, quand, tout à coup, l'animal s'évanouit comme une fumée.

Alors seulement il s'aperçut qu'il était bien avant dans la forêt. Il prit son cor, en sonna de toutes ses forces ; mais il eut beau écouter, il n'entendit que l'écho qui lui répondait. Dans cette situation, et comme la nuit tombait, il résolut de demeurer dans la forêt jusqu'au lendemain matin, pensant qu'il lui serait impossible de retrouver sa route. Il descendit donc de cheval, alluma du feu au pied d'un arbre et s'apprêta à bivouaquer.

Il s'était déjà étendu près de son feu, ainsi que ses bêtes, et il ne voyait plus que dans le rayon de lumière projeté par ce feu, lorsqu'il crut entendre comme une voix humaine qui se plaignait. Il jeta les yeux tout autour de lui, mais n'aperçut âme qui vive.

Un second gémissement se fit entendre : celui-là venait positivement d'en haut.

Gottlieb leva la tête, regarda en l'air et vit une vieille femme perchée au haut d'un arbre.

— Hou, hou, hou ! disait la vieille ; hou, hou, hou ! que j'ai froid !

Le jeune prince la regarda avec étonnement et, quoiqu'elle eût plutôt l'air d'un hibou que d'une femme, il en eut pitié.

— Si vous avez si froid que cela, la mère, lui dit-il, descendez et venez vous chauffer.

— Non, répondit la vieille, vos bêtes me mordraient.

Puis elle répéta :

— Hou, hou, hou ! Je gèle ici.

— Mes bêtes ne font de mal à personne, répondit Gottlieb ; ne les craignez donc aucunement, et venez vous asseoir près de mon feu.

Mais la vieille, qui était une sorcière, lui dit :

— Non, j'ai trop peur, je ne descendrai pas, à moins cependant que vous ne vouliez toucher le dos de vos animaux avec la branche que je vais vous jeter, auquel cas je descendrai.

Gottlieb se mit à rire, et, comme il ne voyait aucun inconvénient à faire ce que lui demandait la vieille, qu'il prenait pour une folle :

— Cassez votre branche, envoyez-la-moi, et j'en toucherai le dos de mes animaux, lui répondit-il.

Il n'avait pas achevé ces paroles que la branche tombait à ses pieds.

Il la ramassa sans défiance et en toucha ses animaux, qui, à ce contact, demeurèrent complètement immobiles ; ils étaient changés en pierre.

Pendant que Gottlieb regardait avec stupéfaction le prodige qui venait de s'opérer, la vieille se laissa glisser le long du tronc

de l'arbre et vint par-derrière toucher de sa baguette le jeune prince, qui fut à l'instant même pétrifié comme ses animaux.

Puis elle le traîna, lui et ses cinq animaux, dans une caverne, où se trouvaient déjà beaucoup d'autres personnes changées en pierre par ses maléfices.

Plusieurs jours s'écoulèrent, et la jeune princesse, ne voyant pas revenir son mari, devenait de plus en plus triste.

Ceci se passait, par bonheur, juste au moment où le frère du prince, celui qui avait pris vers l'orient, rentrait dans le royaume. Il avait cherché du service et, n'en ayant pas trouvé, il avait promené ses bêtes en les faisant danser dans les marchés et les foires.

Mais enfin, comme par une inspiration du ciel, il lui prit envie d'aller consulter le couteau qu'ils avaient planté dans un arbre et, quand il arriva à cet arbre, il vit que la lame du couteau était luisante du côté où il arrivait et rouillée du côté par lequel avait pris son frère.

Seulement elle n'était rouillée qu'à moitié.

Il fut effrayé et se dit :

— Il faut qu'il soit arrivé un grand malheur à mon frère ; mais peut-être puis-je encore le sauver, puisque la moitié de la lame est restée blanche.

Il prit donc aussitôt, sans perdre une minute, la route de l'occident ; et lorsqu'il arriva à la porte de la capitale, l'officier de garde à cette porte lui demanda s'il désirait que l'on fit prévenir sa femme de son arrivée, la princesse étant depuis quelques jours

dans une inquiétude mortelle, persuadée qu'elle était qu'il avait péri dans la forêt enchantée.

L'officier, en effet, croyait avoir affaire au jeune prince lui-même, tant la ressemblance était grande entre les deux frères. Ajoutez à cela que, comme le jeune prince, il était suivi d'un lion, d'un ours, d'un loup, d'un renard et d'un lièvre.

Le nouveau venu comprit qu'il était, selon toute probabilité, question de son frère ; il pensa que mieux valait se faire passer pour lui, et que cette erreur contribuerait probablement à sauver Gottlieb.

Il se fit donc accompagner et conduire au palais, où il fut reçu avec une grande joie.

La jeune princesse, de son côté, crut fermement que c'était son mari et lui demanda pourquoi il était resté si longtemps absent.

— Je m'étais égaré dans la forêt, lui répondit-il, et j'ai été jusqu'à aujourd'hui sans pouvoir retrouver mon chemin.

Le soir, on le conduisit à la chambre à coucher de son frère, et on l'invita à se coucher dans le lit royal ; mais, en se couchant, il mit entre lui et la princesse une épée à double tranchant ; elle ne savait point ce que cela voulait dire, et n'osa pas le demander.

Pendant deux jours, Wilfrid s'enquit de tout ce que l'on racontait du bois enchanté, et le troisième, il dit :

— Décidément, il faut que je retourne chasser dans la forêt.

Le vieux roi et la jeune princesse firent tout ce qu'ils purent pour l'en dissuader ; mais il persista et, le lendemain, il partit,

suivi de la même escorte qui avait accompagné son frère.

Pendant toute la route, il causa adroitement avec l'officier qui la commandait, de sorte que, quoique l'officier crût parler au jeune prince, il avait dit à Wilfrid tout ce que celui-ci voulait savoir.

Arrivé au bois, il vit la biche blanche qu'avait vue son frère et, comme son frère, il dit à son escorte :

— Restez là, je veux chasser seul ce bel animal.

Et il entra dans la forêt, suivi de ses bêtes seulement, poursuivit la biche sans pouvoir l'atteindre, la vit s'évanouir au moment où il croyait la forcer, et, la nuit venant, il se trouva forcé, comme son frère, de bivouaquer dans le bois.

Ayant, comme son frère, allumé du feu, comme lui il entendit, au-dessus de sa tête, des gémissements.

— Aïe ! aïe ! aïe ! disait une voix, qu'il fait froid ici !

Il leva la tête et vit la vieille sorcière aux yeux de hibou.

— Si tu as froid là-haut, bonne mère, lui dit-il, descends et viens te chauffer.

— Je n'ai garde, répondit la sorcière, tes bêtes me mangeraient.

— Mes bêtes ne sont pas méchantes, elles ne te feront rien, descends.

— Je vais te jeter une baguette, dit-elle ; et, en effet, si tu les frappes avec cette baguette, elles ne me feront rien.

En entendant ces paroles, le chasseur témoigna quelque surprise et dit :

— Quand je te réponds de mes bêtes, cela doit te suffire ; descends, ou sinon je vais aller te chercher.

— Bah ! dit la vieille, venir me chercher ! quand tu le voudrais, tu ne le pourrais pas.

— C'est ce que nous allons voir, dit le chasseur ; et pour commencer, je vais t'envoyer une balle.

— Je me moque de tes balles, dit la sorcière ; essaye, et tu verras.

Le chasseur la coucha en joue et lui envoya une balle.

Mais, comme sorcière, elle était à l'épreuve des balles de plomb.

— Tu n'es guère adroit ! dit la sorcière en ricanant.

Et elle lui rejeta sa balle de plomb.

En voyant cet échec, le chasseur, qui manquait si rarement son coup, n'eut plus de doute sur celle à qui il avait affaire.

Mais il essaya d'un autre moyen et, rechargeant son fusil, il glissa dans le canon un des boutons d'argent de son habit, et comme la sorcière n'était pas à l'épreuve des balles d'argent, il lui cassa la cuisse, si bien que la sorcière dégringola du haut en bas de l'arbre.

Le chasseur lui mit le pied sur la poitrine et lui dit :

— Vieille coquine, si tu ne me dis pas à l'instant ce que tu as fait de mon frère, je te prends de mes mains et je te jette au feu.

Elle eut peur et demanda grâce.

— Où est mon frère ? demanda plus impérativement encore que la première fois le chasseur.

— Ton frère est dans une caverne, répondit-elle ; il est changé en pierre, lui et ses bêtes.

Il força la sorcière de le conduire à la caverne, ce qu'elle fit en sautillant sur sa jambe ; et lorsqu'ils y furent arrivés :

— Maintenant, vieille sorcière, dit-il, tu vas non seulement rappeler à la vie mon frère et ses bêtes, mais encore toutes les personnes qui sont ici pétrifiées.

La sorcière, voyant qu'il fallait obéir, prit une baguette et en toucha chaque pierre, et le jeune prince et ses bêtes se levèrent, ainsi qu'une foule de personnes, voyageurs, marchands, artisans, soldats, qui remercièrent chaudement leur libérateur et s'en allèrent chacun chez soi.

Quand les deux jumeaux se reconnurent, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, se réjouissant de tout leur coeur de s'être si miraculeusement retrouvés.

Puis ils saisirent la sorcière et, pour qu'elle ne fit plus à d'autres ce qu'elle leur avait fait, ils la jetèrent dans le feu, où elle fut brûlée comme une magicienne qu'elle était.

À peine eut-elle rendu le dernier soupir, que la forêt enchantée disparut comme une vapeur et que, de l'endroit où ils étaient,

les deux frères purent voir non seulement la ville, mais encore le palais du roi.

Ils prirent à l'instant même le chemin du château et, tout en marchant, se racontèrent leurs aventures. Gottlieb raconta à son frère comment il était devenu gendre du roi et gouverneur général de tout le royaume.

Lorsqu'il eut fini son récit, son frère prit la parole à son tour :

— Je m'en suis bien aperçu, dit-il en souriant ; car, lorsque je suis entré dans la ville, tout le monde m'a pris pour toi, et m'a rendu les honneurs royaux.

Deux heures après, ils arrivèrent aux environs de la ville.

Alors Gottlieb dit à son frère :

— Tu me ressembles à s'y méprendre, tu as comme moi des habits royaux, comme moi tes bêtes te suivent. Entrons dans la ville chacun par une porte opposée et arrivons en même temps au château royal.

Cette proposition sourit à l'aîné ; ils se séparèrent donc.

Arrivés à la ville, chacun se présenta, comme il était convenu, à la porte opposée. Aussitôt l'officier de garde se mit en route, et comme il y en avait un à la porte où se montrait le jeune prince, et un autre à celle où se montrait son frère, tous deux se présentèrent au palais en même temps, annonçant chacun l'arrivée du jeune prince avec ses bêtes.

— Oh ! pour cela, ce n'est point possible, dit le vieux roi. Comment mon gendre peut-il être à la fois à la porte du Nord et à

la porte du Midi ? Les deux portes sont à une lieue l'une de l'autre.

En ce moment, et des deux côtés opposés, arrivèrent les deux frères. Ils descendirent de cheval dans la cour, chacun d'un côté du perron, et montèrent ensemble à la salle de réception.

— Ma foi, ma fille, dit le vieux roi à la princesse, vois lequel des deux est ton mari : quant à moi, je m'y perds.

La jeune princesse demeurait dans une grande perplexité, quand, tout à coup, elle pensa aux cadeaux qu'elle avait faits aux bêtes.

Derrière Gottlieb étaient le lion avec son collier d'émeraudes, l'ours avec ses boucles d'oreilles de diamants, le loup avec son bracelet de perles, le renard et le lièvre avec leurs bagues, l'une de saphir, l'autre de rubis.

Elle étendit la main vers Gottlieb et dit :

— Voilà mon mari.

— C'est vrai, dit le jeune prince en riant.

Et tout le monde se mit à table.

Le repas fut joyeux, et, lorsque le soir vint, et que Gottlieb accompagna sa femme dans la chambre à coucher :

— Pourquoi donc, lui demanda la jeune princesse, as-tu mis entre nous, pendant la dernière nuit, un glaive à double tranchant ? J'ai eu grand-peur d'abord, croyant que tu me voulais tuer.

Alors le jeune prince reconnut combien son frère lui avait été fidèle.

q

## Huitième partie Saint Népomucène et le savetier

Si par hasard, chers lecteurs, il vous arrive de voyager dans la Silésie, vous trouverez dans plusieurs vieilles villes, dans les églises comme sur les ponts, les statues en pierre ou en bois d'un saint fort révéré.

Ce saint se nomme saint Népomucène.

Quant au véritable saint, au saint en chair et en os, né à Nepomuck en 1330, il fut chanoine de Prague et aumônier de l'empereur Wenceslas : mais, ayant refusé de lui révéler la confession de l'impératrice Jeanne, il subit héroïquement la torture et fut jeté dans la Moldau, où il se noya.

Vous voyez qu'il méritait bien la canonisation. Aussi Benoît VIII le canonisa-t-il.

Dans une vieille localité dont je n'ai pas pu savoir le nom, quelques recherches que j'aie faites pour y arriver, se passa une histoire miraculeuse que je vais vous raconter.

Il y avait un savetier dans le genre de celui dont nous parle La Fontaine ; seulement, celui-là avait de plus que l'autre d'être profondément dégoûté de son état.

Il est vrai qu'eût-il exercé tout autre état que celui de savetier, il eût pensé de même. Car, à vrai dire, le travail, quel qu'il fût, était pour lui une chose insupportable, et il pensait très sérieusement que le bon Dieu aurait parfaitement pu donner à un brave homme comme lui assez de fortune pour vivre tranquillement sans rien faire, jusqu'à la fin de ses jours.

Vous devez penser, chers lecteurs, qu'avec ce penchant à la paresse, notre savetier ne devait pas avoir en abondance ce qu'il regardait comme les condiments nécessaires d'une existence heureuse, c'est-à-dire la bonne chère et le bon vin ; mais au contraire il était, il faut l'avouer, fort misérable, et s'il avait la large part de ce que Dieu dispense, c'est-à-dire d'air et de soleil, il lui manquait, en compensation, ce qui ne se gagne qu'à la sueur du corps : le boire et le manger.

Il en résultait que, souvent, ne voulant pas travailler, et n'ayant pas la plus petite croûte à se mettre sous la dent, il se jetait sur son lit, ou plutôt sur son grabat, pour mettre en pratique le proverbe tant soit peu illusoire : qui dort dîne.

Un jour, au lieu de se coucher, ce qu'il avait fait la veille, et ce qui n'avait pas produit les fruits qu'il en attendait, il résolut de convertir le sommeil en promenade et, sortant de son taudis, passa, vers onze heures du matin, sur le pont de son village.

Sur ce pont il y avait un saint Népomucène de pierre qui le regarda d'un air souriant.

Le savetier prit ce sourire tout bienveillant du saint pour une moquerie.

— Oui, oui ! s'écria le savetier, tu peux bien rire et te moquer de moi, toi, là-haut ! Tu n'as que du bon temps sur ton perchoir : pas faim, pas soif, pas besoin de travailler pour gagner ta vie. Oh ! si j'étais à ta place !

À peine eut-il laissé échapper ces mots, que l'image de pierre lui fit un signe de tête, et d'une voix claire et distincte prononça ces mots :

— Eh bien, soit, ton voeu sera accompli bientôt ; tu vas prendre ma place, et nous verrons si ce changement fait ton bonheur.

À cette réponse à laquelle il ne s'attendait pas, le savetier eut une peur effroyable, et prit tout courant le chemin de sa maison, ni plus ni moins que s'il eût le feu au derrière.

Sa femme était occupée à laver du linge à la fontaine.

— Dépêche-toi, dépêche-toi ! lui cria-t-elle, monsieur le sacristain t'attend à la maison.

Il entra chez lui et trouva en effet le sacristain qui l'attendait avec impatience.

— Ah ! vous voilà enfin ! s'écria-t-il en l'apercevant.

— Oui, me voilà, répondit le savetier tout essoufflé ; que me voulez-vous ?

— Par ma foi, compère, lui répondit celui-ci, j'ai une drôle de besogne à vous confier ; mais comme je sais que vous êtes un brave garçon et que pour de l'argent et un bon repas vous ne refuserez pas de me rendre un service, surtout lorsqu'il n'exige pas

grand-peine, je n'ai point hésité un instant à m'adresser à vous. Voici, compère, de quoi il s'agit.

« C'est aujourd'hui la fête de saint Népomucène, et par conséquent c'est aujourd'hui qu'aura lieu le pèlerinage annuel à notre chapelle, où se trouve, comme vous le savez, un saint Népomucène sculpté et peint au naturel. Figurez-vous ma frayeur : lorsque ce matin j'ai voulu arranger cette statue pour la fête, elle est tombée de son piédestal et s'est brisée en vingt morceaux. Pas moyen de la raccommoder ; et cependant la fête doit être célébrée. Mais, vous comprenez, pas de saint, pas de fête. Or, il m'est passé une idée par la tête et la voici : c'est que, comme le hasard, ou plutôt la Providence, vous a fait ressembler comme deux gouttes d'eau à saint Népomucène, vous ne me refuseriez pas, en bon compère que vous êtes, et d'ailleurs pour récompense honnête, de prendre aujourd'hui, dans la chapelle, la place de saint Népomucène. Voilà tout franc l'objet de ma visite ; cela vous va-t-il, compère ?

Mais le savetier ne répondait pas ; il était stupéfait des paroles qu'il avait entendues sur le pont, paroles qui coïncidaient si bien avec celles du sacristain. Il regarda l'homme d'église les yeux tout écarquillés et la bouche à moitié ouverte en balbutiant :

— Certainement, certainement, monsieur le sacristain, avec grand plaisir ; mais comment nous y prendrons-nous ?

— Oh ! mon Dieu, rien de plus facile, répondit le sacristain ; suivez-moi tout de suite à la maison et je vous donnerai les explications nécessaires. Si, par hasard, vous n'aviez pas encore dîné, je vous offrirais une excellente soupe à la bière, et votre part de ces délicieuses omelettes que ma cuisinière sait si bien préparer.

Quant à une bonne bouteille de vin de Hongrie, ne vous en inquiétez point : vous savez que j'en ai quelques-unes en cave.

C'était plus qu'il n'en fallait pour séduire notre savetier, à jeun comme il était. Il suivit à grands pas le sacristain, ayant la tête tellement brouillée de ce qui lui arrivait qu'il cria en passant à sa femme :

— Ne t'inquiète pas de moi, Catherine, je vais dîner chez saint Népomucène.

Celle-ci le suivit des yeux avec étonnement. La bonne femme craignait que la faim n'eût monté au cerveau de son mari et ne l'eût rendu fou.

En effet, comme le sacristain le lui avait promis, notre héros trouva le dîner prêt, et la soupe à la bière fumant sur la table. Trois assiettes qu'il se servit successivement de celle-ci, et qu'il absorba en moins de trois minutes, prouvèrent le cas qu'il en faisait ; puis vint l'omelette, jaune comme de l'or, rissolée à point, pas trop ferme, pas trop baveuse, une véritable omelette d'amateur, dans laquelle entraient quinze oeufs et un quart de beurre, et que le futur saint Népomucène mangea presque entièrement à lui seul.

Il va sans dire que, pour son compte, notre homme arrosa de deux bouteilles de vin ce copieux repas.

Aussi, se renversant sur sa chaise, poussa-t-il, lorsqu'il eut terminé, un soupir de satisfaction comme il ne lui en était pas échappé depuis longtemps.

— Eh bien, lui demanda le sacristain, cela va-t-il mieux ?

— Cela va à merveille, répondit le savetier, et je suis, de corps et d'esprit, compère, disposé à faire tout ce que vous voudrez.

— Alors, vite, vite et vite ! s'écria le sacristain en se levant et obligeant son convive à faire comme lui. Il faut vous habiller promptement, car les cloches commencent déjà à sonner, et les pieux pèlerins ne tarderont pas à venir.

Là-dessus, ils se rendirent tout courant à la chapelle. Et là notre savetier fut revêtu des splendides habits et du bonnet pointu de saint Népomucène ; ensuite le sacristain lui colla une longue barbe qui lui emboîta le bas du visage. Et, en effet, habillé de cette façon, notre homme avait une si grande ressemblance avec le saint que sa femme elle-même eût eu peine à le reconnaître.

— Là ! dit le sacristain lorsque le déguisement fut complet. Montez maintenant sur ce piédestal, au-dessous de ce grand lustre. C'est là votre place. Tenez ce livre dans votre main droite et étendez le bras gauche comme vous me voyez le faire. Là ! maintenant levez un peu la tête et dirigez votre regard vers le ciel, afin de paraître convenablement pieux.

Après avoir instruit de cette façon son compère, et ne trouvant plus rien à lui dire sur l'attitude du corps et l'expression de la figure, le sacristain s'éloigna en disant :

— Pas mal du tout, pas mal, pas mal ! cela ira bien.

Mais, à peine le sacristain, la main placée en abat-jour sur les yeux, avait-il fait quelques pas en arrière en félicitant son compère, que celui-ci poussa un cri terrible qui résonna par toute la chapelle.

— Marie et Joseph ! hurla-t-il, en même temps qu'il saisissait son nez de la main gauche, comme s'il eût eu l'intention de l'allonger jusqu'à la ceinture.

— Pour l'amour de Dieu, compère, qu'avez-vous donc ? demanda le sacristain en revenant vivement à lui. Est-ce que quelque tarentule vous a piqué, pour que vous criiez si pitoyablement ?

— Non, répondit le savetier, les larmes aux yeux, non, c'est cette maudite bougie du lustre qui coule, et qui, en coulant, me dégoutte toute ardente sur le bout du nez. Que l'on m'appelle coquin si dans cinq minutes il n'y paraît point une cloque large comme une pièce de vingt sous !

— Voyons, voyons, dit le sacristain cherchant à l'apaiser, tournez la tête un peu de côté, et ce qui est arrivé une fois n'arrivera plus. Du reste, je ne regarderai pas à quelques pièces de monnaie comme prix de vos douleurs. Seulement, pour l'amour de Dieu, ne faites pas de scandale pendant l'office ; la chose pourrait nous coûter cher à tous deux, car vous comprenez qu'il faut rester muet et immobile comme si vous étiez une vraie statue.

— Soyez tranquille, compère, répondit le savetier alléché par la promesse de quelques pièces de monnaie offertes par le sacristain et en reprenant une meilleure attitude. Je vais tâcher de faire ma besogne en conscience.

Le sacristain s'éloigna tout à fait rassuré, et le nouveau saint demeura seul dans la chapelle.

Notre saint Jean Népomucène par intérim éprouva un véritable sentiment de bien-être en se trouvant seul dans l'église.

Cette solitude lui permettait de se mettre à l'abri des gouttes de bougie qui continuaient de couler du lustre et de tomber à l'endroit où un instant auparavant se trouvait son nez.

Mais un instant après il se trouva que les rayons ardents d'un soleil de juin, pénétrant par une fenêtre ouverte, s'avancèrent graduellement sur son visage et finirent par lui donner en plein dans les yeux.

Ce n'était rien tant que le pauvre savetier pouvait rejeter son visage à gauche et à droite et cligner des yeux. Mais cela promettait de devenir insupportable lorsque la chapelle serait pleine de monde et qu'il lui faudrait rester immobile sous ce rayon de soleil qui lui brûlait les yeux et sous cette cascade de bougie qui lui brûlait le nez.

Il n'y pensait qu'en frémissant.

Mais il était trop tard maintenant pour réfléchir, et, si critique que fût sa position, il était forcé de l'accepter, puisque c'était lui qui, par son souhait inconsidéré, se l'était faite.

Au reste, le supplice qui lui était promis ne se fit point attendre. La porte de la chapelle venait de s'ouvrir. La foule commençait d'entrer, et bientôt elle fut si grande que, quoique l'on s'étouffât littéralement dans la chapelle, il y avait encore plus de monde dehors que dedans.

Vous concevez, chers lecteurs, que cette affluence si considérable ne fit qu'augmenter la grande chaleur. Le pauvre savetier, dont le soleil, toujours plus chaud et plus ardent, continuait de brûler le visage, se trouva en peu de temps baigné de sueur, de sorte qu'il soupirait à voix basse :

— Hélas ! hélas ! quel bonheur est celui des gens qui sont indignes de la lumière du soleil !

Et non seulement il souffrait physiquement, mais à cette souffrance se joignait la crainte que l'on s'aperçût de cette sueur qui lui coulait du visage, et de ce tressaillement involontaire qui agitait tout son corps à chaque goutte de cire qui lui tombait sur le nez.

Par bonheur, sa terreur était exagérée. Les pieux campagnards et les sombres mineurs de la Silésie ne pouvaient supposer la substitution, car la ressemblance avec le saint était, grâce à la barbe, si grande, qu'ils croyaient être en face d'une véritable statue ; tous étaient agenouillés autour du faux Népomucène et disaient ardemment leur chapelet, et si quelqu'un d'entre eux levait la tête, ce n'était pas par doute ou curiosité, c'était par dévotion.

Aussi, parmi toute cette foule qui encombrait la chapelle, il n'y avait que le sacristain qui sût à quoi s'en tenir : pour le punir de son imposture sans doute, saint Népomucène lui avait rendu la vue plus perçante encore ; de sorte qu'il comptait chaque goutte de sueur qui tombait de son front, de sorte qu'il tressaillait à chaque goutte de cire qui lui tombait sur le nez.

Il en résultait qu'il tremblait et frissonnait à chaque tremblement et à chaque frissonnement du malheureux savetier.

Pour donner quelque soulagement à son compère, il monta dans le choeur et ouvrit une fenêtre. De cette façon, se disait-il en lui-même, mon pauvre compère pourra respirer, et l'air qui arrivera jusqu'à lui le soulagera.

C'était une bien malheureuse idée qu'avait là le sacristain.

En dehors de la fenêtre se jouait une immense quantité de mouches. Ces pauvres insectes, que la chaleur avait altérés outre mesure, se précipitèrent dans l'église et, plus clairvoyants que les fidèles, virent cette rivière de sueur qui coulait le long du visage de la fausse statue ; en outre, le savetier était si pressé qu'après avoir mangé la soupe à la bière, soit par faute de temps, soit par sensualité, il avait négligé d'essuyer ses lèvres, de sorte que ce fut particulièrement sur ses lèvres encore sucrées que s'abattit l'essaim bourdonnant.

En quelques secondes, la tête du faux Népomucène eut l'air d'une ruche.

Vous avez éprouvé, chers lecteurs, le chatouillement que vous cause une mouche qui, quoique vous la chassiez, revient obstinément se poser sur votre visage. Ainsi, jugez, si vous avez éprouvé tant d'ennui pour une seule, ce que le savetier devait éprouver d'impatience pour toute une nuée !

Le pauvre diable se croyait dans le purgatoire.

Le supplice devint si grand que, sans l'influence du vrai Népomucène, influence vraiment miraculeuse, il n'y a aucun doute que les formidables grimaces que faisait le savetier eussent chassé tout le monde de la chapelle.

Les lèvres surtout étaient, à cause de cette malheureuse soupe à la bière dont elles avaient conservé le parfum, dans une agitation continuelle ; d'abord ce fut la lèvre supérieure qui s'agita convulsivement, tantôt cherchant à atteindre le nez, tantôt cherchant à s'abaisser jusqu'au menton. Puis ce qu'il ne pouvait faire avec la lèvre supérieure, il tenta de le faire avec la lèvre inférieure, et comme il ne réussissait ni avec l'une ni avec l'autre, il

imprima à sa bouche tout entière un mouvement de va-et-vient qui semblait avoir pour but de mordre tantôt l'oreille droite, tantôt l'oreille gauche.

Mais comme cette torture n'était point assez grande, le faux Népomucène en vit une autre s'apprêter pour lui.

Elle s'approchait sous la forme d'un énorme bourdon, menaçant, grondant, tournoyant. D'abord l'animal parut être entré par hasard, et parce qu'il avait trouvé la fenêtre ouverte ; il volait innocemment à droite, à gauche, sans paraître avoir aucun mauvais dessein ; puis son attention parut attirée par l'essaim de mouches qui tournoyait autour du savetier. Il se dirigea du côté où il vit la foule de ses congénères, sans autre but apparent qu'une vague curiosité.

Le faux Népomucène, depuis son entrée dans l'église, ne l'avait point perdu de vue ; ses yeux le suivaient avec inquiétude dans tous les cercles qu'il avait tracés, et c'était avec terreur qu'il s'apercevait que chaque cercle se rapprochait de lui.

Enfin il entendit retentir son bourdonnement à ses oreilles, et comprit que ce n'était qu'un choix bien calculé de la place où il devait se reposer qui arrêtait le bourdon.

Bientôt tous ses doutes furent fixés. Le bourdon se posa sur le bout extrême de son nez.

Le savetier, à moitié fou, au risque du scandale qu'il allait causer, résolut de sauter de son piédestal au milieu du choeur. Il fit un violent effort, mais ses pieds tenaient au piédestal ; impossible à lui de bouger.

En ce moment le chatouillement du bourdon devint tellement insupportable qu'il essaya de l'écraser avec son livre, mais la main resta immobile.

Comme s'il eût été au courant des mauvaises intentions que le savetier avait à son égard, le bourdon lui enfonça son aiguillon dans le nez.

Oh ! cette fois la douleur lui arracha un cri terrible.

Par bonheur, il n'eut que l'intention de crier ; de même qu'il était devenu immobile, il était devenu muet.

Alors il comprit qu'il était bien autrement malheureux encore qu'il n'avait pu jusque-là s'en douter. Il était devenu une vraie statue, sans acquérir les privilèges du marbre ni du bois ; c'est-à-dire que, muet, immobile, avec l'apparence d'un corps de bois, il avait les tristes privilèges de l'homme, c'est-à-dire de continuer à penser et à souffrir.

— Oh ! mon Dieu ! murmura-t-il au fond de lui-même en se rappelant la malédiction du Christ sur son confrère le savetier de Jérusalem, me voilà donc devenu le contraire du juif errant ; lui, une fois en marche, n'a pas pu s'arrêter ; moi, une fois arrêté, je ne puis plus me mettre en marche. Oh ! malheureux, malheureux que je suis, j'en ai pour jusqu'au jour du jugement dernier.

Cette pensée, vous le comprenez bien, chers lecteurs, joignit à ses souffrances corporelles des souffrances morales bien autrement terribles.

En attendant, le chapelain prononça les mots sacramentels : Ite, missa est.

La messe était finie.

Au bout d'un quart d'heure, il ne restait plus dans l'église que le sacristain et le faux Népomucène.

— Ah ! Dieu soit loué ! s'écria le sacristain pour alléger son coeur ; tout est heureusement fini, mais, foi d'honnête homme, cela ne m'arrivera plus, compère. Ah ! si vous saviez, mon brave ami, ce que vos terribles grimaces m'ont fait souffrir ! C'est au point que je ne saurais comprendre comment les autres ne se sont aperçus de rien. Mais tout est fini maintenant ; descendez de votre piédestal, mon ami, descendez. Je n'ai plus besoin de vos services, le ciel en soit béni. Eh bien, pourquoi donc ne descendez-vous pas ? Êtes-vous devenu sourd ? ajouta-t-il en élevant la voix ; je vous dis de descendre !

Mais le sacristain avait beau parler, élever la voix, crier même, le pauvre savetier demeurait immobile.

— Voyons, voyons, continua-t-il, pas de farce. Peste ! tu es d'une bonne constitution, toi, d'avoir encore le courage de rire après ce qui vient de se passer. Descends, descends !

Et, joignant le geste à la parole, il le prit par la jambe pour hâter cette descente qu'il réclamait.

Mais à peine l'eut-il touché qu'il poussa un cri.

Il venait de sentir que la jambe du savetier était devenue dure comme du bois.

— Miracle ! épouvantable miracle ! s'écria-t-il plein de terreur. Saint Népomucène me punit de mon imposture. Non seulement je vais perdre mon emploi et mon pain, mais on va m'accuser

d'avoir tué mon compère, que l'on a vu près de moi dans les derniers moments. Ô grand saint Népomucène, ajouta-t-il en se jetant à genoux à demi mort de frayeur, je ne t'ai offensé que cette fois, mais je te jure de ne plus le faire. Aide-moi donc à me tirer de cette terrible position, ô grand saint Népomucène !

Et en même temps, à cette prière du sacristain le savetier en joignait une autre, muette il est vrai, mais non moins ardente.

« Ô grand saint Népomucène, disait-il au fond de son coeur, toute ma vie je n'ai été qu'un paresseux et un vaurien, mais à partir d'aujourd'hui je te promets de devenir un tout autre homme et de ne plus obéir à mes mauvais instincts ; aide-moi seulement à quitter cette attitude ; si j'ai tant souffert pour deux heures, que serait-ce donc, bon Dieu, pour l'éternité ! »

À peine cette double invocation était-elle terminée, qu'un effroyable craquement se fit entendre, et que le mur de la chapelle s'ouvrant laissa passer le véritable saint Népomucène, celui qui était taillé en pierre sur le pont, et dont le savetier avait jalousé la paresse.

— J'ai entendu vos promesses, dit-il, et je viens exaucer vos prières. Toi, sacristain, tu as été suffisamment puni par les angoisses que tu as éprouvées, et tu n'oseras plus, à l'avenir, je le présume, me choisir un si triste remplaçant. Quant à toi, continua-t-il en s'adressant au compère, paresseux et insouciant savetier, je te prédis que si tu ne tiens pas l'engagement que tu viens de prendre vis-à-vis de moi ; que si, à partir de cette heure, tu ne deviens pas un garçon honnête et laborieux, je reviendrai tout exprès pour te changer en statue, et que statue tu resteras cette fois jusqu'au jour du jugement dernier.

Et quand il eut dit ces paroles, le saint s'éloigna comme il était venu, c'est-à-dire à pas lents et solennels, dont on entendit encore le retentissement même lorsqu'il fut sorti de l'église.

Lorsqu'il eut disparu, il sembla au sacristain et à son compère que pour la seconde fois ils revenaient au monde. Le dernier s'élança au bas de son piédestal et sauta au cou du premier.

Et jamais il n'y eut depuis ce jour-là un savetier plus rangé et plus laborieux, sans compter que jamais fidèle, si pieux qu'il fût, n'a témoigné un plus profond respect à saint Népomucène, n'ayant jamais passé sur le pont non seulement sans se découvrir, mais encore sans faire sa prière.

q

## Neuvième partie Les mains géantes

Un pauvre petit garçon revenait de la forêt, chargé d'autant de bois qu'un enfant de son âge pouvait en porter.
Il se nommait Willie, et avait onze ans.
Il était fatigué ; la faim se faisait sentir, et de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

Mais ce qui faisait couler ses larmes, ce n'était ni la faim ni la fatigue, c'était le souvenir de son père, qu'il avait perdu au printemps dernier ; c'était l'idée qu'il allait rentrer et trouver la maison vide, sa mère travaillant sans doute de son côté à quelque labeur aussi rude que le sien.

En effet, la maison était vide, mais en même temps si pauvre que sa mère n'avait pas eu l'idée, en sortant, d'en fermer la porte à clé, rien ne pouvant tenter les voleurs dans une si misérable habitation.

Il entra dans la pièce qui eût été la cuisine dans une maison où l'on eût mangé, et jeta une ou deux poignées de son bois sur les cendres du foyer. Bientôt il s'en éleva une flamme éclatante, à laquelle il réchauffa ses pieds nus et enflés. Alors, tout en regardant la fumée qui dessinait des figures fantastiques dans la large cheminée et qui cachait sous ses nuages les solives du toit, il poussa un gros soupir, car il ne voyait pas sur le feu la marmite qui, à cette heure eût dû s'y trouver.

Un chat maigre était assis sur l'âtre et semblait faire les mêmes réflexions que lui.

— Il est impossible que cela dure plus longtemps, pensa l'enfant ; car voilà que je commence à devenir grand et fort, et Dieu m'a donné dans sa bonté des bras assez solides pour ne pas les laisser oisifs ; ma pauvre mère, au contraire, s'affaiblit de jour en jour. Jusqu'ici, c'est elle qui a travaillé pour moi ; aujourd'hui, c'est à moi de travailler pour elle. Quand je serai tout à fait un homme, elle ne travaillera plus du tout, mais elle restera au coin du feu à faire le dîner, qui manque aujourd'hui, et qui alors ne manquera point, grâce à mon travail.

Willie avait raison de parler ainsi, car il était naturellement laborieux et ne restait point inactif dès qu'il pouvait utiliser ses petites forces.

Il attendit donc, plus tranquille de sa résolution prise, le retour de sa mère ; il était sûr qu'elle rentrerait, épuisée de labeur,

pour partager avec lui son repas, si maigre qu'il fût.

Il n'eut pas longtemps à attendre ; le loquet se souleva et la bonne femme parut sur la porte. Elle embrassa Willie puis se laissa tomber en pleurant sur une chaise.

Elle était fatiguée, presque anéantie, et ne rapportait qu'un morceau de pain…

L'enfant l'embrassa à son tour et lui dit alors tout bas :

— Mère, j'ai pris la ferme résolution de m'en aller courir le monde pour chercher de l'ouvrage afin de ne plus être à ta charge.

La bonne femme éclata en sanglots.

— Je sais bien que c'est dur, continua le petit Willie ; mais tu conviendras, bonne mère, qu'il n'y a que ce moyen d'éviter la famine. Quand tu seras seule, tu gagneras suffisamment pour toi et, quand je serai seul à mon tour, il faudra bien que je me tire d'affaire ; puis je grandirai, je deviendrai fort, je ferai fortune et tu me reverras riche pour avoir soin de ta vieillesse et te soigner à mon tour, sans que tu aies plus besoin de rien faire.

La mère de Willie avait le coeur navré ; mais elle comprenait, comme l'intelligent petit garçon, que c'était le seul moyen de se tirer d'affaire.

Le jour se leva brillant et gai, comme s'il eût voulu encourager la vaillante résolution de l'enfant. La vieille armoire de noyer fut ouverte, et l'on en tira les uniques souliers du petit garçon, soigneusement conservés pour les jours de fête. Ils furent brossés, ainsi que les vêtements des dimanches, qui, en vérité, ne valaient

guère mieux que ceux de tous les jours, raccommodés avec tant d'obstination par la pauvre mère. Néanmoins, Willie se trouva fort élégant, et fut convaincu qu'une pareille toilette parlerait fort en sa faveur.

La mère et le fils mangèrent tristement le reste de leur morceau de pain de la veille, évitant les regards l'un de l'autre pour se cacher les larmes qui roulaient dans leurs yeux.

Oh ! croyez-le, chers petits enfants qui aimez vos mères et qui êtes adorés par elles, il fallut beaucoup de courage au pauvre petit Willie pour dire adieu à la sienne.

— Allons, chère mère, balbutia-t-il enfin, il faut que je parte ; vois, le temps est beau, le soleil me sourit, le chemin semble se dérouler devant moi comme une immense pelouse de gazon.

Sa mère le regarda avec des yeux égarés, comme si, pour la première fois, elle entendait parler de ce projet ; sa douleur éclata avec une violence sans pareille, et elle jeta ses bras autour du cou de son fils en sanglotant, comme une mère tendre peut seule le faire.

L'enfant essaya de la consoler et de sourire à travers ses pleurs et, mettant enfin son chapeau sur sa tête avec un geste résolu, il saisit son bâton et son bissac, embrassa sa mère une dernière fois et fit, en s'élançant courageusement loin d'elle, son premier pas dans ce monde qui lui était complètement inconnu.

Mais sa mère jeta un cri de douleur ; Willie se retourna, et la pauvre femme vint se suspendre à son bras pour traverser avec lui le petit jardin qui était leur seule joie et qui se trouvait sur la route de l'enfant.

Là, ils ralentirent un peu le pas. Chaque fleur était une amie qui, à son tour, semblait, en s'inclinant sur leur passage, demander que l'on prît congé d'elle. Enfin, la petite grille en bois fut ouverte toute grande, et Willie en franchit courageusement le seuil.

Là encore, il y eut des larmes et des baisers ; enfin, la bonne femme, comprenant que cette situation ne pouvait durer, tant elle était douloureuse pour tous deux, se couvrit le visage et pleura silencieusement. L'enfant se retourna, car il sentait combien il lui était difficile de quitter une affection si chère et si dévouée ; cependant son devoir était tracé par sa volonté, son coeur devait obéir ; aussi, jetant un dernier adieu à sa mère, s'éloigna-t-il en pleurant.

L'alouette s'élançait dans l'azur du matin en chantant sa joyeuse chanson ; l'air doux et embaumé des premières heures du jour rafraîchissait la tête en feu de Willie ; ses larmes cessèrent peu à peu de couler, mais sa petite poitrine, oppressée de sanglots, se soulevait encore de temps à autre, car, au fond, sa douleur était la même ; seulement, plus il s'éloignait de sa maison, plus sa démarche était alerte. Devant lui était la terre promise et son imagination d'enfant était remplie de rêves de succès. Il pensait à la joie qui inonderait son coeur quand son pied foulerait, au retour, les mêmes prairies qu'il foulait en partant et qu'il reviendrait chargé de richesses qu'il mettrait aux pieds de sa mère.

À mesure que ces pensées se pressaient dans son esprit, elles le consolaient, et il se mit à fredonner en marchant pour se prouver à lui-même qu'il était plein de courage et de volonté.

Tout à coup, en traversant une vallée jonchée de tous côtés de fleurs sauvages qui exhalaient de délicieux parfums, il aperçut, à travers le sentier qu'il suivait, un nuage vaporeux et diaphane, d'où sortaient deux mains géantes. Il n'y avait point à s'en effrayer, car elles étaient étendues ouvertes devant lui sur le gazon, et leur attitude ne trahissait pas la moindre intention de menace.

Il s'était arrêté, les regardant avec surprise, lorsqu'une voix, qui paraissait partir du nuage, lui dit :

— Willie, ne crains rien, je connais tes projets et je suis venu pour te protéger. Persévère dans ton intention d'être laborieux et nous serons toujours prêtes à t'aider. Nous serons invisibles à tous les yeux, excepté aux tiens, et nous nous mettrons à l'oeuvre toutes les fois que tu auras sérieusement besoin de nous. Marche donc, sans rien redouter ; le chemin du succès est ouvert devant toi, comme il l'est toujours pour ceux qui sont sincèrement industrieux.

— Je vous remercie, bonnes grandes mains, dit Willie en leur ôtant son chapeau. Je suis sûr que vous me voulez du bien. Je suis trop petit pour que vous me souhaitiez du mal ou pour que vous m'en fassiez ; et j'ai toujours vu, même chez les animaux, les grands et les forts protéger les petits.

Les deux mains disparurent et Willie continua son chemin.

Le gentil garçon se sentait si rassuré par cette aventure extraordinaire et qui promettait tant pour ses succès futurs que, tout en marchant, il sautait et dansait avec une joie qu'il n'avait jamais ressentie, même au milieu de ses jeux. Il lui semblait, d'après une telle promesse, qu'aucun obstacle ne pouvait plus en-

traver sa carrière, et il se réjouissait tout en continuant son chemin.

Cependant, la journée avançait et le petit Willie ralentissait le pas, car la fatigue commençait à se faire sentir. Il se coucha sur le gazon, regarda le ciel bleu, suivit dans l'azur la marche des nuages floconneux qui fuyaient les uns devant les autres dans l'immensité du firmament ; mais, tandis qu'il était étendu ainsi, prenant un peu de repos, il lui sembla entendre quelque chose de pareil au roulement du tonnerre ; il redoubla d'attention ; le bruit n'était pas très éloigné et, à coup sûr, ne venait point du ciel. Willie se leva et marcha dans la direction du bruit, qui, à mesure que le petit garçon marchait, devenait de plus en plus fort. Enfin, il arriva au bord d'un précipice et vit une grande et imposante chute d'eau écumante qui se précipitait d'une hauteur de cinquante pieds au moins avec un fracas étourdissant.

Willie regarda à droite et à gauche, mais le formidable obstacle lui barrait complètement le passage. Il lui fallait remonter la rivière, car c'était une véritable rivière, jusqu'à ce qu'il trouvât un pont. Ce pont, le trouverait-il ? Existait-il même ? C'était douteux.

Le coeur manqua au pauvre enfant ; il s'assit près de la cataracte, épuisé de forces, et versa des pleurs.

Il y avait une minute à peine qu'il s'abandonnait ainsi à son chagrin, lorsqu'il se sentit soulevé doucement de terre par une main gigantesque, qui l'éleva au-dessus des eaux menaçantes et le déposa sain et sauf sur la rive opposée.

Dès que la main eut mis l'enfant sur ses pieds, elle devint impalpable, puis indistincte ; mais, avant qu'elle se fût évanouie

tout à fait, Willie, qui était un enfant bien élevé, avait eu le temps de lever son chapeau et de lui dire :

— Je vous remercie de tout mon coeur, ma grande et bonne main ; vous avez tenu votre promesse et je vous en suis reconnaissant.

Certain désormais que l'apparition des mains géantes n'était plus un rêve, puisque, par leur aide, il se trouvait transporté d'un côté à l'autre de la cataracte, le courage de Willie s'augmenta avec la certitude de la protection qui veillait sur lui, et de l'immense puissance de cette protection.

Il arriva bientôt à un bois épais, où il y avait des arbres prodigieusement élevés avec des troncs noueux, et tout enchevêtrés les uns dans les autres, dont les énormes branches s'entrelaçaient de la façon la plus fantastique, sans compter les buissons et les racines, qui le bordaient, pareils à des serpents à travers le sentier, comme pour défendre à l'aventureux voyageur l'entrée de ces profondeurs verdoyantes.

Mais Willie considéra ces obstacles comme nuls en se rappelant celui qui lui avait barré le passage et dont il avait triomphé grâce à ses mains géantes. En conséquence, il s'enfonça résolument dans le fourré, frappant à droite et à gauche pour se frayer un passage avec un bâton qu'il avait coupé en entrant dans la forêt. Tandis qu'il cheminait ainsi, marchant de tout coeur, un hurlement féroce se fit entendre à quelques pas de lui.

Il s'arrêta court et tout tremblant de frayeur.

Il jeta les yeux de tous côtés et aperçut avec une véritable consternation un loup énorme qui s'élançait du fourré et s'apprê-

tait à lui barrer le chemin.

Sa terreur redoubla lorsqu'il vit les dents blanches et les yeux sanglants de la bête sauvage. Il se sentait perdu, car toutes ses forces et tout son courage ne pouvaient lutter contre un pareil adversaire. Il commençait donc à recommander sa pauvre petite âme à Dieu, lorsque, à son inexprimable joie, une des deux grandes mains, sortant de l'épais feuillage d'un arbre voisin, se plaça entre lui et son ennemi, tandis que l'autre main, saisissant le loup par les flancs, lui fit craquer les côtes et l'étouffa.

Willie commença par tomber à genoux et offrir à Dieu, qui bien certainement se tenait caché derrière ces grandes mains-là, de ferventes actions de grâces pour sa délivrance ; puis, lorsqu'il chercha les mains elles-mêmes, il ne les trouva plus ; elles s'étaient évanouies comme le nuage d'où elles sortaient.

Exténué de fatigue, il s'assit sous un arbre, décidé à s'y reposer toute la nuit ; puis il ouvrit le petit bissac où sa pauvre mère avait mis tout ce qu'elle avait pu recueillir de nourriture. Il avait été si préoccupé par les aventures extraordinaires qui lui étaient arrivées, par l'apparition des mains géantes, qu'à peine avait-il songé à manger de la journée.

Son frugal repas terminé, il songea à ce qu'il allait faire pour se préparer un lit dans l'immense chambre à coucher ; car, depuis que le loup avait été étranglé, il lui semblait avoir la forêt à lui tout seul. Il commença par réunir une quantité suffisante de feuilles sèches pour rendre plus doux son lit de repos. Il se disposait donc à se coucher à la belle étoile, lorsque, à son grand étonnement et à son ravissement suprême, il aperçut les mains gigantesques qui s'étendaient au-dessus de lui avec leurs doigts entre-

lacés, de manière à former une petite tente, la plus parfaite qu'il fût possible de voir. Son coeur bondissait de reconnaissance envers les grandes mains, car il sentait que, sous une pareille protection, il pouvait dormir en toute sûreté.

— Je vous remercie encore une fois, mes bonnes mains, dit-il, pour tous les soins que vous prenez de moi et tous les services que vous me rendez : mais, avant que je récite mes prières, ne pourriez-vous, puisque vous êtes si puissantes, me dire quelque chose de ma bonne mère ? Est-elle un peu consolée de mon absence, et a-t-elle de quoi manger ?

— Cher Willie, répondit une voix, votre mère n'est pas consolée, parce qu'un coeur de mère ne se console pas ; mais elle n'est plus inquiète, car elle sait que vous êtes sous la protection du bon Dieu, comme tous les bons petits enfants. Elle a et elle aura toujours de quoi manger, parce qu'elle est laborieuse. Ses mains lui ont été envoyées de notre royaume, où jamais mains oisives n'ont été confectionnées. Dormez donc en paix, afin de vous lever reposé et prêt au travail de demain.

Willie dit ses prières, puis se coucha et s'endormit.

Comme sa nuit fut bonne, il fut sur pied de bonne heure ; car, suivant l'avertissement des mains, la journée devait être pour lui une journée de labeur qui porterait ses fruits.

Il laissa bientôt le bois derrière lui et se trouva en face d'un grand château.

— Il y aura sûrement quelque chose à gagner ici, pensa-t-il.

Aussi, quoique les marches fussent énormément hautes pour lui, il gravit le perron et essaya de frapper, mais le marteau était

trop haut et trop lourd.

Heureusement, comme il se dressait sur la pointe des pieds pour y atteindre, les mains apparurent et frappèrent un double coup si vigoureux que le bruit en retentit dans la vallée comme le tonnerre et se répercuta au loin d'écho en écho.

Presque aussitôt la porte s'ouvrit avec violence et la maîtresse de maison parut sur le seuil ; dès que Willie l'aperçut, il essaya de fuir, car c'était une ogresse de dix pieds de haut et hideuse à voir.

Elle regarda avec stupéfaction le petit bonhomme par lequel le vigoureux coup avait été frappé ; puis, d'une voix aussi rauque que le croassement d'un corbeau, elle s'écria :

— Comment as-tu osé, petit misérable, frapper de cette façon à ma porte ? Es-tu fils de roi, de prince ou même de comte, pour faire un pareil bruit en annonçant ta visite ?

Willie s'arrêta tout tremblant aux accents de cette voix terrible, car il comprit que ce serait bien inutilement qu'il tenterait de fuir, et, le chapeau à la main :

— Hélas ! non, princesse, répondit-il, je ne suis rien de tout cela ; je suis un pauvre petit paysan qui désirait savoir si vous n'aviez pas besoin d'un domestique pour vous servir dans votre magnifique château.

— Un domestique, toi ! et que peux-tu faire avec de pareilles mains ? Je te le demande.

— Tout ce qu'il plaira à Votre Altesse, car j'ai grande envie de travailler.

— Oh, oh ! entre alors ; car mes domestiques m'ont quittée parce qu'ils n'avaient point assez d'ouvrage.

Willie n'avait jamais entendu dire que les domestiques eussent quitté une maison pour n'y avoir point assez à travailler. Il eût donc hésité, si la chose lui avait été possible, mais l'ogresse n'avait qu'à étendre la main pour le prendre et le faire entrer de force.

En effet, il s'aperçut bientôt que, loin qu'il n'y eût rien à faire dans le château de l'ogresse, il y avait de la besogne pour dix domestiques ; sa première occupation fut de préparer le dîner, et quel dîner ! un dîner de vingt personnes au moins, quoique l'ogresse fût seule.

Ajoutez à cela que, comme chez sa mère, le pauvre Willie ne faisait pas grande chère, il n'avait pas les premières notions de cuisine.

Au reste, rien ne manquait au château ; le garde-manger était garni de gibier et de viandes fraîches, la cave de vins, le fruitier de légumes et de fruits. Puis, dans une office particulière, sur de grandes plaques de marbre, il y avait toute espèce de poissons.

Cette abondance faisait soupirer le pauvre Willie, car elle eût suffi à faire vivre tout son village.

Ajoutons qu'il était assez embarrassé de savoir par où commencer.

Dans ce moment, les mains géantes parurent et se mirent à l'oeuvre.

L'une commença de gratter les carottes et d'éplucher les oignons du pot-au-feu, tandis que l'autre dépouillait les lièvres et les lapins et plumait les faisans et les perdreaux. Puis, quand cette besogne préparatoire fut finie, elles se mirent à faire farcir ceci ou à faire bouillir cela, à lier les sauces, à pétrir les pâtes, à tailler le pain, à écumer le pot-au-feu, à faire sauter les casseroles, que c'était un plaisir de voir marcher toute une cuisine avec tant d'ensemble.

Willie, de ses petites mains, aidait les grandes tant qu'il pouvait.

La table fut mise comme jamais elle ne l'avait été ; l'ogresse dîna, sourit avec complaisance au dessert et trouva que son nouveau domestique était un trésor.

Les égoïstes sont toujours ingrats ; c'est une vérité, chers petits enfants, que vous saurez plus tard ; l'ogresse ne manqua point de l'être ; elle devenait continuellement et de plus en plus exigeante avec le pauvre Willie qui, malgré l'aide de ses grandes mains, n'avait point une minute pour se reposer.

Un jour qu'elle avait été plus difficile encore que de coutume, il se tourna vers elle et lui dit :

— Princesse, je travaille tant que je puis, et je vous assure qu'un autre y aurait déjà succombé. J'ai à peine le temps de dormir, et encore c'est à peine si j'arrive à satisfaire votre effrayant appétit.

Chers enfants, si vous eussiez pu voir le visage de l'ogresse à cette observation si simple cependant, vous eussiez été aussi effrayés que le fut le pauvre Willie.

— Petit misérable ! hurla-t-elle, j'ai bonne envie, je te jure, de te déchirer avec mes ongles et mes dents ; mais je te fais grâce pour cette fois ; seulement rappelle-toi que si, à partir de ce moment, il manque un radis, je te mange toi-même à la place de ce radis.

— Alors, princesse, dit Willie, ayez la bonté de me donner mon congé.

Le visage de l'ogresse devint pourpre de colère, car elle comprit bien que, si le petit Willie la quittait, elle ne pourrait jamais le remplacer. Elle s'élança donc de son fauteuil pour mettre sa menace à exécution ; mais Willie, épouvanté, commença de fuir par la chambre, tournant autour des meubles, puis gagna la porte et s'élança dans le corridor.

L'ogresse l'y poursuivit, faisant claquer ses mâchoires l'une contre l'autre, et elle allait bien certainement l'atteindre, lorsque, tout à coup, une énorme main s'étendit, entoura sa taille et, malgré ses hurlements, passa avec elle à travers une fenêtre donnant sur la mer.

Le petit Willie suivait la main, tout joyeux, en lui rendant mille actions de grâces de ce qu'elle était venue si heureusement à son secours.

Cependant la main tenait l'ogresse suspendue au-dessus des vagues mugissantes.

— Grâce ! grâce ! criait l'ogresse en voyant l'horrible gouffre ouvert au-dessous d'elle.

Mais, comme c'était une méchante femme, la main géante n'en eut pas pitié ; elle se relâcha graduellement, et l'ogresse, en

poussant un cri de désespoir, tomba dans la mer avec un tel fracas, que les éclaboussures jaillirent au-dessus de la plus haute tour, et que les poissons, épouvantés, s'enfuirent à plus de deux lieues.

Il va sans dire que l'ogresse alla au plus profond de la mer et ne reparut jamais à la surface.

Willie se hâta de sortir et, lorsqu'il se trouva sur le bord de la mer, il regarda les flots avec une certaine crainte, s'attendant à voir à chaque instant reparaître la tête de l'abominable ogresse ; mais, comme nous l'avons dit, rien ne reparut.

Il ne vit que les bonnes mains, qui, comprenant le besoin qu'il avait d'elles, le suivaient. Elles plongèrent dans la mer juste à ses pieds. Il sauta dans la paume de l'une d'elles et s'y assit entre l'index et le pouce. Chaque main, en place de mât, tenait une énorme fourchette de cuisine, à laquelle, en guise de voiles, étaient attachés les deux plus beaux mouchoirs de l'ogresse. Les deux mouchoirs s'enflèrent au vent et, comme le vent était bon, il poussa Willie de l'autre côté de la mer.

Au lever de la lune, il se trouva débarqué en sûreté, et confortablement installé sous le toit d'un bon fermier, auquel il s'était adressé, et qui lui avait promis de lui donner autant d'ouvrage qu'il en pourrait faire. Mais, lorsque le fermier lui avait fait cette promesse, il ignorait quel rude travailleur la Providence lui envoyait.

Le matin suivant, le petit Willie alla aux champs ; c'était le temps de commencer la moisson et le fermier lui montra un grand champ de blé qu'il avait à faucher. Willie jeta son habit à terre, prit sa faucille et commença de moissonner.

Aussitôt, à sa droite et à sa gauche, les deux mains géantes se mirent à la besogne, fauchant le blé avec deux énormes faucilles et ne s'arrêtant de faucher que pour lier les gerbes.

Le soir, Willie avait fauché et mis en gerbes un champ de dix arpents, c'est-à-dire qu'il avait fait à lui seul la besogne de dix hommes.

Le lendemain, le fermier visita son champ et fut frappé de stupéfaction.

Il regardait alternativement le petit homme et le résultat de ses travaux, se promettant de faire tous les sacrifices possibles pour s'assurer les services d'un domestique si utile.

— Oh, oh ! se dit le fermier, puisqu'il sait si bien moissonner et si bien mettre en gerbes, sans doute sait-il aussi labourer !

En conséquence, dès que la moisson fut finie, et de même que le petit Willie l'avait commencée seul, il l'acheva seul – ses grandes mains l'aidant, bien entendu – dès que la moisson fut finie, le petit Willie fut converti en laboureur.

On avait voulu lui donner des chevaux ou des boeufs ; mais lui, avait répondu qu'il tâcherait de s'en passer ; et, comme le fermier avait grande confiance dans son savoir-faire, il le laissa s'arranger à son caprice.

Vous devinez bien, mes chers enfants, que Willie avait compté sur ses deux bonnes mains géantes, et il n'avait pas tort : les deux mains s'attelèrent à la charrue, et, le soir, dix arpents de terre étaient labourés en sillons aussi droits que l'est la ligne suivie par une flèche lancée d'un bras vigoureux.

Le fermier faisait sa tournée à cheval et, sans rien y comprendre, car les grandes mains, visibles pour Willie, étaient invisibles pour lui, ce qu'il voyait seulement c'était une charrue marchant toute seule et faisant une besogne comme il n'en avait jamais vu faire à aucune charrue : sa vieille expérience était en défaut à la vue d'un pareil prodige ; mais, comme c'était un homme religieux, il bénissait la Providence, qui lui avait envoyé un petit laboureur si surprenant.

Willie fut admis à la table du bon fermier, qui pensa qu'il ne pouvait trop faire pour lui. Il était veuf et avait une fille de quinze ans qui avait hérité de sa mère le soin de la maison ; elle était jolie et, comme Willie, elle était née avec l'amour du travail.

Aussi Nancy – c'était le nom de la jeune fille – aimait-elle fort Willie, qui avait deux ans de plus qu'elle, de même que Willie eût fort aimé Nancy, s'il avait cru qu'il lui fût permis de lever les yeux jusqu'à la fille de son patron.

Le temps s'écoulait ainsi doucement, Willie envoyant tout ce qu'il gagnait à sa mère par ses bonnes mains, qui étaient les messagers les plus prompts et les plus rapides qu'il pût trouver. Le soir, il donnait son argent à la main droite ou à la main gauche indifféremment, et aussitôt, quoiqu'il y eût cent lieues de la ferme à la maison de Willie, la main partait fermée et ne s'ouvrait que pour déposer la somme reçue sur la table de la bonne mère, où celle-ci la trouvait en s'éveillant.

Pendant ce temps, Willie devenait l'intendant du fermier. C'était un beau garçon de vingt et un ans, et Nancy une belle fille de dix-neuf.

Un jour qu'il était allé dans les montagnes pour rassembler les troupeaux qui y passaient l'été et pour les ramener passer, comme d'habitude, l'hiver à la ferme, où l'on devait les tondre, opération qui était un des revenus du brave fermier, un gros orage survint, et des torrents d'eau inondèrent la vallée, entraînant dans leur course furieuse troupeaux et bergers.

Willie, au lieu de s'exposer comme les autres, eut la sagesse de retenir sur le penchant de la montagne les bestiaux qui lui avaient été confiés ; mais il n'en fut pas moins effrayé de voir à quelle hauteur montaient les eaux, devenues une véritable rivière.

Il cherchait le chemin par lequel, au moyen d'un grand détour, il pourrait revenir à la ferme lorsque, au moment où il s'y attendait le moins, il vit les deux mains géantes s'étendre au-dessus et former le pont le plus parfait que l'on puisse imaginer.

Comme il était sans crainte, il passa le premier ; ses moutons le suivirent et, à la grande joie de tout le monde et surtout de Nancy, qui était plus inquiète encore du berger que son père des moutons, il rentra à la ferme de son maître sans avoir perdu un seul agneau.

Willie reçut, cette fois, double récompense.

Il s'était donc couché plein de joie et songeant que, dans peu de temps, il serait assez riche pour aller retrouver sa bonne mère ; il s'était doucement endormi, remerciant le Seigneur, lorsque, tout à coup, il fut réveillé par des cris de terreur et de désespoir.

Il sauta à bas du lit, et, s'habillant à la hâte, il se précipita dans la cour de la ferme.

Là, à son inexprimable terreur, il trouva son maître se tordant les mains, en proie à la plus terrible angoisse, car les flammes qui dévoraient la ferme venaient d'atteindre la chambre de sa fille. Nancy s'était bien réfugiée dans le colombier avec les pigeons, ses bons amis ; mais la flamme l'avait suivie, et dévorait l'escalier, de sorte qu'elle se trouvait dans une espèce de tour isolée, d'où elle ne pouvait descendre, à moins d'avoir des ailes comme les pigeons qui voletaient autour de sa tête, et où l'on ne pouvait l'aller chercher, aucune échelle n'étant assez haute.

Willie, qui s'était élancé sur le toit le plus voisin, était désolé ; car il ne voyait aucun moyen de délivrer sa chère Nancy, lorsque, tout à coup, les mains géantes apparurent, et, se plaçant le long de la muraille de la maison, formèrent une échelle dont chaque doigt fut un degré ; Willie s'y élança sans la moindre hésitation, arriva jusqu'à la fenêtre d'où Nancy appelait du secours, la prit dans ses bras, descendit le long de la gigantesque échelle avec le même bonheur qu'il y avait monté, et déposa Nancy saine et sauve dans les bras de son père.

†††

Six mois après l'événement que nous venons de raconter, on entendit gémir, sur la route qui conduisait à la maison de la mère de Willie, les roues d'un chariot pesamment chargé et couvert d'une banne aussi blanche que la neige.

— Que renfermait ce chariot ? demanderez-vous, mes chers enfants.

Jetez-y un coup d'oeil, et vous y verrez Willie assis auprès d'une belle jeune femme devenue la sienne.

Cette jeune femme, c'était Nancy, la fille du fermier.

Tous deux revenaient, traînés par les mains géantes, à la maison de la mère de Willie pour lui rapporter tout un mobilier superbe, si elle voulait continuer de demeurer à la maison, ou pour lui dire :

— Mère, voici une place à côté de nous deux, si vous voulez revenir à la ferme.

Enfin, l'on arriva au sentier qui conduisait à la chaumière. La mère de Willie était sur sa porte, inquiète, et, quoiqu'elle n'eût pas été prévenue, attendant quelque chose d'extraordinaire.

Les mères, chers enfants, ont de ces pressentiments-là.

Willie l'aperçut le premier et sauta à bas du chariot. Sa mère poussa un cri et tous deux se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre, tandis que Nancy joignait les mains et remerciait Dieu d'assister à ce doux spectacle de la réunion d'un fils avec sa mère.

Ce soir-là, on veilla tard dans la maison, près d'un feu pétillant et d'une table bien servie.

Pendant cette veillée, et comme Nancy, fatiguée, s'était endormie, Willie raconta tout à sa mère. Il croyait qu'elle allait fort s'étonner au récit merveilleux de l'aide à lui prêtée par les mains géantes, mais point du tout : sa mère se prit à sourire et, embrassant son fils :

— Cher enfant, lui dit-elle, tu as, en effet, eu du bonheur, mais tu l'as mérité, par ta persistance, ta volonté et ton travail ; ce qui

te paraît miraculeux devient pour moi tout naturel. Beaucoup de gens, avant nous, ont connu ces mains géantes, beaucoup les connaîtront après nous ; leur puissance est immense et elles sont toujours prêtes à venir en aide à ceux qui sont bons et courageux. On peut attendre d'elles des récompenses certaines et une fortune assurée ; car ce sont les puissantes mains de l'industrie.

†††

La mère de Willie préféra rester avec son fils et sa belle-fille ; elle donna donc sa maison à une femme plus pauvre qu'elle et retourna avec eux à la ferme où, après une longue vie de joie et de bonheur, elle s'endormit du sommeil des bons et des justes, au milieu de ses enfants et de ses petits-enfants.

q

## Dixième partie L'homme sans larmes

Il y avait dans une charmante maison, à quelques lieues de la petite ville de Hombourg, un homme fort riche, qu'on appelait le comte Baldrik.
Il possédait plusieurs maisons à Francfort, des châteaux dans tous les environs, et l'on pouvait, à ce que l'on disait, marcher une journée entière sans mettre le pied hors de ses domaines.

Il avait un grand nombre de domestiques, des équipages de chasse dont il ne se servait jamais, et une table toujours admirablement servie, de laquelle il se levait souvent sans avoir entamé un seul plat.

Sa cave passait pour contenir les meilleurs vins du Rhin, de la France et de la Hongrie ; ces vins, on les lui servait dans des coupes d'argent et de vermeil ; ces coupes, souvent il les portait à ses lèvres, mais presque toujours il les reposait sur la table les ayant à peine effleurées du bout des lèvres.

C'est qu'il lui manquait une chose, à cet homme, pour lequel la fortune semblait avoir épuisé ses trésors.

Il ne pouvait pas pleurer.

Ni joie ni douleur ne pouvait lui faire monter une larme aux yeux.

Il avait perdu son père et n'avait pu pleurer, il avait perdu sa mère et n'avait pu pleurer, il avait perdu deux de ses frères et n'avait pu pleurer.

Enfin, après dix ans de stérilité, sa femme lui avait donné une fille, objet de tous ses désirs et il n'avait pu pleurer.

Cette fille avait quatorze ans et se nommait Lia.

Un jour, elle entra dans la chambre de son père et le trouva dans le coin le plus sombre de cette chambre, assis et soupirant.

— Qu'as-tu donc, père ? demanda l'enfant. Il me semble que tu es bien triste.

— Bien triste, en effet, dit le comte ; car je viens de perdre le dernier de mes frères : ton oncle Karl est mort.

Lia aimait fort son oncle Karl qui, à la Noël, lui envoyait toujours de charmants cadeaux.

Aussi, à la nouvelle que lui annonçait son père, les larmes jaillirent-elles de ses yeux.

— Oh ! mon pauvre oncle ! s'écria-t-elle en sanglotant.

— Bienheureuse enfant, qui peux pleurer ! murmura le comte en regardant sa fille d'un oeil d'envie.

— Mais, puisque tu as tant de chagrin, toi, pourquoi ne pleures-tu pas ? demanda-t-elle à son père.

— Hélas ! répondit le père, les larmes sont un don du ciel que le Seigneur m'a refusé ; la miséricorde infinie est avec celui qui pleure, car celui qui peut pleurer pleure sa douleur en même temps que ses larmes, tandis que, moi, il faut que mon coeur se brise.

— Mais pourquoi cela ?

— Parce que Dieu m'a refusé ce qu'il accorde à la dernière des créatures : des larmes.

— Si Dieu te les a refusées, père, Dieu peut te les accorder, et je le prierai tant et si fort qu'il te les rendra.

Mais le comte secoua la tête.

— Mon sort est fixé, dit-il, et je dois mourir faute de pouvoir pleurer. Quand mon coeur sera plein des larmes que mes yeux eussent dû verser, il se brisera et tout sera dit.

Lia se mit à genoux devant son père, et, lui prenant les deux mains :

— Oh ! non, non, père, dit-elle, tu ne mourras pas ; il doit y avoir un moyen de te rendre les larmes que tu as perdues ; dis-

moi ce moyen et le reste me regardera.

Le comte hésita un instant comme si, en effet, il y avait un moyen ; mais sans doute ce moyen présentait de trop grandes difficultés pour un enfant de l'âge de la jeune fille ; car, sans répondre, il se leva et sortit.

Lia ne revit pas son père de la soirée. Le lendemain au déjeuner, elle l'attendit encore inutilement. Il ne descendit pas.

Mais il lui fit dire de monter chez lui quand elle aurait déjeuné elle-même.

Elle se leva aussitôt de table et monta à la chambre de son père.

Il était, comme la veille, moitié assis, moitié couché dans son fauteuil et avait le visage aussi pâle que s'il était déjà mort.

— Chère enfant, lui dit-il, mon coeur est déjà si plein et si lourd, qu'il me semble près d'éclater : je sens les larmes se soulever et gronder en moi comme un torrent près de briser sa digue, et, comme il me semble que je vais mourir, je t'ai appelée pour que tu saches bien que je porte la peine d'un crime qui n'a pas été commis par moi.

— Oh ! parlez, parlez, mon père ! s'écria l'enfant ; peut-être qu'en racontant vos malheurs, les larmes vous viendront.

Le comte secoua la tête comme un homme qui désespère, mais il n'en continua pas moins.

— Je vais donc te raconter, ma chère enfant, dit-il, comment il se fait que Dieu m'ait refusé des larmes.

« Mon grand-père était un homme dur, qui était arrivé à l'âge de cinquante ans sans avoir eu pitié d'un seul malheureux. Il était d'une santé robuste, et fort riche, si bien que, n'ayant jamais connu ni la maladie ni la misère, il disait que la maladie était un effet de l'imagination et la misère le résultat du désordre. Ou, s'il était forcé de reconnaître que la maladie existait réellement, il disait que le malade s'était attiré son mal par sa vie irrégulière ou par un mauvais régime. De sorte que, ni pauvre ni malade, ne trouvant pitié près de lui, n'y trouvaient non plus des secours.

« Il y avait plus : l'aspect seul des gens malheureux lui était insupportable, et la vue des larmes lui donnait des fureurs pendant lesquelles, ayant complètement perdu la raison, il était capable de tout.

« Un jour, on signala, aux environs du château, un loup qui faisait d'énormes dégâts. Il avait étranglé des moutons et des chevaux et avait même souvent attaqué des hommes ; de sorte que, bien plus encore pour ne plus entendre les plaintes et ne plus voir les larmes des victimes du terrible animal que par un sentiment de philanthropie, mon grand-père résolut de purger la contrée du monstre qui la désolait.

« Il partit avec plusieurs chasseurs du voisinage. Dans la nuit, le loup avait été détourné par un très habile piqueur ; de sorte que l'on alla droit à son fort et que l'animal prit chasse.

« Au bout d'une heure d'une course enragée, le loup, pressé par les chiens, au lieu de prendre un grand parti, comme c'est l'habitude de ces animaux, se réfugia dans la cabane d'un charbonnier.

« Par malheur, l'enfant du charbonnier, qui avait trois ou quatre ans, jouait sur la porte.

« Le loup, furieux, se jeta sur l'enfant et l'étrangla.

« La mère, qui était dans l'intérieur de la cabane, vit ce qui se passait ; mais, avant qu'elle eût pu porter secours à son enfant, le pauvre petit était déjà mort.

« Elle jeta de grands cris. Le père, qui abattait un arbre à vingt pas de là, accourut avec sa hache et fendit la tête du loup.

« Sur ces entrefaites, mon grand-père, monté sur un cheval ruisselant de sueur, aussi échauffé que son cheval, arrivait avec ses rudes allures.

« Il vit le loup mort, le paysan sa hache sanglante à la main, et la femme qui sanglotait en tenant son enfant mort entre ses bras.

— Pourquoi pleures-tu, femme, lui cria-t-il, quand le malheur qui t'arrive est de ta faute ? Si tu n'avais pas laissé vagabonder ton enfant, le loup ne l'eût point rencontré sur son chemin et ne l'eût point étranglé. Et toi, demanda-t-il à l'homme, comment as-tu eu l'audace de tuer le loup que je chassais ?

— Ah ! seigneur, ayez pitié ! s'écrièrent le charbonnier et sa femme en pleurant tous les deux à chaudes larmes.

— Par les cornes du diable ! en avez-vous bientôt fini avec toutes vos pleurnicheries ? fit mon grand-père.

« Et, comme la femme lui montrait, pleurant toujours, le cadavre de son enfant, croyant que cette vue l'attendrirait, exaspéré par cette vue, au contraire, il donna sur la tête de la pauvre femme un tel coup de manche de son fouet qu'elle tomba à la

renverse, roulant d'un côté, tandis que le cadavre de son enfant roulait de l'autre.

« Alors le charbonnier fit un mouvement de menace ; mais, jetant presque aussitôt la hache loin de lui, et levant son bras désarmé sur mon grand-père :

— Ah ! coeur de marbre ! dit-il, tu ne peux pas voir couler les larmes d'une mère et d'un père qui pleurent leur enfant ; eh bien, au nom du Seigneur, je te dis : il viendra pour toi une heure où tu voudras pleurer, où tu ne le pourras pas, où les larmes renfermées en toi te briseront le coeur. Va, et que cette punition de ta dureté pèse sur toi et sur tes enfants, jusqu'à la troisième et la quatrième génération !

« Si peu impressionnable qu'il fût, mon grand-père s'épouvanta de cette malédiction et, tournant le dos à cette cabane maudite, il s'éloigna au grand galop de son cheval.

« Il avait quatre fils.

« L'aîné fut joueur, dilapida la fortune dont il lui avait rendu compte, s'embarqua pour l'Amérique et fut noyé dans un naufrage.

« En apprenant cette nouvelle, mon grand-père eut bien envie de pleurer, mais il ne put pas.

« Son second fils entra dans une conspiration politique ; la conspiration échoua, et il eut la tête tranchée comme traître.

« En le voyant marcher à l'échafaud, la tête haute, mais déjà pâle de sa mort prochaine, mon grand-père eût bien voulu pleurer, mais il ne put pas.

« Son troisième fils, qui était son fils bien-aimé, était grand chasseur comme lui. Un jour, comme tous deux couraient le sanglier, le cheval du jeune homme fit un écart et lança son cavalier contre un arbre où il se brisa la tête.

« Mais grand-père avait vu l'accident ; il sauta à bas de son cheval, mais n'arriva que pour recevoir le dernier soupir de son fils ; mon grand-père leva les deux mains au ciel ; et, avec un effroyable accent de désespoir :

— Ô mon Dieu ! s'écria-t-il, une larme, une larme !

« Mais la malédiction était là et, comme il ne pouvait pleurer, son coeur se brisa et il mourut.

« Restait le plus jeune de ses fils, qui fut mon père.

« Celui-là était un jeune homme doux et bon ; mais il n'en fut pas moins frappé par le sort et comme, malgré sa bonté, il ne trouva point de larmes à chaque malheur qui lui arriva, il mourut jeune et quelque temps seulement après que ma mère m'eut mis au monde.

« Maintenant, le châtiment pèse sur moi ; car, dans sa malédiction, le charbonnier, d'accord avec les paroles de l'Écriture, a dit :

— Je te maudis, toi et tes enfants, jusqu'à la troisième et la quatrième génération !

« Donc, je vais mourir bientôt, puisque je ne puis pas pleurer.

— Mais, mon père, demanda Lia, ne savez-vous donc pas un moyen d'être relevé de cette terrible malédiction ?

— Oui, répondit le comte, il y en a un, mais si difficile qu'il ne me laisse aucun espoir.

— N'importe, mon père, s'écria Lia, dites, quel est-il ?

— Le charbonnier qui a prononcé la malédiction vit encore ; c'est aujourd'hui un vieillard de quatre-vingts ans. Après la mort de sa femme et de son enfant il s'est retiré bien avant dans la montagne du côté de Falkenstein. Cet homme, qui a fait le mal, sait seul le secret qui le peut guérir ; depuis longtemps, lui-même, en voyant les résultats produits par elle, a regretté la malédiction qu'il avait prononcée, et il l'eût retirée si cela lui eût été possible ; mais la chose lui est interdite. Je l'ai cherché ; et, à genoux devant lui, je l'ai supplié de m'indiquer un moyen de retrouver mes larmes. Mais lui, secouant la tête : « Le moyen, dit-il, oui, je le connais ; mais il m'est défendu de te l'indiquer et il n'y a qu'un coeur d'enfant innocent et pur qui puisse trouver la perle qui a le don précieux de rendre les larmes à ceux qui les ont perdues. »

— Eh ! n'as-tu donc pas, dit Lia en regardant son père avec amour, n'as-tu donc pas près de toi ce coeur innocent et pur ?

— Oui, sans doute, je l'ai, dit-il ; mais, pour moi, Dieu fera-t-il un miracle ?

— Pourquoi douter ? dit l'enfant ; Dieu ne peut-il donc pas tout ce qu'il veut ? Père, indique-moi le chemin qui conduit à la cabane du vieillard et je me charge de te rapporter la perle qui fait pleurer.

Le comte regarda Lia et, après un moment de réflexion :

— Eh bien, va donc, lui dit-il, pauvre enfant, pèlerine du bon Dieu ; le Seigneur t'a choisie pour m'apporter aide et consolation, et, pour la première fois, j'ai confiance et j'espère.

Puis il la bénit, et la jeune fille partit pour son aventureux voyage.

On lui avait fait faire un petit costume de paysanne pour qu'on ne s'étonnât point de la voir aller à pied.

Au bout de quatre jours de marche, où la pauvre petite fit de cinq à six lieues par jour, elle arriva à la cabane du charbonnier.

Elle frappa, car la nuit était arrivée. Le charbonnier vint ouvrir.

Comme le lui avait dit son père, c'était un beau vieillard de quatre-vingts ans, à la barbe et aux cheveux blancs ; la solitude et la tristesse avaient donné à son visage une sorte de majesté.

Le vieillard la regarda longtemps avant de lui adresser la parole ; car il voyait bien que ses traits fins et délicats, son teint blanc, ses petites mains fines aux ongles roses n'étaient point en harmonie avec son costume de paysanne.

Enfin, il lui demanda qui elle était et ce qu'elle voulait.

Alors Lia lui raconta tout : comment elle avait promis à son père de venir demander au vieillard la perle qui fait pleurer et comment son père, ayant eu confiance en elle, elle était venue.

— Ah ! dit le vieillard, ce n'est point une petite affaire que vous avez entreprise là, ma pauvre enfant, et qui, par malheur, ne dépend pas de moi seul ; mais, enfin, je ferai du moins tout ce que je pourrai.

Il ouvrit alors une armoire pratiquée dans la muraille et qui était toute remplie de flacons de différentes grandeurs ; car le vieillard faisait des élixirs tirés de plantes salutaires, qu'il donnait gratuitement aux malades qui, abandonnés des médecins, s'adressaient à lui.

Parmi tous ces flacons, il en choisit un, si petit qu'il contenait à peine un verre à liqueur. Il renfermait un breuvage couleur de pourpre que le vieillard donna à la jeune fille.

— Prends ce flacon, mon enfant, lui dit-il, et bois-en le contenu au moment de t'endormir ; et ce que tu verras en rêve c'est ce qu'il te faudra faire pour venir en aide à ton père.

Lia remercia le vieillard de tout son coeur.

— Mais, lui demanda-t-elle avec inquiétude, où passerai-je la nuit ? Je ne puis me remettre en marche dans les ténèbres : je me perdrais ; d'ailleurs, il fait froid dehors, et je pourrais rencontrer sur mon chemin des bêtes féroces ou des hommes méchants.

— Tu coucheras ici, mon enfant, lui dit le vieillard. Je donne souvent dans ma pauvre cabane l'hospitalité à des voyageurs égarés. Moi, je dors d'habitude dans un hamac ; toi, tu dormiras dans ma chambre, sur un lit frais de fougère et de mousse.

Et, en effet, il prépara dans un coin de la chambre le lit de l'enfant ; après quoi, il lui servit, pour son souper, du pain, du lait et d'excellentes fraises.

Lia fit un des meilleurs repas qu'elle eût jamais faits de sa vie ; puis, se retirant dans sa chambre, elle vida son flacon, et tout aussitôt tomba sur son lit de mousse et de fougère accablée de sommeil.

Alors commença pour elle, et dès qu'elle eut les yeux fermés, un spectacle merveilleux.

Elle se trouvait dans un immense jardin émaillé de fleurs si splendides que, n'en ayant jamais vu de pareilles, elle comprit qu'elle n'était pas sur la terre et que, si elle n'était pas encore au ciel, elle était du moins dans quelque planète intermédiaire. De grands et magnifiques papillons aux ailes d'or et d'azur voltigeaient de fleur en fleur ; du calice des roses et des lis s'élançaient des jets d'eau qui avaient la couleur et le parfum des fleurs d'où ils sortaient ; chacun de ces jets d'eau formait un arc-en-ciel aux vives nuances et reflétait un soleil, et les yeux de Lia pouvaient se fixer sur tous ces soleils, sans être éblouis.

Mais ce qu'elle vit de plus beau et de plus extraordinaire, ce fut une troupe d'anges avec des robes d'azur et des ailes d'argent : les uns avaient des couronnes de fleurs, les autres des couronnes d'étoiles et quelques-uns une seule flamme au-dessus du front : c'étaient ceux-là qui, moins nombreux, semblaient commander aux autres.

Tous ces anges étaient beaux à ravir, et l'expression particulière de leur physionomie était une ineffable douceur.

Chacun d'eux était chargé d'une besogne qui lui était propre.

L'un remuait la terre du bout de son aile d'argent, et là où la terre était remuée, poussaient des plantes et des fleurs.

C'était l'ange du printemps.

L'autre passait dans le ciel, traînant après lui un long crêpe tout constellé d'étoiles.

C'était l'ange de la nuit.

Celui-ci montait comme une alouette au plus haut des airs, touchant l'orient du bout de son doigt, et l'orient s'enflammait de teintes roses.

C'était l'ange de l'aurore.

Celui-là, avec un sourire triste, mais d'une admirable sérénité, se précipitait dans le vide comme dans un abîme, tenant une croix à la main.

C'était l'ange de la mort.

Un ange couronné de fleurs expliquait tout cela à Lia.

— Oh ! que tout cela est beau, grand, magnifique ! s'écriait-elle. Mais dites-moi, mon bon ange, je vois là-bas un de vos frères qui tient à la main une balance d'or remplie de perles ; qu'a-t-il à faire celui-là ? Il a l'air bien sérieux ; mais, en même temps, cependant, il paraît bien bon ?

— C'est l'ange des larmes, répondit celui qu'on interrogeait.

— L'ange des larmes ! s'écria Lia ; oh ! c'est celui-là que je cherchais !

Et elle s'avança vers le bel ange, les mains jointes, dans l'attitude de la prière et en lui souriant avec affabilité.

— Je sais ce que tu veux, lui dit l'ange ; mais crois-tu fermement que je puisse t'aider ? En un mot, as-tu la foi ?

— Je crois que tu peux m'aider, si toutefois Dieu te le permet.

— C'est la vraie foi qui remonte au Seigneur, dit l'ange. Vois ces perles qui sont pures et transparentes comme le cristal : ce sont les larmes d'amour que les hommes répandent sur une bien-aimée perdue ; vois ces perles sombres : ce sont les larmes que versent les victimes de l'injustice et de la persécution ; vois ces perles roses : ce sont les larmes de la pitié que versent les hommes bons sur les souffrances des autres hommes ; vois enfin ces perles dorées : ce sont les larmes du repentir, les plus précieuses de toutes aux yeux du Seigneur. C'est par l'ordre de Dieu que je rassemble toutes ces larmes, qui, un jour, lorsque viendra le moment de la récompense, seront posées dans la balance éternelle, dont l'un des plateaux s'appelle justiceet l'autre miséricorde.

– Ô bel et bon ange, toi qui sais tout, tu sais pourquoi je viens ; toi qui es l'ange des larmes, tu dois être le meilleur des anges : fais donc, je t'en prie, que mon père qui n'est point coupable des fautes de son aïeul, puisse pleurer pour que son coeur ne se brise point.

— Ce sera difficile, dit l'ange ; mais Dieu nous aidera.

— Et en quoi Dieu peut-il nous aider ? demanda l'enfant.

— En te faisant trouver une larme, réunion de deux larmes : l'une de repentir, l'autre d'amour, et versées par deux personnes différentes ; ces deux larmes réunies forment la plus précieuse de toutes les perles, et cette perle est la seule qui puisse sauver ton père.

— Oh ! indique-moi donc alors où je puis la trouver ! s'écria Lia.

— Prie Dieu, et il te conduira, dit l'ange.

Lia, dans son rêve, se mit à genoux et pria.

Mais elle se réveilla en terminant sa prière ; la vision s'était évanouie.

Le jour venu, elle raconta au charbonnier ce qu'elle avait vu en songe et lui demanda ce qu'elle devait faire.

— Reprends la route de chez toi, mon enfant, répondit le vieillard. L'ange t'a promis que Dieu te viendrait en aide, attends avec confiance ; les anges ne mentent pas.

Lia remercia le vieillard, déjeuna et se remit en chemin.

Mais, vers la moitié du second jour, survint un épais brouillard, qui non seulement fit que peu à peu Lia cessa de voir les montagnes au milieu desquelles elle voyageait et dont la double cime lui servait en quelque sorte de direction, mais qui bientôt couvrit jusqu'au chemin.

Tout à coup, le chemin se trouva coupé par un précipice.

Au fond du précipice, on entendait gronder un torrent.

Lia s'arrêta ; il était évident qu'elle s'était trompée de route puisque, en venant, elle n'avait pas vu ce précipice.

Elle regarda de tous côtés ; impossible de rien voir.

Elle appela : une voix lui répondit.

Elle marcha alors dans la direction de la voix.

Bientôt elle aperçut une vieille femme qui était venue pour ramasser du bois mort dans la forêt. Le brouillard l'avait interrom-

pue dans sa besogne ; mais, comme sa charge était à peu près complète, elle s'apprêtait à regagner la maison au moment où elle avait entendu la voix de Lia et où elle avait répondu, comprenant que c'était l'appel d'une personne en détresse.

Lia, qui était pressée de continuer son chemin, lui demanda s'il y avait moyen de descendre dans le précipice et de le traverser.

— Oh ! pour l'amour de Dieu, mon enfant, s'écria la vieille, ne faites pas cela ! c'est un abîme à pic et qui se creuse de plus en plus. Il faudrait, pour sauter par-dessus, avoir les ailes d'un oiseau, ou, pour le traverser, les pieds d'un chamois.

— Alors, bonne femme, dit Lia, indiquez-moi un autre chemin qui me ramène chez mon père.

Et elle lui nomma Hombourg, disant que c'était là qu'elle désirait revenir.

— Oh ! que vous êtes loin de votre route, ma pauvre enfant ! répondit la bonne femme.

— N'importe, répondit l'enfant, j'ai du courage, dites toujours.

— Par cet affreux brouillard, vous ne vous retrouverez jamais, chère petite ; mieux vaut attendre que ce brouillard soit dissipé ; il ne dure jamais plus de vingt-quatre heures.

— Mais, en attendant que ce brouillard soit dissipé, où irai-je ? y a-t-il au moins une auberge dans les environs ?

— Il n'y en a pas à quatre lieues à la ronde, répondit la femme ; mais je vous donnerai volontiers l'hospitalité chez moi, si vous agréez ma pauvre cabane.

Lia accepta avec reconnaissance et suivit la vieille qui, malgré l'épaisseur du brouillard, la conduisit tout droit chez elle.

Elle habitait une petite hutte au pied de la montagne.

La hutte n'avait qu'une chambre unique et de l'aspect le plus misérable.

Lia cherchait où se reposer.

— Asseyez-vous sur cette natte, lui dit la vieille en lui présentant une tasse de lait et un morceau de pain noir.

Puis, avec un soupir :

— Voilà tout ce que je puis vous offrir, dit-elle, et cependant je ne fus pas toujours si pauvre. Dans le village, de l'autre côté de la montagne, je possédais maisons, jardins, champs et prairies, des brebis, des vaches ; en un mot, on me disait riche. J'avais un fils unique qui m'a dissipé toute cette fortune. Mais, continua-t-elle, Dieu m'est témoin que ce n'est pas mon bien que je regrette, et que les larmes que je verse sont des larmes d'amour.

— C'était un méchant homme alors, que votre fils ? demanda Lia.

— Oh non ! non ! s'écria la pauvre mère. On ne me fera jamais élever la voix contre mon enfant ; non, c'était un bon coeur, au contraire ; seulement, il était léger, et c'est plutôt ma faute que la sienne, s'il n'a pas réussi. Enfant, je négligeais de le punir quand il avait commis quelque faute. Dieu m'avait donné un bon terrain ; c'est ma trop grande faiblesse qui y a semé l'ivraie.

Et elle éclata en sanglots.

Lia en eut grande pitié et chercha à la consoler, tout en mangeant son pain et son lait.

Mais, essuyant ses yeux, la femme commença de lui préparer un lit de feuilles sèches, tout en murmurant :

— Dieu l'a voulu ainsi ; ce que Dieu fait est bien fait.

Lia était déjà couchée sur son lit et sur le point de s'endormir quand, tout à coup, on frappa à la porte.

— Qui êtes-vous ? interrogea la vieille.

— Un voyageur qui demande l'hospitalité, interrompit une voix d'homme venant du dehors.

— Oh ! ma chère femme, pour l'amour de Dieu, dit Lia, n'ouvrez point ; cet homme est peut-être un voleur qui vient nous assassiner.

— Soyez tranquille, ma pauvre enfant, répondit la bonne femme ; que viendrait chercher un voleur dans cette pauvre hutte ? Et, quant à nous assassiner, qui est-ce qui voudrait commettre un crime si inutile que de tuer un enfant et une vieille femme ? C'est quelque pauvre voyageur égaré dans le bois, qui risque de tomber dans le précipice si je ne le reçois pas ; ne pas le recevoir serait donc agir peu chrétiennement.

Et la bonne femme ouvrit la porte.

L'étranger entra ; il était enveloppé d'un grand manteau qui cachait presque entièrement son visage ; la vieille raviva le feu dans la cheminée, lui présenta du lait et du pain, comme elle avait fait à l'enfant, et l'invita à manger.

Mais lui secoua la tête en signe de refus, tout en regardant la vieille à la lueur du foyer qui lui éclairait le visage.

— Pourquoi donc ne mangez-vous point ? demanda la bonne femme. Vous devez avoir faim, et ce que je vous offre je vous l'offre de bon coeur. Mangez donc.

— Pas avant que vous m'ayez pardonné, dit l'étranger en rejetant son manteau, en ouvrant ses bras et en montrant son visage baigné de larmes.

— Mon fils ! s'écria la bonne femme.

— Ma mère ! ma mère ! fit le voyageur.

Et tous deux se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

C'était, en effet, le fils perdu, l'enfant prodigue qui revenait près de sa mère.

Le premier moment fut tout entier à la joie, à l'émotion et aux larmes.

Puis le fils raconta à sa mère ce qui lui était arrivé.

Nous dirons son histoire en deux mots.

Tant qu'il lui était resté quelque chose de l'argent emporté à sa mère, le jeune homme avait mené une vie légère et dissipée ; puis, après la dissipation était venue la misère, et, enfin, une maladie qui l'avait conduit aux portes du tombeau.

Là, il avait trouvé le repentir ; là, il avait compris combien il avait péché contre Dieu et sa mère. Il pria Dieu de lui pardonner et jura de revenir près de sa mère s'il guérissait.

Dieu entendit sa prière et lui rendit la santé.

Alors il songea à accomplir son voeu et à revenir près de sa mère ; mais il avait tout dissipé et avait honte de revenir pauvre et dénué de tout, comme un mendiant.

Or, un jour, il était près du Danube, rêvant au moyen de gagner quelque argent pour retourner près de sa mère et suivant machinalement des yeux un jeune homme qui s'amusait à nager.

Le père, lui aussi, était sur le bord et admirait la force et l'adresse de son fils.

Tout à coup, le nageur se mit à crier au secours : il venait d'être pris d'une crampe et se noyait.

Le père se jeta à l'eau ; mais, au lieu de sauver son fils, il l'entraînait au fond, ne sachant pas nager lui-même.

Frantz, au contraire – c'était le nom du fils de la bonne femme –, était un excellent nageur, s'étant dès son enfance exercé dans le Rhin.

Un instant après, le père et le fils étaient sauvés.

Le lendemain, Frantz reçut douze mille francs d'une main inconnue. Son premier mouvement fut de les rendre, ne trouvant pas qu'il dût permettre qu'on lui payât une bonne action.

Mais le père et le fils avaient quitté le pays ; c'étaient deux voyageurs qui passaient et nul ne savait d'où ils venaient ni où ils étaient allés.

Alors Frantz ne s'était plus fait scrupule, et, riche de ses douze mille francs, plus riche encore de son repentir, il était revenu

chez sa mère.

La mère et le fils causèrent encore longtemps près du feu ; car ils avaient tant de choses à se dire qu'ils ne songeaient point au sommeil.

Il n'en était pas ainsi de Lia. À peine le jeune homme avait-il achevé son récit, qu'elle s'endormit.

Alors elle fit le même rêve qu'elle avait déjà fait ; elle vit le même jardin, les mêmes fleurs, les mêmes papillons, les mêmes anges.

Seulement, cette fois, l'ange des larmes lui fit signe de venir à lui.

Elle y alla.

Il lui tendit alors une perle.

— Tiens, lui dit-il, voici la perle précieuse dont je t'avais parlé ; elle est composée de deux larmes : larme d'amour maternel, larme de repentir filial. Mets cette perle sur le coeur de ton père, et ton père pourra pleurer, et ton père sera guéri.

L'enfant éprouva une telle joie qu'elle se réveilla.

Le rêve disparut.

Lia crut que c'était un rêve vain comme tous les rêves et elle attendit tristement le jour.

Le jour vint ; le soleil, en se levant, avait dissipé le brouillard.

Lia voulut quitter la cabane à l'instant même.

— Non, dit la bonne femme ; il faut, mon enfant, que vous acceptiez à déjeuner ; nous pouvons vous le donner maintenant et nous vous le donnons volontiers, car nous ne sommes plus si pauvres à présent. Le déjeuner fini, Frantz vous remettra sur votre chemin.

Pendant que Lia déjeunait, la vieille arrangea pour son fils, qui n'avait point dormi, le lit que Lia avait occupé.

En l'arrangeant, elle trouva une perle.

— Tenez, mon enfant, dit-elle, voilà ce que vous avez perdu ; c'est bien heureux que j'aie trouvé cette perle, qui me paraît être d'un grand prix.

— Ah ! s'écria Lia, c'est la perle de l'ange.

Et, tombant à genoux, elle remercia Dieu.

Sa prière faite, elle insista pour partir à l'instant même. Frantz la remit dans son chemin, comme la vieille le lui avait promis et, le lendemain, elle arriva à la maison paternelle.

La vieille femme de charge, qui avait été la nourrice de son père, vint à sa rencontre tout en larmes.

— Oh ! mon Dieu, s'écria Lia, mon père serait-il mort ?

— Non ; mais il touche au tombeau. Il vous attendait hier ; il a cru, ou que vous aviez été dévorée par quelque bête féroce, ou que vous étiez tombée dans un précipice. Sa douleur a été immense et, comme il ne peut pleurer, il a failli mourir étouffé par ses larmes.

— Où est-il ? demanda Lia.

— Dans sa chambre, répondit la vieille femme de charge. Dieu veuille que vous arriviez à temps pour recevoir sa suprême bénédiction et son dernier baiser !

Lia était déjà dans les escaliers. Elle ouvrit la chambre de son père en criant :

— Mon père, me voilà !

Le mourant fit un effort, et tendit les bras à son enfant en balbutiant :

— Pardonnez-moi, mon Dieu, je meurs !

Mais, en même temps qu'il prononçait ces paroles, Lia posait la perle sur le coeur de son père.

Il jeta un grand cri, et un double torrent de pleurs s'élança de ses yeux.

Puis, avec un accent d'ineffable joie :

— Quel bienfait que les larmes ! s'écria-t-il. Dieu en soit remercié, et toi aussi, mon enfant !

Et il vécut encore de longues années, versant désormais des larmes dans la peine comme dans la joie.

q

## Onzième partie Un âne qui a peur du feu et de l'eau

Nous sortions de Brunnen. Nous demandâmes à un homme qui fumait, assis sur le banc de la dernière maison, si nous étions bien sur la route de Schwytz. Celui à qui nous faisions cette question nous répondit affirmativement, et, pour plus grande sûreté, il nous montra, à trois cents pas devant nous, un paysan et son âne qui nous précédaient dans le chemin que nous devions suivre, et qui devaient nous précéder ainsi jusqu'à Ibach ; d'ailleurs, il n'y avait pas à s'y tromper, la route de Schwytz à Brunnen étant carrossable.

Rassurés par cette explication, nous avions perdu nos deux guides derrière un coude de la route, et nous ne pensions déjà plus à eux, lorsqu'en arrivant à l'endroit où ils avaient disparu nous vîmes revenir le quadrupède, qui retournait au grand galop à Brunnen, et qui, sans doute pour y annoncer son arrivée, donnait à sa voix toute l'étendue qu'elle pouvait atteindre. Derrière lui, mais perdant visiblement autant de terrain que Curiace blessé sur Horace sain et sauf, venait le paysan, qui, tout en courant, employait l'éloquence la plus persuasive pour retenir le fugitif. Comme la langue dans laquelle ce brave homme conjurait son âne était ma langue maternelle, je fus aussi touché de son discours que le stupide animal l'était peu, et, au moment où il passait près de moi, je saisis adroitement la longe qu'il traînait près de lui ; mais il ne se tint pas pour arrêté, et continua de tirer de son côté. Comme je ne voulais pas avoir tort devant un âne, j'y mis de l'entêtement et je tirai du mien : bref, je n'oserai pas dire à qui la victoire serait restée, si mon domestique Francesco ne m'é-

tait venu en aide, en faisant pleuvoir sur la partie postérieure de mon adversaire une grêle de coups de son bâton de voyage. L'argument fut décisif ; l'âne se rendit aussitôt, secouru ou non secouru. En ce moment, le paysan arriva, et nous lui rendîmes le prisonnier.

Le pauvre homme était en nage : aussi crûmes-nous qu'il allait continuer à sa bête la correction commencée ; mais, à notre grand étonnement, il lui adressa la parole avec un accent de bonté qui me parut si singulièrement assorti à la circonstance que je ne pus m'empêcher de lui exprimer mon étonnement sur sa mansuétude, et que je lui dis franchement que je croyais qu'il gâterait entièrement le caractère de son animal s'il l'encourageait dans de pareilles fantaisies.

« Ah ! me répondit-il, ce n'est pas une fantaisie ; c'est qu'il a eu peur, ce pauvre Pierrot !

— Peur de quoi ?

— Il a eu peur d'un feu que des enfants avaient allumé sur la route.

— Eh bien, mais, dites donc, continuai-je, c'est un fort vilain défaut qu'il a là, M. Pierrot, que d'avoir peur du feu.

— Que voulez-vous ? répondit le bonhomme avec la même longanimité, c'est plus fort que lui, pauvre bête !

— Mais, si vous étiez sur son dos, mon brave homme, quand une peur comme celle-là lui prend, à moins que vous ne soyez meilleur cavalier que je ne vous crois, savez-vous qu'il vous casserait le cou ?

— Oh ! oui, monsieur, fit le paysan avec un geste de conviction ; ça ne fait pas un doute : aussi je ne le monte jamais.

— Alors, ça vous fait un animal bien agréable.

— Eh bien, tel que vous le voyez, continua le bonhomme, ç'a été la bête la plus docile, la plus dure à la fatigue, et la plus courageuse de tout le canton ; il n'avait pas son pareil.

— C'est votre faiblesse pour lui qui l'aura gâté.

— Oh ! non, monsieur, c'est un accident qui lui est arrivé.

— Allons donc, Pierrot, continuai-je, en poussant l'âne qui s'était arrêté de nouveau.

— Attendez… c'est qu'il ne veut pas passer l'eau.

— Comment, il a peur de l'eau aussi ?

— Oui, il en a peur.

— Il a donc peur de tout ?

— Il est très ombrageux, c'est un fait… Allons, Pierrot ! »

Nous étions arrivés à un endroit où un ruisseau d'une dizaine de pieds de large coupait la route, et Pierrot, qui paraissait avoir une profonde horreur de l'eau, était resté sur le bord, les quatre pieds fichés en terre, et refusait absolument de faire un pas de plus. Sa résolution était visible ; le paysan avait beau tirer, Pierrot opposait une force d'inertie inébranlable. Je m'attachai à la corde, et je tirai de mon côté ; mais Pierrot se cramponna de plus belle, en s'assurant sur ses pieds de derrière. Francesco alors le poussa par la croupe ; ce qui n'empêcha point Pierrot, malgré la combinaison de nos efforts, de rester dans l'immobilité la plus

parfaite. Enfin, ne voulant pas en avoir le démenti, je tirais si bien que, tout à coup, la corde cassa ; cet accident eut sur les différents personnages un effet pareil dans ses résultats, mais très varié dans ses détails : le paysan tomba immédiatement le derrière dans l'eau ; j'allai à reculons m'étendre à dix pas dans la poussière, et Francesco, manquant tout à coup de point d'appui, grâce au quart de conversion que fit inopinément Pierrot en se sentant libre, s'épata le nez et les deux mains dans la vase.

« J'étais sûr qu'il ne passerait pas, dit tranquillement le bonhomme, en tordant le fond de sa culotte.

— Mais, c'est un infâme rhinocéros que votre Pierrot, répondis-je en m'époussetant.

— Diavolo di somaro ! murmura Francesco, remontant le courant pour se laver la figure et les mains à un endroit où l'eau ne fût pas troublée.

— Je vous remercie bien, me dit le bonhomme, de la peine que vous vous êtes donnée pour moi, mon bon monsieur.

— Il n'y a pas de quoi ; seulement, je suis affligé qu'elle n'ait pas eu un meilleur résultat.

— Que voulez-vous ! quand on a fait ce qu'on peut, il n'y a pas de regrets à avoir.

— Eh bien, mais… de quelle manière allez-vous vous en tirer ?

— Je vais faire un détour.

— Comment ! vous céderez à Pierrot ?

— Il le faut bien, puisqu'il ne veut pas me céder.

— Oh ! non, dis-je, ça ne finira pas comme cela ; quand je devrais porter Pierrot sur mon dos, Pierrot passera.

— Hum ! il est lourd, fit le bonhomme en hochant la tête.

— Allez l'attraper par la bride ; j'ai une idée. »

Le paysan repassa le ruisseau, et alla reprendre par le bout de sa longe Pierrot, qui s'était tranquillement arrêté à mâcher un chardon.

« C'est bien, continuai-je ; maintenant, amenez-le plus près que vous pourrez du courant. Bon !

— Est-il bien là ?

— Parfaitement… As-tu fini de te débarbouiller, Francesco ?

— Oui, Excellence.

— Donne-moi ton bâton et passe du côté de la tête de Pierrot. »

Francesco me tendit l'objet demandé et exécuta la manoeuvre prescrite ; quant au paysan, il caressait tendrement son âne.

Je profitai de ce moment pour prendre ma position derrière l'animal, et, pendant qu'il répondait aux amitiés de son maître, je passai nos deux bâtons de montagne entre ses jambes. Francesco comprit aussitôt ma pensée, se tourna comme un commissionnaire qui se prépare à porter une civière, et prit les deux bâtons par un bout, pendant que je les tenais par l'autre ; au mot : Enlevez ! Pierrot perdit terre, et, au commandement de : En avant, marche !il se mit triomphalement en route, ressemblant assez à une litière dont nous étions les porteurs.

Soit que la nouveauté de l'expédient l'eût étourdi, soit qu'il trouvât cette manière de voyager de son goût, soit enfin qu'il fût frappé de la supériorité de nos moyens dynamiques, Pierrot ne fit aucune résistance, et nous le déposâmes sain et sauf sur l'autre rive.

« Eh bien, dit le paysan, quand la bête eut repris son aplomb naturel, en voilà une sévère ! Qu'est-ce que tu en penses, mon pauvre Pierrot ? »

Pierrot se remit en route comme s'il n'était absolument rien arrivé.

« Et maintenant, dis-je au bonhomme, racontez-moi l'accident arrivé à votre âne et d'où vient qu'il a peur de l'eau et du feu : c'est bien le moins que vous me deviez, après le service que je viens de vous rendre.

— Ah ! monsieur, me répondit le paysan en posant sa main sur le cou de sa bête, la chose est arrivée il y aura deux ans au mois de novembre prochain : il y avait déjà beaucoup de neige dans la montagne, et un soir que j'étais revenu, comme aujourd'hui, de Brunnen avec Pierrot (dans ce temps-là, pauvre animal ! il n'avait peur de rien) et que nous nous chauffions, mon fils (mon fils n'était pas encore mort à cette époque-là), ma belle-fille, Fidèle et moi, autour d'un bon feu…

— Pardon, interrompis-je ; mais, quand je commence à écouter une histoire, j'aime à connaître mes personnages : sans indiscrétion, qu'est-ce que Fidèle ?

— Sauf votre respect, c'est notre chien, un griffon superbe ; oh ! fameuse bête, allez !

— Bien, mon ami ; maintenant, j'écoute.

— Nous nous chauffions donc, écoutant le vent siffler dans les sapins, quand on frappa à la porte ; je courus ouvrir : c'étaient deux jeunes gens de Paris qui étaient partis de Sainte-Anna sans guide, et qui s'étaient perdus dans la montagne ; ils étaient roides de froid ; je les fis approcher du feu, et, tandis qu'ils dégelaient, Marianne prépara un cuissot de chamois. C'étaient de bons vivants, à moitié morts, mais gais et farceurs tout de même, de vrais Français, enfin. Ce qui les avait sauvés, c'est qu'ils avaient avec eux tout ce qu'il fallait pour faire du feu ; de sorte que deux ou trois fois ils avaient allumé des tas de branches, s'étaient réchauffés et s'étaient remis en route de plus belle ; si bien qu'à force de marcher, de se refroidir, de se réchauffer et de se remettre en chemin, ils étaient arrivés jusqu'à la maison. Après souper, je les conduisis dans leur chambre : dame ! ce n'était pas élégant, mais c'était tout ce que nous avions : douce comme un poêle, du reste, parce qu'il y avait une porte qui donnait dans l'étable et que les chrétiens profitaient de la chaleur des animaux. En allant chercher de la paille pour faire le lit, je laissai la porte de communication ouverte, et Pierrot, qui restait toujours libre comme l'air, vu qu'il était doux comme un agneau, rentra derrière moi dans la chambre, me suivant comme un chien et mangeant à même de la botte de paille que je tenais sous le bras.

» – Vous avez là un bien bel animal ? me dit un des voyageurs.

» – Effectivement, je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mais Pierrot est superbe dans son espèce.

Je fis un signe de tête.

» – Comment s'appelle-t-il ? continua le plus grand des deux.

» – Il s'appelle Pierrot. Oh ! vous pouvez l'appeler, il n'est pas fier, il viendra.

» – Combien peut valoir un âne comme celui-ci ?

» – Dame ! vingt écus, trente écus.

» – C'est pour rien.

» – Effectivement, dis-je, relativement aux services que ça rend, ça n'est pas cher. Allons, Pierrot, mon ami, faut laisser coucher ces messieurs.

Il me suivit comme s'il m'entendait. Je fermai la porte de communication, et, pour ne pas déranger ces messieurs davantage, je rentrai par devant. Un instant après, je les entendis rire de tout leur coeur.

» – Bon, dis-je, Dieu regarde la chaumière dont les hôtes sont joyeux.

Le lendemain, sur les sept heures, nos deux jeunes gens se réveillèrent ; mon fils était déjà parti pour la chasse. Pauvre François ! c'était sa passion… enfin Marianne avait préparé le déjeuner. Nos hôtes mangèrent avec des appétits de voyageurs ; puis, ils voulurent régler leur compte : nous leur dîmes que c'était ce qu'ils voudraient ; ils donnèrent un louis à Marianne qui voulut leur rendre, mais ils s'y opposèrent ; ils étaient riches, à ce qu'il paraît.

» – Maintenant, mon brave homme, me dit l'un d'eux, ce n'est pas tout ; il faut que vous nous prêtiez Pierrot jusqu'à Brunnen.

» – Avec grand plaisir, messieurs, que je répondis : vous le laisserez à l'auberge de l'Aigle, et, la première fois que j'irai aux

provisions, je le reprendrai. Pierrot est à votre service, prenez-le ; vous monterez chacun votre tour dessus et même tous les deux ensemble ; il est solide, ça vous soulagera.

» – Mais, reprit son camarade, comme il pourrait arriver malheur à Pierrot…

» – Qu'est-ce que vous voulez qu'il lui arrive ? que je dis ; la route est bonne d'ici à Ibach, et d'Ibach à Brunnen, elle est superbe.

» – Enfin, on ne peut pas savoir. Nous allons vous laisser sa valeur.

» – C'est inutile, j'ai confiance en vous.

» – Nous ne le prendrons pas sans cette condition.

» – Faites comme vous voudrez, messieurs, vous êtes les maîtres.

» – Vous avez dit que Pierrot valait trente écus ?

» – Au moins.

» – En voilà quarante ; donnez-nous un reçu de la somme. Si nous remettons votre bête saine et sauve entre les mains du maître de l'hôtel de l'Aigle, il nous la remboursera ; s'il arrive quelque malheur à Pierrot, vous garderez les quarante écus.

On ne pouvait pas mieux dire. Ma bru, qui sait lire et écrire parce qu'elle était la fille du maître d'école de Goldau, leur donna un reçu circonstancié ; on leur harnacha Pierrot, et ils partirent. C'est une justice à lui rendre, pauvre bête ! il ne voulait pas marcher ; il nous regardait d'un air triste, au point qu'il me fit de la

peine et que j'allai couper un morceau de pain que je lui donnai. Il aime beaucoup le pain, Pierrot ; c'était un moyen de lui faire faire tout ce qu'on voulait ; de sorte que je n'eus qu'à lui dire : « Allons va ! » pour qu'il se mît en route. Dans ce temps-là, il était obéissant comme un caniche.

— L'âge l'a bien changé.

— Le fait est qu'il n'est pas reconnaissable ; mais, avec votre permission, ce n'est pas l'âge, c'est l'accident en question.

— Qui lui arriva pendant le voyage ?

— Oh ! oui, monsieur, et un rude ; n'est-ce pas, mon pauvre Pierrot ?

— Voyons l'accident.

— Vous ne devineriez jamais, allez ! Il faut vous imaginer que nos farceurs de Parisiens avaient eu une idée, et une drôle encore : c'était, au lieu de se chauffer de temps en temps, comme ils l'avaient fait la veille, de se chauffer ce jour-là tout le long de la route ; or, ils avaient pensé à Pierrot pour cela : j'ai su depuis comment tout s'était passé, par un voisin de Ried, qui travaillait dans le bois et qui les vit faire ; ils lui mirent d'abord sur son bât une couche d'herbe mouillée, puis sur la couche d'herbe une couche de neige, puis une nouvelle couche d'herbe, et sur cette couche un fagot de sapins, comme vous en avez vu entassés tout le long de la route ; alors, ils tirèrent leur briquet de leur poche et allumèrent le fagot ; de sorte qu'ils n'avaient qu'à suivre Pierrot pour se chauffer et à étendre la main pour allumer leurs cigares, exactement comme s'ils étaient devant leur cheminée. Que dites-vous de l'invention ?

— Je dis que je reconnais parfaitement là mes Parisiens.

— Ça alla bien comme ça l'espace d'une lieue à peu près ; ils avaient traversé le village de Schonembuch en se chauffant comme je vous l'ai dit, et ne s'étaient arrêtés que pour remettre du bois au feu. Tout le monde était sorti sur les portes pour les regarder passer ; ça ne s'était jamais vu, vous comprenez ; mais, petit à petit, la neige qui empêchait Pierrot de sentir la chaleur était fondue, les deux couches d'herbe s'étaient séchées ; le feu gagnait du terrain sans que nos Parisiens y fassent attention, et plus il gagnait du terrain, plus il se rapprochait du cuir de Pierrot ; aussi ce fut lui qui s'en aperçut le premier. Il commença à tourner sa peau, puis à braire, puis à trotter, puis à galoper, que nos jeunes gens ne pouvaient plus le suivre, et plus il allait vite, et plus le courant d'air l'allumait. Enfin, pauvre animal ! il devint comme un fou, il se roulait ; mais le feu avait gagné le bât et ça le rôtissait ; il se relevait, il se roulait encore. Enfin, à force de se rouler, il arriva sur le talus de la rivière et, comme il allait rapidement en pente, il dévala dedans. Les farceurs continuèrent leur route sans s'inquiéter de lui : il était payé.

Deux heures après, on retrouva Pierrot, il était éteint ; mais, comme les bords de la Muotta sont escarpés, il n'avait pas pu remonter, et il était resté tout ce temps-là dans l'eau glacée ; de sorte qu'après avoir été rôti il gelait : on voulut le faire approcher du feu, mais, dès qu'il vit la flamme, il s'échappa comme un enragé, et, comme il savait son chemin, il revint à la maison, où il fit une maladie de six semaines.

C'est depuis ce temps-là qu'il ne peut plus sentir ni l'eau ni le feu. »

Comme j'avais vu des répugnances plus extraordinaires que celles de Pierrot, je compris parfaitement la sienne, et il reprit dès lors dans mon estime toute la considération que lui avaient ôtée ses deux escapades.

Récit extrait des Impressions de voyage : en Suisse,

publié en 1834 et 1837.

q

## Douzième partie Le sifflet enchanté

Il y avait une fois un roi riche et puissant qui avait une fille d'une beauté remarquable. Lorsque celle-ci arriva à l'âge de se marier, il fut enjoint par une ordonnance criée à son de trompe et affichée sur tous les murs, à ceux qui avaient des prétentions à l'épouser, de se réunir dans une vaste prairie.

Là, la princesse jetterait en l'air une pomme d'or, et celui qui parviendrait à s'en emparer n'aurait plus qu'à résoudre trois problèmes, après quoi il deviendrait l'époux de la princesse, et, par conséquent, le roi n'ayant point de fils, l'héritier du royaume.

Le jour fixé, la réunion eut lieu : la princesse jeta la pomme en l'air, mais les trois premiers qui s'en emparèrent n'avaient accompli que la tâche la plus facile, et aucun des trois n'essaya même d'entreprendre ce qui restait à faire.

Enfin, la pomme lancée une quatrième fois par la princesse, tomba aux mains d'un jeune berger, qui était le plus beau, mais aussi le plus pauvre de tous les prétendants.

Le premier problème, bien autrement difficile à résoudre qu'un problème de mathématiques, était celui-ci :

Le roi avait fait enfermer dans une écurie cent lièvres ; celui qui parviendrait à les mener paître dans la prairie où avait lieu l'assemblée, et, les y ayant conduits le matin, les ramènerait tous le soir, aurait résolu le premier problème.

Lorsque cette proposition eut été faite au jeune berger, il demanda un jour pour réfléchir ; le lendemain, il répondrait affirmativement ou négativement.

La demande parut si juste au roi, qu'elle lui fut accordée.

Il prit aussitôt le chemin de la forêt, pour y méditer à son aise sur les moyens à employer pour réussir.

Il suivait lentement et la tête baissée un sentier étroit, longeant un ruisseau, lorsque, sur ce sentier même, il rencontra une petite vieille aux cheveux tout blancs, mais à l'oeil encore vif, qui lui demanda la cause de sa tristesse.

Mais le jeune berger répondit en secouant la tête :

— Hélas ! personne ne peut me venir en aide, et, cependant, j'ai bien envie d'épouser la fille du roi.

— Ne te désespère pas si vite, répondit la petite vieille ; raconte-moi ce qui te chagrine, et peut-être pourrai-je te tirer d'embarras.

Notre berger avait le coeur si gros, qu'il ne se fit aucunement prier et lui raconta tout.

— N'est-ce que cela ? demanda la petite vieille, en ce cas, tu es bien bon de te désoler.

Et elle prit dans sa poche un sifflet d'ivoire et le lui donna.

Ce sifflet ressemblait à tous les sifflets ; aussi le berger, pensant qu'il y avait sans doute une façon particulière de s'en servir, se retourna-t-il du côté de la petite vieille pour lui faire quelques questions, mais elle avait déjà disparu.

Mais, plein de confiance dans celle qu'il regardait comme un bon génie, il alla le lendemain au palais, et dit au roi :

— J'accepte, sire, et viens chercher les lièvres pour les mener paître dans la prairie.

Alors le roi se leva et dit à son ministre de l'intérieur :

— Faites sortir tous les lièvres de l'écurie.

Le jeune berger se mit sur le seuil de la porte pour les compter ; mais le premier était déjà bien loin quand le dernier fut mis en liberté ; si bien que, lorsque le berger arriva dans la prairie, il n'avait plus un seul lièvre avec lui.

Il s'assit tout pensif, n'osant croire à la vertu de son sifflet. Mais, cependant, il lui fallut recourir à cette dernière ressource ; il l'appuya donc à ses lèvres et souffla dedans de toutes ses forces.

Le sifflet rendit un son aigu et prolongé.

Aussitôt, à son grand étonnement, de droite, de gauche, devant, derrière, de tous côtés enfin, accoururent les cent lièvres, qui se mirent tranquillement à paître autour de lui.

On vint annoncer au roi ce qui se passait, et comment le jeune berger allait probablement résoudre le problème des cent lièvres.

Le roi en référa à sa fille.

Tous deux furent fort contrariés, car si le jeune berger réussissait dans les deux autres problèmes comme il allait sans doute réussir dans le premier, la princesse devenait la femme d'un simple paysan, ce qui était on ne peut plus humiliant pour l'orgueil royal.

— C'est bien, dit la princesse à son père, avisez de votre côté, je vais aviser du mien.

La princesse rentra chez elle, se déguisa de façon à se rendre méconnaissable ; après quoi elle fit venir un cheval, monta dessus, et se rendit près du jeune berger.

Les cent lièvres caracolaient joyeusement autour de lui.

— Voulez-vous me vendre un de vos lièvres ? demanda la jeune princesse.

— Je ne vous vendrais pas un de mes lièvres pour tout l'or du monde, répondit le berger, mais vous pouvez en gagner un.

— À quel prix ? demanda la princesse.

— En descendant de votre cheval, en vous asseyant sur le gazon et en passant un quart d'heure avec moi.

La princesse fit quelques difficultés ; mais comme il n'y avait que ce moyen d'obtenir le lièvre, elle mit pied à terre et s'assit près du jeune berger.

Au bout d'un quart d'heure, pendant lequel le jeune berger lui conta mille choses tendres, elle se leva, réclamant son lièvre, et, fidèle à sa promesse, le jeune berger le lui donna.

La princesse l'enferma avec joie dans un panier attaché à l'arçon de sa selle et reprit le chemin du palais.

Mais à peine eut-elle fait un quart de lieue, que le berger approcha le sifflet de ses lèvres et siffla, et qu'à ce bruit, qui le rappelait impérieusement, le lièvre souleva le couvercle du panier, sauta à terre, et se sauva à toutes jambes.

Un instant après, le berger vit venir à lui un paysan monté sur un âne ; c'était le vieux roi qui s'était aussi déguisé, et qui était sorti de son palais dans le même but que sa fille.

Un grand sac pendait au bât de son âne.

— Veux-tu me vendre un de tes lièvres ? demanda-t-il au berger.

— Mes lièvres ne sont point à vendre, dit le pâtre ; ils sont à gagner.

— Et que faut-il faire pour en gagner un ?

Le pâtre chercha un instant.

— Il faut baiser trois fois le derrière de votre âne, dit-il.

Cette condition bizarre répugnait fort au vieux roi, qui ne voulait pas, à toute force, s'y soumettre. Il offrit jusqu'à cinquante mille francs d'un des lièvres, mais le berger tint bon.

Enfin le roi, qui voulait absolument son lièvre, en passa par la condition imposée, si humiliante qu'elle fût pour un roi. Il baisa

trois fois le derrière de son âne, fort étonné qu'un roi lui fît un pareil honneur, et le berger, fidèle à sa promesse, lui donna le lièvre demandé avec tant d'insistance.

Le roi fourra le lièvre dans son sac et partit au grand trot de son âne.

Mais à peine eut-il fait un quart de lieue, qu'un coup de sifflet se fit entendre, et qu'à ce coup de sifflet le lièvre gratta si bien qu'il fit un trou à son sac et s'enfuit.

— Eh bien ? demanda la princesse au roi en voyant celui-ci revenir au palais.

— Que vous dirai-je, ma fille, répondit le roi. C'est un garçon fort entêté, qui à aucun prix n'a voulu me vendre un lièvre. Mais soyez tranquille, il ne sortira pas aussi facilement des deux autres épreuves que de celles-ci.

Il va sans dire que le roi ne parla pas plus de la condition à l'aide de laquelle il avait un instant tenu son lièvre que la princesse n'en avait parlé elle-même.

— C'est absolument comme moi, dit la princesse, je n'ai pu obtenir un de ses lièvres ni pour or ni pour argent.

Le soir, le berger revint avec ses lièvres ; il les compta devant le roi : il n'y en avait ni un de plus ni un de moins ; ils furent remis au ministre de l'intérieur, qui les fit rentrer dans leur écurie.

Le roi dit alors :

— La première épreuve est résolue. Il s'agit maintenant de triompher de la seconde. Fais bien attention, jeune homme.

Le berger prêta l'oreille.

— J'ai là-haut, dans mon grenier, continua le roi, cent mesures de petits pois et cent mesures de lentilles ; lentilles et pois sont mêlés les uns avec les autres ; si tu parviens cette nuit à les séparer sans lumière, tu auras résolu le second problème.

— J'en fais mon affaire, répondit le berger.

Et le roi appela son ministre de l'intérieur, qui le conduisit au grenier, l'y enferma et remit la clef au roi.

Comme il faisait déjà nuit et que, pour une pareille besogne, il n'y avait pas de temps à perdre, le berger prit son sifflet et siffla.

Aussitôt accoururent cinq mille fourmis, qui se mirent à remuer les lentilles et les pois jusqu'à ce qu'ils fussent séparés en deux tas.

Le lendemain, le roi, à son grand étonnement, vit que le travail était accompli ; il eût bien voulu faire des difficultés, mais il n'y avait pas la plus petite objection à élever.

Il lui fallait donc compter sur cette chance passablement douteuse, après les deux premières victoires, que le berger succomberait dans la troisième épreuve.

Cependant, comme elle était la plus rude de toutes, le roi ne désespéra point.

— Il s'agit maintenant, lui dit-il, de te rendre, à la nuit tombante, à la paneterie du palais, et de manger en une nuit le pain cuit pour toute la semaine ; si demain matin il n'en reste pas une miette, je serai content de toi et tu épouseras ma fille.

Le soir même, le jeune berger fut conduit à la paneterie, laquelle était tellement pleine, qu'il n'y restait qu'une toute petite place vide près de la porte.

Mais à minuit, lorsque tout fut tranquille dans le palais, le berger prit son sifflet et siffla.

Aussitôt accoururent dix mille souris qui se mirent à ronger le pain de telle façon, que le lendemain il n'en restait plus une miette.

Alors le jeune homme frappa de toutes ses forces à la porte, et cria :

— Dépêchez-vous d'ouvrir, s'il vous plaît ; j'ai faim.

La troisième épreuve était donc aussi victorieusement accomplie que les deux autres.

Cependant, le roi tenta de lui chercher quelque chicane.

Il se fit apporter un sac contenant six mesures de blé, et, ayant réuni bon nombre de ses courtisans :

— Raconte-nous, lui dit-il, autant de mensonges qu'il en pourra entrer dans ce sac, et quand ce sac sera plein, tu auras ma fille.

Alors le berger raconta tous les mensonges qu'il put trouver ; mais il était à la moitié de la journée et au bout de ses mensonges que le sac était loin d'être plein.

— Eh bien, continua-t-il, tandis que j'étais en train de garder mes lièvres, la princesse est venue me trouver déguisée en paysanne, et, pour avoir un de mes lièvres, elle m'a permis de lui prendre un baiser.

La princesse, qui, ne se doutant pas de ce qu'il allait dire, n'avait pu lui fermer la bouche, devint rouge comme une cerise, si bien que le roi commença de croire que le mensonge du jeune berger pourrait bien être une vérité.

— Le sac n'est pas encore plein, s'écria le roi, quoique tu viennes d'y laisser tomber un bien gros mensonge ; continue.

Le berger salua et reprit :

— Un instant après que la princesse a été partie, j'ai vu Sa Majesté, déguisée en paysan et montée sur un âne. Elle aussi venait pour m'acheter un lièvre ; or, quand j'ai vu qu'il en avait si grande envie, figurez-vous que j'ai forcé le roi de…

— Assez, assez ! s'écria le roi, le sac est plein.

Huit jours après, le jeune berger épousa la princesse.

q

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

# Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/dumas_alexandre_-_histoire_d_un_-casse-noisette_et_autres_contes/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.-com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.